

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art jeune, 1^{ère} année, Bruxelles, 15 janvier 1895 – 15 décembre 1895 (n°1-12).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



5
ERSITE



52365

52365

L'art Jeune

SOMMAIRE

Notre programme

Une âme, là-bas

Loin

Au travers du bonheur

A l'apparue

Hymne à l'Ilissus de Phidias

L'ART JEUNE.

EMILE VERHAEREN.

HENRI VANDEPUTTE.

ANDRÉ RUIJTERS.

ALBERT STASSART.

AUG. LEVÊQUE.

IMPRIMERIE

S. EGGERICX, 46, RUE PRINCE-ALBERT

IXELLES

Ce numéro fr. 0.60

15 janvier 1895

1^{re} ANNÉE, N^o 1

Adresser manuscrits et revues à *L'Art Jeune*, rue de Brabant, 131.

La revue est en vente à Bruxelles, chez tous les libraires et marchands de journaux et à Anvers, Gand, Liège, Malines, Mons, Namur, Verviers, Paris.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons. Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

L'Art Jeune ne publie que de l'inédit.

La revue aura un minimum de 16 pages et paraîtra mensuellement.

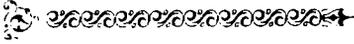
ABONNEMENT :

Belgique, fr. 5.00.

Le numéro, fr. 0.60

Etranger, fr. 6.00

L'ART JEUNE



Notre Programme

Bien simple et jeune : travailler, soutenir les jeunes et les produire. Et les jeunes, c'est-à-dire non seulement les jeunes gens, mais aussi les neufs et les inédits.

Notre programme ? — Faire appel vibrant, et accueil large à tous les artistes, inconnus principalement, au nom d'une revue dont ils sont la seule raison d'être.

Notre programme encore ? — Etre l'organe des jeunes peintres, musiciens, graveurs, sculpteurs et aquafortistes, de tous les artistes enfin. Les laisser parler librement de leurs formes d'art, de leurs idées, de leurs salons, et tenir chacun en liberté pleine mais responsable des verbes les plus hardis et les plus juvéniles !

Donc, notre programme, non pas rénover ou rajeunir l'Art, ce dont nous n'osons et ne voulons pas présomptueusement nous dire capables, mais seulement fournir à l'Art quelques artistes peut-être, quelques travailleurs enthousiastes, certainement.

En outre, chaque numéro portera en tête, à titre admiratif de notre part, bienveillant de la part de nos écrivains les plus connus, une « page de maître belge » où nous pouvons déjà assurer nos lecteurs de voir figurer les noms de MM. Delattre, Destrée, Eekhoud, Gilkin, Giraud, Lemonnier, Demolder, Pierron, Séverin, Viélé Griffin, etc.

Des peintres et des musiciens s'occuperont de la partie concernant leur Art, et à laquelle plus large place sera faite dès le prochain numéro.



L'ART JEUNE.

Une âme, là-bas

—

I

*Il est des âmes si craintives d'elles
Qu'elles n'osent aimer l'âme même fidèle,
Venant avec la joie entre ses mains
Et la clarté par leurs chemins.*

*Vagues et comme errantes
Elles n'ont foi qu'en la tristesse
Des implorantes.*

*En des golfes, elles rêvent et filent
Au rouet des jours, toujours.*

*Les yeux calmés, les désirs grêles,
Et peureuses de la victoire
Qui bondirait vers elles
D'un horizon trop rouge et trop notoire,
Rêveusement, en des golfes tranquilles,
Au crépuscule, avec des rais de soir,
Elles filent.*

II

*Elles sont là, de silence vêtues,
Comme les corps humbles de fragiles statues,
Avec de bleus bijoux sans faste
Croisés sur leur poitrine chaste.
Le drapeau flottant de leurs cheveux
— N'était qu'elles ne l'arrêtent au col,
Discrètement, comme un aveu —
Les couvriraient jusques au sol.*

*Au crépuscule, avec des rais de soir,
En des golfes tranquilles,
Sans trop savoir
Ni les autres, ni elles-mêmes,
Elles filent, avec des fils d'argent*

*Et d'or bougeant
Un invisible diadème :
Celui de leurs candeurs graciles
Et de leurs timides ardeurs
Qu'on aimerait poser moins sur leur front docile
Que sur leur cœur.*

*Très doucement, avec la douce patience
Et leurs rêves d'obédience,
Dès l'aube, elles tressent pieusement
Les tapis blancs que le silence
Met sous les pieds du dévouement.
Elles raccommode en leur ouvrir
Avec de prestes tours d'aiguille
Le linge usé du vieil espoir.*

*Elles brodent l'opale et le saphir
Sur la trame la plus légère
Que tend vers Dieu le repentir.*

*Elles tissent enfin avec la laine
L'imperméable vêtement
Qui fait le tour de la misère humaine.*

*Le soir, au crépuscule,
Quand se recule
Vers l'horizon le vieux soleil,
Avec, sur leurs mains claires,
L'ombre errante de fleurs auréolaires,
Dans le site vermeil
De leurs golfes tranquilles,
Elles s'asseyent tristes et immobiles.*

III

*J'ai navigué autour de l'île
En ma barque, depuis des jours,
Vers l'une d'elles qui toujours
Sans regarder s'attarde et file.*

*Bien que mes yeux soient confiants
Et que mon âme n'ait que haine*

*Pour la brutale ardeur humaine,
Je suis encor trop triomphant.*

*J'ai trop de joie en mes paroles
Et trop de fleurs en mes pensées;
J'ai trop erré par les routes tracées
Des pays clairs et des régions folles.*

*Il faut à mon orgueil volant, plus d'ombre
Sur l'or dardé de ses deux ailes;
Moins de paillons et d'étincelles
A mes futilités dont j'ignore le nombre.*

*Il faut que je m'en aille en des lointains austères
Où le vent gerce et choit des Nords,
Où le culte de l'âme est volontaire
Et simple et humble et souriant — alors !*

*Lente Ariane abandonnée au songe
Dans les Naxos du saint mensonge,
O dis, quel vaisseau noir de mes douleurs un jour
Sauveras-tu dans ton amour ?*

EMILE VERHAEREN.

(1891)

(L'Idéal)

LOIN

LE FOU — (NOUS) — LA SAGE — L'ENFANT

(Une maison de paysan à chambre unique. Plafonds inclinés suivant le toit. Au fond, une porte, large ouverte, encadrant la nuit noire. Fenêtre à gauche, feuillie de géraniums. Devant la grande cheminé bée et sans feu, la femme. Une bougie pleure sur la tablette à volants de toile de la cheminée. Le berceau contenant l'enfant endormi, à côté de la femme qui le balance. Calme. Le fou est au milieu de la chambre, les mains jointes autour de son genou. Silence. L'horloge tictaque.)

LE FOU. (Toute la scène, il parle lentement, en rêve.)

C'est ainsi que se passe la vie, dans une demi nuit, sans bouger. Ah !
La femme berce l'enfant en chantonnant confusément.)

LE FOU, (se parlant à lui-même). Oh ! la nuit ! toute noire ! Belle !
(plus haut) tu ne vois pas, dis ? comme il y a des lumières dehors ?

LA FEMME. Non, où ça ?

LE FOU. Tu ne vois pas ?... C'est tout plein... tiens... là-bas...
partout !

LA FEMME. Oui, sans doute... (câline) regarde comme Bébé dort.

LE FOU. Oh ! je voudrais bien aller là-bas... (Silence.) Mais ! combien
de lumières ! vois donc ! (Il est toujours immobile.) La nuit ! Dans la nuit
noire, très noire, je voudrais bien aller. Il y a de grandes routes toutes
plates... qui vont... infiniment... comme si elles n'avaient pas de fin...
oui... oui... je voudrais bien aller... là-bas... très loin... sur la route
pâle... infinie... Comme il fait beau ! (Il a murmuré indistinctement.)

LA FEMME (qui n'a pas compris). Tu es triste, dis ? pourquoi ? Regarde
donc Bébé ! Ses petits poings sont crispés, et il les serre contre son cou.
Il est si beau ! Et la lumière éclaire seulement la moitié de sa figure,
une de ses paupières.

Il est gentil ! hein ? Bébé ?

LE FOU. Hein ?... Il fait mort... tout dort... Est-ce qu'il n'y aura
donc plus jamais de soleil ? J'ai bien envie de pleurer...

LA FEMME. Oh !

LE FOU. Je ne t'en veux pas... je t'aime... tu es très bonne... tu fais
tout ce que tu peux... mais ce n'est pas cela... il n'y a plus de lumières...
plus jamais... ici... tu ne t'en aperçois pas, toi... je voudrais bien voir des
lumières...

LA FEMME. Pourquoi es-tu triste, dis ?... Il y aura de la lumière demain.

LE FOU. Demain ! Demain ! C'est si loin, demain ! Et puis, qui sait !
Si jamais viendra demain...

Oh ! je voudrais bien voir... la lumière !... Oh ! dis ? ne vois-tu pas...
bonne !... là-bas... très là-bas... dans les ténèbres... une lumière... très
petite... comme une étoile... qui n'ose se montrer !... Et il y en a encore
d'autres... beaucoup !... Quand on regarde on en voit beaucoup... tout
plein !... encore !... encore ! vois-tu comme il y a des lumières ?... dans
la nuit ?... partout... partout... il n'y a que des lumières !... mais elles
se cachent... elles n'osent pas... il n'y a encore personne qui les a décou-
vertes... il y a trop de noir dessus... les ténèbres les couvrent peu à peu...
comme une poussière... parce que nous ne tâchons pas assez de les voir...
et c'est tout plein !... Ce doit être comme une atmosphère de lumière,

là... derrière...

Oh ! aller vers les lumières... oh !

... J'ai peur !

LA FEMME. Cher ? reste près de moi ! n'ai pas peur !... Je t'aime fort ! C'est si loin les lumières... il fait si noir dehors... je t'aime tant !... Ecoute !... Nous serions si heureux, à rester ainsi toujours, à nous taire. Et puis, l'horloge tictaque... c'est comme un cœur. Il fait très bon ici.

LE FOU. Oh ! dehors !... là-bas...

Oh !...

LA FEMME. Pourquoi ? Tu n'es pas heureux ? Cher ! Pourquoi veux-tu t'en aller ? Tu te perdrais ! Il y a tant de nuit ! Et d'ailleurs, à quoi bon ? Je sais bien qu'il fait beau, là-bas... mais qui sait si tu y arriveras jamais... Et de ceci tu es certain. Il fait tranquille et sûr au moins... il n'y a pas de noir. Et je t'aime, je t'aime tant !

LE FOU (comme s'il n'avait pas entendu). Je m'en irais... là-bas... longtemps... dans le noir... toujours... je finirais bien par arriver !... Et je tâterais les arbres pour avancer... pour ne pas me heurter. Oh ! comme ce serait bon... de fermer les yeux... et d'aller... ferme... vers les lumières.

LA FEMME. Pauvre !... (Silence.)

Hélas ! où iras-tu ?

(Violemment.) Ah ! il n'y que du noir ! il n'y a pas de lumières ! tu te trompes ! je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !

LE FOU (se cramponnant au dossier de sa chaise, extasié, vers la nuit)
Oh !...

(Long silence.)

(Doucement.) Comment peux-tu dire qu'il n'y a pas de lumières ! mais il n'y a qu'elles !... Je ne vois plus de noir... plus du tout ! Il y a de l'or ! de l'or !... de l'or blanc !... combien d'or !... et de la lumière de couleur aussi !... des rubis !... des verts !... des violets ! et des jaunes ! et des jaune d'or ! d'or !... mais comment ne vois-tu pas ces lumières ?... Je sais bien... il y a du noir... un peu... mais on s'habitue... je ne le vois plus... je ne le vois plus du tout, du tout !... je voudrais bien aller là-bas !... (Silence.)

Et il y a des yeux ! oh ! des yeux ! des yeux partout ! verts ! violets ! rubis !... oh ! des yeux sèvres et pervenches ! des yeux qui saignent de la lumière, et qui me regardent !... Oui, je m'en irai... sans doute vers les lumières...

(Silence. — La bougie arde une flamme folle, et pleure, et pleure, tout

un côté fondant ruissellement. — L'horloge tictacque.)

(Le fou se lève et appuie son front à la fenêtre.)

LE FOU. Oui... cette route... là... qui s'enlace aux arbres... très lumineuse... oui !...

Et beaucoup de lumière au loin... tiens !... oh ? oh !... ce sont (voix éclatante) toutes des soleils !... oh ! des soleils ! oh ! toutes les lumières sont des astres ! des astres ! je m'en irai vers les astres !... il y a bien peu de noir... d'ailleurs j'arriverai... le reste n'est rien. (DouceMENT.) ... Je palperai les arbres par avance... comme un aveugle... oh ! qu'il fait beau ! oh ! dans la nuit !

(La femme berce son enfant monotonement. Silence — un sanglot sonore de la femme.)

Voilà ! je m'en irai vers les lumières... la lumière...

Allons...

(Il va vers le seuil. Là, bâille la nuit noire.)

(La femme sanglote.)

LE FOU (debout, sur le fond de nuit noire, les mains appuyées des deux côtés, aux chambranles). Oh !... par la nuit noire, les lumières... la lumière ! (Sanglot. Silence.)

LE FOU (étrange). Comme il fait noir !

(Simplement, sans un mot, il disparaît dans la nuit. — La porte bâille, large ouverte, encadrant la nuit noire, infiniment noire. — Silence.)

Rideau.

H. VANDEPUTTE. (6 novembre, 94.)

AU TRAVERS DU BONHEUR

C'était une grande chambre, large, longue et haute, meublée en le luxe bibelotier alors de mode. Les murs, lambrissés de chêne, tapissés d'un papier onctueux, d'un papier grenat-framboise s'ocellaient d'assiettes accrochées : assiettes de Chine, rouges à filets d'or, assiettes du Japon, exhibant en la luxuriance des couleurs, une faune bizarre et une flore déconcertante, assiettes allemandes, d'un bleu-indigo et enfin, assiettes des Flandres naïves et tapageuses. Par terre, c'était la moelleuse débandade des tapis, de Smyrne et de Tournai et de Khaboul, étageant

leur mollesse et raffinant leur douceur aux pieds qui les foulaient. Et puis, c'était de poufs de soie brochée, aux ressorts souples, des sofas propices aux siestes et aux bouderies langoureuses, des chaises mais rares et exotiques. De lourds bahuts de chêne, receleurs d'argenterie et de cristaux, détenteurs des vaisselles luxueuses et des figurines délicates, Tanagra, Sèvres ou biscuit, s'érigeaient aux deux côtés de la cheminée, très haute, portant une glace qu'arc-en-cielait l'élanement courbe d'une gerbe de plumes de paon. Une table trappe et massive occupait le milieu de la pièce et dans un angle, en un recul d'ombre, asile de rêverie, un long piano à queue, un Steenway à son de satin, étalait le glacis ivoirien et strié de son clavier. Près de fenêtres, de hautes fenêtres que voilait un jeu compliqué de rideaux, de stores et de portières, assises en des fauteuils hospitaliers, la mère et la fille attendaient. Attente patiente pour l'une pour la mère : une vieille dame au visage sérieux sous les boucles grises et la dentelle noire d'un bonnet de maison, aux yeux fins, souriants ; attente anxieuse pour l'autre, pour la jeune fille si fraîche, si blonde, si jolie qui tourmentait d'un travail fiévreux une tapisserie. Ce qu'elles attendaient ? C'était la visite quotidienne du jeune homme, agrée préten- dant officiel et officieux. Tous les jours, vers le soir, à l'heure où l'ombre tombe et où les réverbères s'allument, son vif coup de sonnette faisait courir en la maison, un peu somnolente, une agitation nouvelle, frisson de vie pour les uns, frisson de bonheur pour l'autre : celle qui aimait.

Donc elles attendaient.

Par delà les fenêtres, c'était le jardin — un vaste et triste jardin qui s'approfondissait en l'humidité de cette soirée d'octobre, qui étalait autour du vert terne et rongé des pelouses, la dureté et la misère des allées noires grêlées de feuilles mortes, grêlées de feuilles rousses, qui étalait au long des murs de clôture, la maigreur et l'ébouriffement des arbres dénudés. Un merle sifflait et sautait dans les branches.

Tout à coup, la jeune fille rejeta son ouvrage, commença à promener par la chambre, enfin s'assit devant le piano qu'elle martela d'accords barbares.

— « C'est ça, Régine, joue quelque chose, cela te fera passer le temps. D'autant plus que je te ferai remarquer qu'il n'est pas quatre heures. Ainsi tu n'a pas le droit d'être impatientée.

Régine ne répondit pas. Elle plaquait sur le clavier la colère mutine de ses doigts et le Steenway, l'harmonieux Steenway au son de satin, vibraït plaintivement en le silence et le calme de la grande chambre. La

mère se retourna doucement, l'air un peu moqueur et regarda sa fille, regarda ce fin visage ovalé, à menton et nez botticelliens, aux yeux longs et mince ment feudus, regarda ce visage délicat, excité par l'émotion, ce visage délicat et troublant, enrousseliné par les cheveux défaits et frisants exquieusement.

— « Régine, fit-elle malicieusement en jouant, tu dois faire attention. Tes narines remuent tout le temps. Ce n'est pas élégant. Et je te demanderai encore de jouer quelque chose de plus amusant. Ton piano à l'air de ruer !

— « Oh ! du plus amusant ! Quoi donc ? du Gounod sans doute ? »

— « Et bien ! du Gounod, pourquoi pas, ce sera aussi intéressant que d'entendre tes fagots de notes... »

Une porte s'ouvrit au fond de la pièce et un monsieur parut.

— Bonjour Fille. Je viens t'enlever ta mère. J'ai besoin d'elle pour achever des comptes très embrouillés. — La mère se leva. « Je viens. Jérôme. » Le père continua. « Tu sais. Régine. Léon va venir. Nous te laisserons seul avec lui pour quelque temps. Ça te va ? Ainsi ta mère et moi, nous en aurons fini d'un coup et nous ne devons plus reprendre la besogne plus tard. Hein ? Sois sage au moins ! » — Et madame passant près de sa fille, la gilla caressamment d'une petite tape sur la joue et s'en alla. — Régine se trouva seule. Quelque temps encore ses mains s'en allèrent, aventureuses, sur le clavier, puis le mouvement s'alentit. Au lieu des accords saccadés et durs qu'auparavant elle jetait en l'air, des consonnances mineures et bémolées se succédèrent, gémissantes comme des appels d'âme égarée en la terreur d'un mystère... Puis la jeune fille s'arrêta, les yeux fixés en un coin vague du salon — rêveuse... Quatre heures sonna. Ce fut au loin le chant grave d'une cloche quatre fois fêlante le silence de l'après-midi ; puis dans la chambre la pluie argentinement claire d'un timbre léger. Régine se leva, indécise, les yeux enlambés et ne sachant ni travailler, ni jouer, elle s'accouda à la fenêtre. — Oh ! Ce Léon qui ne venait pas ! Le jardin était triste comme un jardin de couvent. Elle contempla les allées mornes où dans la boue, baillaient des empreintes de pas, les gazons anémiés, sans couleur et sans vie, où s'éparpillaient des feuilles, elle contempla dans les branches maigres le sautil et l'entrain du merle. Mais la vitre que ternissait son haleine se hâla d'une buée et Régine demeura sans plus voir mais regardante toujours. — « Tiens, exclama-t-elle brusquement, si je relisais ces lettres. — Leste, elle tira de sa poche un mignon portefeuille et s'installant près de la fenêtre, étala sur ses genoux les billets soigneusement

pliés. C'était de courtes lettres, une correspondance improvisée, rédigée à la hâte, derrière le dos du père et de la mère, et qu'il lui passait clandestinement par amoureuses espièglerie. Elle lut.

« Chère, chère. Je n'ai rien, mais rien du tout à te dire, sinon que je t'aime, que je t'aime toujours de plus en plus et que je ne sais pas ce que ça deviendra si je continue..., chère Régine, tu avais l'air fâché, hier. Qu'est-ce qu'il y avait ? dis. Pourquoi boudes-tu ? T'ai-je vexée ? Si tu veux, pour demander pardon, je me jetterai à tes genoux, et, humblement, je baisserai le bout de ta bottine.

P.-S. Tu auras soin, ce jour-là, de mettre de petits souliers... N'est-ce pas... pour mon grand pardon. »

« Chère. — Je vous aime comme un fou. Puisque je ne peux caresser et adorer vos cheveux et vous toute comme je le voudrais, donnez-moi donc une mèche... une grosse mèche... que je puisse emporter avec moi... »

« Régine, vous avez été si aimable avec mon ami, hier, que je pense que vous ne m'aimez plus. Vous me trompez déjà. Et nous ne sommes pas mariés. Mais, vilaine, que sera-ce plus tard... »

— « Mon aimée. Voici mon portrait avec la suscription demandée... Mets-le dans ton alcôve et tu feras de moi presque un heureux... presque un heureux, car je ne le serai tout à fait que le jour... »

Elle ne put continuer. L'ombre était venue perfide pendant sa lecture et sur la blancheur trouble du papier elle ne pouvait plus distinguer nettement les lettres mi-effacées. Le crépuscule pénétrait dans la chambre.

C'était l'heure exquise, l'heure divine du soir, quand les ténèbres, denses déjà, s'infiltraient en les maisons et emplissent, comme des eaux noires et impalpablement fluides les appartements obscurcis, l'heure divine où reviennent à la mémoire les capiteux et orchidéens vers de Baudelaire. Les ors et les cuivres brillants, s'éteignaient. Les laques, les polis, les glaces et les luisances s'assourdisaient aux murs et aux meubles. Déjà, en les coins de muraille c'était la nuit. Et du noir coulait des rideaux, coulait des draperies, rampait sur le tapis où s'embrumaient les hariolées et polychromes arabesques des laines. La grande glace au-dessus de la cheminée s'était oblitérée et rarement de ci de là, se piquait de l'étoile d'un reflet. Au creux des assiettes subsistait une fine poussière de lueurs. Et toujours défaillante de plus en plus, tombait de la fenêtre, au travers des rideaux roux une pâle lumière, une étrange et malade lumière. Un calme immense et sacré remplissait l'atmosphère. Du silence frémissait.

Et Régine laissa venir, laissa faire, sans tenter de refouler l'invasion, par la brutale éclosion d'une lampe. Le soir l'avait charmée. Elle écoutait, sereine la respiration psalmodique de l'ombre, recueillant les sensations éparses autour d'elle et dans l'harmonie de son âme érigeant l'image de Léon en une chapelle de mystère où musait délicieusement, ineffablement l'orgue du silence,

Tout à coup l'on frappa à la porte.

Elle n'entendit rien, toute entière à l'ensorcellement des ténèbres et du calme, dans l'affaissement léthargique de son être, prolongeant son rêve par les infinis de la chimère. L'on frappa une seconde fois et lors, la porte s'étant ouverte, un homme entra. — « Oh ! qu'il fait noir ! qu'il fait noir ma parole ! Régine où es-tu ? Qu'est-ce qui te prend donc ? Comment peux-tu ainsi rester... rester... rester dans l'obscurité. Hein ? Mais où es-tu ? » — Tiens, Paul fit-elle tout à coup réveillée. Je ne t'ai pas entendu entrer. Comment as-tu donc fait ? » —

— Mademoiselle, fit une voix qui partait du seuil. Mademoiselle désire-t-elle que je fasse de la lumière ?

— Oui sûr. Parbleu sûr exclama Léon.

Le larbin d'un air placide et bargueux, enflamma la mèche d'un allumeur et méthodiquement ayant tourné la clef, fit flamber la brusque détonation d'un bec de gaz. Il y eut un sursaut d'explosion parmi l'ombre qui s'évanouit : Léon et Régine se trouvèrent seuls en face l'un de l'autre.

— Bonjour, Chère. Bonjour fit-il.

— Bonjour, Léon. Mais tiens, qu'est-ce tu as ? Tu as l'air malade ! Quelle drôle mine as-tu ?

En effet, des rides gerçaient son teint. Les yeux caves phosphoresçaient étrangement et les lèvres se distinguaient flasques, déformées.

— Moi, Régine ! moi. Mais je n'ai rien ! Je n'ai rien. Quelle idée ! Ah ! Régine. Je t'assure. Je n'ai rien. Qu'est-ce que je pourrais bien avoir ?

— Tu es drôle, fit-elle encore lentement, tu es drôle... Et le couvrant de son regard étonné, elle répéta encore : tu es drôle ! Et voici, comme il s'approchait d'un fauteuil, qu'elle remarqua sa démarche mal assurée et son port vacillant. Mais Léon, on dirait que tu ne sais plus marcher droit ! Allons ! qu'est-ce qu tu as ! Ce n'est pas naturel ! Oh tu aurais mieux fait de rester chez toi, à te dorloter, à te bien soigner. Car tu m'inquiètes. Voyons ! Ne désires-tu rien ? « Il se mit à rire, d'un rire bruyant et faux. » Moi ! Mais, petite folle. Je n'ai rien ! Rien du tout ! J'ai été promener toute l'après-midi, toute l'après-midi. Tu vois bien que je n'ai rien. Quant on se ballade, on n'est pas malade. C'est une chanson

ça. Une chanson que disait Ropa, la petite rousse qui avait un si joli signe sur l'épaule... Et tu sais, je viens du cercle... de la rue... chose. Enfin, tu connais hein ? Et j'ai rencontré Paul... Et il était avec Cora. Elle a lâché son rasta. Oh ! mais lâché pour de bon. Je ne te l'avais pas encore dit, hein ! mais c'est comme ça. Donc Paul était avec Cora... Il y avait encore le petit Paysin, tu sais, hein ! avec la Rousse, une marchande de chiens... ma parole, une marchande de chiens, qu'il a décrottée et qui est superbe. Paraît qu'elle est d'un crâne ébouriffant ! Il y avait Goule aussi, oh ! d'un galbe épétant ; mince la gigolette !

Mais qu'est-ce qu'il a, se demandait éplorée Régine. Pourquoi se mettait-il à lui déverser ce flot d'équivoques plaisanteries. Ces potins de garçonnière débités en l'argotique français d'un gommeux belge qui veut être distingué. Et tout à coup, désolante, la vérité lui apparut. Mais il est ivre, abominablement ivre ! — « Et bien Régine, ma chère, voici ce qui aboule. Je dis à Paul : hé ! Rigolboche, c'est son petit nom. Pas de balançoire, hein ? Si nous jouions au pooker ? Connais le pooker, hein ! rude pièce, faut pas de tuyau pour forcer la chance. Pas d'impair, n... d... D... ! Bien, nous avons joué et Cora aussi et la Rousse ! et encore Flore, c'est la serveuse du cercle, une rude femme. Et puis un gin, ma chère. Ah ! Je leur connaissais déjà le scotch, mais le gin est admirable. La première fois il est si fort, que ma parole, on croit avaler un juron. Mais après, du miel, un vrai miel. Il frappe. Ah ! Oui. Il n'y a pas à dire, il frappe. Oh ! on est dedans. Donc, voilà que j'attrappe un carré. Un rupin de carré, carré de rois. Je tiens deux louis. Flore lâche. je tiens, les autres lâchent. Je tape dix louis secs, cartes sur table. Flambé, il avait... devine ce qu'il avait. Hein ! tu n'y es pas... Il avait... allons ?..

Mais je ne sais pas, fit-elle, prête à pleurer, humiliée au plus intime de son amour.

Il avait royal floche, royal floche. Ignoble, hein ! Crapuleux ! Ramassé de dix louis. Pigé, tu connais, hein ? Pigé m'a dit qu'il aurait risqué cent louis sur ma main. Il m'a dit que j'étais pot. C'est son mot ma chère ! Oui, pot. Ah ! on s'est tordu ! Moi zut ! J'étais toujours rasé, moi ! Et puis crac, j'ai reçu une lettre de cette bringue de Julie qui ne veut plus venir ! Et puis hier, Merveilleuse, qui se laisse flanquer à terre ! J'avais ponté. Ah vu ! Je suis vu de tous les côtés. Une déveine, et une dêche, oh ! une dêche impayable ! Tiens, c'est joli ça, une dêche impayable. Je dois le répéter, celui-là, une dêche à mettre sa femme au clou...

— Mais Léon. Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi donc ! Mais malheureux. Tu me fais pleurer. Mais tu es ivre. Comment as-tu osé venir ici... Va-t'en ! Va-t'en ! Si père ou mère te voyaient ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que diraient-ils ? Mon Dieu ! S'ils arrivaient. Et Antoine, il n'a rien vu, Va-t'en !

— Oh Régine. Régine. Idiotement il secoua la tête et eut un sourire fat. Ivre. Oh ! la bonne ! Ivre moi. Jamais. Je suis culotté. Ça ne prend plus, Régine. Comment peux-tu dire, Vilaine ! Méchante !

Il se leva et marcha vers elle, les yeux allumés. « Régine. Ma chère petite Régine. Et il lui prit les mains. Ma chère embrasse-moi pour ça. Embrasse-moi bien ? Et il avança les lèvres et il enveloppa la jeune fille de son haleine alcoolique et ardente. « Laisse-moi. Laisse. Tu es fou ! Elle voulut se dégager, retirer ses mains, s'écarter, presque dégoûtée, mais il la retint.

— « Embrasse-moi. Je veux que tu m'embrasses. Et je veux encore te baiser sur le cou et te baiser l'épaule... Et je veux te baiser tout entière!...

Ah ! Cria-t-elle. Il l'avait prise en ses bras et lui caressait le visage de frôlants et lents baisers, tandis que, mal-habiles ses doigts erraient sur son corsage. Laisse-moi... — Non, Je veux !... Il la terrassa d'un effort, et exaspéré, il allait...

— Mère, mère, mère ! clama Régine !

La porte s'ouvrit, heurta le mur avec fracas et la vieille dame parut. Elle vit, et indignée, s'élança sur l'ivrogne, l'arracha de ce sofa fatal et le repoussa au loin en la force de sa colère. Canaille ! siffla-t-elle entre ses dents stridentes ! Canaille ! Canaille ! Infâme canaille ! Mais Léon se rebiffa et rouge de colère. « Eh de quoi ! canaille ! Pourquoi canaille ! Qu'est-ce que je mitronne donc. Je suis une canaille ! Espèce...

Léon ! Léon ! Tais-toi ! malheureux ! s'écria Régine, au désespoir, et sentant que l'existence même de son amour, de son persistant et vivace amour était menacée et que cette scène odieuse, cette scène ignoble allait perdre à jamais son bonheur.

Il n'écouta pas et persévéra.

— Laissez-moi la paix !

— Quoi, qu'est-ce que j'entends ? Le père venait d'arriver et ahuri, il voyait, Régine prostrée, la mère et Léon en face l'un de l'autre menaçants et haineux. La stupeur le cloua sur le seuil. Il ne put que redire, Qu'est-ce que j'entends ?

— Et bien oui, c'est comme ça ! Ah ! Podagre, l'interpella Léon.

Podagre ! C'est vrai que t'es podagre ! C'est madame qui...

Léon ! Léon ! interrompit encore une fois la jeune fille...

Mais la mère alors, implacable et froide, pressa un bouton électrique. Il y eut un silence, silence agonisé par ces quatre âmes. Et Antoine parut.

Madame désigna du doigt Léon, et ordonna d'un ton bref : Jetez-le à la porte !

Alors, voyant que tout était fini et que l'irréparable était consommé, Régine s'affala au dos du sofa et se mit à sangloter, éperdument sangloter...

ANDRÉ RUIJTERS.

23-24, 11,94.

Hymne à l'Ilissus de Phidias

I

Ilissus ! Tu es la compatissante Divinité qui transporte la Pensée : dans le Rêve consolateur, dans l'ère bénie des âges d'or, ou vers les Empyrées inaccessibles aux aptères !

II

De l'eurythmie resplendissante de tes membres d'algide marbre, arrivent en mon âme les nectariques ondes d'harmonies fluant d'Eux !

Bienfaisants effluves ! Ainsi, les flots azurés d'un fleuve sacré, pour le corps aduste du rapsode, le soir !

III

Quel Divin Iconographe au front irradiant les Sublimités, quel Immortel à la dextre de lumière, descendra sur cet Ici damné, pour nous rendre cette œuvre entière !

IV

Humains stercoraires, ô acéphales vous avez, en votre inconscience de déicides, indigné les Dieux : Ils ont détourné de vous les vivifiants rayons de leurs regards créateurs !

V

Ilissus ! œuvre d'un Dieu ! qui dira tes beautés archétypes d'Eternel
Ce n'est moi et j'en pleure.

VI

Je pleure de ne pouvoir dire l'Auguste et craintive Vénération qu'inspire ta sublimité d'olympien ! Je pleure de ne pouvoir dire l'Atmosphère céleste, parfumée d'ambroisie dont se nimbe ton Etre bienheureux !

VII

Je pleure ! O qui dira la Vie immortelle qui ondule et gonfle ton géant thorax ! O qui dira l'idéal arc de cette voûte clôturant le temple de ton archée immarcescible !

O Ephèbe prototype ! Il y a encore tes flancs divins et ton ventre sacré !

VIII

Formes pétries d'idéalités indicibles pour moi... pauvre !...

Notre langue est une onomatopée des Pleurs... elle a une plétore d'images des Douleurs et... hélas ! presque aucune pour la signifiante des Bonheurs !

LEVÊQUE.

British — Muséum, 1890.

A l'Apparue

*Cadence ton amour aux souffles de l'aurore !
Je suis ce doux enfant qui tremble de la vie,
ô Belle, ô caressante et Douce, en qui s'essore
et s'incarne mon âme et son étrange envie*

*de mourir à l'éclat morbide des soleils,
pour mes pauvres yeux las tant et toujours les mêmes,
et de partir, enfin résurgi des sommeils,
vers la nouvelle vie et les nouveaux poèmes*

*où l'amour chanterait de sa bonne chanson
la douceur des bras blancs et des poses languides
et les étreintes où l'on meurt, et la façon
dont s'anime le marbre des cariatides.*

ALBERT STASSART.

Le 6-12-94.

Sans doute de M. de Heredia la nouvelle s'est transmise que Henri de Regnier, le triomphal et superbe poète, renonce aux errements du vers libre pour en revenir aux coupes et théories régulières. Le cas serait étrange et la conversion éclatante. Cependant, quel que soit le désappointement que nous allons causer à certains parnassiens de nos amis, nous pouvons affirmer que l'annonce est prématurée. Le livre de H. de Regnier qui doit paraître sous peu, comprendra trois parties. La première et la dernière seront traitées en l'alexandrin d'Hugo. Descriptives, d'importance secondaire et d'intérêt relatif, elles ne font qu'encadrer le corps de l'œuvre : poème en vers libre, dédié à M. Francis Viélé Griffin en souvenir d'une communauté d'idées, d'œuvre et de cœur.

*
* *

Il entrerait dans les intentions de notre revue, de se dévouer à la musique et à la peinture autant qu'à la littérature. Cependant, comme nous ne sommes ni musiciens ni peintres, comme nous ne pouvons cumuler tous les emplois, et comme aucun homme de métier n'a été fidèle aux promesses faites, ce mois-ci, à notre grand regret, nous nous voyons obligés de livrer à nos lecteurs une revue exclusivement littéraire.

LA RÉDACTION.



L'art Jeune

SOMMAIRE

<i>Jean l'Apôtre</i>	CAMILLE LEMONNIER.
<i>Les Pleurs</i>	MARIE CLOSSET.
<i>Georgette Leblanc</i>	HENRI VANDEPUTTE.
<i>A ma Chimère. — Médaillon</i>	ARTHUR TOISOUL.
<i>Antoine Lacroix</i>	JEAN DELVILLE.
<i>Vers</i>	GEORGES RENCY.
<i>Vers l'Aube</i>	ANDRÉ RUIJTERS.
<i>Crépusculaire</i>	HENRI VANDEPUTTE.
<i>Causerie à propos de « Pour l'Art »</i>	AUG. LEVÊQUE.
<i>Francesca da Rimini</i>	MAURICE STERCKX.
<i>Les Villages illusoires</i>	SANDER PIERRON.
<i>Instantanés</i>	ANDRÉ RUIJTERS.

IMPRIMERIE

S. EGGERICX, 46, RUE PRINCE-ALBERT

IXELLES

Ce numéro fr. 0.60

— 15 février 1895

1^{re} ANNÉE, N^o 2

L'Art Jeune est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, exposer ou défendre des idées. *L'Art Jeune* est aux artistes.

Adresser manuscrits et revues à *L'Art Jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles.

La revue est en vente à Bruxelles, chez tous les libraires et marchands de journaux et à Anvers, Gand, Liège, Malines, Mons, Namur, Verviers, Paris, etc.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. — La Revue ne publie que de l'inédit. — Elle aura un minimum de 16 pages et paraîtra mensuellement.

ABONNEMENT :

Belgique, fr. 5.00.

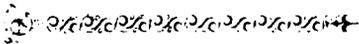
Le numéro, fr. 0.60

Etranger, fr. 6.00

Au prochain numéro : Vers de FRANCIS VIELÉ GRIFFIN.

Les personnes qui désirent ne pas s'abonner sont priées de nous renvoyer ce numéro.

L'ART JEUNE



JEAN L'APOTRE

A vingt-cinq ans, Jean, fils du hasard, apprit à lire. L'école, corvée pour les petits des riches, fut à lui, l'humble apprenti piquant l'alène et martelant le cuir chez le savetier du village, le premier temps heureux de la vie. Quelque chose remua en son être à la musique des lettres accordées en syllabes, le sens d'un symbole où l'univers prenait une voix. Il se sentit en communication avec les esprits de la terre, du ciel et des eaux. La grande ténèbre intérieure se rompit : il crut entrer dans la clarté. Ce fut comme une initiation religieuse en laquelle il se rapprochait de Dieu.

A peu près vers la même époque, ayant vécu jusqu'alors comme un petit saint des Thébâides, il put s'établir avec l'argent de ses épargnes et reprit la clientèle du vieux maître son patron, emporté par une fièvre maligne. Il eut son demi-arpent, qu'il bêchait lui-même ; levé avant l'aube, il ne se reposait que le dimanche, pour obéir au saint commandement. Un jour, étant parti acheter du cuir à la ville, il acquit un almanach, un pauvre vieux recueil de prophéties et d'images, avec l'astrolabe et la robe magicienne de Mathieu Laensberg sur la couverture. Jean ainsi connut les Mystères et n'eut jamais d'autre bibliothèque.

Un doigt aux lettres, car il lisait comme un enfant, il se mit à épeler, le soir, sous la lampe, les textes révélateurs des vérités essentielles. Il déchiffrait péniblement une ligne et la méditait, y trouvant d'innombrables conjectures. Pendant des mois, il ne dépassa pas cette mesure, raccordant à la ligne qu'il avait lue la veille le dessin spirituel de celle qui suivait.

Les mots, dans son esprit, régi par la loi des divisibilités, d'abord s'inscrivaient comme une figuration matérielle représentative des choses et des êtres. Ensemble, au bout de la ligne, ils lui mémoraienit quasi des portraits, la similitude extériorisée avec de lointaines et mystiques entéléchies, et la ligne elle-même d'une arabesque vive incisait sa substance sensible.

Des ondes intellectuelles se formèrent, s'élargirent comme les cercles concentriques d'une eau où tombe une pierre. Même enfant, il avait vécu, recolligé, aux limites de l'animalité, inquiet des secrets, remué dans son inconscience. C'était ce profond et latent travail par lequel les instinctifs, les petits du peuple s'égalent aux germinements des friches, aux fermentations de la vie sur la nappe croupissante des mares. L'aride sol, travaillé par les pluies et le soleil, se fleurit d'essences, pousse sa silve libre, ses jungles minutives, microcosmes du vaste univers. Un fin capillaire d'algues ondule aux eaux, électrisées d'une faune élémentaire. Ainsi, le miracle, aux sources vertigineuses de la pensée, aux obscures alchimies des règnes, recommence, égal chez l'homme et dans la nature. La chaleur, le magnétisme des forces pénétra le rudimentaire cerveau du savetier de campagne. Un vibrionnement en activa le mécanisme, une volontaire et fine vibrilité d'idées, pareille au tourbillon rythmique des molécules dans la lande et les mares.

Et les élaborations naquirent.

Jean mit trois ans à lire son Mathieu Laensberg. Il connut alors les Constellations, les Solstices, les Saisons; il sut les saints de l'hagiologie, les divisions du comput, les symboles; il apprit les pronostics. Du seuil de son échoppe, en regardant les couchants, il prédisait le temps; il révéla les avertissements inclus dans le vol des oiseaux, la forme des nuages, le moût du sang, les variables températures. Le soir, après l'ouvrée, on arrivait le consulter. Et il n'ignorait pas non plus les dictames, la vertu des simples, les secrets prophylactiques, comment on réduit la tympanite des vaches, par quels remèdes on supplée au mire.

L'almanach devint son grimoire : il y débrouillait les arcanes; il en élucidait les analogies, ayant remarqué que les nombres régissent le temps et la destinée, que l'Avent, la Purification, l'ère pascale et Noël sont concomittants à des états de l'âme humaine, que la lune, faste ou nocive, régularisatrice des marées et des fructifications terrestres, règle les maladies et les passions des hommes. Ainsi il s'initia à l'ordre éternel à la fois et temporel. Le livre pour lui s'assimila aux Saintes-Ecritures et à une Kabale. Et il ne cessait pas d'être un simple, sous la main de Dieu.

Au bout de trois ans, il relut l'almanach, et il lui parut qu'il le lisait pour la première fois, tant il y perçut de choses nouvelles. Des doutes se dissipèrent, les obscurités se fondirent; il coordonna des faits autrefois distants, séparés de longs intervalles. Il ne savait pas en quels supplices trépassèrent les saints martyrs ni le sens des attributs dont s'accompagnent les bienheureux. Mais, parmi les premiers, les uns se signalaient par les roues, les grils, les gibets, le bestiaire; les autres avaient une clef, une tour, des lys. Et, surtout, il lui fut avéré que les martyrs avaient souffert pour la bonne conscience, s'étaient offerts en holocauste à la rédemption des hommes. Ainsi il se persuada le renoncement, le sacrifice, le devoir d'être fraternel envers des frères. Le vieux texte lui devint comme un rituel des actes de sa constante élévation vers Dieu et un miroir où, aux clartés du ciel illimité, il se vit se refléter lui-même.

Les maximes abondaient : des préceptes de vie droite, des conseils pour mériter le bienfait d'une vieillese sans regrets; il y apprit à restreindre ses besoins, à endurcir son corps, à transférer aux indigents une part de son indigence personnelle. Il en fit comme la règle et la moelle de sa conduite. Des paraboles décelaient une moralité cachée : il en démêla la sagesse, s'en appropria la substance. Il aimait parler par aphorismes, s'étant habitué à l'esprit concret, à la forme brève et condensée des proverbes et des dictons où se transmettent, comme un legs, l'expérience et le savoir des vieillards.

Avec le temps, il put lire avant la couchée des pages entières. C'était sa méditation nocturne, la bonne prière de sa pensée et de sa vie solitaire sous les étoiles. Derrière chaque ligne se levaient des idées nouvelles, des aspects du monde et de soi-même imprévus. Et il n'avait jamais fini de les découvrir : des continents et des mers s'en suscitaient, d'inédits segments de l'âme et de l'esprit. Il n'éprouvait pas le besoin de lire un autre livre.

Une grande sérénité lui était venue; il crut discerner que la somme du bien excède la somme du mal sur cette terre et que celle-ci, peut-être, n'est qu'un des paliers par lesquels, dans l'espace infini, on accède vers la connaissance. Les mondes se peuplèrent; il soupçonna la transmigration de planète en planète; l'éternité de la vie se découvrit au pauvre homme obscur devant la courbe illuminée des galaxies. Ses journées se passaient à battre le cuir, à coudre les semeiles : il était réputé pour la solidité de son travail, et le champ, non plus que l'échoppe, ne chômait. Il en partageait les fruits avec les nécessiteux.

L'hiver, pour conjurer la monotonie des frimas, il s'égayait des anecdotes et des fables du bon almanach. Presque toujours, un madré

paysan en était le héros ou, à l'opposé, quelque rustaud jocrisse, et, sous ses lunettes, il riait jusqu'aux larmes, amusé comme un dieu. Ainsi l'humble livre populaire suffisait à sa vie. Il était pour lui la Révélation, les Quatres Saisons, l'Ordre et la Joie. Le rayon de soleil qui fait germer la friche et fleurir la mare en était sorti. Ses sucs, à la longue, avaient distillé la sagesse et la philosophie, comme les rosées du ciel, en pleuvant sur la terre, y distillent l'arôme et la sève verte. Ce simple cœur nourri des textes méprisés s'égalait, par la réflexion, aux problèmes, réalisa le miracle de recommencer en soi l'humanité. Il connut l'harmonie des actes et des pensées.

Quelquefois, passant par le village, j'entrais dans la maison ; la porte jamais n'en était fermée. J'aimais sa bonne humeur, ses yeux clairs sous les rides, son doux savoir. Il me donnait la force de croire en moi : j'aurais voulu n'avoir rien appris que de moi-même, comme lui. Je pensai : « Là est la force, là est le vrai homme. Il fait que la genèse recommence en chaque homme. » Et, l'âge étant venu, on l'appela Jean l'Apôtre dans les campagnes.

CAMILLE LEMONNIER.

LES PLEURS

*A pieds doux glissent furtives
Larmes claires,
Valse fuyante, mystère
De la farandole folle
Dans les airs !*

*Par les brises amoureuses
Et les sentes douloureuses
D'âme adorable et plaintive,
Menez, promenez, légères,
Votre farandole folle,
Larmes claires.*

*Ou bien comme vieilles ridées,
Trébuchantes et désolées,*

*Aux sillons convulsés des vieux visages doux,
Petites larmes tremblotantes,
Coulez, — douleur ou joie — tristes et lentes,
En chapelet rompu qu'égrène le passé jaloux.*

MARIE CLOSSET.

Galerie d'artistes

GEORGETTE LEBLANC

Après l'extase calme, et verte, et pâle d'Orphée, soudainement, en des vacarmes, la Navarraise !... Et la cannonade brutalement orchestrée saccage d'un coup l'impression berceuse et belle.

Alors au fond d'une scène vibrante d'angoisse, surgit Georgette Leblanc, mince et fébrile, très virginalement jeune en sa robe noire. Et aussitôt, malgré tous les vains tapages d'orchestre, l'attention étreint uniquement Celle qui fait de la Navarraise à vieille rengaines de Massenet, une création inoubliable. Tous les regards se rivent à elle éperdument, suivant son visage et ses gestes et tout son être palpitant de de passion. Et assurément tous les artistes doivent vivre et sangloter ce peu d'humanité avec elle, car elle impressionne et intensément ! Elle n'est pas de manière quelconque, une actrice à airs sensationnels. Non, elle vit son rôle, elle l'incarne, et le crée, dans la Note unique et harmonique qu'elle y a ouïe. Elle voit plus en ce rôle qu'un succès de planches, plus que quelques applaudissements grisants, grossis par la claque. Elle voit plus ! Oh ! sûr ! Son rôle est de la Vie, et ce qu'elle veut c'est l'intensiver par son Art, c'est faire vivre cette vie aux spectateurs, c'est créer l'œuvre d'art, dont, après tout, l'auteur a, à peine, décrit le décor, et tracé les grandes lignes.

La Monnaie, intelligente — exceptionnellement —, lui a donné, après Massenet d'ailleurs, la plus grande liberté. Et elle en a usé ! et, hélas ! que n'en a-t-elle abusé avec autant de talent et de juvénile folie !

Ah ! oui ! Ah ! oui ! elle a fait œuvre d'Art, car notre cœur a vibré, car une sensation grandiosément sanglotante nous a enlevés dans un envol fol, car nous nous en sommes allés, l'ayant vue, le

cerveau plein d'idées germantes, l'âme donnant essor aux plus ardents enthousiasmes. Et nous sentions, bien vrai, que le plus beau de cette Artiste, s'était diffusé en nous tous.

Ah ! oui ! passionnée et ardente et jeune ! avec des cris, des désespoirs, et des aveux ineffables décollés de ses lèvres comme de la lumière ! avec des prières oppressées, et des folies ! des gestes âpres, des torsions de corps ! des courbes de col ! et des courreries parlant humainement ! Ah ! oui ! toute pantelante d'humanité lamentable en son incarnation, Georgette Leblanc, s'est révélée à tous splendide Artiste là.

*
* *

Et voici qu'en l'intimité paisible et lumineuse de son salonnet oriental, elle cause, tout autre, plus familière, quoiqu'encore théâtrale en sa robe bleu-sèvres de Carmen, qu'elle n'a pas eu le temps de quitter.

Elle cause ; et c'est tout un charme, dans ce milieu. Une petite lanterne à verres colorés, s'accroche dans un coin ; des tons de vieil or, au seuil voilé d'une chambre contiguë, ardent ; et la troisième place de cet appartement un peu improvisé, est toute illuminée. On se sent ainsi comme cerné de clartés.

Et il y a aussi, sur le front de l'Artiste, le regard pénétrant et clair du diamant qu'elle ne quitte jamais, et qui évoque la Belle Ferronnière de Vinci.

Elle cause... Elle dit ses débuts et sa vocation irrésistible, les premières notes tapotées en cachette, quelques leçons à peine reçues à Rouen, sa ville natale, et puis Paris, là-bas, comme le but à atteindre...

Mais, voyez-vous ! elle était sûre d'elle-même, elle n'avait pas peur, elle sentait quelque chose de Beau qui frémissait en elle, et elle avait conscience qu'il fallait le dispenser à tous. — Ah ! sûr, bien des larmes, des coups de tête, et des obstacles, avant d'arriver au théâtre ! — Et alors ? finies, les peines ? Assurées, la réussite et la gloire ? — Mais non, mais non —. Elle entrait à l'Opéra-Comique, et on lui offrait un rôle dans l'*Attaque du Moulin*, à elle qui rêvait de Wagner, et qui rêvait d'Yseult.

Elle cause... Elle cause. Et un charme exquis émane d'elle et l'on se sent heureux, tout de suite mis à l'aise, de se dire soi-même.

Elle cause... Elle dit ses goûts et ses tendances, combien elle voudrait dire aussi du mot Nature, la syllabe qu'elle a sur les lèvres, et donner le tréfond d'elle-même, en un rôle profond, et non tout d'extériorité, comme Françoise, la Navarraise ou bien Carmen... Elle dit combien la Ligne, l'Harmonie, la profondeur la captent non seulement dans les

rôles, mais dans les œuvres, mais surtout dans les choses... Elle dit combien elle aime la Nature, et les artistes et les penseurs qui l'ont fixée; tous, éclectiquement : les Primitifs Italiens et la Bible, Schopenhauer et Balzac, les Peintres Gothiques et Emerson, et le beau Silence, et les belles ténèbres, et les beaux ciels, et les beaux arbres..., et comment elle-même, de toute façon, cherche à se dire par le chant, l'écrit, la peinture et la sculpture... Elle dit quelle fut son éducation d'Artiste, et que tout le secret en réside dans ce qu'elle a appris d'abord à pleurer et vivre, et ensuite à jouer. Elle dit combien le caractère baroque et mauvais goût des théâtres la gêne, en les décors comme en les cabotins, et son rêve de voir les œuvres de Wagner exécutées parmi toutes choses Belles, et même — ô chimère — en plein nature, le deuxième acte de Tristan, dans la frissonnance d'une belle nuit sylvestre, les deux autres accompagnés du chant de la Mer!... Elle dit enfin tous ses goûts, se prétendant très virile, et l'étant peut-être par la compréhension plus profonde des choses, mais mentant certes en ce qui concerne sa grâce, son être et son Art... Et, en finale. — Je ne crois pas que ce soit pour me faire plaisir car je la juge toute sincérité — en finale, elle me dit avoir trouvé à Bruxelles, auprès du public comme auprès des artistes, accueil charmant et surtout intelligent. Et cela n'aurait rien d'étonnant, après tout, puisqu'elle nous a tous charmés et remués jusqu'au fond de l'âme.

Et voilà! en la quittant je songe qu'elle est certes une vraie artiste — et c'est tout dire! — non seulement par le rôle créé, mais parce qu'elle a compris ce lambeau de phrase d'Hugo :

« Le silence qui est la plénitude... »

et ces vers de Baudelaire :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent
Le langage des fleurs et des choses muettes

HENRI VANDEPUTTE.

A ma Chimère

*Tu m'as jeté le fier lasso de Ton prestige,
et mes Mains sont venues offrir à Tes aurores
les fruits ruisselants d'or et les lyres sonores
de mon bon Cœur enfant où mes bonheurs s'érigent...*

*Tu m'as jeté le fier lasso de Ton prestige,
et j'ai paît mes Regards de Ton âme très pure...*

*Et je voudrais aller vers des orbes d'azur,
avec Toi sur mon Aile, ô Folle qui afflige
mon smaragdin Espoir de sourires fleuri,
jusqu'à ce que mon Front, couronné de Vertige,
brisât ses rayons fous au marbre de l'Oubli!*

Car, au moins une fois, mon Soleil aurait lui!

—o—

Médailon

*Son regard bleu poursuit les floconnets de neige
qui jettent leur tombée en l'eau calme de l'air,*

*les floconnets coquets, fantômes en cortège,
anges déchus, lambeaux de ciel, lambeaux d'hiver...*

.

*La nymphe songe-t-elle ? A quoi donc songe-t-elle ?
Songe-t-elle qu'elle est, comme la neige, belle ?*

*Vint son aimé qui la surprit avec douceur :
— Chère, il ne neige pas sous le ciel de mon cœur!*

ARTHUR TOISOUL

de *Mes Sourires*, volume en préparation.

ANTOINE LACROIX

Le dernier numéro de la « Ligue Artistique » un journal parfois intéressant et rédigé par des artistes, publie une note nécrologique sur Antoine Lacroix, un des peintres de la dernière génération, mort récem-

ment. « C'était, dit « *La Ligue Artistique* », un grand artiste. Non pas qu'il ait produit beaucoup d'œuvres, non pas qu'il ait eu un tableau bizarre ayant attiré sur lui l'attention du public, non pas que son talent fut médiocre au point de ne mécontenter personne ; c'était, au contraire, un artiste dans toute la force du terme, travaillant dur, posant peu, toujours mécontent du résultat, parce que l'idéal était si haut. » Antoine Lacroix était, en effet, une de ces belles physionomies douloureuses frappées du signe de la fatalité d'une lutte intérieure entre l'idéal et la vie. C'était un obscur, un prédestiné de la souffrance. C'était, surtout, pour quelques-uns de ses confrères-amis qui le connaissaient plus intimement, un génie avorté, c'est-à-dire un cerveau admirable de conceptualité, mais impuissant à la réaliser telle qu'elle lui apparaissait au miroir spirituel de son intelligence d'artiste. Condition terrible d'existence pour l'homme atteint d'une aussi inexorable tare ! Elle débilite doublement, car elle frappe l'artiste droit au cœur, dans tout son immense désir de créateur, dans son plus légitime et plus divin orgueil. Antoine Lacroix avait une vision d'art géniale, telle que l'ont eu les plus grands artistes, mais, tenaillé par des souffrances physiques et morales, il fut paralysé dans sa puissance intellectuelle. Les quelques œuvres qu'il exposa soit à l'Essor, soit à « *Pour l'Art* », soit dans un ou deux salons triennaux où l'on avait l'habitude de placer ses toiles — quand on les acceptait ! — dans des coins obscurs, passèrent naturellement inaperçues par les critiques trop pressés pour s'arrêter devant une œuvre et trop imbéciles souvent pour voir la parcelle d'infini qui s'y cache. On a pu le constater encore, à propos d'une des dernières œuvres d'Antoine Lacroix, le *Rêve*, exposée l'an passé à *Pour l'Art*. Cette toile empreinte d'un très grand style et d'une poésie grandiose, fut taxée d'incompréhensible et par le public, et par la presse. Qui sait, si cette attitude impitoyable ne fut pas pour Lacroix le coup décisif qui a précipité l'heure de sa mort ? Que sa douce et grande âme d'artiste, délivrée maintenant des matérialités physiques de ce monde, entende encore, du moins, les paroles admiratives et compréhensives des quelques rares artistes, ses amis, qui savent, eux, voir dans ses œuvres toute la grandeur de ses aspirations.

JEAN DELVILLE.

V E R S

*Ce que j'aime en toi, Belle, oh! ce n'est pas ton corps,
ce n'est pas ton regard, ce n'est pas ton sourire,
c'est plus et mieux que la douceur de ces accords
que ta voix me susurre, et que ton cœur soupire ;*

*C'est plus et mieux, et ce que c'est je ne puis dire,
c'est mieux et plus, c'est peut-être la mort,
et peut-être la vie, et peut-être l'aurore,
et peut-être la nuit, le crépuscule, un chant de lyre,*

*un reste d'autrefois rené de ta présence,
au soir mystérieux de mon adolescence,
un reste d'autrefois, d'une autre vie encore,*

*où peut-être j'étais toi-même et ta souffrance,
et je t'aime peut-être un peu pour effacer
ce que moi je souffris, quand j'étais toi, dans le Passé.*

GEORGES RENCY

Poème en prose

V E R S L'AUBE

La ville dort.

Par les rues grises d'obscurité, par les rues dont les pavés martellent la vue de leur pointillé infini — rien. Plus de pas attardé résonnant à coups secs sur les dalles nocturnes, plus de fiacre tardif, cahotant lourdement en quête d'écurie — rien, rien qu'un silence épais.

Les réverbères aux flammes grelottantes élargissent par terre leurs halos frissonnants. Mais maladivement, leur lumière jaunit ; car un crépuscule, léger et progressif, se distille dans l'air.

Et les maisons s'érigent, uniformes et closes. Et leur grand égoïsme de

briques et de pierre a des ruissellements de reflets laiteux qui déchirent les pans d'ombre que la Nuit drape.

Rien — rien qu'un silence épais — et la fuite subtile d'un chat par un soupirail. Pas de lueur de lampe; nul scintil de chandelle aux fenêtres moroses, aux fenêtres hautaines.

La ville dort.

Et sur les réverbères, dans les cages de verre, les flammes agonisent, balbutiantes. Au-dessus, c'est le ciel, vertigineux, immense, — à l'envergure d'éternité, — toisant de son dédain, de son azur et de ses étoiles l'infinité terrestre.

Or ! Ecoutez là-bas ! Dans le lointain ombreux d'un faubourg ! Oyez ! Oyez ! l'appel faible d'un coq ! — Silence. — Puis encore et plus près, un autre coq chante. — Oyez ! Il répète la phrase en un modement timide de réponse. — Silence. — Et loin, un coq chante; et près un autre répond ! C'est le salut au matin, l'invocation jetée au renouveau du ciel, à la splendeur de l'aube, prochainement surgissante. — Silence. — Oh ! les clairons des coqs qu'ils sont faibles et doux. Mais tout à coup c'est l'essor de tous les points à la fois ! Du nord, du sud, de l'est, plus hardis, écoutez les coqs ! Les notes de cuivre rauque volent en tremoussement d'éveil.

Hosanna vers le jour ! Ecoutez donc les coqs !

Ils chantent plus haut, plus clair, plus fort. Les réverbères se meurent. Le crépuscule s'active en crescendo savant. Ici, c'est le pavé, les trottoirs et la boue. — Les coqs chantent. — Là-bas, au loin, des fleurs éclosent ! Les coqs chantent, fortement, hautement, clairement, les uns après les autres. Oh ! la diane claironnée de ces voix métalliques qui du vol de leurs flèches criblent la demeurante nuit ! Hosanna vers le jour ! Les coqs chantent !

Mais la ville dort.

ANDRÉ RUIJTERS.

CRÉPUSCULAIRE

*Azur ! ô nuit tombante ! ô nuit
tombée ! aller par ce beau soir*

*où chuchotte, frissonne et bruit
ton rêve merveilleux d'espoir,
azur.. Veloureux comme chairs,
poudrés de blanc, tes gazons verts
au clair de lune!... Et aller vers
Toi, azur, domé par la lune
qui baigne l'âme crépuscule
de sa bruine de lumières...
Oh! oh! l'âme crépusculaire
descend en le vert soir lunaire,
dans moi — Azur! azur! dans moi! —
Et trille mon rire de joie!*

*Azur! aller sous toi, longtemps
infiniment, infiniment,
et m'en aller sous les aulnaies
ombrées, où s'est diffusée
la clarté lunaire en regards...
Et puis ragner — ô nénuphars! —
aux bords moussus et doux des eaux
où vous nuancez vos vitraux...
Et m'en aller, et m'en aller
par d'interminables allées
aux arbres grands — allées fleuries
d'iris et d'orchidées, où rit
la gamme de flûte des brises...*

*Teintes pâlies, mauves ou grises,
Chants adoucis, et calme, et lune...
Oh! comme choit le crépuscule...*

*Azur! azur, enfin voici
qu'en le pré vert je suis assis,
dans le pré vert, très crâment vert
constellé de coquelicots,
partout, ainsi que de caillots
de sang; et mes regards qui errent
partout autour, cherchent, là-bas,
lassés, les écroulements d'ors
grappelés aux acacias*

— acacias clartés sonores
sous la lune —

Et pleurer, azur!

*Azur! voluptueusement
dans le calme de la nuit pure...
Et suivre les globes des pleurs,
fleuris de lunes et de fleurs,
qui oscillent étrangement
sur mon corps nu...*

azur! ouïr

*azur! des musicalités
très frèlement clavecinales
carillonnantes, loin. Vernal!
O ce bémol chanterelle
éperdûment au loin des sentes...
Et ces sonnailles sanglotantes...*

*Azur! parmi les arbres, voir
processionner en le soir
des femmes voilant de clarté
le printemps de leur nudité!
— Procession qui erre et fuit. —*

Calme, voici, calme, la nuit.

*Or donc je sens sous la pelouse
la poussée secrète des pousses.
Oh! n'est-ce pas, azur? des roses
ont jailli très soudainement
du sol, avec l'enivrement
de leurs parfums? Roses! chairs roses!
et seins ensanglantant le pré!
Balsamiques féminités!
Et soleils blancs des pâquerettes,
et découlement d'or et lourd,
et d'or rougement de velours
des capucines, sur ma tête,
des capucines qui ruissellent...
Enormes, oh! les solanées*

au clair de lune balancées...

Accords de harpes arpégées...

Rythme sourd des violoncelles...

Harmonie — et nuit... et silence...

*Azur! voici — le pré immense
dort dans la nuit autour de moi —
J'ai clos mes paupières, où choit
la ténèbre aussi, et je vois
soudainement, grandir! grandir!
en des cris d'éveil et des râles,
et des azurs! oh! m'éblouir!*

l'héliaque splendeur de la venue Aubate!

HENRI VANDEPUTTE

Causerie à propos de “ Pour l'Art „

I

Jeunes! ô violateurs de Passages interdits! Escaladeurs d'Enceintes hérissées de tessons! Vous n'avez pas un juge qui ne soit décoré et qui n'ait du ventre!

Vous serez condamnés : Le moyen, ô Saccageurs des planimétriques jardins, des rectilignes jardins, des inexorablement symétriques jardins, de trouver grâce devant les Le Nôtre de l'intellect!

Vous serez condamnés : Le moyen, ô Tapageurs éphèbes, de plaire aux soporatifs!

Vous serez condamnés : Le moyen de ne pas donner d'amertume aux Culs-de-jatte, ô Véhéments qui passez emportés par les hennissantes cavales de vos Espérances.

Vous serez condamnés : Le moyen, ô Producteurs! de n'agiter point la bile des Stériles.

Vous serez condamnés, parce que vous êtes purs et que vous resplendissez !

O Alpinistes de l'Idée ! seuls vous sourient ceux dont la Chimère sacrosainte --- cette mère des progrès et des découvertes --- ceux dont la Chimère aila le front : les hauteurs où vous habitez ne sont pas accessibles aux aptères.

A nous donc, jeunes, de parler des jeunes !

Place les Invalides de l'Esprit ! allez..... composer vos épitaphes.

II

Le vouloir d'une Figuration, magnifiée jusqu'aux bornes de ses infinis dans la durée et dans l'espace --- c'est-à-dire propre à tous les temps et à tous les pays en disant ce que l'homme et la femme ont d'éternel --- se révèle, enfin, cette année, chez plusieurs sociétaires de *Pour l'Art*. L'Idée y règne presque absolument, d'ailleurs. Le trivial et sot réalisme y est conspué quasi généralement.

En sa place : des recherches de figuration rares et précieuses, visant directement la pensée ; des visions et des rêves consolants.

Il y a là une complexité de formules iconographiques témoignant d'intellectualité grande.

Un art, mixte jusqu'à l'universalité, de ci, de là, se montre aussi.

III

Ce sont là toutes choses antipodiques à l'art des virtuoses de la brosse et de l'ébauchoir tant admirés naguère, et constituant un fait de très haute importance. Il en rayonne la certitude que le tout neuf désir d'un art, qui fait de rêve et de calcul, de sensation et de pensée, ait un but digne de lui — celui d'élever, d'arracher à la triviale laideur, par exemple — se réalise et triomphalement.

Ce que recherche *Pour l'Art*, est ce que désirent les jeunes iconographes les plus marquants de tous les pays.

IV

Partant, c'est le glas du plat et bête réalisme. Il aura eu la vie courte. La photographie colorisée va lui donner le coup de grâce demain.

Le règne des belles marques de fabrique est passé. On ne ravalera plus l'art sacré à la confection.

O peintres de vaches et de moutons en quoi différiez-vous des imbéciles ?
Allez vous en, pauvres vieux ! et consolez-vous en recomptant vos louis d'or et en fourbissant vos croix.

V

L'Idée nous revient. C'est elle qui, en un jour mélancolique, fit tracer par une douce vierge blonde, la silhouette d'un svelte fiancé partant pour la guerre.

Elle a resplendi sur les fronts ailés des aèdes : Orphée, par Elle, dompta les fauves et l'Enfer lui-même.

Phidias, son fils bien-aimé, la mit sur un socle terrible et darda au loin sur le monde, les rayons d'or de son regard tout-puissant.

Praxitèle, la chanta en des icones d'indicible beauté ; et, le puissant mâle Michel-Ange respira douze années auprès d'Elle, dans la Sixtine.

O Pensée ! vous avez aimé l'universel Vinci, et la Divine Joconde est née de vous.

Vous avez empli de vos mystères sacros-saints, les yeux du noctilucque Rembrandt, — et en nos jours fienteux, vous vous êtes réfugiée comme en un temple, sous le front du génial Burne-Jones.

VI

Je m'étais arrêté ici. Je lus ce qui précède à l'un de nos plus grands écrivains. Il me dit : « Vous dites du bien de vos confrères, vous ? c'est » neuf ! Vous avez bien raison en tout cela, et si vous pouviez prouver » que vos jeunes sont vraiment forts et tuer ainsi l'espèce de méfiance » que les innovateurs inspirent toujours, vous auriez fait bonne œuvre » et, encore une fois, pas habituelle ».

VII

Je rêvai à cela. Et soudain je trouvai la preuve à jeter à la face du monde.

Cette preuve, elle se trouve dans la monstrueuse opposition qui est faite aux jeunes talents les plus.... redoutables

VIII

Il est un sujet de tragi-comédie non utilisé encore et que je voudrais voir fortement exprimé sur nos stupides scènes : celui disant de combien

de haine et de mauvais vouloir sont poursuivis ceux à qui le Destin infligea le génie. Ils sont ici pareils aux martyrs dans la rugissante arène. Ils sont ici les ennemis de tous, et tous se croient tenus de les griffer au cœur et au cerveau. La multitude les hait à cause de leur supériorité. L'armée incalculable de la médiocrité se venge sur eux de son crétinisme, de sa platitude et de sa stérilité. Des coalitions, inexpriables tant elles sont tacitement et mystérieusement formées, déversent sur eux, sans trêve, comme le venin des têtes d'une hydre palustre, toutes les méchancetés piteuses dont seuls sont capables les hommes nuls, ces rois des bêtes malfaisantes.

IX

La meilleure preuve à donner de la grandeur d'un intellectuel, c'est son adversité : Les innombrables coups d'épingle — cette lance des pygmées — qui lacèrent incessamment les âmes supérieures, furent-ils jamais dirigés sur des médiocrités ? La médiocrité est amie de la foule ; elle en est le miasme ; elle en est l'allégorie. Les gros succès qu'elle fait ne vont qu'aux nullités éphémères. Toute œuvre grande fut huée à son apparition.

Le plus calomnié, le plus torturé, de toujours ce fut le plus grand ici-bas. Le plus grand celui devant qui s'entassèrent le plus d'obstacles.

Les Christ seront toujours crucifiés ici, et toujours les Barabbas y seront préférés aux Christ. Hélas !

X

Ce n'est pas que l'orgueil dont on les accuse toujours, ne fasse aucune concession jamais. Je me souviens d'un mot de Firmez prouvant combien ces concessions, lorsqu'elles sont faites, sont vaines : « Croiriez-vous, » écrivait-il, que sur cinquante littérateurs auxquels j'adresse mes livres, » accompagnés parfois d'une lettre de présentation, la moitié ne remercie » pas ; un quart environ envoient leur carte ; quelques-uns me répondent » par des injures pour n'avoir pas affranchi « jusqu'à domicile » —

XI

Mais ô Purs ! vous seuls savez la volupté de ces souffrances. Elles sont enviées affreusement par qui les devine. Dans les vagues de clameurs hurlantes qui viennent houer à vos pieds, écoutez, vous percevrez, plus sifflantes, les rages de n'être pas vous-mêmes ô outragés !

Je vous le dis, en vérité ; ne craignez rien tant que le jour où elles finiraient, ces souffrances et ces clameurs d'enfer! car ce serait la preuve soit d'une chute, soit d'un arrêt de vos génies.

XII

Tout ce qui vous vient vous est utile et sujets à poèmes, car vous êtes les predestinés en qui sont déposées les Grandeurs et les Forces fécondes. Les souffrances mêmes que vous causent toutes ces pointes ignées des Montagnes d'épines, vous grandissent : Dante eut-il été Dante sans ses douleurs ?

XIII

Si vous êtes de ceux qui doivent payer le don terrifiant de la Supériorité et du Bonheur d'aller par l'ici-bas semer de la clarté, vous êtes aussi de ceux à qui finissent par obéir, domptés ainsi que des fauves, les cerveaux bondés de ténèbres remugles.

AUGUSTE LEVÉQUE.

Chronique musicale

Bruxelles est décidément une ville bien franchement musicale. Il n'est pas de jour que nous n'ayons à enregistrer une audition, une séance intéressantes. Aussi la mission du critique serait-elle bien longue, parfois même bien fatigante, s'il ne faisait un choix, s'il ne savait se borner à n'analyser que les œuvres de grande envergure. Le mois de janvier a été tout particulièrement brillant cette année ; chaque fois le public par son empressement et ses encouragements a tenu à montrer que Bruxelles pouvait avoir son concert chaque dimanche, surtout lorsque ces concerts sont dirigés et conduits par des hommes comme Joseph Dupont, Gevaert et Servais.

Il importe de signaler tout d'abord à l'attention de nos lecteurs, le concert populaire du 20 janvier dernier. M. Joseph Dupont qui nous a initié aux œuvres wagnériennes, aux œuvres de musiciens russes et français

n'a pas oublié son pays. C'est à lui que Gilson a dû de voir exécuter il y a quelques années déjà une de ses premières œuvres *La Mer*, par laquelle déjà il s'était signalé à notre attention. Tout récemment Joseph Dupont vient de nous mettre à même de juger des progrès du jeune compositeur, en s'assumant la lourde tâche de diriger *Francesca da Rimini*. La musique de Gilson possède en premier lieu une grande vigueur, une technique savante et bien comprise. C'est un maître dans l'art d'utiliser les ressources orchestrales, et il le fait de telle façon qu'il nous donne des impressions nouvelles et inconnues jusqu'à ce jour. Le poème était de M. Guillaume. Il est évident qu'il n'a eu en vue que de composer un épisode que la musique surtout devait rendre vivant.

La mise au point de cette œuvre si difficile et si chargée a demandé beaucoup de patience et de nombreux efforts à notre vaillant chef d'orchestre. L'exécution a été aussi bonne que possible, les solistes ont été à peu près à la hauteur, si ce n'est cependant M^{lle} Sidner dont la voix semblait par moment refuser son service à la chanteuse.

En un mot, grand succès pour Gilson, désigné aujourd'hui à tous, comme un maître dont on doit attendre encore de grandes choses.

MAURICE STERCKX.

Les Villages Illusoires

par Emile VERHAEREN. Collection du *Réveil*

Lire des vers de Verhaeren est pour moi une jouissance rare. J'aime cet écrivain comme nul autre poète contemporain, pour sa si grande originalité et pour la beauté et la passion au sceau desquelles il marque toutes ses œuvres. Son dernier livre vient encore confirmer mon impression et mon admiration. Ces poèmes possèdent un charme brutal, intense qui s'empare de l'âme et se l'attache avec véhémence. Le style du poète des *Campagnes Hallucinées* est essentiellement flamand, le langage d'un homme du nord aux profondes pensées et aux conceptions grandioses; sans se préoccuper des conventions et des règles, Verhaeren s'est forgé une langue à lui, hautaine, formidable, sonnante comme des cloches et tempétueuse comme un orage. Lorsqu'il décrit, il martèle, lorsqu'il chante il clame. Personne ne sait comme lui donner aux campagnes, aux

landes leur caractère sauvage, fruste ; personne non plus n'interprète avec tant de fougue et de révolte les sentiments de l'homme de la terre, de l'homme primitif au cœur libre et impulsif, pur, ainsi qu'un ciel clair, de tout alliage et de toute influence étrangère.

Le vers de Verhaeren est fort, brusque et précis. En lisant certaines pièces on subit la même impression que lorsqu'on contemple une de ces médailles antiques à frappe merveilleuse et incisive qui, plus on l'examine et l'admire, révèle des beautés et des lignes étranges et subtiles.

Cet art s'aureole de sang et de feu. Ces campagnes, ces villages ont des couleurs effrayantes ; les crépuscules se plaquent de lueurs superbes dont les trainées s'étendent au loin et donnent à la pensée et au regard l'illusion de choses fantastiques, aux formes réelles cependant, mais formidablement rendues et magnifiées.

SANDER PIERRON

Éveils

par André et Maurice MAGRE (Toulouse)

Pour avoir rêvé longtemps les rêves d'autrui, ils se sont éveillés ayant encore sur la langue des mots et des verbes étrangers ; pour avoir rêvé longtemps ils se sont éveillés ayant, aux lèvres de douces et frêles et grises chansons, ayant, dans l'âme, des visions placides et atténuées, ayant, dans les yeux, des larmes pour toutes les choses songées et non réalisées. Éveils harmonieux et graves, éveils de rêve qui promettent, pour l'heure de la maturité l'action et la belle Œuvre.

Âmes de Couleur

par Henry MACBET, Collection du *Réveil*, chez Edmond DEMAN

Petits éclats de vie, où, comme dans les morceaux d'un miroir brisé, viennent se refléter, s'esquisser en la frileuse sensibilité de leurs gestes et de leurs mots, les âmes de couleur : âmes délicates et raffinées, âmes subtiles et sensibles, frémissantes à l'existence perçue de l'âme Matérielle, tremblantes et s'inquiétantes des ambiances mystérieuses ; âmes tristes un peu, mais si bonnes, si compatissantes ! Un livre ineffable et dolent, un livre doucement exquis, qui, avec la magie de son style polychrome et chatoyant, vient chuchoter au creux du cœur la sympathique chanson de ses histoires, de ses simples et si profondes et si émouvantes histoires.

CHOSSES

Merci tout d'abord. Merci cordial et chaleureux à tous ceux qui nous ont accueillis, annoncés et protégés !

L'Escholier organise en ce moment un concours de chant d'étudiants avec prime de cinquante francs au vainqueur. Tous peuvent y prendre part. Il suffit d'envoyer, avant le 15 avril, les compositions au bureau du journal, 39, rue des Ursulines. L'initiative est bonne. Puisse-t-elle être heureuse et délivrer nos tympanes des alcazariennes ignominies que beuglent avec ferveur nos jeunes abrutis !

Est mort, samedi 9 février, M. JEAN PORTAELS, directeur de l'académie. Dans son atelier se sont formés de superbes et virils talents. Affable et dévoué il sera regretté des artistes pauvres que son inépuisable générosité soutenait.

Intéressantes conférences données par nos collaborateurs JULES DESTREE et JEAN DELVILLE, l'une, littéraire, à la Maison du Peuple, l'autre, ésotérique, à la salle Ravenstein.

L'autre soir à la Monnaie première de *L'Enfance de Roland*. Il n'y a rien eu de cassé. Musique honnête et succès aussi. Allons ! Grand bien lui fasse à M. Mathieu.

A lire — du VIELÉ GRIFFIN, exquis comme toujours, dans *Stella* — du VERLAINE dans le *Rêve* et l'*Idee* — un article sincère de LÉON RYCX dans *Pages d'art et de science* — à la *Jeune Belgique*, après d'autres, après un splendide conte d'EEKHOUD, deux vers de notre ami MAURICE CARTUYVELS :

Et la reine aux yeux clos sent battre dans sa gorge
Le pas des assassins qui montent l'escalier.

ANDRÉ RUIJTERS

CORRESPONDANCES

Copiers. Merci et tous nos encouragements. Votre dessin est fin mais maigre. Il manque de fini et de forme. La revue qui d'ailleurs tient à la simplicité de son aspect ne peut changer d'en-tête à chaque numéro.

G.-R. Charleroy. Vers sincères et émus. Manque de souplesse et de métier. Comptons sur vous. Mais pour plus tard.

M. C. Vous êtes dorénavant des nôtres et Vive Verhaeren !

Lorand. La poétique laisse à désirer et l'idée aussi. Travaillez ! Vous êtes un garçon gai. Mais ne riez jamais en vous occupant de vers.

Pour la publicité (couverture de *L'Art Jeune*) s'adresser à M. BERTOUX, rue des Douze Apôtres.

Nous prions nos abonnés et amis de faire bon accueil aux quittances qui viennent d'être mises à la poste.

L'art Jeune

SOMMAIRE

<i>La Diane</i>	HENRI VANDEPUTTE.
<i>Réponse</i>	FRANÇOIS VIELÉ-GRIFFIN.
<i>Un soir</i>	ANDRÉ RUIJTERS.
<i>Le Dieu noir</i>	JEAN DELVILLE.
<i>La jeune fille triste, un soir</i>	HENRI VANDEPUTTE.
<i>L'Esthétique à la Libre Esthétique</i>	AUG. LEVÊQUE.
<i>Carmen</i>	ANDRÉ RUIJTERS.
<i>Livres. LE TRÈFLE NOIR</i>	} L'ART JEUNE.
<i>ARÉTHUSE</i>	
<i>MES COMMUNIONS</i>	

IMPRIMERIE

S. EGGERICX, 46, RUE PRINCE-ALBERT

IXELLES

Ce numéro fr. 0.60

— 15 mars 1895

1^{re} ANNÉE, N° 3

L'Art Jeune est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, exposer ou défendre des idées. *L'Art Jeune* est aux artistes.

Adresser manuscrits et revues à *L'Art Jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

ABONNEMENT :

Belgique, fr. 5.00. Le numéro, fr. 0.60 Etranger, fr. 6.00

Au prochain numéro : *Bonté*, de LOUIS DELATRE et prose de SANDER PIERRON.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (Musée de peinture). — Par suite de la coïncidence des répétitions du Conservatoire, les dates primitivement fixées des concerts ont dû être modifiées comme suit : Premier concert, jeudi 14 mars; deuxième concert (avec chœurs), jeudi 21 mars; troisième concert (avec orchestre), jeudi 28 mars; quatrième concert (avec chœurs), lundi 1^{er} avril, pour la clôture du Salon.

Prix d'entrée : 5 francs (places réservées) et 3 francs. Abonnement aux quatre concerts : 20 francs (place numérotée), chez MM. Breitkopf et Hartel, 45, Montagne de la Cour.

LA DIANE

Tous les Jeunes en ont assez, et nul n'ose le dire ! On les broie et les réfrène de partout, et on leur dit : « Arrêtez-vous, ou retournez en arrière ! », alors qu'ils veulent puissamment aller d'avant toujours.

Et l'opposition ne naît plus seulement du crétinisme d'une masse qui est acquise ou laisse faire; elle naît des écrivains eux-mêmes, de ceux qui ont vieilli ou de ceux qui se vieillissent — et remarquez qu'ici je n'attaque nul écrivain, nulle revue personnellement, mais une idée, et rien qu'une idée — de tous ceux donc qui s'encroûtent obstinément, arrêtés à Corneille ou au Parnasse français, et qui — ô ironie ! — appellent Lemonnier, Eekhoud, Verhaeren, et Maeterlinck, eux nos plus beaux, nos plus vrais nos seuls Artistes belges : des fous, des maladifs et, pour quintessencier leur mépris : des Décadents.

Oh! sûrement! Comme ces maîtres, tous les vrais Jeunes veulent décadencer !

Mais il ne s'agit pas ici de l'opinion de ces faux artistes sur nos poètes ou nos romanciers; il s'agit bien plutôt du réactionnarisme obstiné qui guide tous leurs actes, tous leurs dires. Et — eh! mon Dieu! — je comprendrais encore que des poètes séniles, ne pouvant se rénover, défendent désespérément leur Art et leur lambeau de gloire pâlie — eh! oui! chacun défend son bien! — mais de voir des jeunes gens qui naissent aux Lettres, et se prétendent des Jeunes, épigrapher leur revue de cette phrase bête : « Ramener les Lettres et les Arts, tels qu'ils devraient être : en bonne santé », cela me révolte et me fait rire de mépris, quoique le *Cornélien moderne*, dont il s'agit, ne soit qu'une revue excessivement insignifiante...

Ah! oui! les Jeunes en ont assez des gens qui veulent qu'on leur traduise Verhaeren, qu'on leur écrive en prose Viélé Griffin, et que l'on donne un dictionnaire à Lemonnier! Tout le réactionnarisme antivers-libriste, incompréhensif, formiste têtu et arriéré, toute la littérature à rime riche, qui ne sait ni le cœur humain, ni la chanson, au diable donc! à la porte de l'Art!

L'Art est libre! L'Art se renouvelle sans cesse! L'Art marche en avant sans nul arrêt!

Et qu'on bouscule et démolisse un peu la racaille des Revues, qu'importe ! il faut que les Jeunes passent !

Le mouvement sera bientôt général, d'ailleurs, et la scission définitive. — Demain, chaque écrivain belge sera libre, ou réactionnaire. Une revue se fonde, organe des Ecrivains belges, et ayant à sa tête : Eekhoud, Maeterlinck, Verhaeren, Demolder et Delattre, une revue qui guerroyera pour l'Art elle aussi, et de manière plus autorisée que nous sans doute, revendiquant les droits de la Littérature devant l'Etat, assommant tous les faux artistes, libérant l'Art — *Le Coq rouge* claironnera demain son cri vibrant.

Ah ! n'est-ce pas une aube qui se lève sur notre littérature aujourd'hui pontifiante, remâchonnante ou endormie ? Et comme font les coqs à l'aube, comme nous mêmes, faibles mais fiers, nous répondons au loin, ah ! tous les vrais Jeunes ne répondront-ils pas au cri initial du Coq rouge !

Oui ! oui, nous ferons écho, j'en suis sûr — o Coq rouge, à ta clameur très franche, et claire, et libre et la première, Coq hardi ! Coq aubal ! Coq assassin !

HENRI VANDEPUTTE.

RÉPONSE

Avec un peu de soleil et du sable blond
J'ai fait de l'or,
Dont le secret ardent n'est pas blotti
Au vain secret des athénors :
Il tombait de mes doigts avec le son
Que font
Les flûtes gaies,
Il coulait de mes doigts
Dans l'eau moirée
Des jeux venteux de messidor.

Avec du froment ébloui j'ai fait la neige
Des vieillesses
Et le sourire pâle des filles vierges
Que blessent
Un mot de joie étrange en sa promesse,
Un geste
Qui va dissipant le cortège
Des rêves légers dont le rire allège
Le pas des heures,
Jusques au seuil où l'amour tresse
La simarre empourprée du sacrilège :
J'ai fait la neige
Avec des pétales de fleurs.

Avec les heures de la vie hâtive et claire
J'ai fait l'éternité spirituelle :
J'ai pris un peu de sel entre mes mains
Et l'ai semé sur l'amertume de la mer, selon le sort
Des choses frêles qu'on rêve éternelles —
J'ai pris le sel
De nos larmes douces-amères
Et je l'ai jeté à la face de la mort.

FRANCIS VIÉLÉ GRIFFIN.

UN SOIR

à G.

Ce train de quatre heures et demie amenait dans la vaste gare tout un monde particulier à physionomie distincte. C'était d'abord les collégiens de tout âge et de tout rang : les aînés à démarche morose ne portant pas de livres et dissimulant leurs cahiers en de larges poches ; les moyens,

insolents et narquois dont le verbe grêle tintait criardement, et les petits, timides, obscurs, discutant entre eux des sujets drôles. C'était ensuite les écolières ; petites filles déjà femmes, petites femmes encore enfants : coquetteries en éveil, regards, coups de jupes, caquetages ruiselants avec parfois, brusque, la note claire d'un cri, phrases rapides tout à coup brisées en les mille morceaux d'un rire colombine. Et puis, graves, reconnaissables parmi les quelconques, s'avançaient les fonctionnaires, les bureaucrates et les employés. Les pauvres, qui, la journée finie, après un labeur pénible dans la puanteur des banques, vautrés sur les besognes opprimantes, écrasés sous les charges multiples, étaient enfin lâchés, rendus au grand air de la rue. Jean était de ceux-là. Sitôt fermé le ministère où s'étiolait sa captive vie, il descendait vers la gare du Nord et, pour regagner le coin de campagne où, nouveau marié, il habitait paisiblement, il venait s'installer, au milieu des potaches et des fillettes, dans un compartiment de seconde. Quelques minutes d'attente l'immobilisaient. Des locomotives, à droite, à gauche, éructaient dans des clameurs rauques la bruyante haleine de leur vapeur, ou, féroce ment sifflantes, trouaient l'air de leurs appels acérés. Des gardes au long des quais, clamaient, en litanie, des noms de villages et de villes. Des gens, pressés, se hâtaient, se bouscullaient, sautaient en des voitures où ils ne désiraient point monter, redescendaient et couraient derechef. Enfin, tandis que, monotone, passait et revenait, la voix de l'homme aux journaux, tandis que les sifflets trillaient le départ, le train s'ébranlait et, d'un effort qui faisait craquer chaînes et tampons, démarrait lourdement.

La gare était traversée ; et, sitôt dépassée, d'un coup, en un superbe jaillissement, la lumière éclatait dans le compartiment. Alors les voyageurs se calaient confortablement dans les coins. Les uns allumaient des cigares, d'autres défroissaient des journaux. Des bavards nouaient conversation autour de leur nullité. Les enfants patageaient dans un bavardage fol, s'éclaboussaient de mots gais. Et Jean, s'étalait sur la banquettes, se reposait les épaules à l'aise dans le drap et la mollesse du dossier. Le train courait dans une tranchée entre de hautes maisons. De chaque côté c'était des façades sales et grises, de falaisiennes murailles où grimagaient des annonces et des réclames. Et Jean somnolait.

Le paysage, tant connu ennuyait son désœuvrement. « Tantôt, pensait-il, je vais voir Virginie. Qu'est-ce que nous allons bien avoir pour souper ? »

Et le train, dans la belle vitesse de sa force, laissait la ville loin derrière lui, fumeuse et lourde sur l'horizon. Et par les fenêtres entraient la

fraîcheur et l'immensité des visions de campagnes. Grandes plaines bosselées où grouillaient des villages, champs et bois et sentiers frêles dans des remous de blé, seigles et luzernes, déferlant et ondulant sous des caresses de brises. Les coups de piston rythmaient la marche. Et lourdement, par grandes pièces, les perspectives extérieures semblaient s'en aller, se dérober comme pivotantes autour de l'inflexibilité d'un grand axe invisible. Jean dormait... A quoi bon regarder ! Au dehors, c'était Schacbeck, c'était Haeren et Dieghem, les villages connus, vus deux fois par jour depuis dix ans. Et c'était encore la campagne brune et verte s'endormant dans la langueur du soir.

Jean dormait. Le train marchait. Aux stations d'arrêt, des personnes descendirent, joyeuses avec la satisfaction des besognes finies et des corvées ajournées. Enfin Saventhem fut atteint. Et Jean réveillé, se leva et descendit.

Ah ! Saventhem !

C'était le pays, où tout jeune, il avait séjourné avec son père, c'était l'endroit où il avait aimé, c'était le lieu où il demeurerait, maintenant, avec l'aimée devenue sa femme, avec Virginie. Ah non ! le village et la campagne n'étaient pas beaux, mais il y avait tant de son âme, flottante là, éparpillée en souvenirs qu'il n'aurait pu les quitter.

Il sortit de la station, poignée de mains donnée aux amis, et, heureux, un vague refrain dans les dents, il partit sur la grande route.

Le soir était doux. Le soir était violet. Un couchant pâle s'était dissous dans la vaste bonté d'un ciel couvert. Et des élancements mauves se tramaient ineffablement à l'occident. Il n'y avait pas de vent. Mais les branches des arbres, au rythme berceur de leur assoupissement bruissaient calmement.

— Ah ! Je suis curieux de savoir ce qu'elle m'aura fait pour dîner ! exclama-t-il. Il dépassa de petites maisonnées espacées au bord du chemin, de petites maisons, basses et larges, qui étalaient derrière les carreaux de leurs fenêtres, au milieu de sucreries colorées, des harengs saurs, des chapelets et des jarretières. De petites filles, jouant au seuil des portes, s'arrêtèrent pour crier : « Bonsoir Monsieur ». Jean sourit et pressa le pas. Tout à coup, à un brusque détour du chemin, il se trouva face à face avec sa maison.

Petite et coquette elle émergeait d'un fouillis d'arbre. Et du sein des verdure, vers le ciel, montait l'escalier de ses pignons. Un jardin florissait à l'entour. Et il semblait que sous ces feuillages et ces briques rouges il devait s'abriter du bonheur.

Jean poussa la grille. Il se trouvait chez lui.

Mais une allée de lilas lui cachait sa demeure. Il se hâta, faisant, sous ses pieds, grincer le sable et les graviers ; enfin il arriva devant la pelouse et devant le perron — « Virginie ! » héla-t-il.

Une fenêtre s'ouvrit au premier. Et une jeune femme gaie et rouge et riieuse apparut. — « Ah ! Jean ! Bonjour Jean. J'arrive ! » — La fenêtre se ferma. Il y eut dans, l'intérieur, un bruit de dégringolade dans les escaliers. Puis une porte battit et Virginie courut à son mari. Ce fut une embrassade cordiale. — « Eh bien ! Cher, quelles nouvelles ? Comment vas-tu ? Et au bureau, rien de neuf ? » — « Mais non ! » — « Ton chef est toujours malade. Et ton ami ? » — « Oui oui. Ils vont tous bien. Et je n'ai, ma foi, rien de bien intéressant à te conter ! » — « Ah ! Tu sais. Il est venu des lettres ! Je ne sais pas de qui. Je ne reconnais pas les écritures ! Dis, c'est ta belle qui t'écrit ? » Il sourit. Et elle aussi. — « Et bien, Chère, tu me les donneras tantôt ; il est cinq heures. Est-ce que nous n'allons pas bientôt manger ? » — « Espèce de gourmand ! Tu ne penses qu'à ton ventre. Tiens, — je vais soigner pour ça —, voici tes lettres. Donne-moi ta canne, ton pardessus et va-t-en faire un petit tour, pas loin. Je t'appellerai quand il faudra revénir. »

Il s'en fut, lisant.

Le soir était triste et doux. Le soir était d'une mélancolie fine et violette. Le ciel s'assourdissait peu à peu. Les mauves délicats de l'heure enfuie s'étaient ternis et une ténèbre couleur de fer coulait dans les cieux. A cette heure de crépuscule le jardin prenait un aspect dolent et mystérieux. Les allées, larges, parmi les lilas, se bouchaient à leur extrémité d'ombre survenue. De l'obscurité se tramait parmi les fouillis de tiges. Et dans les branches, parmi les feuillages, courait un chuchotement murmurant. Les couleurs s'apaisaient. La vie s'alanguissait en des grâces résignées de nuit. C'était l'heure où les bruits et les mouvements s'affaissent, l'heure où les oiseaux se blottissent dans des trous, l'heure où la nuit tombe avec des parfums vagues, des musiques, des ténèbres, avec des regards dans ses étoiles.

Jean lisait ses lettres, errant sans pensée et sans yeux dans le laciné souple et enchevêtré des sentiers. Il passa, sous l'ombre bruissante de tilleuls enucigés de fleurs. Il marcha, au long des pelouses, n'entendant pas, là-bas, aux lointains confus de la plaine, la sifflerie douce d'un merle.

— « Jean ! Jean ! Tu viens ! »

Il se retourna. — « Eh bien ? » — « Viens souper ! Viens vite. »

Il marcha vers le perron et là, s'arrêta, soudain étonné. La table était mise sous un grand sorbier, devant la maison. Virginie le regardait souriant à sa surprise. Et la servante un peu plus loin riait, tout bas, d'un air bête.

— « Mais Chère, qu'est-ce que tu as fait? Mais c'est très bien ça, très bien. Tu es bonne comme un ange!... Eh bien! puisque c'est servi, mettons nous vite à l'œuvre. Je meurs de faim!

Il s'assirent. La servante enleva le couvercle de la soupière. Un peu de vapeur blanche se dilua dans l'air.

— « Ah! Ça sent bon! Qu'est-ce qu'il y a là dedans!... »

Le diner commença.

— « Ce qu'il y a là dedans? Bah! Tu n'y connais rien. Un homme ne doit pas savoir la cuisine. Mange et savoure. Ça suffit!... »

— « Tu es gentille dis... Tu ne peux croire combien tu es gentille!... »

— « Eh bien? Et en ville? Quoi de neuf? »

— « Mais rien... Ah! si... Il a brûlé, hier soir, à côté de chez le père d'Albert, tu sais le magasin là... Hein? Ils ont eu une peur terrible!

— « Oui! Et comment ça est-il arrivé?... »

— « Peuh! On n'en sait rien!... »

Sur la route, au bout du jardin, des enfants jouaient. On entendait des cris et des rires remuer joyeusement, tandis qu'une petite voix chantait dans le bruit. Et derrière les deux assis, une grelottante musique de grillon tremblotait dans une sonorité d'argent.

Des ombres violettes se diffusaient dans le ciel. Et les choses lointaines nageaient dans l'estompement élargi de leurs contours.

La servante reparut. Elle enleva la soupière et servit le rôti.

— « Ah! Chère, exclama-t-il. Du roastbeef! Et des pommes de terre frites! Et de la compote! Mais tu penses donc à tout ce que j'aime! Ah! c'est bon d'avoir une petite femme comme toi! Tu découpes, dis, ou veux-tu que je le fasse? »

— « Non, non. Laisse-moi faire! Ah! à propos, mes poules ne veulent pas pondre. Mais je parie que tu n'as pas encore été les voir! Et bien! elles ne veulent pas pondre. Je ne sais pas ce que ça veut dire! Si on changeait leur régime. J'ai bien envie d'écrire à mon journal! »

— « A ton journal? »

— « Mais oui! Voyons, à *Chasse et Pêche*. Ils me renseigneront tout de suite. »

— « Oui, C'est une idée. Fais ça. Ah! Tu sais! il est délicieux ton roastbeef. Et ta compote donc! On croit manger des *baises*! — des tiennés.

Ils rirent encore. Et leur rire sonna très haut dans le silence. Les enfants s'étaient enfuis, effrayés peut-être. Des chauves-souris griffaient l'azur de leurs envols fantasqués. Et le merle invisible, là-bas, intensifiait sa musique. C'était d'abord un appel flûté retombant sur deux notes brèves et s'envolant derechef dans la douceur d'un espoir.

— « Il annonce la pluie, murmura Virginie. C'est embêtant ! Nous aurons encore de la boue ! »

Aux confins du paysage, de minces lumières rouges s'allumaient comme des gouttelettes de feu : vitres misérables que frappaient des lueurs de lampe et qui dans la solitude des champs s'affirmaient humblement. Les choses avaient abdiqué leurs lignes et leurs couleurs et, nébuleuses, se drapaient dans une immobilité de sommeil. C'était bien la nuit, la sercine et charmeresse nuit. — « Dis Jean, Si nous cherchions de la lumière ! » — « Non, non. Il nous viendrait des tas de mouches et de papillons ! On trouve toujours sa bouchel Hein ! D'ailleurs, nous avons fini. » — « Fini ! Et le dessert ! Tu n'en veux pas ! J'ai du fromage, de l'excellent Brie et des pommes splendides. Tu vas voir... » Revint alors la servante, apporteuse des choses désirées. Elle servit et étala les plats, un peu remarquer l'obscurité où ils se trouvaient, les deux époux se mirent à rire. -- « C'est vrai, nous sommes des fous ! C'est à peine si je te vois, Virginie. Mais où est donc le fromage ? » — « Allons ! mange gourmand, Tu en meurs d'envie ! » — Il y eut un silence encor. Du pain craquait sous les dents. Et Jean ne distinguait plus Virginie et Virginie ne distinguait plus Jean.

Enfin ils se levèrent, le dîner étant achevé. Ils secouèrent les miettes de leurs vêtements et câlins vinrent s'asseoir sur un banc, sous un buisson, lourd de roses sans parfum, de roses mignonnes et blanches. Et il passa son bras autour de la taille aimée et d'un baiser il caressa doucement la gorge chère. Elle, sans voir, regardait au loin une lune sanglante, au ras du sol, une lune rouge et splendide, presque diabolique dans l'élyséenne pureté de ce soir... Et tout à coup, frissante, elle murmura : « J'ai froid ».

Alors, ils rentrèrent

ANDRÉ RUIJTERS.

Le dieu Noir

*Prince des cauchemars et des visions folles,
qui mêles l'épouvante à son absurdité,
tu sèmes en la nuit l'Or de l'humanité,
d'un bout à l'autre bout de ses avides pôles.*

*Au fond des cœurs damnés, au fond des lits ardents,
oh ! Sondeur infernal du sang et de la lie,
tu crées le fléau d'une immense folie
faite d'orgueils cruels et de spasmes stridents.*

*Vers l'éblouissement des divines idées
où l'esprit des voyants plane comme un condor,
on sait que ton regard jette son ombre encor,
et qu'il plonge en l'horreur des cervelles vidées.*

*Ton grand rire éclate sur les sanglois humains
avec des cris de haine et des souffles de flammes,
dès le jour ébloui de la splendeur des âmes,
quand les anges amis leur joignirent les mains.*

*N'es-tu donc pas la bouche énorme du blasphème
ouverte immensément comme un gouffre empesté
sous les astres contrits de ce ciel insulté,
oh ! toi, la voix d'erreur de la bêtise même ?*

*Sur l'univers où trône un très morne idéal,
n'es-tu pas ce qui ment, et tout ce qui renie
l'angélique beauté qu'enfante le génie ?
Et n'as-tu pas aussi ton infamant journal ?*

*La Terre est un jardin rempli de tes murmures,
pour ceux dont le cœur noir déjà l'on entendu,
oh ! sinistre donneur de tout fruit défendu,
tu tends aux nouveaux-nés tes corbeilles impures !*

*Emportés par ton souffle aux sommets tentateurs
d'où l'on voit flamboyer tes villes de prestige,
les enfants du désir roulent dans le vertige
avec, en leurs yeux fous, tes royaumes menteurs.*

*Sous la main qui caresse, en le sein de la femme,
est-ce toi, tortueux dresseur de guet-apens,
qui caches ces beaux nids d'invisibles serpents :
l'Hypocrisie abjecte et la Luxure infâme ?*

*Sortilège du rêve ou force des instincts,
à travers les clartés qu'exhalent les prières,
toujours les vieux sabbats obsèdent nos paupières,
pleines de légions d'impudiques lutins.*

*Vouivre ou graouillis et tarasque et gargoille,
tous les monstres cabrant sous le glaive irrité
les carcasses d'horreur de la difformité,
ce qui rampe et vomit et tout ce qui nous souille,*

*baphomet, belzébuth, lucifer et satan,
les fantômes formés de laideur et de crime,
sont tes mille reflets aux miroirs de l'Abîme
d'où surgit comme un dieu ton grand spectre flottant !*

*Tu viens troubler ainsi les foules sans pensée,
cerveau des révoltés, torche d'immonde feu,
qui noircit bêtement le plus serein ciel bleu,
afin d'aveugler mieux cette tourbe insensée.*

*Dans le grimoire impur et le pacte fatal,
c'est encore toi qui viens signer d'hiéroglyphes
et tremper dans le sang le poison de tes griffes,
pour réveiller en nous la brute ou l'animal.*

*Que fait-on sous les murs de ces lourds édifices,
les Bourses, les Prisons, les Docks, les Lupanars,
si ce n'est célébrer ta science et tes arts :
l'Argent, l'Amour, le Vol, le Meurtre et leurs complices ?*

*Embusqué dans ta nuit, et comptant tous les pas
au loin des clairs chemins où notre âme est menée,
tu brises d'un coup sûr espoir et destinée,
et nous pousse le long des routes du trépas.*

*Aux festins monstrueux auxquels tu les convies,
afin d'entre-ruer leurs vastes appétits,
tu saoules dans ta main les grands et les petits ;
ta fête est un vivier de bouches assouvies.*

*Sous Vénus et Saturne, astres deux fois maudits,
les sorciers inconnus, dans leurs réchauds magiques,
brûlent en ton honneur les essences tragiques,
profane rituel des cultes interdits.*

*Oh ! forme de malheur, oh ! décevant fantôme,
à l'aspect éternel de ton front ténébreux,
l'Ombre a dû tressaillir comme un enfant peureux,
car tu pourris l'espace et tu corromps l'atome.*

*C'est toi l'obscur marchand de vices et de chair ;
partout l'on voit s'ouvrir les sinistres boutiques,
et tu vends aux mortels, à des prix fantastiques,
les Péchés capitaux consacrés par l'Enfer !*

*— Oh ! funeste élément de la nature entière,
pour former l'Equilibre en l'Infini normal,
le Bien doit être Dieu, si tu n'es que le Mal,
harmonique conflit dans l'Ombre et la Lumière.*

JEAN DELVILLE

La Jeune Fille triste, un soir

Un très grand salon, et beau vraiment avec ses longs rideaux de velours brun dont on venait, à l'approche du soir, de lâcher les embrasses. — Le gaz flambait sous l'abat-jour clair, enrubanné. Dans les coins assom-

bris, de l'ombre, confusément, semblait se mouvoir. Et un calme provincial, à tic tac d'horloge proche, bruinaït sur les jeunes gens. Ils étaient seuls à ce moment, dans la chambre. On entendait par les escaliers des courriers assourdis, des affairments vagues, que sais-je ? Tous les bruits diffus qui bourdonnent au crépuscule. Mère appela à voix haute dans l'escalier, et de tout en bas, frèlement, Jeanne, la petite sœur, répondit. Un pas galopa sur les tapis. Et au dessus du salon bientôt, des pas chuchotants froissèrent le silence. Et tout retomba dans le calme dense.

Charles regardait sa cousine par dessus la table. Elle était affaissée là-bas sur le fauteuil, un bras enroulé sur le front, des mèches folles frissonnant de lueurs sur la nuque, et elle pleurait — avec tout l'ineffable laisser-aller, le sanglotant laisser-aller de son âme lasse — avec par moments, des soupirs longs, des plaintes, un sanglot brusque, sonore, et quelque fois un « Oh ! » un « Oh ! » désespéré, chantant sa peine dans le silence.

Charles la regardait. C'avait d'abord été un étonnement de la voir ainsi éperdument triste et chue sur le fauteuil, sans qu'elle lui dise un mot.... Il avait deviné avec peine que c'était la petite cousine, que ses bras, il y a deux ans, avaient — rire de vacances ! — hissée jusqu'aux poiriers, là-bas, en le jardin fleuri de neiges et villageois. En effet pas une fois, elle n'avait montré son visage — Elle n'avait rien dit sinon tantôt, un « non » fâché à Jeanne qui venait voir si elle ne désirait rien. Il avait avec peine deviné Victorine, la petite cousine fraternelle de jadis, si grandie, si femme maintenant. Oui, c'avait été d'abord l'étonnement de la retrouver ici, et aussi celui d'être laissé seul de la sorte — rhétoricien faisant ses devoirs — avec cette jeune fille qui pleurait, qui pleurait sans rien dire....

Brusquement un hoquet sanglotant sauta dans le silence. Alors, les yeux rivés à son papier, sournoisement absorbé, il regarda si elle bougeait. Mais non ; il l'entendit pleurer très fort et haut quelques instants. Mais, elle ne bougea pas. Résolument il se remit à écrire, plein de trouble.

Il copiait les phrases d'un discours, très lointainement latin, et il songeait à cette jeune fille qui pleurait là. Que pouvait-elle bien avoir qu'elle pleurât ainsi ? L'oncle Adolphe était-il mort ? Ou bien la plus petite cousine, Lea, une enfant de six ans, blonde, et belle comme un enfant ? Il ne savait pas. Il évoquait en vain sa petite maison campinoise, à un étage, avec le toit de briques rouge cru sur sa blancheur, la petite maison fraîche envahie de plantes vieilles — si jeunes ! — toute seule, loin de la route et près du bois de sapins où le vent modulait des chansons, toute seule en un grand pré floral. Et c'était une vision brève de rayons de soleil dans des

rideaux blancs, de cuisine sablée où s'effulgesçaient des cuivres, et de souples ruissellements de feuillages, du toit au sol...

Qu'avait-elle donc ? Qu'avait-elle donc la petite cousine qui pleurait ?...

Le discours latin s'inachèvait. Et il restait à la regarder sans cesse, et rien qu'à la regarder pleurer, pleurer, pleurer sur le fauteuil, tandis que la plus exquise des tristesses coulait en lui. Pauvre Victorine ! Pleurer ainsi et sans rien dire ! C'était donc une bien grande peine, qui abattait sa jeunesse ! Oh ! il y avait des regrets désespérés dans son attitude, il y avait de la mort dans ses sanglots. Qu'avait-elle donc ? Elle pleurait ! Elle pleurait ? Pourquoi ?

Et ce charme qui émanait d'elle !

Son bras gauche qui tenait le petit mouchoir ratatiné, eile le laissa aller, tomber, frôler le sol. Et une de ses joues, avec une ombre dessinée par les cils, apparaissait. Sa joue était très rouge. Elle pleurait ! Or, une larme, en dégoulinée lente, scintilla tout à coup aux regards de Charles, avec toute la clarté en elle. Et il la regardait.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi pleurer ainsi, quand on est jeune, jolie, joyeuse sans doute, et que la vie vibre intensément, partout, dans la nature qui semble s'endormir ? Et c'était ces larmes, contre nature, contre jeunesse, qui le révoltaient inconsciemment. Il aurait voulu la voir se lever tout à coup, riieuse, oubliant tout, et l'entendre lui rire au nez dans l'éperlement cascadié de sa voix fraîche. Il aurait voulu qu'elle ne pleurât plus — Le soir chantait sa chanson vague et basse par la maison. Le gazs'auréolait de tons gradués. La maison se taisait. Victorine alors se retourna sur le fauteuil, le visage tourné vers lui, mais toujours celé par les mains, qui, le mouchoir tombé, serraient et enfonçaient les yeux ruisselant de larmes. Et ces larmes coulaient au travers de ses mains. D'aucunes tombaient par terre, d'autres sur ses genoux, et quelques-unes restaient longtemps balancées, très lumineuses et comme indécises, au ras de ses mains belles.

Charles l'examinait plus encore. Quel charme indicible résidait donc en elle, qu'il se trouvât capté tout à coup, lui, le collégien, affroidi de régularité et de sagesse, et qui jamais n'avait aimé. Quel charme en cette jeune fille qui pleurait ! « Oh ! Oh ! mon Dieu ! songeait-il, mais voyons ! c'est impossible quelle pleure ainsi toujours. Il faut qu'elle sourie, qu'elle rie, elle qui est jeune ! Pourquoi pleure-t-elle ? Et, oh ! la consoler, quelle joie ! oui, oui, qu'elle joie de la baiser très fervemment sur ses paupières humides, de lui prendre les mains, et de lui dire : « Chère ! ne pleure

plus ! Dis moi pourquoi tu es triste. Et ne pleure plus, ou bien pleurons ensemble... »

Il ne savait que faire en attendant. Il était tout gêné. Et elle pleurait. Et voilà que brusquement, les mains de Victorine s'écartèrent, et qu'elle enserra son front, tandis que ses yeux cherchaient lumineusement dans le vide, et que tout son visage extatique souriait — Oh ! quelle pensée d'espoir juvénile venait donc de chanter en sa tristesse ? .. Puis, aussitôt, elle retomba, la tête sur le fauteuil, les bras pendants, cheveux défaits, sanglotant de tout son corps, avec des cris, des cris en elle, et si désespérés.

Charles n'y put plus résister. Il lui semblait que des larmes montaient à ses yeux aussi, malgré lui. Oui, il allait pleurer... Alors, il se leva, marcha vers elle, puis s'arrêta. Elle ne s'était pas même détournée en l'entendant venir — Il s'approcha — les larmes jaillirent de ses yeux — et devant elle qui pleurait, il gémait amoureux, la saisit dans ses bras avec exaltation — elle se laissait faire sans résister — et la baisa sur les paupières, et sur les lèvres, et sur les larmes.

Et donc, ne se doutant même pas qu'il lui disait cela parce qu'elle pleurait dans le charme du soir, et donc, sans l'aimer, il lui dit : « Je t'aime » avec sincérité.

HENRI VANDEPUTTE.

L'esthétique à La Libre Esthétique

I

L'Esthétique c'est le sentiment et la science du Beau. De même que pour le Juste ou le Vrai, on ne peut juger du Beau qu'à l'aide de ces tables de lois que nous avons en nous : la conscience. De même que pour la compréhension du Juste, la compréhension du Beau exige une intelligence supérieure. De même que pour l'amour du Juste, l'amour du Beau nécessite une âme élevée. Ces choses ne sont point données à tous les hommes, et c'est ce qui explique la Laideur et l'Injuste sur le monde.

On ne peut discuter de la Beauté : chacun la comprend de spéciale

façon. C'est la conséquence de ce que je disais plus haut. Dans une société idéale où tout ce qui constitue l'âme humaine serait perfectionné, purifié, la Beauté, à l'instar de la Vérité, surgirait alors du puits où elle est murée.

La Grèce de la grande époque l'a prouvé. Les Beautés multiples créées par elle en tous les domaines de l'intellect humain, restent encore incomparables par ce que la société elle-même était arrivée à un degré d'élévation psychique sans exemple après ni avant. Ces gens là considéraient comme un malheur de mourir sans avoir vu le Jupiter Olympien de Phidias ou la Vénus de Cnide, tant fameuse.

II

Dans nos sociétés damnées, par ci, par là isolés par la malveillance universelle, de grands cœurs et de grands esprits, bâtissent, les uns, semblables à des Christ, de grands rêves de Justice et de Bien universels; ou bien les autres, Pygmalion de leurs rêves, restent ancantis par la hantise de la Beauté possédée par les Praxitèle et les Vinci. Mais combien rares, hélas!

Hé! cela se comprend! Comment dans l'amas de roubards qu'est l'humanité pourrait-il naître un être assez sublimement naïf pour ignorer que c'est là la droite route de toutes les tortures et de la crucifixion finale? Que ses désirs, ses utopies sublimes ou ses visions de surhumaine Beauté seront la proie de malins, de profiteurs, qui en feront, immédiatement, un portefeuille ministériel ou de la monnaie scintillante et sonore.

III

Dans son absolu nous ne trouvons d'incarnations de la Beauté que chez quelques-uns des plus grands maîtres. De nos jours, Burne-Jones et Puvis de Chavannes sont les seuls qui lui sacrifient. Leurs hymnes à la Beauté sont les seules consolations qu'un intellectuel puisse trouver aujourd'hui par les hommes. Soudain, leurs images des Empyrées perdus le viennent emplir d'un divin regret, d'une ineffable mélancolie; soudain, leurs images de la Beauté le grandissent jusqu'aux dieux, purifié, car lui est venu le plus grand mépris pour toutes les platitudes de la vie matérielle.

IV

L'esthétique comprise ainsi n'aurait pas un seul hiérophante à la Libre Esthétique. Libre esthétique! Voilà deux mots qui s'injurient; deux mots qui hurlent d'être accouplés. Rien n'est moins libre que l'Esthé-

tique. L'Esthétique est une science : la science du Beau. Le Beau en son absolu, c'est l'Ordre, le Rythme, le Nombre, l'Harmonie, la Proportion. Libre Esthétique ! c'est comme si on disait Justice libre, Vérité facultative.

C'est Libre-Technique qu'il faudrait dire, car, honnêtement, ce devrait être la seule grande différence existant entre les artistes, si, comprenant leur mission, leur raison d'être, ils cherchaient vraiment à exprimer le Beau.

V

A la « Libre Esthétique » la plupart des exposants ont cherché à exprimer le Laid. Sans doute ils croient vraie cette parole insensée qui courut autrefois les ateliers : le Beau c'est le Laid ! Le Laid pourrait être sublime mais jamais beau. Mais pour faire de la Laideur sublime, il faut bien un Dante, je pense, pour ne point être grotesque. Et encore Dante ne fit de la Laideur que par anthithèse, par contraste, comme repoussoir à la Beauté et pour rendre celle-ci plus suprême encore. Et cet exemple s'applique à tous les grands Intellectuels qui firent de la Laideur physique ou morale.

VI

Toutes ces considérations mises à part, oubliées, il y a en cette exposition des œuvres qui s'imposent à l'admiration, par des mérites extraordinaires.

Telle œuvre : celle de Frédéric, est d'une science immense ; telle autre : celle de Robert Picard, est d'une opulence décorative inouïe d'autres, celles de Mellery, sont incomparablement honnêtes, éloquents ; d'autres encore : celles de Claus et d'Heymans, sont d'une lumière ahurissante.

VII

On peut regretter de n'y point voir représentés ceux de nos Jeunes qui auraient, parmi tout cela, apporté quelques-unes de leurs tentatives d'art synthétique exprimant l'âme humaine, et par cela reflétant un peu d'éternité.

Le seul Rousseau a une petite esquisse où se décèle ce rêve ; et n'était le Maître Constantin Meunier avec sa *Globe* prodigieuse, *La Libre Esthétique* ne serait qu'un curieux et gentil salonnet fait de choses *intéressantes* semées, de ci, de là, d'œuvres méritantes et de jolis bibelots.

C'est de ces œuvres méritantes que je parlerai en le numéro prochain après avoir dit quelques mots de Meunier et de Frédéric.

(*A suivre*)

AUGUSTE LEVÉQUE.

Carmen

Oh ! Jeune, avec, dans sa face vivante l'humidité sombre de ses yeux et gracie, dans la blancheur des enserrantes étoffes, dans l'étreinte des robes moulant en caresses de rondeurs le buste et le torse et passionnée, avec des bonds et des pauses et des cris et du silence, et belle, et suprêmement belle dans l'ondulation reptile de son corps, dans ses assouplissements et ses raideurs et surtout dans la grâce ineffable de son allure Georgette Leblanc, l'autre soir, était pour nous Carmen.

Oh ! Jeune et belle et artiste ! Artiste de par sa volonté, de par l'intelligence de son étude, de par la trouvaille heureuse du détail typique et artiste de par son être même, de par le rythme et l'harmonie de ses attitudes, de par son corps dont l'immobilité est encore un geste !

Oh ! Ce soir ! Cette Carmen ! Et de sa voix caressamment âpre, de sa voix féline et cinglante elle faisait tinter en nous au travers de l'oripeau et de l'extériorité du rôle, de la vraie vie et de la vraie passion, avec ses joies et ses haines, ses douceurs et ses brutalités et tous les bouillonnements superbes du sang et de la sève !...

Or, donc, puisque son art était si intense et son charme si captivant, le public enthousiasmé, l'a appelée et rappelée et jeté à ses pieds l'hommage de ses applaudissements ! Ah ! Ah ! C'eut été étrange par ma foi !

Eh bien, donc, parce qu'il s'est trouvé une chanteuse qui, par hasard, était en même temps artiste, parce qu'il s'est fait qu'une femme a été assez intelligente pour reconstituer enfin jusque dans la sincérité des costumes la Carmen véridique, Bohémienne au sang salpêtré, aux goûts barbares et nets, parce que une femme s'est montrée libre et indépendante au milieu d'une bande de saltimbanques aux élégances de laquais, parce qu'il s'est levé une femme pour jeter du renouveau sur de l'usé et un peu de vie sur du refroidi, le public s'est rebellé et fort de sa lourdeur, de son ignorance et de son mufisme, au charme de la sensation envahissante a opposé son indifférence et son mépris !

Eh ! Qu'importe ! Allez donc, Madame !

A faire plaisir aux sots l'on ne gagne rien, à s'en faire réproucher l'on

gagne, au moins, l'estime et la chaleureuse sympathie de ceux qui savent comprendre et sentir !

ANDRÉ RUIJTERS.

Le Trèfle noir

par Henri de Régnier. — Edition du Mercure de France Paris

Des songeries philosophiques, des évocations nocturnes, quelques parfums, quelques fleurissements, des crépuscules très impressionnants, des flûtes lointaines, une composition émouvante et grave, de belles architectures archaïques, des jardins grands étrangement réguliers, de fatidiques paroles, des détails d'art, des mots exquis, et, sur le tout, une impression de noir et de froid.

L'histoire d'Hermagore est une bien belle chose.

Aréthuse

par Henri de Régnier

Marcheur robuste et lucide des grèves blondes et des vergers fleuris de fleurs et de chairs, visionnaire merveilleux des vies d'au-delà et des terres de là-bas, amant épris et fort de la Mer et de ses viriles aventures il s'en allait, au travers de pays fabuleux, dans des jours lumineux glorifiés de soleil, dans des nuits où l'horizon toujours s'alanguissait de blancheurs d'aube et le voici maintenant arrivé sur une terre de deuil et las, morne, parmi les brumes crépusculantes il voit, d'esprit morose, et les heures qui fuient et le passage alarmant des hôtes de ce sol morbide. A le suivre de loin, l'on avait l'enivrant espoir de découvrir des merveilles nouvelles et des âmes ignorées, héroïques ou mystérieuses, et c'est ainsi, un peu désillusionné de retrouver dans les *Flûtes d'avril et de septembre* les Faunes et les Nymphes et des joueurs de flûte dans des jardins d'automne!... Le style même tinte de découragement tacite et la poésie, d'une allégorie froide glace comme l'appel d'un voyageur égaré sur des chemins qu'il ne souhaitait pas suivre. Il tremble d'être entré par les portes du soir, il erre anxieux du gîte et de l'issue mais peu à peu il a vu blanchir ses deux mains nues et devant lui en perspective de magnificence et de gloire immense il a vu s'ouvrir la mer! La mer!... Et sur la plage dans la fuite bleuâtre de l'aube, un homme est apparu qui, assis, soutenait contre lui une femme, une dormeuse nue.

Et c'est l'Homme et la Sirène! Et voici que nous sommes dans la

lumière encore, sur les grèves blondes et chères et voici que dans la poésie même, en sourdine immense et douce, chante la mer, le bruissement infini de la mer divine....

Et l'homme écoute la voix prophétique et monitrice d'un pilote, à la proue d'un s'en allant navire... Des craintes vagues de sirènes passent et se modulent dans l'air... Et l'homme regarde la femme nue et voici qu'il rêve de connaître son âme, de savoir la route où ses pieds roses ont marché.. Et il l'éveille, et pauvre, dupe de lui-même il parle... *Lève toi de toi même, enfin! Le ciel est clair....*

Et viens là-bas.

Loin de la grève aride et de la vaste Mer.

Et ils s'en vont, elle, docile et lui, confiant. Et ils s'en vont, au travers des terres jusqu'à la forêt où tissent les heures les tisseuses du destin et elle s'offre à lui et en même temps qu'elle, elle offre la vie et ses roses, et en même temps elle révèle les choses dans leur splendeur ignorée.... Et lui, pauvre, il s'emporte contre la coquetterie superbe et triomphante de ces nudités il menace, il crie, il ferme les yeux à la lumière et, esclave de son rêve, il impose la contrainte de son austérité à la femme...

Et voici que, dupe de lui-même, leurré d'erreur, il meurt et elle se retrouve pleurante près du cadavre, au bord de la mer éternelle... Et elle parle.., lasse et triste, regrettant en verbes doux l'essor manqué de leur union, regrettant qu'il n'ait pas compris alors qu'elle et les fleurs et la forêt et la nature entière s'offraient à lui en leur bonté voluptueuse.. Et voici qu'elle retourne à la mer et que *la vie à genoux baise les lèvres mortes* et sereine avec la conviction de résurgir un jour, vivante et nue, la sirène retourne à la mer. Et le pilote prophétique revient, meurtri et cloué, saignant, sur la proue, parce qu'il a vu. Mais au travers de ses blessures il voit encore et sa voix prédit pour les hommes futurs et pour les heures de plus tard : *Une sirène sur la mer!*

Oh! Poésie vaste et profonde avec des échappées de symbole et de passion grondante! Et style musical, chantant au rythme doux, au rythme souple des vers! Oh! Et encore toute la belle et olympienne volupté et toute la grandeur sacrée de la chair! exaltée là fièrement en verbes sonores et vibrants!

Une sirène sur la mer...

L'impression s'achève dans du rêve : le rêve se résorbe en pensée...

La Vie! La Vie!

Elle était la nature il a voulu la femme.

Mes Communions

par Georges Eckhoud

« Pour exalter toutes les amours et confesser, toutes les Fois ! » Oh ! l'admirable phrase et comme en sa brièveté éloquente elle résume et caractérise l'œuvre ! Toutes les amours et les amitiés et les dévouements et les prosélytismes ardents ! Toutes les Fois et surtout la foi en l'Humanité, la foi en l'amour rédempteur et anarchiste ! Oh ! Ces Communions ! Quel souffle de puissante conviction les anime et les fait vibrer ! Oh ! Rougés et énergiques et impérieuses ! Les Communions : ce sont les brutes, réhabilitées, exhaussées en la nudité de leurs vertus et de leur grandeur, ce sont les « coquins » lancés en un jour splendide et ennoblissant. Et c'est un renversement total, un bouleversement âpre et farouche culbutant la société et ses conventions bêtes, érigeant au-dessus du vice pharisien et de la bourgeoisie veule l'épique prolétariat, oint de sang et sacré de sueur ! Oh ! Livre de passion, bouillonnante et captivante ! Oh ! cette émotion de sentir — en lisant — de sentir grand et beau et juste. Oh ! cette jouissance de se retremper enfin l'âme dans une conviction sincère et de se réchauffer à du vrai enthousiasme ! Et ce sont des contes robustes et généreux, écrits en une langue décisive et fougueuse et qui vous entraînent et vous grisent et vous jettent enfin de l'ardeur encore et de la foi en l'avenir ! Ah ! oui ! Confesser toutes les fois ! et la foi surtout en l'humanité. Certaines pages empoignantes vous arrêtent, vous accrochent irrésistiblement la volonté, et la pensée, alors, s'élabore et la conviction germe et le cri, le cri altier et superbe vous saute aux lèvres. Ah ! oui. Pour exalter toutes les Amours et confesser toutes les Fois ! Et l'on se sent purifié et l'on se sent grandi à marcher dans l'ombre de l'artiste splendide. Et l'on espère et l'on croit. Eh oui ! Du meilleur viendra ! Quoi ? On n'en sait rien. Qu'importe. Pour exalter toutes les Amours ! Il faut aimer et communier dans les souffrances et à sentir battre, sous cette prose, un cœur si vaste et si pantelant, l'on comprend et l'on voit et l'on aime et l'on communique en communion d'art et d'humanité !

L'ART JEUNE

CHOSSES

Le Gouvernement vient d'acquérir la grande toile de M. Émile Claus *le Givre* et le tableau de M^{lle} Anna Boch *En Juin*, exposés tous deux au Salon de la *Libre Esthétique* et qui ont été unanimement appréciés.

Exposition Wytsman, rue du Berceau, 26.

Elle, en vraie femme, ardente et sincère, a capté la beauté des fleurs ; et son âme a absorbé et exprimé si intensément leurs coloris que toutes ses œuvres — ses pavots, ses solanées, ses pivoines, et surtout son étonnante « Branche de pommier » ruisselante de clarté — que toutes ses fleurs, devrais-je dire, en ont des tons chauds, diézés et clairs, à faire croire que le soleil, au lieu de les baigner, s'en exhale.

Lui, nature plus rêveuse, chérissant les apaisements de paysages, et les champs aux vallonnements infinis, avec pourtant parfois du frais soleil dans des verdure jeunes, lui, s'attache surtout à rendre la simplicité si belle des plaines brabançonnnes.

Tous deux : des consciencieux, qui ont fixé avec vérité l'épanouissement floral dont le printemps enlace leur demeure campagnarde.

H. V.

A lire. — Au *Réveil* : Fontaine de vie, vers exquis de Van Lerberghe et du Sluyts ; à la *Jeune Belgique* : un remarquable sonnet de Maurice Giraud ; à *Stella* : le Délicieux égoïsme de Fernand Roussel et ce vers infini de Verhaeren ; *Par à travers l'Éternité de la Nature*, aux *Essais de Jeunes* : un article — si vrai — de Firmin Verdier ; au *Libre Journal* : des vers typiques de Georges Mesnil et enfin à lire tout entier et savourer le premier fascicule du *Magazine Internationale* : Pages de Nature, de séve et de soleil ; *Oh le Baiser Païen* : et au-dessus de tout la voluptueuse mélodie des vers de Swinburne.

Je prie notre plus admirable poète Emile Verhaeren de croire que la présence de mes vers en la *Jeune Belgique* côte à côte avec l'inane article d'un certain Valère Gille, ne prouve en aucune façon mon adhésion à ses soi-disant idées — Bien au contraire, cette vaine criticaille me révolte ; et l'Art jeune sera heureux d'affirmer chaque fois et hautement son intense admiration, pour le « fou » génial qui a écrit « *Les flambeaux noirs* » et « *Les villages illusoirs* ».

HENRI VANDKPUTTE.

GRANDE MAISON DE BLANC

La plus importante de l'Europe

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

—o) BRUXELLES (o—

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre et de l'État indépendant du Congo

TOILES — MOUCHOIRS Linge de Table	Lingerie, Trousseaux, Layettes BRODBRIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTÉ	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys
Calicots, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	FOULARDS, GANTERIE
Cretonne pour Ameublement	Faux-cols, Manchettes et Cravates en tous genres	SPÉCIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatism.

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre **Catalogue Général**, qui est envoyé **gratuitement**.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de Belgique. --- Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. L'Entrée des Magasins est toujours libre,
on peut toujours se renseigner sans acheter.

CONTINUATION DE L'EXPOSITION ET DE LA GRANDE MISE EN VENTE DES NOMBREUSES OCCASIONS

Les Dames qui n'auraient pas reçu le CATALOGUE sont priées de bien vouloir en faire la demande.

Comptoir spécial d'articles pour la 1^{re} communion, pour jeunes filles et jeunes gens.

L'art Jeune

(STELLA FUSIONNÉE)

SOMMAIRE

<i>La Sérénade au Boulanger</i>	LOUIS DELATTRE.
<i>Médaille</i>	ARTHUR TOISOUL.
<i>Avertissement nostalgique</i>	SANDER PIERRON.
<i>Chant</i>	GEORGES RENCY.
<i>Les Ames</i>	BLANCHE ROUSSEAU.
<i>Chanson à rire sous un grand ciel</i>	HENRI VANDEPUTTE.
<i>La simple chanson du beau soleil</i>	" "
<i>Mystérieux nocturne</i>	ANDRÉ RUIJTERS.
<i>Les Pauvres</i>	" "
<i>Les Rires</i>	M. CLOSSET
<i>La Glèbe de Constantin Meunier</i>	AUGUSTE LEVÊQUE.
<i>Livres : EN SYMBOLE VERS L'APOS- TOLAT</i>	L'ART JEUNE.

IMPRIMERIE

S. EGGERICX, 46, RUE PRINCE-ALBERT.

IXELLES

Ce numéro de fusion fr. 0.60

15 avril 1895

1^{re} ANNÉE, N° 4

L'Art Jeune est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, exposer ou défendre des idées. *L'Art Jeune* est aux artistes.

Adresser manuscrits à *L'Art Jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles; revues et livres à Arthur Toisoul, 38, rue Vauthier.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

ABONNEMENT :

Belgique, fr. 5.00.

Le numéro, fr. 0.60

Etranger, fr. 6.00

Au prochain numéro, conte de Maurice des Ombiaux, article critique de Henry De Groux, notes sur Octave Pirmez par Henry Maubel.

La Revue *Stella* se joint à *l'Art Jeune*; nous espérons que cette fusion opérée entre deux revues jeunes et amies, dans le but de ne point éparpiller ou perdre les efforts artistiques, sera accueillie avec faveur par nos abonnés et amis.

LA SÉRÉNADE AU BOULANGER

J'abandonnai le boulevard désert. En vérité, sous le ciel d'étoiles froides, les arbres gonfalonnés de neige gelée y restaient trop muets.

Longtemps, j'y avais promené ma songerie. Je revoyais la coiffe blanche qui, le matin même, dans le corridor de pierres luisantes, m'avait fait le signe de l'adieu; les yeux clairs et graves comme une profonde fontaine d'eau vive, et leurs sourcils fermes en traits de fusain; les deux mains reposant sur l'écours, l'une à l'autre unies, les doigts entrelacés. Et nous nous disions les dernières paroles et nous regardions pour toujours... Puis, je m'éloignais à reculons, en admirant sa contenance fière, et observant aussi comme elle était mignonne sur le ciel nacré, chatoyant à la fenêtre.

Ce mot m'avait si douloureusement piqué aux coins des yeux, que je l'avais répété, une fois encore : « Adieu ! » Et à pas légers, avec des gestes aussi retenus que si j'eusse porté en moi une précieuse et fragile chose, je m'étais en allé lentement. Dès le seuil, la porte fermée, j'avais voulu m'asseoir, boire déjà une gorgée, à ma gourde neuve, de mon vin nouveau; m'épeler et me répéter lentement ce qui musait encore en moi :

« Nous ne nous verrons plus. Il faut nous séparer, amie, et tu dis que c'est pour jamais ! Amie toute blanche, la douleur happe à nos cœurs; elle y mord, la jeune douleur, et l'excorie par lambeaux; et cependant, amie douce, et cependant nous sommes tout droits, nous nous sourions; les sifflantes lanières nous fouettent mais ne savent faire ciller nos yeux ! »

Voilà, c'était déjà l'ivresse du vin nouveau de ma gourde neuve, dont une seule goutte déliait au large, en mon esprit, le faisceau des choses ligotées !

Son sourire, sa quiétude, le geste de ses mains nouées, c'était déjà leur souvenir que je suçais.

Je goûtais notre amour si doux et si court, comme une pomme mi-partie rouge et verte. Et pour le côté rouge, je disais : « Quand nous devisions, proche la fenêtre, dans la chute du crépuscule caressant, notre bonheur était profond; je crois qu'il traversait le monde et devait drainer la joie de l'univers ». Et je disais après, pour le côté vert : « Nous avons celé cela en nous; et, là-dessus, nous tiendrons fermé notre cœur

haletant vers d'autres rêves... (Et après?...) Oui, quand nous voudrions, nous secouerons ce coffret, en y penchant l'oreille... (Et... et après, au côté vert de la pomme d'amour ?) Puis un jour, si plus rien n'y cliquette, par dessus le mur, nous le jetterons comme une vieille boîte.

Hélas, aucune tristesse ne pouvait tenir en moi. C'est qu'il est seulement douloureux de ne plus aimer ; c'est que l'âme ne pleure que de se sentir, fliquaquante, mourir comme une voile sans la brise. Je le sentais ; et enfonçant, sous une joie invincible, la nuque en mes épaules. j'étais saoul de tant de vins pleins d'arômes et de tant de fruits succulents. L'étrange adieu !

Or, en cette nuit, au rythme des dalles sonnant sous mes talons, je passais mon cœur à l'étamine et le ressassais.

Des hôtels que je dépassais, non plus que des arbres givrés de mort, rien ne criait hurra à mes épanchements. Et je ne peux encore, aux jours que je veux, hélas, faire broncher les étoiles ; je ne sais encore les saisir dans mes mains et, les perçant comme les œufs tavelés des fauvettes, en faire des colliers pour mon âme excitée.

Je vous dis : pas un sourire, même de moquerie. L'environ me dévisageait avec des yeux ternes comme des maximes poudreuses.

Ah certes, pensais-je, au coin partial de mon enfance, les cailloux des chemins sont plus tendres que ces cœurs étrangers. Sous mes pieds, en mon village, les pavés bondissent. Sur mon visage, le vent chante des contes pimpants et de jolies histoires. L'azur se résoud en perles, aux cils de mes paupières, chez nous !

Oui, là-bas, les choses, on dirait qu'elles se lèvent quand approche leur nourrisson. D'avenantes jeunes filles aux chevelures en bandeaux, aux yeux du bleu-gris des pierres taillées, se lèvent dans les foin, au bruit de mes pas. Et la plus belle, celle qui a un visage large au sourire docile et la tête ceinte d'un foulard rouge, incontinent, elle devine si mon cœur est gai aujourd'hui et s'il demande des caresses. Elle étend son bras sur mon épaule et chantonnant entre ses dents, elle m'entraîne par les haies. Car les choses de ma jeunesse ne sont pas regardantes ; celles qui me donnèrent leur lait jadis, leurs filles me donnent leurs baisers à présent.

Et il semble que là, j'entende ma Mère la Terre garder le seuil de mon âme, comme Télémaque, ayant suspendu sa tunique molle auprès du lit sculpté, écoutait la fidèle Eurykléa, sa nourrice aux sagas conseils, pousser, dans l'anneau d'argent, le ferrou de la porte... Ah ! ma paix est si profonde, qu'entre ces bras, je ne saurais mourir.

Mais vous, la ville étrangère, maupiteuse et maussade, vous affectiez de me laisser seul. Je voyais, par les fenêtres de vos maisons luxueuses,

d'emphatiques lampes juchées sur leur haut pied, en la posture des hérons songeurs, au bord des marécages; vos pianos clapotaient avec le bruit triste de l'eau sous les ponts; dans ces chambres, par le carreau, les habitants avaient l'air de mourants sans désir, et même — ô vie resplendissante —, sur beaucoup de visages, je lisais le honte de vivre !

Tel qu'en fuite, je descendis une venelle qu'écrase la masse d'un palais gigantesque et minutieux, une démençe en pierres. Elle me conduisit dans un quartier pauvre tout vif d'une animation pittoresque.

Aux vitres brouillées des boutiques, je regardais, entre les corbeilles d'oranges étincelantes et les bocaux de sucreries, les familles serrées autour du poêle à tuyau plat. C'était, souvent, une vieille sur sa chaise basse; un vieux fumant du tabac, dont la peau lâche du cou s'agitait à chaque sucée des joues, à la façon d'un petit fanon; et un petiot croquant un fruit, la tache rose de son visage que coupait la ligne sanglante des lèvres avivées par l'acide, levée vers les causeurs.

Je voyais leurs gestes sans entendre leurs voix, non plus que le tic-tac du balancier luisant comme une patène sous l'horloge à cadran fleuroné.

Dans la brouée d'hiver, par les impostes des portes closes, les lumières giclaient en bandes roides, tels des pans de draperie tendus.

Et au coupeau des toits, dans le calme du rêve, il y a beaucoup de toutes petites lueurs qui brillent aux mansardes. Ce sont les lampes vénérables des solitaires et quelquefois elles se confondent avec les étoiles.

Voici le charcutier dans sa boutique. Il porte un feutre noir et une jaquette de coutil rayé. Sur l'étal, il coupe en tranches des viandes cuites, de couleur fade; il les enveloppe de papier blanc; il compte la monnaie sur le comptoir; et la commère fournie s'enfuit par la rue, en sautant entre les flaques, pressée par l'heure du souper.

Des enfants s'arrêtent à des étalages de marchands. Ici paradent des casquettes multiformes et compliquées, munies d'un chiffre au front. Je suis sûr que les petits, bientôt, les voient bouger; et certes, les voilà déjà changés en conscrits qui reviennent chantant du tirage au sort... Et dans la flanelle rouge à bouillons, ces beaux messieurs douillettement couchés, ce n'est rien que des costumes épinglés sur des planches, à la montre du tailleur.

La rue boueuse ruisselle du reflet des lumières. Dans la projection des clartés, les faces des passants congestionnées par le froid, un instant luisent, et disparaissent. J'ai saisi l'éclair de leurs yeux qui désirent ou les ratures de leurs fronts perplexes. Leur âme a vibré sur la mienne.

Mais ils passent, continuent d'aller rire et pleurer où les pousse la destinée, et je ne les verrai plus.

D'un détour de la rue, je perçois le bruit d'une musique, tout à coup ; et au loin, des torches levées fument et s'échevellent au-dessus d'un groupe noir qui barre la rue.

Je reconnais dans le chétif orchestre, la voix d'un cornet à piston ; et à mesure que je m'approche, je viens à distinguer mieux les variations qu'il festonne. Je me représente le musicien, sa cravate lavallière à bouts flottants, son chapeau de feutre mou posé sur l'oreille, le bord relevé sur les cheveux crépus qui bouffent. Pour sûr, il joue aux bals de la « Cour de Bruxelles », les dimanches et les lundis. Ah ! je te connais déjà, papillonnant coureur de filles !

Toute proche, la clarinette colère un peu se presse et ne veut pas être en arrière. Seule, la grosse caisse joue pour elle-même ; et à résonner si fort, elle a beaucoup de plaisir.

Dans le groupe des curieux, tout près de moi, est une jeune fille. Ses vêtements ont l'odeur de l'huile des machines à coudre ; elle tient en main un rouleau de livraisons de roman. Elle me répond :

« Ils jouent ainsi, parce que la boulangerie sera fermée dans quelques jours. Puis, on va la démolir ; voyez, l'affiche du carreau dit que c'est pour bientôt. Le boulanger était dans cette maison depuis toujours, et eux sont venus avec leur musique pour lui dire au revoir. »

Le toit de cette maisonnette semble affaissé de vieillesse. La neige est répandue sur ses tuiles à la manière de houppes d'hermine que perce le relief noir des cannelures. L'unique fenêtre de l'étage est garnie d'une balustrade construite de menus morceaux de bois taillés en lances ; elle retient des potées de fleurs fanées, tordant encore leurs tiges à des ficelles tendues. En suintant des chêneaux, l'eau a maquillé la façade d'une lèpre verdâtre, et c'est sur un plâtre boursoufflé que se jouent les ombres projetées par les torches fuligineuses. Les murs, avec l'âge, souvent prennent une physionomie ; ceux-ci, pour avoir vu à leurs pieds passer une foule pressée de petites gens besoigneuses, ont un air triste, doux et très las.

Des pains sont alignés derrière la vitre ; en vérité, ils sont fort beaux ; et j'ai plaisir à m'expliquer qu'ils ne furent cuits à la vapeur, ni au gaz des fours perfectionnés. Non, ils ont levé, comme ceux de ma tante la fermière, dans des cattoirs de paille tressée, tendues de toile blanche, et qu'on donne quand elles sont dépenaillées, pour la nuitée aux mères-poules. Et puis, ces pains ont roussi à la chaleur d'un hêtre pétillant, bûché dans les petits vallons de la forêt de Soignes, entassé et séché au bord d'une

route pavée où sonnent clair les roues des chars. Poudrés de fine cendre et de la farine où on les tourna, les voilà nos beaux pains !

La lampe de verre est sur le comptoir proche la balance aux plateaux luisants ; et sur une claie d'osier blanc, il y a des tartelettes pour les petits enfants.

La musique joue avec un trémolo émouvant. Le boulanger est sur le seuil, les manches retroussées, ses gros bras appuyés aux montants de pierre, et un coin de son tablier est passé dans sa ceinture. Il a une grosse tête bretaudée, une face pâle et bouffie de travailleur noctambule. Ses oreilles sont écartées du crâne par des bourrelets de graisse. Ce sont vraiment de bons amis qui viennent lui donner pareil salut ; sa grande bouche bée ne cesse de leur sourire.

Une vieille femme ratatinée et maigriotte qui se frotte les yeux ? C'est la boulangère. La musique la frappe si véhémentement au creux de l'estomac, qu'elle concentre toutes ses forces à écarquiller ses paupières et se retenir de pleurer. Sous les bras de son mari, entretemps, elle avance rapidement la tête dans la rue, puis la retire.

Ici, à ces deux bonnes gens, leur temps est achevé, et dans quelques jours, ils s'en iront. Déjà les comptes des clients sont arrêtés ; et il n'est plus servi de pains à crédit.

L'administration de la ville leur payera une belle somme, et ils ne travailleront plus, désormais. Ils iront à Laeken, près le parc du roi, passer les après-midi des dimanches. Ils goûteront de café au lait et de craniche ; et je les en vois déjà discutant la qualité des raisins de Corinthe. Et ils iront aussi, en trainway, au bois de la Cambre, chez la mère Lambic, où l'on joue du violon, sous des berceaux de charnelles, tandis que virent et paradent, tout près, les attelages cossus dans le gravier craquant.

Alors, penseront-ils quelquefois au pavement de briquettes rouges qu'en la boutique abandonnée, creuserent si profondément leurs pieds, au détour du comptoir ; à la huche au pain rassi dont le noir du chêne se montrait, à la manique où la couleur était usée ; au verre boudiné de la fenêtre qui défigurait à leurs yeux, les passants de la rue ? Car il doit y avoir, chez eux, de ces vieilles choses qu'ils raperent de leur vie, qu'ils vont laisser, et qu'on détruira...

Et j'ose avancer, pour lui, que le boulanger y pensera. Et il ne grondera pas sa femme si, à sa nouvelle demeure, elle s'arrête tout à coup de manger, la bonne femme, et lui demande quelquefois la fourchette en l'air : « Boulanger, la sonnette n'a-t-elle pas tinté ? »

Cher boulanger, ne te moques pas ! C'est, vois-tu, dans sa tête, le

souvenir passant qui se pencha au seuil de l'ancienne demeure et vous cria bonjour, comme chacun fait, au corridor des maisons amies.

Je n'invente rien, je connais bien les boulangers, parce que, lorsque j'étais un enfant, j'allais souvent quérir le pain. La boutique était au coin de la rue. J'en gravissais le perron, et la sonnette dindrelinait interminablement au bout de son long ressort d'acier, tandis que du tréfond de la maison, j'entendais s'approcher les sabots de la marchande.

Elle choisissait soigneusement mon pain dans la huche; venait à la fenêtre, visiter ceux de la montre; maniait et soupesait les rangées enfermées dans l'armoire; et après tout cela, je la vis même aller quelquefois jusqu'à la maie de la chambre voisine. C'est qu'elle savait le pain qu'il fallait à la maison, la bonne femme; et elle le cherchait avec une attention qui me paraissait, à tout coup, extraordinaire; car j'ignorais encore la connaissance particulière qu'ont les gens d'un métier, des objets qu'ils fabriquent; et je ne savais pas que le berger distingue, à même le troupeau, chacun de ses moutons.

Mon pain dans les bras, je m'encourais, en croquant les miettes des baisures. Et alors, c'était le goûter. C'était la fenêtre claire brillant sur la cour verte et fleurie; la bouilloire qui tressaille au feu et rêve; la mère, le pain sur la poitrine, qui trace, de son couteau, une croix sur la croûte avant de l'entamer.

Dans le jour mourant, l'âme des choses s'exhale comme la buée au cours des ruisseaux parmi les herbes; et elle se lève languoureuse et câline, s'étire, tourne un peu et vous enlace.

Je n'oublie pas la boulangerie de notre rue, ni le temps où les douces heures, en passant, agitaient leur carillon d'or pour réjouir mes oreilles. C'était le temps délicieux où j'étais le petit enfant les yeux tout ouverts et un doigt sur la lèvre, vers qui vous veniez — ô douce, douce vie pure encore de vouloir — comme le cortège infini des rois mages rians et graves et chargés de présents. Et quand j'arrivais à la borne d'où, par dessus les murs, on découvre l'amphitéâtre fleuri des jardinets étalés, souvent la terre natale s'agenouillait devant moi et passait doucement ses paumes sur mes joues, au temps délicieux où j'étais un petit enfant et que j'allais quérir le pain de la maison...

Cependant ici, dans la rue, le cornet chantait toujours ses fariboles, et les curieux restaient le visage levé vers la vitrine jaune de lumière.

Beaucoup d'entre eux, les jours passés, étaient venus à cette mesure; et en eux, son souvenir sourirait longtemps, gai et léger. — D'autres s'attristaient à la pensée que bientôt elle serait couchée, éventrée, derrière une clôture de planches et qu'on verrait sur ses pignons courir la trace de

suie des cheminées et les bandes de couleurs suivant les escaliers ; ils s'en attristaient car, pour vivre, ils doivent, ceux-là, être frappés et caressés ; ils ne savent rester calmes. — Et ces derniers, au contraire, voyaient tout avec impassibilité : leur âme ne rit, ni ne pleure ; elle est simple comme du pain. Ils ne regrettent rien ; ils n'espèrent rien. Depuis les siècles ils savent que tout vient comme il le doit et qu'on ne change que peu de choses. Ils sont les solides vivants, les piliers du monde, les noires racines silencieuses de nos rameaux murmurants et bariolés.

Je les regardais les uns et les autres. A mesure que, dans ces groupes, je dévisageais mes voisins, une tendre sympathie liait ses trames entre nous. Ce que j'avais jeté, de mon cœur sur eux, me revenait chargé de nouveaux cristaux d'amour.

Et c'est de la sorte, incontinent que les choses m'eurent là reconnu, qu'elles se mirent à me cajoler. Semblables à des enfants, elles dansaient autour de moi leur ronde, m'emprisonnant de leurs menottes rouges et molles et de leurs voix flûtées : « Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter — Les lauriers du bois sont déjà repoussés ! »

Alors, je te remarquai tout à coup, toi que je ne devais plus revoir. Tu allais et venais dans l'étroite boutique que baignaient la lampe d'or, le reflet des pains, les ustensiles polis et familiers. De la vieille maison qui demain s'écroulerait dans la mort, tu me faisais un joyeux signe d'adieu. Je voyais tes lèvres remuer et distinguais qu'elles me répétaient ce qu'au matin elles m'avaient dit, ce que j'aurai toujours présent, bonne amie :

« Va dans la vie caressante et n'insulte pas la destinée. Ne pleure pas sur ce qui arrive, car les événements sont les enfants de Dieu. Il est vrai, souvent dès l'abord, on ne les reconnaît pas. On les croit étrangers et l'on se défie ; on leur trouve une physionomie sournoise ; pour un peu, on les chasserait avec des pierres. Mais plutôt, attends. Les voilà qui tirent brusquement la main de leur tablier ; et ils vous offrent leur bouquet de fleurs ! Je t'assure, dès à présent, qu'ils ont tous une fleurette à donner, ou pour le moins un petit minot veloureux, poudré de pollen d'or... Adieu te dis ! »

... Pour finir l'histoire, qui sera le cornet à piston papillottant et courant comme une arabesque au cadre du dessin des heures ?

Il ne veut pas se taire encore. Une cabriole, dit-il, pour le gros boulanger ! Un trille pour la vieille aux yeux rouges ! Et pour la fillette aux romans en livraison, une pirouette !

Le musicien cambre la taille. Il tourne sur lui-même et fixe les spectateurs en soufflant. Sa face est rouge, son cou gonflé ! Son haleine pousse

la roue du monde ; pour le moment, croit-il, il est rigoureusement nécessaire qu'il vive. Il est heureux.

Au 22 Janvier, 1895 !

LOUIS DELATTRE.

Médaille (*)

*La nymphe au doux visage
Cueille la belle fleur qui rêve comme d'azur,
Au bord de l'onde blond azur...*

*Au bord de l'onde blond azur,
Elle cueille la belle fleur qui rêve comme d'azur...*

*Mais la nymphe s'est blessée à la main,
Soudain :
La fleur est une rose sauvage ;
Or il n'est point, et c'est dommage
Vraiment, de roses sans épines...*

*Et la nymphe, qui se croit bien maligne,
La nymphe au doux visage a pensé :
« Les fleurs que je cueille en le cœur de mon aimé
Sont très belles aussi et pourtant sans épines ? »*

ARTHUR TOISOUL

(*) de *Mes Sourires*.

Avertissement Nostalgique ⁽¹⁾

Parfois le train s'engageant dans une cavée cache l'horizon ; le compartiment, alors, prend l'atmosphère d'une chambre vers le crépuscule. Les paupières se baissent, le cœur se gonfle de la volupté qu'on ressent en compagnie de ceux qu'on aime, la pensée effenille lentement notre inspiration et l'on songe au travail, au travail réconfortant du cerveau, au charme captieux de l'art et soudain, revenu de sa rêverie, arraché de sa somnolence par l'éclat du jour qui pénètre en intrus, on se sent triste, on maudit ce train qui nous emporte bien loin, loin de notre coin intime où les ambiances ont des sourires et des caresses timides et discrètes. On quitte tout, et on s'en va seul, tout seul vers des endroits où l'on se sent plus seul encore de voir les autres paisibles et calmes.

— Et le repos ! Et la tranquillité après des mois de travail et d'études, n'est-ce point délicieux ? Ne faut-il point retremper notre âme dans la solitude et lui donner durant une période l'oubli de tout ?

Ne plus songer à rien, devenir autre !

Il n'y a que le rêve alors qui puisse suppléer à ce que nous abandonnons volontairement pour laisser mûrir la sève des fleurs prochaines de notre esprit.

Mais le rêve c'est une besogne très lourde, une vie occulte où la pensée burine des marbres extraordinaires et où les yeux s'hallucinent et se voilent de fatigue devient des étendues formidables et étranges. Recarquiller les yeux, plus grands que de coutume, s'extasier devant tout, entendre sans percevoir !

Non, un artiste est un être sensible, malheureux, l'insouciance est un mot, pour lui, incompréhensible.

Et c'est ainsi que chaque fois que je me mets en route j'ai des appréhensions.

Tout artiste, tout penseur au sens profond, sait d'avance, lorsqu'il voyage, qu'il va souffrir, que souvent le soir dans sa chambre d'auberge ses impressions du jour rappelleront dans son cœur les jouissances du milieu qu'il a quitté.

Et pour nous les voyages, les excursions lointaines confectionnent une chaîne de souvenirs pleins de cruautés voluptueuses qui, contrastant avec

(1) Extrait d'un prochain livre : *Jours d'Oubli*.

nos grandes jouissances d'art, forment la trame de notre travail et la semence de nos mélancolies

Nous voici de nouveau en voiture. Le type des êtres change insensiblement. Les casquettes et les kiels bleus des paysans se font rares ; le flamand disparaît. Plus de chevelures coupées ras, ces cheveux blonds aux teintes de blés mûrs. Les naturels qui montent dans notre compartiment portent, la plupart, la redingote ou la veste courte de drap noir ; ils sont coiffés d'un chapeau de soie grossière, élevé, aux bords étroits formant visière sur le devant et d'où déborde une chevelure longue et sale, fuligineuse pourrait-on dire. Elle est coupée droit sur la nuque et s'arrondit derrière l'oreille. Le cou est serré dans une épaisse cravate en satin noir que deux boutons d'or, gros comme des noisettes, retiennent sous le menton. Ces boutons font l'étonnement de tous ceux qui voyagent en Zélande. Lorsque, dans ses excursions, on rencontre un être, avant de le dévisager, avant de lui souhaiter amicalement le « *goeden dag*, » les yeux se reportent machinalement au-dessus du col de l'habit pour y distinguer ces deux boules brillantes, ces deux yeux jaunes toujours calmes, moins cupides et plus loyaux que les autres ! Jadis ces boutons ornaient le gilet, ils étaient en argent ; cette mode charmante a malheureusement vécu et les deux agrafes de la cravate remplacent la double rangée de diamants métalliques qui se proéminaient avec de doux éclats sur l'étoffe foncée du *waistcoat* zélandais.

J'en ai deux de ces bijoux aux boutonnières de mes manchettes ; ils ont de deux à trois centimètres de diamètre et forment une fleur bizarre et simple en filigrane d'argent. Le travail est artistique et délicat.

— Peut-être, me dis-je, souvent, lorsque je les regarde, faisaient-ils l'ornement et la fierté d'un pauvre *straatmanneke* de Walcheren ou de la Zeeuwisch-Vlaanderen.

Ces boutons de métal précieux jouent dans leur vie un grand rôle, ils leur sont un talisman, une véritable amulette. Combien j'en vis des dépenaillés arborant avec une sorte de fierté ces deux boules de vermeil ou d'or à leurs guenilles ! Il semble que le plus pauvre tienne à montrer qu'il est *quelque chose*, qu'il n'est point si misérable qu'il le paraît.

En face de moi a pris place un jeune homme de dix-huit ans environ. Il est vêtu d'étoffe brune et coiffé d'une casquette plate et ronde d'une forme spéciale et que portent surtout les habitants de l'île de Walcheren. Ses pieds se perdent dans des sabots de bois blanc à la proue effilée. Je l'observe à mon aise tandis que ses yeux, d'un bleu archaïque, se perdent dans la campagne. Sa figure est ronde, potelée ; les oreilles rouges dessi-

nent comme deux coquillages carminés sur les algues cendrées de sa tignasse.

Bientôt il détourne la tête. Il me semble avoir l'intention de m'adresser la parole. Sa pensée est hésitante, je le devine à son regard qui s'imprécise, à ses mains qui, d'abord tranquillement étendues sur ses cuisses, se tordent maintenant avec naïveté et incertitude. Il se concerte un instant, baisse les yeux une seconde pour les reporter ensuite vers la route poussiéreuse où des enfants arrivent en se donnant le bras et en chantant, met une main en poche fébrilement et me dit, sans me regarder :

— « *Schoone kinderen, niet waar, mijnheer?* »

— « *Ja, en zeer vroolijk.* — »

La timidité de mon voisin a disparu. Il se retrouve à l'aise. Et pour accélérer la conversation il me nomme les clochers pointant à l'horizon : là-bas c'est St Jan Steen et Absdale, ici c'est le hameau de Kijkuit.

En arrivant à Axel nous étions une paire d'amis conversant en hollandais.

Le langage est moins pittoresque que le Flamand, les phrases sont guindées, sans ampleur, elles ont moins de ragoût que nos patois, elles sonnent à l'oreille comme une cloche fêlée. Mais malgré cela mon nouvel ami me plaît avec ses yeux calmes et son cœur sans replis. En débarquant à Ternéuzen — *Neuzen* ainsi que les gens d'ici disent pittoresquement — je connaissais toute son histoire.

Il était fils d'un petit paysan d'Othène qui cultivait quelques hectares de terrain. Son frère, engagé sur un voilier, avait péri dans le Hout en revenant de son premier voyage, le navire étant allé échouer sur les bancs de sable du Hoofdplaat. En me contant cela le jeune gars regardait fort loin, ou peut-être bien en lui-même ; ma présence l'empêcha sans doute de verser les larmes que l'exhumation de ce souvenir douloureux chassait vers ses paupières. Sa volonté sécha ses pleurs avant qu'ils eussent atteint les prunelles attristées

A présent il travaillait ferme, guidant les chevaux de labour attelés à la charrue, semant ou battant en grange suivant les saisons. Son père se faisait vieux, et dans quelques années il deviendrait *pachter* lui-même.

Et ainsi s'écoule paisiblement la vie de ces êtres impulsifs et frustes qui peuplent les campagnes. De temps à autre une catastrophe, une seule, ou deux grandes douleurs dans l'existence. De ces douleurs qui s'émoussent et dont la mélancolie se confond avec celle plus calme planant au-dessus des villages monotones.

Dans une vie de penseur les peines sont incessantes, continuelles ; elles sont pour ainsi dire sa raison d'être. Et ce sont ces peines qui

rendent les jouissances célestes, trop cruelles, car elles alternent fatalement avec de cuisants chagrins.

A l'embarcadère du bateau pour Flessingue mon compagnon me serra gauchement la main que je lui tendais et me dit, après m'avoir souhaité le bon voyage en son langage étrange, un peu saccadé par l'émotion : « Si jamais vous venez par ici, passez jusqu'à Othene — il indiquait à gauche, vers le cheval, un clocher distant — et demandez *Vader Van Harlem*, vous serez le bien-venu. »

Son œil d'un bleu archaïque se fixa une seconde sur moi, confiant, avec une témérité que son aspect timide ne m'eût jamais suggéré. Il me tira sa casquette et, d'un pas lourd, tourna le coin de la station pour regagner la grand'route.

SANDER PIERRON

CHANT

Jeunesse, ah ! vingt ans, fous de fleurs et de rosée,
où tout flamme, et tout rit, et pleure en la même heure,
ah ! l'aile, l'aile blanche, et l'aile en blanc posée,
ah ! l'aile en nos cœurs d'or sur fond d'azur, et sans langueur...
ah ! l'aile des oiseaux miraculeux d'espoir,
des oiseaux bleus de l'antique légende !...
— Les vites-vous venir, en l'aube, penes grandes,
les ailes des oiseaux d'espoir,
vous qui pleurez, en désespoir,
vers le soir?.....

Jeunesse, ah ! voulez-vous écouter le Printemps,
qui chante en la voix des oiseaux sur les branches ;
Jeunesse, venez-vous en par les dimanches,
vers le baiser donné, reçu, rendu,
dans les blés d'or sous le ciel nu.....
Jeunesse, écoutez le Printemps,
qui va chantant
la gamme des cœurs éclatants !

GEORGES RENCY

LES AMES

Huit heures sonnèrent, et en même temps, un chien hurla dans la campagne.

« Déjà huit heures!... » En ma tête lasse — dieu sait pourquoi! — j'entendis l'écho loin d'une bonne voix de grand'mère, puis je m'assis près du foyer noir et tachais de songer à des choses de maintenant.

A côté, les enfants riaient et jouaient : « Tante Louise!... Tante Louise!... » Ils vinrent frapper la porte de leurs petits poings, et puis, lassés de mon obstination, ils retournèrent à leurs jouets.

Ici, tout était silencieux : la lampe agonisait... en moi chantonnait toujours la vieille voix lointaine,... et je ne pouvais songer à des choses de maintenant.

Je fis pourtant tous mes efforts et, pour empêcher mes yeux de regarder autour de moi les vieux murs de jadis, je pris ma tête dans mes deux mains ; les doigts devant les prunelles je m'appliquai désespérément à concentrer mes idées sur un seul point... Peine perdue! Je vis ma nourrice câline et sa rude voix de paysanne me disait : « Louissette, si vous êtes bien sage je vous mènerai à la kermesse. » Et je vis le petit coin du salon où on me mettait en pénitence... Et la pelouse où je m'étendais pour rêver... Le maréchal-ferrant frappe sur son enclume : toc... toc... qu'on est doucement ainsi dans l'herbe! toc... toc... Avec ces abeilles qui bourdonnent, comme de petites fées, au-dessus de mon front... toc... toc... le ciel est bleu, tout bleu, tout bleu ; un petit nuage flotte, et les abeilles bourdonnent... toc... toc...

— Louise!... Mais viens donc!

Une main tâtonnait autour de la clef. Doucement je me glissai vers l'autre porte et je descendis au jardin.

Il faisait calme et doux... La lune ronde brillait, au milieu d'un fourmillement d'étoiles... Elle éclairait tout le jardin et les marches du perron qu'elle faisait blanches et lumineuses...

Les arbres étaient pensifs et las, ainsi que des vieillards... les fleurs immobiles... Il faisait mystérieux, très clair et sans un bruit ; la pelouse scintillait comme une mer.

Rien n'avait été changé : Voici bien le vieux banc où il venait s'asseoir, et voici bien la plate-bande de-pensées... Je fis quelques

pas dans l'allée principale, examinant chaque chose... Oui, tout était comme jadis... même le ciel, toujours bleu et constellé; même les roses, même les cailloux du chemin... Voici le lys tigré que nous avons planté ensemble et la corbeille de géraniums... Et voici la touffe de myosotis au pied de l'accacia, et le mur couvert de vignevierge... Jusqu'aux toutes petites araignées qui grimpaient le long des mêmes feuilles... jusqu'à la grenouille verte qui s'effaroucha en me voyant... Rien n'avait été changé.

Je m'assis sur le banc.

C'était le vieux jardin où j'avais joué tout enfant, et la maison dont je sortais était la vieille maison où s'étaient écoulées mes premières années, où mon père était mort l'an dernier... Je ne voulais pas songer à cela, c'était trop navrant! mais, ainsi que tantôt, ma volonté fut impuissante, et mes pensées s'en allèrent à la débandade dans le passé, faisant revivre Père, avec son geste spirituel, ses vestes de velours, et ses belles mains blanches toujours tachées de couleurs... Il chanta d'anciens airs : « Trois petits tambours... revenaient de la guerre... » Il jeta sa palette... Il prit son lorgnon, rit, gronda... Et je me promenai avec lui, et nous allâmes, côte à côte, par une ruelle où courait un ruisseau, bordée de mûriers et d'arbustes sauvages, où le soleil glissait par fines traînées.

De la maison venaient des voix ; des petits pieds coururent dans le vestibule : « Tante Louise!... » Les enfants me cherchaient : on s'inquiétait peut-être? N'importe! je ne pouvais m'en aller... J'écoutai quelques instants,... les bruits cessèrent.

Il faisait frais et sain; les lueurs d'étoiles et de lune baignaient mon front et mes mains... La nuit était lumineuse et douce, nuit de rêve et d'amour... Et c'était étrangement troublant, ces corolles fermées qui dormaient dans une lueur blanche, la mer scintillante de la pelouse et ces arbres, à l'aspect de vieillards. Une angoisse indicible se glissa dans mon cœur et le serra, comme une main.

A mesure que le temps fuyait, cette angoisse grandissait, se précisait jusqu'à prendre une forme, devenir quelqu'un. Toute impression heureuse s'évanouit, comme si mon âme m'eût quittée brusquement pour s'en aller errer par les anciens chemins... Je voyais la nuit lumineuse et le ciel pointé d'or... J'entendais les bruits familiers, les miaulements d'un chat sur le mur, les frôlements des feuilles, la voix lointaine d'un violon... Je voyais, j'entendais, mais je ne *sentais* rien, rien que la douleur et la désillusion qui chuchotaient dans une allée lointaine...

« Te souviens-tu de ton vieux Père? Te souviens-tu comme il
» chantait pour t'endormir et qu'il te berçait dans ses bras? Te sou-
» viens-tu qu'il te faisait sauter sur ses genoux et qu'il te portait sur
» son épaule pour te faire voir son « grand tableau »? Tout cela est
» fini... Il est mort... Cela ne reviendra jamais! »

Je me levai du banc avec un lourd soupir et je m'avançai d'un pas lent dans une nouvelle allée.

Celle-ci était toute bordée de résédas, des deux côtés, de résédas verts qui embaumaient... Ainsi, dans la lumière de lune, c'était des résédas de ciel, des résédas de paradis, avec un parfum mystérieux et doux jusqu'à la défaillance. C'était bien ceux de jadis, mais avec quelque chose de plus qui flottait aussi dans les buissons et les petits cailloux, sous chaque brin d'herbe et dans chaque corolle... Je me baissai pour en cueillir, mais il me sembla qu'ils avaient un peu de mon âme partie, dans leurs feuilles, et que c'eût été m'en arracher des lambeaux... Je me relevais, et mon âme partie continua de flotter dans les résédas de paradis avec ce quelque chose de doux et de mystérieux qui était aussi dans les arbres et sur tout le jardin.

J'allais dans mon Passé par les chemins solitaires... Chaque pas me menait plus loin... Chaque pierre foulée était un an fini... J'allais avec mon Père, avec ses yeux, son sourire, son front mort... Parfois, son souffle me frôlait... il disait « Me voici » d'une pauvre voix de tombe... Et, quand je me tournais, nerveuse et oppressée, j'avais l'impression d'une chose impalpable s'évanouissant à mon côté, comme si un être, infiniment léger, se fut enfui dans un peu de vent...

Je marchais, ainsi qu'un automate, dans les chemins rayés d'argent... Entre deux fleurs, un vers luisant brillait, et sur lui, point étincelant, ce quelque chose d'insaisissable était aussi et l'enveloppait avec mon âme... Mon âme, mon âme! qui donc la retenait ainsi loin de moi? Je l'entendais pleurer, dans la nuit silencieuse... Je l'appelais et je la plaignais... « O mon âme! en toi aussi s'étend la
» nuit... ma pauvre âme jeune et vieillie! par ta blessure ouverte le
» sang coule comme d'une source! » Et, dans la lune indifférente, je cherchais des rayons d'espoir.

Des pensées vagues flottaient en moi, tandis que j'allais ainsi... je songeai à la mort... je songeai au mystère de toutes les vies humaines, infinité de parcelles d'amour éparses par le vaste monde, silencieuses ou éclatantes, pauvres, oubliées, méconnues... tant diverses et tant semblables!... Où donc s'en allaient ces pauvres

étincelles, une fois le corps inerte? Était-ce à la source infinie conçue par Tolstoï? Ou bien devaient-elles errer, feux-follets solitaires dans les endroits chéris, durant l'éternité?... Oui, ce devait être! Il me sembla qu'un grand soleil déchirait du brouillard, et mon cerveau en fut illuminé. Je compris tout.

Ce qui flottait, insaisissable, c'était l'âme de mon père... Elle était dans les plantes qu'il avait aimées, dans les résédas, sur le ver luisant... Elle était comme une brise, sous les brins d'herbe et dans les buissons... dans les vieux arbres tristes et les chemins anciens. Mais, non plus sa bonne âme vivante, mais un *fantôme* qui s'était accroché à la mienne et la tenait d'une étreinte désespérée... Et l'âme disait :

— « Nous venions nous asseoir ici lorsque j'étais ton père et que » je vivais... voici le chemin où nous venions ensemble... voici les » fleurs que nous avons plantées... Nous ne planterons plus de » fleurs!... Nous n'irons plus par les chemins! fini! fini! fini!... » Et mon âme sanglotait.

Pendant des jours et des ans, des ans et des siècles... pendant ces temps infinis qui furent trente minutes, les âmes allèrent, côte à côte, dans les vieilles allées, ne parlant plus, mais se regardant et disant, parfois, l'une à l'autre : « Est-ce bien toi?... » Elles allèrent sous la lune et sous les étoiles blanches comme autrefois les corps avec leurs esprits vivants... De loin, je les regardais, avec l'angoisse de ne pouvoir les saisir et les emporter. Et l'âme de mon père chantant une vieille chanson, une naïve petite chanson d'amour dont les notes frêles tremblotaient en s'évanouissant dans les branches... Cela me serrait le cœur.

— « Combien de temps cela va-t-il durer?... Combien de temps!... »

Dans un mouvement brusque, je me heurtai au tronc d'un arbre. Un arbre sec, mince, tout tordu et courbé, d'une allure simple et résignée tel qu'un vieux paysan qui se serait longtemps penché vers la terre... Il me sembla l'entendre parler, dans un patois mystérieux, ... dire des choses très tristes... Je lui répondis : « oh! vous avez raison! oh! la vie est bien longue!... » Dans ses branches presque nues, deux pâles étoiles luisaient, comme des yeux pleins de larmes... Et, tout au bout d'un chemin profond, les âmes, immobiles, se regardaient toujours.

Alors, se fut si triste et si épouvantable, que mon corps tressaillit... Vite, dans l'inconscience, je hâtai mes pas vers la maison, piétinant les fleurs, m'écrasant aux arbres, avec cette seule idée :

fuir loin d'ici!.,. Là-haut les étoiles passaient comme une gerbe d'étincelles, et cela dansait devant mes yeux fous...

Je sentis alors dans une lutte atroce, mon âme haleter et se débattre et s'arracher à l'autre qui suppliait... Je gravis, en courant, les marches du perron, et quand, palpitante, je me retournai vers le jardin : sous le ciel profond d'où tombait la lumière, dans l'or pâle de la lune et les parfums des fleurs, je vis l'âme abandonnée qui me regardait fuir.

BLANCHE ROUSSEAU

Chanson à rire sous un grand ciel

à Emile Verhaeren

Et donc, tout autour d'eux
une marée de blés bruissait,
et, convulsive — et ses frissons! --
rampait ondulant jusqu'à eux.

Un ruisseau coulait
— oh ! les trilles de sa chanson ! —
à trois pas d'eux.

Et, enlacés, un peu d'azur au fond des yeux,
ils se regardaient dans les yeux.

Un rossignol chanta,
là-bas.
Ils rirent...
Et la chanson de ruisseau
des rires
alla mourir
là-bas
avec le trille ruisseau
de ce rossignol qui chanta.

Ils regardèrent les moissons.
Et l'oiseau éperla de nouveau sa chanson.
Ils rirent...

La vie et le soleil coulaient sur la nature.
Un oiseau s'envola
de par l'azur...
Ils rirent !...

Et leur amour songea — pourquoi? — qu'il faut mourir...
Ils regardèrent le ruisseau.
Leur ombre s'y couchait
noyée
sous les flots purs
et les reflets d'azur,
noyée mais enlacée...
Leur ombre s'enlaçait, au fond de l'eau, parmi des fleurs...
Et ils rirent...

Là-bas, là-bas,
un rossignol chanta.

La simple chanson du beau soleil

à André Ruijters

Or
en la forêt
du frais soleil bruissait
et coulait d'or

Aux basses branches
grêlées de taches violettes, d'or, ou blanches,
une vibration d'indicible atmosphère,..

Plus haut, au ras des troncs bleuis,
un pailletis
de gouttelettes scintillantes...

Plus haut encor, parmi
les feuillages touffus et verts,
des coulées ruisselantes
d'ors violets...

Et dans l'azur,
dardée éperdument vers l'infini d'air pur,
la crête belle, un peu frissante...

Oh ! sur les feuilles sèches
qui crépitent aux pas
leurs musiques brèves,
se coucher, étant las,
et laisser se perdre son rêve,
très longuement, de vers le ciel,
en la vision d'une crête souple,
qui, dans l'azur et le soleil,
bouge...

HENRI VANDEPUTTE.

Poèmes en prose.

Mystérieux nocturne

C'était une autre fois. Ainsi qu'à l'ordinaire nous errions par les bois — à deux — oh ! mienne nos intimes promenades du soir ! Rappelez-vous, très chère, combien nous étions seuls ! Personne ne passait par les allées qui semblaient agrandies. Ni voix ni pas ne résonnaient. Silence ! Silence ! Il faisait clair encor. Le soleil se couchait. Et par derrière les arbres, au travers des feuillages qu'égrappait déjà l'automne,

de suprêmes lueurs arrivaient rouges et qui fondaient comme rubis saignants sur les herbes, sur le sol devant nous. Silence ! Pourquoi ne passait-il personne dans le bois solitaire ? N'était-ce pas à croire qu'il était réservé, à nous très seuls et deux, de pressentir ce soir, quelque chose de l'Etrange qui nous assiège ? Nous longeâmes le lac. Le crépuscule, doux, se dissolvait sur terre, ainsi qu'une musique lentement égouttée par les lèvres mystiques d'êtres invisibles. Oh ! l'heure exquise ! Nous longeâmes le lac. L'eau paraissait de marbre; calme, calme, calme comme une âme d'enfant, l'eau s'endormait, dormante...

Et par dessus les feuillages, à l'autre rive, dans le ciel encore bleu la lune montait : pleine et large, pâle astre de sommeil, frappé à l'effigie auguste du soleil; elle s'argentait superbement dans l'azur profond. Silence ! oh ! l'heure exquise ! Comme nous étions seuls ! Tout à coup nous sortîmes de l'allée et nous arrivâmes devant une grande pelouse, une immense pelouse. Nous nous arrêtâmes frappés et le cœur affolé. Pourquoi ! Sans doute par ce soir vert, dans le crépuscule clair, que blondissait la lune cette pelouse était divine en son dévalement moelleux et velouté, sans doute les chênes qui lourdement bouffaient en masses de verdure étaient graves et beaux, sans doute le silence et la solitude élargissaient la scène et l'imprégnaient aussi d'émouvante beauté, mais ce n'était pas cela qui nous fit demeurer. C'était dans la nature un sentiment inquiet. Elle nous paraissait craignante notre approche, ainsi qu'un homme qui va faire quelque chose de mal ou plus simplement quelque chose qu'il n'aime pas à faire devant tous. Le silence n'était pas naturel. Cette solitude était trop vaste : une telle ne peut être alors seulement qu'une fuite soudaine a vibré dans les branches et volé sur les gazonst La disparition brusque de quelque chose pouvait seule donner à ce coin de forêt cette sensation étrangement fiévreuse. Qu'est-ce donc qui venait de s'en aller ainsi sous notre double approche ? Qu'avions-nous donc troublé ? Quels ou quoi allaient venir ? Quels ou quoi étaient là ? Silence et mystère ! Aucun vent ne soufflait. Les gazons étaient cois. L'eau du lac sommeillait, sommeillante. Les arbres regardaient notre indécision. Qu'avions-nous donc troublé ? Cette solitude et ce silence n'étaient pas naturels. Non, non. N'est-ce pas chère ? Sans doute, en les taillis, on espionnait notre départ... Mais qui, qui ? ou quoi plutôt ? Mystère. Oh ! tout l'Inconnu qui nous entoure ! Tout le mystère qui se meut autour de nous ! Le sentiment mystique qui nous avait saisis, ne nous permit plus, chère, d'avancer plus encor, et nous nous retirâmes, silencieux, et très persuadés que ce n'était pas nous qu'attendaient les gros chênes, dans la paix du soir vert.

Les Pauvres

Fatigué, les mains lourdes et les yeux las enfin de l'incessant labeur il s'est assis à la fenêtre et comme elle est ouverte il voit dans les carreaux le reflet délicat du coucher du soleil. Le merveilleux vitrail qu'est devenu la vitre commune et grossière ! Il y voit le ciel tendre et l'horizon nacré, il y voit les touffes d'arbres, esquisses noires sur l'enluminement aquarellé du reste. Il y voit des toits aussi de tuiles ou d'ardoises, rouges ou noirs ou bleus ; et son âme éreintée se retrempe et se recrée enfin dans le reflet du ciel, dans un bain d'idéal. Puis il voit l'horizon y pâlir, peu à peu, et, dans l'azur verdi, les étoiles éclaire, brusques comme des déchirures, — et son âme délectée à la lente harmonie du soir, écoutant le silence éperdument chanter, s'absout d'humanité et se diffuse au sein hospitalier des choses —

Tout à coup les ténèbres l'assaillent, tombent sur lui, brutales — Le merveilleux vitrail est brisé ! Il ne voit plus rien — rien !

Prisonnier de la nuit, il se relève alors, triste — exilé de ses rêves et de ses visions par l'ombre, la perverse accourue, rompeuse de mirage.

Las ! Las ! Pauvres artistes — qui contemplez les choses au miroir de votre âme — vous vous enfermez, aussi, dans vos abstractions ; vous fixez sur la nature vos regards méditatifs, pauvres ! jusqu'au jour où la vie — brutale impérieuse ! surgit derrière vous et vous prend au collet !

ANDRÉ RUIJTERS.

Les Rires

C'est aux sentiers d'âme jolie
Toute folie,
C'est dans le matin clair,
L'eau qui babille
s'égoutte et s'éparille
et glisse et bruisse au travers
des cliquetants roseaux jaunes et verts.

Sonnez ! Perlettes
Frères et nettes
par les sentiers d'âme jolie...
Sonnez les rires, les rires d'âme,
Pleuvez, gouttes fées,
Pleuvez !
Bulles d'avril et de printemps, d'amour gonflées.

M. CLOSSET

La Glèbe de Constantin Meunier

Le grand intellectuel est pareil à l'éolienne harpe redisant les pleurantes plaintes et les hilares joies errant par le vaste monde. Toutes les Douleurs viennent s'y lamenter éperdument, et tous les Bonheurs follement s'y réjouir. Il est comme une lyre géante que l'humanité griffe ou caresse, et d'où jaillissent, semblables à des Hécube échevelées, les hymnes sanglotants, et les alléluias d'allégresse, charmeurs et consolants ainsi que des adolescentes rieuses se poursuivant dans un parc multiflori, par un soir doré d'été.

Seul celui en qui viennent pleurer ou rire les échos de la douleur ou de la joie humaines, peut faire œuvre profonde, émouvante, durable.

Une œuvre n'étant que d'exécution pourra être impeccable, même belle, mais elle sera emportée rapidement dans le noir oubli parce qu'elle n'aura pas même effleuré ce qu'il y a en l'homme d'intime et d'éternel : c'est-à-dire son âme, ce mélange indicible de choses sans nom qu'il appartient à l'intellectuel d'explorer, de nous révéler, de nous expliquer. L'œuvre, de forme et d'extériorité n'étant en somme qu'un divertissement futile d'homme qui se savoure, sera bientôt jetée comme un vain jouet par un enfant déjà pensif.

La *Glèbe* de Constantin Meunier est une œuvre si grande, parce que l'éternellement même humanité, fille de la Douleur, y glapit son mal en une onomatopée déchirante incomparablement. Toutes les lamentations célèbres ne sont vraiment que phraséologie vaine, froide et travail de pion parfumé, en regard de cette œuvre enfantée par un grand simple cœur ému.

Seules, certaines paroles de Jésus le Christ pourraient être entendues en face d'elle.

Meunier plaça souvent les humbles et les méprisés sur un piedestal ; et même, en des attitudes menaçantes : pareils à des rois dépossédés mais non vaincus. Il y avait près d'eux l'imbrisable trône : l'enclume luisante et sonore, et le sceptre d'acier : l'outil pesant et terrible. Mais jamais encore il n'avait créé une image aussi éloquente en leur faveur et les faisant mieux aimer.

Cette œuvre est géante et immortelle. Elle dit notre temps et tous les temps. Un problème que je crois hélas ! à jamais insoluble, s'en érige et se pose effroyable devant l'Esprit humain. Tous les pourquoi sans réponse l'auréolent. L'homme s'y incarne, à genoux devant le Mal et l'Injuste, ces sphinx monstrueux couchés sur le monde : l'homme tordra en vain ses bras éperdus sur leur socle de sang durci, ils ne diront pas pourquoi ils sont.

Cette œuvre est vivante : un cœur y bat, puissamment indigné ; l'airain en est comme frémissant. Cette œuvre irradie de la prière et de la menace ; elle gémit et gronde ; elle bénit et anathématise.

Cette œuvre couronne l'œuvre de Meunier comme un fronton d'or un temple de Paros.

O puissant Maître ! tu peux ainsi qu'un titan entasseur de monts, étancher la sueur de tes membres : voici la nuit ; seuls ton front et les escarpements inaccessibles sont encore éclairés.

—O—

AUGUSTE LEVÉQUE.

Cette étude de Levéque sur La Libre Esthétique nous paraîtrait incomplète si nous n'y ajoutions, en complément, quelques mots sur Eugène Laermans. Les quatre toiles qu'il a exposées l'ont campé en belle lumière de maîtrise et d'admiration. Peintre du paysan et de la campagne, il y voit, surtout, ce qui constitue leur caractère particulier et leur physionomie propre. L'excès même de sa sincérité et de son observation réaliste le pousse parfois à une outrance de charge. Une caractéristique des plus curieuses de son talent c'est son aptitude à saisir et exprimer le *geste* d'un groupe ou d'une foule. Un mouvement — c'est simplement du corps qui bouge, mais un geste c'est de l'âme qui se manifeste ! — Dans l'*Enterrement*, avec grandeur et simplicité, émane l'idée de l'œuvre, précisément signifiée par le *geste*, — courbe de la foule, inclination des dos, penché des têtes. C'est là, parmi les qualités de Laermans, l'une des plus originales et des plus précieuses, singulièrement idéaliste chez cet artiste de tendance et de facture si naturalistes.

A. R.

En symbole vers l'Apostolat

par Max ELSKAMP (Paul LACOMBLEZ, Éditeur)

Panneau troisième et principal du « Triptyque de louange à la vie, selon l'amour, l'espérance et la foi », ce dernier livre de Max Elskamp, exquis, joyeux, versicolore et archaïque sans banalité, s'impose très doucement mais avec l'inaltérabilité d'une Œuvre.

Ces pages sont lumineuses, odorantes et musicales si uniment qu'on ne sait plus vraiment si ce ne sont pas les ors qui fleurissent et les cloches qui déversent du soleil, alors que les fleurs chanteraient.

Ah ! oui ! charmeresse est l'œuvre ainsi, avec son style naïf, ses détails d'une ornementation délicatement picturale, et la finale évangélique de certaines pièces. Oui, délicieusement, ces très vieillottes jeunes chansons, ces mystiques paroles s'enluminent. Les mots sont clairs, précis, d'une recherche inapparente, et leurs coloris nimbés, très vibrants et très doux à la fois, n'ont d'égaux que ceux que fit ruisseler sur *la Cité morte dans l'or*, Eugène Demolder.

Et c'est toute la douceur légendaire et flamande des Memlinc, des Metsys et des Patenier que — puérilisée — l'auteur y évoque.

*
* *

L'idée de l'œuvre, elle, est tout autre.

Elle émane, moderne, simple et juvénile du décor gothique. C'est la prédication de la belle vie, très bonne :

*Et voici mon Nouveau Testament
de vie, dans les choses ingénues.*

Successivement le poète chante « aux Yeux, à la Bouche, à l'Oreille, pour la Bonne Odeur, et aux Mains » les désirs, les vouloirs et les joies symboliques des cinq sens.

Et il scelle son triptyque de ces vers en liesse — la liesse de voir l'œuvre se parfaire

*« Et cloches de bonnes nouvelles,
lors, aux gens sur le pas des portes,
dites qu'enfin Doctrine est morte
et qu'aujourd'hui c'est la vie nouvelle »*

Le bouquin déborde de vers exquis, originaux, qui se déroulent, à la lecture, comme une prière encensée, très humaine et arc-en-ciellée.

L'ART JEUNE.

CHOSSES

Le *Cornélien Moderne* (prétentions à la chirurgie littéraire) continue à traduire en Ixellois : Lamartine, Gilkin et les retrogrades *urbi et orbi* de la *Vieille Belgique* (ci-devant *jeune*).

O *Vieille Belgique* prétentieuse ! que nul ne mentionne encore, et dont toutes les revues, françaises ou belges, dédaignent lire et réfuter les injures — jalouses — à Verhaeren, comment donc ne sens-tu pas le soufflet colossal que te donne le silence de tous ?

Monsieur Joséphin Péladan, artiste, nous charme et nous intéresse ; Monsieur Joséphin Peladan, sar, cabotin et mage nous embête formidablement.

Tous ont remarqué la pauvreté inouïe du récent numéro de la *Vieille Belgique* en fait d'œuvres. A part quelques sonnets de Gille, rien. Et nous nous demandons de quoi désormais seront remplis ses fascicules. Sera-ce d'œuvres de Maubel, Demolder, Verhaeren, Nautet, dès longtemps dissidents ? ou plutôt de prose d'Eekhoud, Delattre ou des Ombiaux, scissicennaires récents ? Mystère ! On nous assure que M. Gilkin est en pourparlers pour obtenir la collaboration et l'alliance de MM. Potvin, Hymans et Valentin. En tout cas l'*Art Jeune* n'attendra pas le résultat de l'affaire pour classer ensemble tous les réactionnaires, tous les vieux, quels qu'ils soient !

A paraître prochainement : *Dialogues entre nous*, argumentations kabbalistiques, occultistes, idéalistes, par Jean Delville. Édition de luxe, chez Daveluy frères à Bruges.

Un article de Henri Vandeputte sur Léon Frédéric et son œuvre devant paraître au prochain numéro de *L'Art Jeune*, Auguste Lévêque s'est abstenu d'en parler en son étude sur La Libre Esthétique.

Les revues : *Durendal* : trois dizains délicats de Thomas Braun ; *Essais de Jeunes* : revue remarquablement sincère et jeune. Remarqué les vers ou articles de MM. Leblond, Guérin, Magre, Viollis, Chabaneix et Fortuné ; *Pages d'art et de science* : Quel est donc l'imbécile que vous laissez baver sur La Libre Esthétique ?

GRANDE MAISON DE BLANC

La plus importante de l'Europe

24, 26, 28, Rue du Marhé-aux-Poulets, 30, 32 et 34

—o) BRUXELLES (o—

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre et de l'État indépendant du Congo

TOILES — MOUCHOIRS Linge de Table	Lingerie, Trousseaux, Layettes BRODBRIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTÉ	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys
Calicots, Mousselines, Plumets COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	FOULARDS, GANTERIE
Cretonne pour Ameublement	Faux-cols, Manchettes et Cravates en tous genres	SPÉCIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatism.

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre **Catalogue Général**, qui est envoyé **gratuitement**.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de Belgique. --- Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. L'Entrée des Magasins est toujours libre,
on peut toujours se renseigner sans acheter.

CONTINUATION DE L'EXPOSITION ET DE LA GRANDE MISE EN VENTE DES NOMBREUSES OCCASIONS

Les Dames qui n'auraient pas reçu le CATALOGUE sont priées de bien vouloir en faire la demande.

Comptoir spécial d'articles pour la 1^{re} communion, pour jeunes filles et jeunes gens.

L'art Jeune

(STELLA)

SOMMAIRE

<i>Octave Pirmez</i>	HENRY MAUBEL
<i>La Chanson des petits corps nus</i>	HENRI VANDEPUTTE.
<i>Le Conte</i>	BLANCHE ROUSSEAU.
<i>Lassitude</i>	MARIE MERTENS
<i>L'approche du désir</i>	ARTHUR TOISOUL.
<i>La soif d'or</i>	HENRI DE CLASSANT
<i>Le beau silence</i>	M. CLOSSET
<i>Vieux cuivre</i>	»
<i>Conte menu</i>	ANDRÉ RUIJTERS.
<i>Vers le nouveau printemps</i>	GEORGES RENCY.
<i>Léon Frédéric</i>	HENRI VANDEPUTTE
<i>La pluie</i>	ANNE THIERENS
<i>Les Douces</i>	CHARLES-LOUIS PHILIPPE
<i>Livres</i> : HISTOIRES LUNATIQUES, d'Hubert Krains ; PAR LES CHE- MINS, de Paul Arden ; VERS L'ÂME, de Victor Remouchamps ; AU ROYAUME D'ÈVE, de E. Soubeyre.	L'ART JEUNE.

IMPRIMERIE

S. EGGERICX, 46, RUE PRINCE-ALBERT
IXELLES

Ce numéro double fr. 0.60

15 mai 1895
1^{re} ANNÉE, N^o 5

L'Art Jeune est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens. Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, exposer ou défendre des idées. *L'Art Jeune* est aux artistes.

Adresser manuscrits à *L'Art Jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles; revues et livres à Arthur Toisoul, 38, rue Vauthier.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

ABONNEMENT :

Belgique, fr. 5.00.

Le numéro, fr. 0.60

Etranger, fr. 6.00

OCTAVE PIRMEZ (*)

Toute la vie littéraire de Pirmez est caractérisée par le titre d'un de ses livres : *Jours de solitude*. Mais ce mot *solitude* il faut l'interpréter. Ce n'est pas la solitude amère d'un abandonné de l'existence. Les apparences heureuses sont partout autour de lui, à la portée de ses mains, de ses yeux, de son cœur pour le tenter.

Son esprit l'en éloigne.

Son esprit vit sur un plan supérieur et y attire le restant de son être.

Il va, la tête et la moitié du cœur dans la clarté, et c'est ce cœur, ce pauvre cœur mi-partie d'ombre et de lumière, ballotté entre l'humain et le divin, passionné puis calmé, qui réclame la solitude et le silence comme des conditions de son accord avec la pensée du poète. La recherche de cet accord, c'est le fond de l'œuvre.

Pirmez n'est pas un révolté.

Pourquoi et contre quoi le serait-il puisqu'il s'est voué à une œuvre spirituelle dont les meilleurs motifs sont en lui ?... Ce n'est pas le mouvement de haïr, c'est le mouvement d'aimer qui l'entraîne hors de la société vers une vie moins mesurée, moins contrainte, où il pourra donner l'essor aux créatures de son rêve. Tendü de tout son être vers une sphère plus harmonieuse, il fuit un monde avec lequel il se sent en fausse relation. On dit qu'il déteste les hommes : c'est une erreur. La notion de l'harmonie est relative.

Des peuples se réjouissent d'une musique élémentaire qui nous froisse. Est-ce une raison pour que nous détestions la musique ?... avec les notes dont ils se servent on a pu composer les admirables mélodies de *Parsifal*.

La profonde musique humaine, Octave Pirmez ne cessera pas de l'aimer. Toutefois il en transposera les accords dans la tonalité la plus dépouillée, la plus subtile de sorte qu'elle n'ait plus de matérielle que l'apparence.

En racontant sa lutte intérieure il a fixé lui-même la conception qu'elle engendre : « tout homme qui s'analyse sentira trembler en lui deux mondes qui se pressent dans un embrassement d'extase et de dou-

(*) Fragment d'une conférence faite au Cercle des *Matinées littéraires* le 24 janvier.

leur. Ce charme inquiet est plus poignant à mesure que les forces de l'esprit et les instincts naturels s'approchent de l'équilibre.

» On vit alors dans un mirage, balancé entre une terre que l'esprit rend diaphane et des régions sereines où s'engagent encore les formes de la matière. »

Voilà sa vision. Elle ne le détache pas de la terre — elle l'en dégage.

Il peut faire sienne cette parole que lui écrivait un jour son frère : « Je serais seul si je n'avais ma mémoire et mon cœur ! »

Il a conçu un monde illimité où se meuvent avec lui vers une fin idéale tous ceux qu'il aime et une foule de créatures peuple son esprit. Il entretient leur vie par des lectures et des voyages.

Il voyage dans le silence. « Le silence est le compagnon du mystère. » Une relation secrète s'établit entre son âme et celle des choses.

« Sommes-nous jamais seuls quand nous écoutons de nos yeux le langage éloquent de la nature ? Nous conversons avec les images les plus variées. Nous cherchons dans le monde externe une concordance heureuse avec nos sentiments.

» Pourquoi étions-nous charmés à la vue de cette succession de vallées et de collines qui se déroulaient à mesure que nous avançons ? N'est-ce pas que nous devinons une conformité entre notre âme et ces contrées ondulées ? Elles nous montraient tour à tour nos aspirations et nos défaillances : monter un peu, puis descendre, pour remonter et descendre encore !... »

Les lectures sont des voyages d'un genre plus intime. Les livres sont pleins de paysages intellectuels. Il les traverse comme en se promenant et s'arrête de temps en temps à une page, à un site pour méditer sur ce qu'il vient de voir.

On a dit que pour bien comprendre une œuvre d'art nous devons nous placer devant cette œuvre et attendre *qu'elle nous parle*.

« Attendre qu'elle nous parle !... » C'est une précaution à avoir devant tout ce qui peut parler à notre âme.

Il y a dans toute œuvre poétique quelque chose dont le poète n'est pas conscient, quelque chose qui n'est pas de sa volonté.

La création poétique est une prière, une évocation de forces dont le poète n'est pas le maître.

Il mène son œuvre comme le pilote mène le navire. Il lui imprime une direction, mais pendant le voyage des événements se produisent dont les effets l'étonnent. Aussi une belle œuvre est-elle toujours supérieure à l'homme de génie qui l'a créée. Cet homme se tient devant son œuvre avec une espèce de soumission. Il reconnaît qu'un sentiment mystérieux

irrésistible l'a mené ailleurs et plus loin que les régions que lui avait assignées d'abord sa volonté.

A plus forte raison se tiendra-t-il ainsi devant l'œuvre d'une personnalité différente de la sienne si cette personnalité lui est sympathique.

Octave Pirmez est riche de cette faculté féminine, de cette sensibilité par laquelle on évolue, on se renouvelle.

Il s'abandonne en toute sympathie aux créatures de son imagination. Elles sont les filles de son désir, les formes de sa passion réalisées librement dans le rêve et elles le mènent par le monde, vers d'autres créatures qui sont leurs aînées, leurs sœurs et qui pourront aussi le charmer.

« Je n'entre guère aux musées, dit-il, que pour me charmer quelques instants et recueillir de ce charme des pensées générales. » L'univers est le musée immense où il contemple une œuvre de beauté infinie.

Soit qu'il explore la pensée des écrivains, soit qu'il en cherche le reflet aux pays où ils ont vécu, tout lui est motif à considération étendue et profonde.

Il s'arrête à une page, il s'arrête à un site et, en relatant ses impressions, il passe si uniment de la vie extérieure à la vie intérieure qu'on ne les sépare plus.

C'est l'union souhaitée entre l'intelligence et la nature.

Cette union harmonieuse se réalise à presque chaque page des *Jours de solitude*.

Il portait ce livre dans son cœur depuis son enfance. Il l'avait conçu avant les jours mauvais du raisonnement et de l'analyse. La sensibilité s'y épanouit en paroles savoureuses ; le cœur du monde y palpite qui met en communion les êtres et les choses.

HENRY MAUBEL.

La Chanson des petits Corps nus (*)

à Francis Vielé Griffin.

Ils se sont dénudés

dans la clairière.

Du clair soleil ruisselle en le feuillès.

(*) De *Chanter*, un volume en préparation.

*Ils sont dix gosses nus sous la lumière
qui coule du feuillis.*

*Et houp ! c'est une courbe brusque, ensoleillée
qui les jette tête première
d'un saut
dans le calme de l'eau
ensommeillée.*

*Et houp ! une autre saute
en courbe brusque et haute,
ensoleillée !*

*L'eau sommeillante en est troublée.
Un cercle énorme s'élargit,
se multiplie
à l'infini
et meurt aux bords en clapotis.*

*Et l'enfant rit.
Et tous en rient
d'un rire clair, épanoui,
infinisé par les échos.*

Et les voici, nus, dans l'eau claire...

*Frissons de l'eau ;
splendeur des jeunes chairs ;
ombre frêle et grêlée des branches sur l'eau claire ;
frais soleil ruisselant
en le feuillis...
Et l'eau palpite autour des chairs...*

*Dans la clairière,
du clair soleil ruisselle du feuillis...*

*
* *

*Et c'est aussi,
des repos somnolents
sur les bords fleuris de printemps.*

*Certains se couchent sur les mousses
qui veloutent leurs tons vieux-verts ou mordorés.
D'autres ont chu
la jeunesse de leurs corps nus
sur les pelouses,
buvant à pleins regards le plein soleil.
D'autres s'étendent en un champ
parmi la jeunesse des pousses.*

*Ils sont tout nus dans le printemps!
Ils sont tout nus dans la lumière!
Et l'eau murmure.
Une fraîcheur vient du ruisseau...
Et cette joie de rire haut,
sous la magnificence calme de l'azur !*

*Et l'eau murmure...
Ils sont tout nus.
Leurs yeux sont de petits soleils.
Ils sont très beaux les gosses nus.*

HENRI VANDEPUTTE.

LE CONTE

... En le voyant, rieuse, elle courut jusqu'à lui, et quand elle fut tout près : « Voici, dit-elle, que s'éveillent les fleurettes. — Ami, pour-quoi vous taisez-vous ? Faites comme les fleurettes, Ami, éveillez-vous ! ».

Il ne dit rien et regarda sa robe. Au-dessus d'eux, un nuage rose se balançait dans de l'azur... des moucheronnettes joyeuses voltigeaient comme une poudre brillante. — Sa robe était blanche, à ses doigts des diamants de flammes... Il ne dit rien et regarda ses doigts.

— « Ami, voyez-vous ce sentier ? — Si vous voulez, nous le suivrons :

« Il est long et d'herbes semé... Nous irons dans le soleil, vers des
» régions lointaines, par le sentier herbu... ».

— « Allons ! »

Ils partirent, côte-à-côte, à pas menus.

Elle avait de petits pieds où scintillait du jais : deux oiseaux sur le sable... Elle avait des yeux comme des papillons vifs... Oiseaux et papillons voletaient, au bas du nuage de la jupe, au haut du brouillard des dentelles... et le poudroïement des moucheronnettes, et le nuage balancé, et le vert doux des blés alentour, tout cela faisait de la clarté joyeuse.

L'Ami marchait courbé vers la bonne terre.

Les tout petits oiseaux sautillaient dans le sable fin... Ils allaient... ils semblaient ivres de soleil : l'Ami les regardait. Parfois ils pliaient un brin d'herbe, parfois ils frôlaient un caillou... Leurs yeux de jais riaient parfois...

Les papillons battaient des ailes... vite, vite, une poussière d'or, un vol d'étincelles ; sous la vapeur rousse des cheveux des éclairs bleus et roses qui brûlaient, s'évanouissaient et renaissaient, cinglants et fous, et provocants...

Sourire de l' Aimée.

Soudain, câline, sa main de velours glisse sous le bras d'Ami... Elle parla : clochette dans l'aube...

— « Pourquoi donc ce silence ? Pourquoi ne rien me dire ?... Songez
» quelque vieux conte... De vos lèvres douces il me sera de miel...
» Parlez, parlez pour moi ! »

Très lentes et vagues d'adoration, les prunelles d'Ami cherchèrent le grand ciel... Le grand ciel riait, tout bleu, avec des gazes blanches comme des rides de joies... Il commença, d'âme rêveuse :

— Il était une fois l' Adorée.

Un... deux... Elle battit la mesure avec ses doigts fins : ce fut une chose frêle et neigeuse rayant la lumière de l'air... Troublé, il s'arrêta.

— Elle agita la tête, tout l'or doux de sa tête. l'or doux comme de la soie broyée.

— « L' Adorée ? »

... Clochettes dans l'aube...

— « Comment est l' Adorée ? »

— « ... Elle est blonde ainsi qu'un cuivre fauve : ses yeux sont des
» lacs de printemps... Elle est petite, comme une petite fée d'abeilles...
» Comme une toute petite et mignonne fée d'abeilles : Elle est douce au regard... »

Une émotion vint dans la brise...

Frisson... langueur... Un rêve passa... Vinrent des oiseaux chantant dans tous les arbres...

— « Est-elle jolie ? »

— « Elle est jolie ; c'est la fleur du pré de beauté... Elle est jolie comme une pâquerette aux bouts de pétales roses...

Elle est gaie.

... Des oiseaux chantant dans tous les arbres...

— Elle est gaie ?

— « Oui ; elle chante le matin et le soir. Le matin c'est un carillon »
» clair : le réveil des insectes. — Tous les petits insectes l'attendent... »
» les petits insectes verts, les petits insectes rouges, les petits insectes »
» dorés... ceux qui ont des ailes si fines, si fines, qu'il n'en est de plus »
» fines... ceux qui ont un dos si brillant qu'il semble baigné d'une étoile... »
» Elle chante aussi le soir. — Le soir c'est la chanson des astres : »
» ils frémissent en l'écoutant, ils pleurent. — Et la grande lune cligne »
» de l'œil ; elle brille doucement et blanchit d'amour... de tant d'amour »
» que la terre entière en est baignée!.. »

Un silence survint.

Papillons immobiles et rêve des oiseaux...

L'aimée songe. — Les rayons chauds baisent sa nuque de blanc pétale... D'amoureuses mouches frôlent son front... L'aimée songe... la chaleur est légère.

— Où vit-elle ?

— Elle vit dans un pays splendide. On y voit des champs d'un vert doux...

Défilent les champs verts.

— ... Des chemins d'un sable doré...

Long s'étend le chemin doré.

— ... Des arbres grands et feuillus...

Les arbres...

— « Et dans ces arbres habitent des oiseaux à voix douce qui parlent et »
» chantent pour les fleurettes. »

Les chants des oiseaux.

— Que fait-elle ?

— « Beaucoup de choses. Elle rit à la lune et aux étoiles claires... aux »
» scarabées d'or... aux petits brins d'herbe. — Elle tresse des couronnes »
» blanches pour son front blanc... elle mire dans l'eau son visage de pâle »
» nénuphar...

» Parfois elle pleure. »

Un étonnement tomba des arbres... Les blés frémirent... « Entendez-vous ? » se dirent les fourmis ; une abeille arrêta son vol.

— Pourquoi pleure-t-elle ?

« Pour des choses infiniment tristes : une épine dans son doigt menu... »
» un trou dans la soie de sa robe... Pour une mouche qui la frôle, une
» goutte de pluie qui la mouille...

» Elle est délicate : un ruisseau lui fait peur. »

A leurs pieds gazouillait un peu d'eau brillante, ainsi qu'un rayon égaré. L'ami s'arrêta ; aussi l'aimée... papillons de battre des ailes !...
« Passez-moi », dit-elle... Il enjamba le rayon... Il lui prit la main : colombe emprisonnée... Il lui prit la main... Il prit ses doigts menus, et sur ses doigts menus voltigea un baiser, comme un oiseau d'amour...

— « Laissez-moi me voir. »

Coquette, elle se pencha : rêve de neige dans l'eau d'argent... De neige et d'or, tremble et s'évanouit...

L'ami continua :

— « Quand elle dort, la nuit, elle est si belle que les étoiles pâlisent »
» en la regardant... si fragile que le vent n'ose souffler de crainte de »
» l'emporter... si paisible que les mouches en arrêtent leur vol... Quand »
» elle marche, le jour, elle est si légère que rien ne ploie sous ses »
» pieds... si vive qu'elle dépasse les fauvettes... si mince qu'elle glisse »
» dans une fente. »

L'aimée rêve : une langueur est sur elle... A peine entend-on sa voix :

— « On l'aime ?

— « Quelqu'un l'aime d'un amour grand comme la mer, ardent comme le feu, et pur comme le ciel. »

— « Et elle ? »

— « Elle ? »

Un silence... Une ombrelle déployée, un frémissement de jupes : ils s'en revinrent, lents...

— Son petit cœur était de cire : le soleil l'a fondu.

BLANCHE ROUSSEAU.

Lassitude

*Sous vos pieuses mains mon front lourd s'est penché
Comme pour la prière ;
Et vers les clairières
Et vers les carrefours
Lourds
Du passé,
J'ai songé.*

*J'ai senti vos yeux lents s'endormir dans mon cœur,
Y caresser soudain les rêves chimériques
Et boire avec ferveur les effluves magiques
D'un futur de douceur.*

*Mais mon âme a plongé dans les lointains jadis
Comme en les yeux d'un crucifix
J'ai élevé vers vous mes yeux cassés d'attendre
Et vous y avez lu sans pouvoir le comprendre
Combien est raide, est perdu, est mort
Mon sort !*

MARIE MERTENS

L'approche du Désir

*Vois !
Du printemps rit en la chambrette.
Vois !
Le soir saigne sa tombée.
Enivre-toi
Du soir qui tombe en la chambrette !*

*Ecoute !
Là-bas,
Prend son essor la voix
D'un orgue,
Charmeresse des songes et des extases.
Ecoute bien !
Il est si doux d'écouter bien.*

*Et je m'essaie à contempler
Tes beaux cheveux,
Épars sur tes épaules !
Et je m'essaie à contempler
La bleue tendresse,
Et belle, qui se berce
En tes profonds yeux bleus !*

*Et je baise, divinement, tes blanches mains ;
Et tu baises aussi les miennes,
Parce que tu m'aimes
Au moins autant que je t'aime.*

Et voilà que vers moi ton sein se penche !

*Et voilà que nos cœurs, à l'unisson,
Battent !
Et ne croirait-on pas qu'ils ont
De grandes ailes,
Nos cœurs fidèles,
Et qu'ils volent très vite en des paradis d'ouïte ?*

*Maintenant, le soir, en la chambrette,
Dévore
Jusqu'aux lueurs des ors.*

*Et nous sommes seuls, et je frémis
De ne plus voir briller tes yeux amis.*

Maintenant, la nuit

Règne
Souveraine,
Ici,
La nuit aux bonnes heures
Cù l'on s'étreint
Si bien[■]
D'amour et de bonheur.

Or, je désire qu'en ces beaux instants
Tu sois,
Toute à moi,
Divinement,
— Ainsi la neige légère
Est à l'hiver —
Et que du bonheur tombe en nous, et de la joie !

ARTHUR TOISOUL

Contes californiens

La Soif d'Or

A cent milles de la chaîne des Sierras, en deça de la vallée San Joachim, cette terre de luxure qui achève le paradis californien, on peut voir, par les jours limpides de la plaine, quelques montagnes moins hautes, aux cimes planes : parfois elles semblent tumultueuses, surtout à la fonte des neiges, et, dans leurs vocalises de splendides nuances, changeant leurs mers lactées en jardins d'anémones, elles retombent à l'immobilité cruelle des saphirs, pour longtemps, confondant leurs brumes de rêve avec les bleus miroitants du zénith. Les chemins sont rares pour y gravir jusqu'au faite. Et quand la route unique qui sert aux voitures de poste est démembrée par les éboulis et les saboules, barrée par les cèdres pourris tombés des roches, il faut suivre les lits des cricks tortueux aux

fonds des gravelles et des granits en poussière et parfois s'embourber dans les mares où les daims viennent bramer à l'aube.

Tom Lambear est venu porter son âme en ces parages. Un matin d'avril, il est parti à dos de mule paquetée pour les longues durées, la tête pleine des enfièvements de l'or. Ardent et sûr, stimulé par l'âpre conviction des chercheurs de gisements quand même, il a émiétté les surfaces des quartz rebelles et percé les lits de calcaire volcanique, tant que la veine aurifère est apparue, mince et tenace, zigzaguant vers d'autres centres plus riches. Alors il a travaillé à l'installation définitive, construit la mesure, pour lui et sa bête, avec des pierres, des branches et de la terre mûre, enfoui ses provisions dans le sable et mis la mule au vert en attendant le prochain voyage.

Maintenant, il songe, dans l'isolement et la pénurie. Couché à l'ombre d'un mélèze et fumant la bonne pipe compagne il voit les années futures qui défilent, les pépites pesant lourd et la fameuse trouvaille de la *mother vein*, puis les experts qui viennent évaluer le prix de la mine et les capitalistes la lui acheter. Mais il ne veut pas vendre, oh ! non il ne veut pas vendre. Il achètera des machines à broyer dix tonnes de quartz à l'heure et fera venir les gens de son village pour peiner à la grande œuvre millionnaire ; et bientôt la nouvelle ville s'élèvera, *Lambcartown* avec ses maisons neuves, ses jardins et son église.

Mais aussi, les tristesses sont venues, doucement, une à une, ainsi que des oiseaux silencieux de mauvais augure, qui viennent s'aligner parfois, très immobiles, sur les entourages des corals. En voyant pérégriner un ours aux alentours, friand de la petite pomme rouge du manzonite, il a songé aux gars de son pays de montagnes qui mènent des Atta-Troll aussi philosophes par la chaîne, font la bombance avec les belles filles. Et le couplet basque lui revient :

*Elle a plumé son poulet, la cuisinière,
la cuisinière;
je le plumerai aussi, son poulet, la cuisinière,
la cuisinière !*

Le crépuscule est descendu, morose, avec de la rosée qui glace. Et sans savoir, il songe au rêve de la veille : il était dans une chambre très blanche où des cierges brûlaient pour la virgine des consolations et des peines. Et des larmes lui viennent dans les yeux, qui le soulagent, car il se dit que les vieux parents prient pour son bonheur. Et, le cœur content, il s'endort avec d'autres illusions qui le bercent dans le monde des apparitions douces où l'homme aiguise ses sens et les modère. Alors arrivent

les nuits d'insomnie. Au précédent jour sa pioche a rencontré la poche tant attendue où de l'or pullule. Il y en a pour deux cents dollars, au moins, à même, des pépites de soleil qui donnent la fièvre. Et voilà qu'il ne peut plus dormir; les moindres bruits le réveillent et l'excitent. Les pas de sa mule qui balivorne au clair de lune lui font croire à l'arrivée d'une bande de cow-boys texains, hautant les trésors des mineurs. Une autre fois, les loups de prairie, affamés ou en amour, hurlent lamentablement dans les cagnades lointaines, et Tom s'imagine que toutes ces voix chantent sa fin prochaine, l'invasion de la mine par l'eau de source et la déroute du camp par les ouragans d'hiver. La fièvre le domine. Il n'est plus seul. Il y a des voix autour de lui et des images qui l'oppressent. Il se lève, rôde à la nuit par la montagne, caresse en passant sa bête qui fait de grands yeux tristes et bat les oreilles. Il va voir ses provisions, retire son or de la cachette et le tâte. Et le vent pleure avec furie.

— Je ne suis pas seul, dit-il, non, je ne suis pas seul...

Au jour qui vient, il ira au village. Il vendra cet or qu'on peut prendre; il achètera du whisky pour avoir du courage, car il a peur, peur de quoi, de qui? Il ne sait.

— Tais-toi, dit-il. Tais-toi... non parle, parle encore, plus fort, crie...

Et Tom se met à crier de toutes ses forces, effraie sa bête qui se cabre et jette son or au loin, que personne ne ramasse.

Demain, il se remettra à la tâche!

HENRI de CLASSANT.

Le beau silence

*Aux champs, aux vastes champs troublés de solitude
Traîne le beau silence
Sa houle immense de souffrance.*

*Sur les âmes d'Inquiétude
Le Beau silence étale ses plis droits
Ainsi que pour la mort, ensemble il joint les doigts*

*Avec douceur infiniment,
Comme un ange couché au long d'un marbre blanc.*

*Sur les lèvres fidèles
Aux Passés d'or
Dont le baiser d'adieu les fit pâlement belles
Le fier silence a mis son doigt encore.*

*Sur les têtes bas inclinées
Que caressent après tous les espoirs noyés
Des tendresses apitoyées,
— Comme sur une aride et vide et large plaine
L'impalpable et sinistre vent —
Passe éternellement un vent de peine.*

*Et c'est le doux et fort silence
Balayant d'aujourd'hui les plages lumineuses
Pour se ployer aux rocs des anciennes souffrances
Et boire de fadis la source douloureuse.*

*Ainsi qu'aux vastes champs troublés de solitude,
Passent aux âmes sans Bonheur
Les détresses d'un silence d'Inquiétude
Qui les prosterne aux Paradis de la Douleur.*

Vieux Cuivre

*La tête s'inclinant vers l'épaule étirée
Christ pèse, tout navré d'angoisse, au gibet clair
Dont le cuivre poli s'allume d'un éclair
Sur le genou qui saille, maigre. — Et, décharnée,*

*La poitrine se tord et souffre. — C'est un vieux,
Un très vieux crucifix de forme grêle et fine*

*Et branlant sur son pied ; — maix la paix est divine
Qui descend du front pur entre les lourds cheveux.*

*Car de pieuses mains ont usé de caresses
Chaque trait du visage, et les longues détresses
Ne pleurent et saignent qu'aux clous d'iniquité.*

*Les doigts apitoyés des siècles tutélaires
Ont su, voilant l'horreur des grimaces dernières,
Aux trous des yeux, laisser rêver l'Éternité.*

M. CLOSSET

CONTE MENU

à Henry Maubel

Placidement le gouter s'achevait.

Les deux hommes causaient de choses graves, et les femmes parlotaient. Les enfants, un peu impatients, pressés de courir à l'air pur et de vaguer encore au hasard des sentiers avant la tombée du soir, remuaient sur leurs chaises et s'agitaient nerveusement. L'auberge où les familles s'étaient arrêtées, était sise au bord d'une route, à l'ombre même de la forêt et le murmure immense du vent dans des branchages passait parfois au dessus des tablés bryantes, dispersant au loin de son souffle puissant toute cette vaine poussière de mots. C'était une après midi de dimanche, lumineuse et calme sous un grand ciel indolent. Toutes les tonnelles du jardin étaient occupées. De petits bourgeois, de petits rentiers, des soldats, des amoureux, des quelconques humaient l'air frais, et enivrés de leur liberté, parlaient haut et riaient de rires sonores. Ici, dans ce coin retiré, sous le treillis grêle des chèvrefeuilles mi-éclos, les hommes causaient de choses graves et les femmes parlottaient. Paul et Jeanne, les plus jeunes des enfants, regardaient au loin, et leur envie de s'en aller lui fait ardente en leurs prunelles mais ils n'osaient rien dire craignant d'interrompre la conversation des parents et d'être grondés. Louise et Pierre, les aînés, plus calmes et plus discrets, contemplaient l'horizon

et eux aussi, eussent souhaité courir folâtrer, mais ils se taisaient et feignaient d'écouter. Et leur désir se compliquait, car naïfs de la naïveté de leurs quinze ans épanouis, ils s'aimaient et la solitude leur était douce où ils pouvaient se sourire sans être vus et se serrer les mains, tendrement, sans qu'on les aperçût. Et ils songeaient que le soir bientôt allait venir et que l'heure sonnerait de rentrer en ville et de se séparer... Oh! s'en aller et courir seuls, dans les bois! Il faisait très clair encore. C'était un pâle et doux crépuscule de printemps. Le soleil s'était couché bellement, dans un occident rose couleur de chair de vierge. Toute une vie de lumière, jeune et active, restait sur terre, immobile et apaisée sur les choses et les êtres.

Les pères causaient de choses graves, les mères parlottaient. Et c'était des discussions sur des sujets politiques ou commerciaux et c'était des histoires de médisance ou de ménage. Et c'était ainsi, dans tout le jardin, des rires et des voix hautes et des chants et des bruits et une animation frémissante et factice. Soudain, ne sachant plus résister et mettant à profit une interférence de causerie, Paul demanda.

— Mère... Est ce que nous pouvons aller cueillir des fleurs? dis?

— Oui... oui! insista Jeanne... Est ce que nous pouvons nous en aller encor?...

Les deux mères se consultèrent du regard. Les hommes approuvèrent et, joyeux donc, avec permission obtenue, les petits se levèrent et s'en furent bondissants.

— Prenez garde de vous salir. N'est ce pas?

Pierre et Louise, promirent d'un signe de tête, et plus calmement ils suivirent leurs cadets. Ah! joie! Ils allaient donc pouvoir être seuls et et se promener à leur gré, sous les branches et par les sentiers, où s'éveillent de frissonantes musiques de grillons!

Ils n'osaient marcher trop vite, sous les yeux de leurs parents et ils ressentaient une timidité pudique s'imaginant que les regards des gens attablés les examinaient railleusement.

Et une voix de femme cria de loin:

— Ne vous écartez pas trop!

Il arrivèrent à la route, la traversèrent de pas alertes et la forêt fut devant eux, infinie, murmurante et hospitalière.

Oh! Jeune... comme elle était jeune, en ce soir d'avril, avec sa gracilité épeurée et printannière!... Les feuilles venaient à peine de se dérouler, gardant toujours sur elle le pli courbe des bourgeons. Fri-leuses, elles tremblaient et grelottaient aux souffles froids. Et elles étaient menues et délicates, minces et fraîches et puériles dans leur teinte

aquarellée. Et c'était au dessus de l'élanement rigide des troncs, au dessus des futs gris de hêtres et de chênes un épanouissement de verdure frêle et bruisante, d'un vert si pâle, si nouveau si exquis que le ravissement vous prenait rien qu'à les voir et à les entendre frôlement chuchotantes... A mi-hauteur des arbres parfois, une branche s'étirait soudaine et droite et toute chargée et toute fourrée de feuillage, tendre comme neige. Une harmonie naissait de l'intime union des couleurs, du va solennel. Des troncs chevelus de vert, parmi les rousseurs monotones du sol. Pierre et Louise marchaient, rapprochés, coude contre coude, sans un mot et heureux. Ils regardaient les choses et trouvaient beaux, simplement, les morceaux de ciel bleu, qui s'interétendaient aux trous de la voûte. Devant eux Jeanne et Paul gambadaient. Ils avaient des gestes joyeux, des appels caressants et l'émerveillement de leurs âmes se traduisaient en les cris de leurs bouches et la turbulence de leurs corps.

— Oh ! des violettes ! exclama Paul tout à coup et il s'élança. La petite le suivit. Pierre et Louise demeurèrent seuls. Ils firent quelques pas dans du silence. Le calme du soir écrasait la forêt. Une atmosphère d'opaline obscurité se tramait dans les branches, mais il faisait clair encore et les arbres hauts et roides luisaient de lumière reflétée. Un oiseau chanta. Pierre et Louise se taisaient. Leurs pieds foulèrent des anémones. Machinalement, par l'inconsciente idée qu'il fallait faire quelque chose elle se baissa et arracha l'une des fleurs.

— Vois donc ! fit-elle.

Etoilées et roses, les mignonnes fleurs semblaient lasses : lasses dans l'affaissement de leurs pétales, lasses dans la courbure de leurs cols, lasses aussi dans le chiffonné de leurs feuilles.

— Elles sont belles, répondit Pierre.

Alors elle s'agenouilla et voulut faire un bouquet. Pierre regarda les mains de Louise. Blanches et potelées avec des plis gras et des fossettes elles couraient parmi les plantes et cueillaient, cueillaient avec une fébrilité hâtive, étrange même... Eh ! Oui !... les enfants ! Il y avait un peu d'émotion battante en leurs cœurs !... Tout autour d'eux par centaines et milliers surgissaient des anémones. On eut dit qu'une curiosité sympathique faisait se lever ces essaims gracieux de petites têtes roses et blanches et mauves, de petites têtes pâles inclinées sur les tiges gracieuses parmi les verdurees sombres. Et Pierre regarda Louise agenouillée. La robe, tendue par son geste, s'épandait en plis souples et moulait les jambes, et, s'écartant un peu au dessous des genoux, décelait les mollets fins et fuselés, dans les bas de soie noire. Un grand silence musical s'affirmait. Au dessus de leurs têtes, dans les branches passait comme

le murmure, très atténué et lointain, d'un ruissellement d'eau vive. Et un hibou hululait faiblement. Les anémones semblaient s'être multipliées encore. Et non ! ce n'était pas des centaines et des milliers c'était un infini grouillant et épars, c'était toute une semaille d'étoiles glées et parfumées.

Or, comme Louise, pour atteindre une tige s'étirait d'un mouvement lesté et prompt, Pierre ébloui, traversé d'un vertige se pencha et vivement la baisa dans le cou. Surprise, et charmée, le cœur ému, elle se retourna et retomba, assise parmi les feuilles mortes. Il y eut une minute d'attente très douce. Il craignait qu'elle ne fut offensée de sa hardiesse. Elle redoutait (peut-être en le désirant) qu'il ne tentât davantage. Puis, comme elle ne disait rien et comme il ne bougeait plus ils se regardèrent et se sourirent, divinement heureux. Ils étaient muets et seuls parmi les anémones, baignés d'une large caresse de parfum et le soir tombait dans les bois. Entre les troncs de tous côtés, une ombre mauve et légère se tissait vaporeusement. Les petites feuilles vertes et jeunes s'assouplissaient et le bleu du ciel s'était assombri. Ils seraient restés là, toujours, sans parole et sans geste, naïfs et jolis l'âme chantante de tendresse et de joie quand, brusquement, à dix pas d'eux, Paul survint, qui jaillit de derrière un tronc. Et Jeanne le suivit et tous deux, follement se mirent à rire. Pourquoi donc ? Pierre et Louise rougirent. Est-ce qu'ils l'auraient vu ? pensaient-ils. Et un trouble les envahissait d'avoir ainsi été surpris dans leur confiance et leur intimité. De ton fâché, Pierre fit taire les deux petits. Ils obéirent, mais leurs yeux restaient railleurs et leur sourire était narquois. Alors Pierre les chassa. Louise s'était relevée et confuse, elle défripait sa jupe à coups de doigts précautionneux.

— Je crois qu'il sera temps fit-elle.

Il fit « Oui » de la tête et ils s'en retournèrent. Ils n'osaient se donner le bras et ils marchaient moins rapprochés maintenant en s'en allant que tantôt en arrivant.

L'obscurité s'intensifiait. Les luisances s'étaient éteintes au long des troncs. L'ombre mauve roulait plus lourde, plus douce et plus prochaine. Le hibou hululait. Ils sortirent de la forêt.

Les parents les attendaient sur la route.

— Eh bien. Vous voilà enfin ! reprocha-t-on. Nous vous croyions déjà perdus ! ... Qu'est-ce que vous avez fait là dedans ?

Ils rougirent encore et ne répondirent pas.

— Oh ! Je suis sûr qu'il l'a vu pensa Pierre. Il l'aura dit... je vais être ferme grondé ! Il se résigna triste.

Mais non ! Les pères leur tournèrent le dos et se mirent en route et les deux mères imitèrent leurs maris...

— Oui ! Oui ! s'expliqua t-il... On ne veut rien me dire ici... mais ce sera pour quand nous serons rentrés ?...

Inquiet et tourmenté il se mit au côté de Louise et ils suivirent leurs parents. Et Pierre aurait voulu s'excuser auprès d'elle et lui demander pardon pour toute la peine qu'il lui causait. Mais il n'osait plus parler.

Ils entrèrent dans une allée couverte. Le silence des bois les absorba. Fatigués, les hommes se faisaient ; les femmes, seules, chuchotaient de voix éteintes. Les ténèbres maintenant étaient énormes et ils traversaient de la nuit.

Et Pierre songeait au cou de Louise et il songeait au délicieux baiser qu'il y avait goûté ; et Louise songeait à sa frayeur et à sa joie, et réunis, consolés et presque rassurés, ils avaient un plaisir candide à se frôler, à se sentir et à se serrer le bras ou la main de temps en temps... On ne les voyait pas... Et il faisait si noir ! Oh ! si noir ! La forêt semblait devenue d'ébène et le sol de marbre. Les horizons implacablement s'étaient abolis et, seules vivantes, dans le ciel limpide de saphir cyalin, les étoiles brûlaient. Pierre et Louise s'en allaient, dans leur fine sensation d'amour, et ils se regardaient et ils souriaient. Peut-être allait-on les gronder tantôt... mais qu'importe ! A cette heure ils se voyaient et se savouraient et ne se souciaient plus d'un avenir maussade. Le hibou doucement hululait. Quelquefois, l'une des dames se retournait et jetait un regard vers les enfants. Ils sentaient alors un petit frisson leur courir dans le dos, et instinctivement s'écartaient l'un de l'autre. Mais cela ne durait pas. Bientôt ils revenaient à leur bonheur. Ils se serraient de nouveau, se regardaient encore et s'aimaient toujours.

Et ce fut un retour splendide au travers de la nuit, dans la forêt grandiose, emplie de silence, où parfois, bruissaient des bruits sourds d'inquiétant mystère. Les pas sonnaient clair sur la route durcie. L'écho, dans le calme, les rechantait, un à un. Et ils marchèrent, silencieux, dans la solitude. Les parents réfléchissaient que demain la vie laborieuse et dure allait recommencer, les deux enfants pensaient à leur tendresse, à leur baiser et à leur crainte et ils bravaient les soucis des reproches et ils s'estimaient heureux de pouvoir souffrir, un peu, pour leur puéril amour. Jeanne et Paul marchaient en avant, effrayés et tremblants de tout le noir qui les entourait, humbles devant la majesté impérieuse et profonde de la nuit.

ANDRÉ RUIJTERS.

Vers le nouveau Printemps

à Emile Verhaeren

*Toutes les eaux, toutes les eaux du ciel
Peuvent bien choir
En torrents noirs.
Toutes les eaux, quand elles seraient éternelles,
Ne pourraient point éteindre
Mon incendie intérieur.*

*Flamme de flamme issante et se contraindre,
Mon cœur, mon triste cœur,
À ne mourir flamme que pour renaître flamme!...*

*Voici des yeux si beaux,
Voici des mains si douces,
Voici des seins jaillis comme de purs flambeaux,
Voici le souvenir adorable des mousses,
Des mousses et des fleurs, — Ah! tant de marguerites
Effeillées en chantant! —
Voici le souvenir des sentiers du printemps
Voici ma tête prise entre ses mains petites,
Voici ses lèvres jointes à mes lèvres,
En un émoi de fièvre ;
Voici toute Elle, voici tout Moi!*

*Des paysages vus au cours des songeries,
De charmants petits bois, avec des arbres noirs
Dans le soir,
Des tas d'oiseaux chantant dans le feuillage,
Des prairies et des prairies encore, toutes fleuries
De pavots empourprés sous le soleil du soir,
Toutes ces choses vues depuis des âges,
Toutes ces choses vues depuis l'Eternité,
Je les revois, je les revois toujours,
Servant d'accord et de théâtre à mon nouvel amour...*

*O Toi, ma toujours mienne depuis l'Eternité,
Tu sais,
Depuis toujours je suis comme tu es.
J'ai peut-être été brise, oiseau, peut-être rose ;*

*Tout n'est au fond que même chose,
Sous des aspects multipliés.
Mais je t'aimais alors comme aujourd'hui,
Et tu m'aimais!.....*



*Oh! souviens-toi des nuits,
Dans le splendide mois de mai,
Que nous passions à nous aimer comme aujourd'hui!
Et c'est ainsi que nous avons vieilli toujours ensemble,
Sous des formes nouvelles,
Mâle ou femelle tour à tour,
Ne conservant de l'autre vie qu'un vague souvenir...*

*Qui sait ce que nous réserve l'avenir ?
Peut-être le retour au grand néant final,
Peut-être la naissance au nouvel Idéal ?*

*O mienne, si tu veux m'aimer comme je t'aime,
Si tu veux boire et manger du plaisir,
Viens, sur ton front je vais répandre le baptême,
Le baptême éternel de l'éternel Désir !
C'en est fait de pleurer à l'aube, au crépuscule,
De sentir tout mon corps altéré de ton corps :
Oh! veux-tu, laisse à d'autres le commun scrupule,
Allons chanter ailleurs les triomphants accords! —
Sois moi tous les amours, les mauvais et les purs,
Les amours subversifs et les chastes amours;
Notre baiser sera sublime comme le jour!*

*Viens-tu, mienne? La Vie nous attend
Pour un nouveau printemps.
Laissons jaillir notre âme unique vers l'Azur!*

GEORGES RENCY

LÉON FRÉDÉRIC

L'Art de ce siècle me semble avoir subi une évolution très simple, très naturelle, et, du moins dans ses grandes lignes, très continûment splendide. Las des mièvreries, pastorales ou autres, du XVIII^e, il s'est éveillé puissant, avide de vie, et débordant d'une jeunesse inouïe.

Il y aura sans doute trois phases à son histoire — du moins je l'espère ; mais les deux qu'il a vécues jusqu'à ce jour se concrétisent en ces deux noms d'écrivains : Hugo, Balzac, auxquels font écho des noms de peintres similaires : Delacroix et Courbet. Je ferai abstraction de la musique qui, quoique élevée à son sommet par les successifs Beethoven, Berlioz et Wagner n'a pas suivi le même développement.

Hugo : c'est tout le Romantisme, toute la Nature, toute la Vie, tout l'Homme, surhaussés par l'enthousiasme que la masse insufflait aux artistes et qu'eux lui rendaient, encore surélevé et exaspéré. Il en résulta d'une part, à la suite des geignards Lamartiniens, le ridicule ou la mélancolie de chic ; d'autre part à la suite de génies comme Delacroix, Hugo et Musset, un peu d'enflure, soit ! mais surtout un extraordinaire envol de jeunesse et de liberté, tant artistiques qu'humaines.

Balzac : c'est tout le Réalisme, la recherche de la Vérité naturelle, plus simplement, en nous, comme dans la vie et dans les ambiances.

Mais c'est aussi, selon moi, l'ascension graduelle vers une phase nouvelle, cette fois d'épanouissement d'Art total, et que je pourrais étiqueter de ce néologisme le *Naturisme*.

Le Naturisme ? Ah ! j'ai ici, non la prétention de fonder une école, mais celle de définir un mouvement indéniable, que les idées sociales elles-mêmes subissent.

Sans rejeter pour cela les admirables artistes idéalistes égrenés au long du siècle — Ch. Baudelaire, Poë, Burne-Jones, Barbey d'Aurevilly et Villiers — suivez en effet la trainée d'artistes réalistes qui part de Balzac, et dont l'œuvre de plus en plus purement réelle, est conséquemment de plus en plus en plus selon la simplicité adorable de la nature... Alors, ayant passé par Balzac, Courbet, les Goncourt, Corot, Decoster, Flaubert et Zola, vous arriverez à des maîtres déjà très naturalistes, tels qu'Eekhoud, Millet, Degroux, Meunier et Frédéric ; et vous aurez enfin le Naturisme tel qu'il s'annonce, et s'espère, c'est-à-dire l'Art dans l'expression de la nature, de la vie, de l'homme, en toute simplicité, en toute réalité.

Plus d'exotisme décoratif, cette fois ! Plus d'anticaïlles réchauffées ! Plus de moyenâgeisme de pacotille ! Plus de héros, de nymphes, de dryades et de glaives, tout cet attirail suranné dont des poètes quelconques ont vêtu ou vêtent encore leur médiocrité ! Encore moins l'étriquement d'une forme stricte, morte ou vieille, étouffant l'originalité ! Plus rien de conventionnel enfin ! Rien que la Beauté sereine, simple et solide, de la nature et des êtres tels qu'ils sont.

Avec les Eekhoud, les Millets, les Charles Degroux et les Vielé Griffin

— artistes vrais, si rares d'ailleurs, Frédéric est un de ceux qui a le mieux fixé cette formule en son œuvre.

Et c'est ainsi, qu'artiste d'aujourd'hui, il sera un artiste de demain, un artiste éternel. Car il n'a pas suivi la mode. Il la hait ! Indifférent au Naturalisme outré d'hier, il n'a pas subi l'Idéalisme réactionnaire passager. Il s'est affirmé tel qu'il était ; simple, sincère, amoureux de tout ce qui correspondait à sa nature : la sincérité des humbles, la simplicité des campagnes, et parfois, les misères urbaines.

Telle est aussi son œuvre, d'une marche naturelle, peu compliquée.

Vite oublieux des jus de chique et des cadavérismes académiques, il a évolué rapidement, et c'est presque au lendemain des *Moines faisant de la musique*, cette œuvre de bon élève, qu'il produit *Le Vagabond*. *La Femme à loques*, *Les Marchands de craie* (au Musée de Bruxelles), tableaux aux tonalités sombres, suant la misère lamentable et la compassion de leur réalisme.

Frédéric s'annonce déjà en ces œuvres le coloriste et le dessinateur, qu'il est aujourd'hui indiscutablement.

Mais voici venir, aussitôt après, ce qui restera son Œuvre, c'est-à-dire, sa triple épopée : *Le Lin*, *Le Blé* et *L'Age du Paysan*.

Ah ! *L'Age du Paysan* ! ces cinq toiles d'une réalité délicieuse, montrant les rustres, laids, gauches, et lourds parfois, si beaux en la vérité sincère de leur nature.

Il y a là tout le peuple des campagnes, depuis les vieux démolis et les recroquevillés, jusqu'aux saines maturités des pères et des mères, jusqu'aux jennesses puissantes, lumineuses, très belles, des jeunes hommes et des jeunes femmes qui se tiennent les mains promises, jusqu'aux gamins et aux gaminés, étonnés ou malins, jusqu'aux enfants et aux enfantelets de tous les âges, la chair saine, non dégrossis encore, les yeux profonds, clairs, infinis.

Ils sont rangés là tout bêtement, assis sur des chaises, ou debout la main dans la main, ou couchés dans l'herbe multicolore. C'est, infiniment simple et naïve, une longue suite d'êtres primitifs, graduant les âges divers de la vie terrienne ; mais cela est vrai et vécu, c'est la nature toute simple et très belle des paysans quelconques dont émane l'inaltérable arôme de poésie qui se dégage semblablement de la terre, des moissons et des bœufs, de toute la nature.

Adviennent ensuite *Le Blé* et *Le Lin*, deux épopées de la campagne encore, exprimant la grandeur pure de ces végétaux, principes de la nourriture et du vêtement humains.

Et là, ce sont des scènes d'une merveilleuse simplicité. J'en extrais

deux ou trois parmi la suite unie des vingt-quatre cartons d'une diversité patiente.

Les Semailles : Un horizon immense de champs qui vallonnent ; lointainement dans la vallée, la Semois sinuante qui longe Vresse, un village ardennais ; de-ci de-là des paysans au labour ou au hersage ; et, surtout, derrière une déclivité grande et brusque de champs, rien que l'apparition d'échines de bœufs faisant effort pour tirer, et d'un torse d'homme avec de grands mouvements d'excitation ; tandis qu'ici, au premier plan, le dos tourné, lourd, énorme, avec un geste large de distribution, le semeur jette le grain au Champ, et, semble-t-il, aux labours qui adviennent.

La Rentrée des Moissons : Un chariot grand, à demi-charge, sous un Ciel d'orage ; des hommes en labour actif ; et une foule de dos courbés — femmes, enfants, jeunes hommes — sur le fond infini de campagne, où les bottes s'échelonnent, régulières, jusque très loin.

Le Goûter : Une délicieuse scène d'intérieur : La grande table campagnarde à laquelle s'accourent les convives de tous âges, un très vieux à la face crevassée, des femmes, beaucoup d'enfants — oh ! les enfants de Frédéric ! quel charme de vérité ils ont ! — ; à l'extrémité là-bas, très auguste, une mère qui allaite ; et dans un coin, exilée volontaire et mélancolique de leur vie joyeuse, la vieille grand-mère qui courbe son corps lassé de vivre, et semble déjà empli de mort. Il y a des pots de fleurs sur la tablette large de la fenêtre. Au travers des fins rideaux, le soleil jette des regards paisibles, exquis.

Enfin, couronnant les deux séries parallèles : *La Terre*, carton plus grand, que Charles Baes exécuta en vitrail et exposa au dernier Salon Triennal. Colossale de vie puissante, la Terre, une campagnarde à la beauté lourde, laisse pendre ses seins énormes, ses seins qui sont des moudes. Or, grouillant à ses pieds, tendant les bras vers elle, grappelés à son corps, ou appendus à ses mamelles, voici des hommes, des enfants au ventre gros, aux cheveux roux, d'une santé presque trop forte, mais étonnamment vitale.

A citer encore de cette manière ; les *Boëschelles*, deux petites filles assises, d'une poésie pénétrante et très vraie. (Cette toile a été achetée dernièrement par le Musée d'Anvers.) Et aussi le *Bénisseur*, un vieux paysan, sacrant les campagnes infinies, de ses deux doigts levés — geste qui rappelle certains vieux Bouddhas.

J'en passe, des tas, et des meilleurs, ne voulant que résumer cette partie de son œuvre en quelques tableaux synthétiques.

Ainsi donc, dans son affection pour tous les humbles, Léon Frédéric

a, tour à tour, peint le calme solennel et souriant des paysans, et la misère loqueteuse, la lamentable misère terne des gueux des villes. Ainsi de même, tour à tour, on sent passer dans ses tableaux le calme toujours dominical des campagnes et la mélancolie des pauvretés urbaines. De là les sensations qu'il donne, de là ses propres sentiments, et les deux teintes très distinctes de son symbolisme actuel, d'un côté une bonté satisfaite, presque religieuse à force de candeur, d'un autre une pitié pantelante, une révolte sereine, simple, instinctive.

On a beaucoup disputé sur le symbolisme de Frédéric. D'aucuns l'ont jugé inférieur à son réalisme, d'autres l'ont démolé ou applaudi, beaucoup même l'ont nié. Seuls, ceux qui le trouvent en décadence ont tort. Son symbolisme, pour autant qu'il y en ait, car ses tableaux, même les récents, sont plutôt allégoriques, son symbolisme est de toute simplicité. Il se comprend à première vue. Les écrivailleurs en rient ; les vrais artistes se pénètrent de la grandeur de cette simplicité.

Frédéric l'explique lui-même en quelques mots : « Ayant vu la misère de tous les humbles, dit-il, j'ai tout naturellement rêvé leur état futur amélioré, idéal peut-être, et je l'ai peint. Voilà tout. Et ce n'est pas un changement opéré de parti pris puisque je peins encore en même temps des paysans tout simples ».

Alors, voici l'*Aube*, une petite fille aux yeux infinis et aigus, aux yeux extasiés, d'une naïveté gothique ; le *Ruisseau*, dont chaque merveilleux enfant nu est un habil ; et le *Peuple verra un jour le lever du soleil*, un triptyque dont le panneau de gauche est vraiment étonnant : ces enfants nus (les enfants ! ils sont partout en l'œuvre de Frédéric, et ils me semblent très adorablement symboliser l'éternelle puérilité et la faiblesse de l'homme) des enfants nus, dans un fouillis enchevêtré de ronces barbares, fuient un ciel que balafrent des lueurs terrifiantes ; l'infinie douleur les courbe ; la vie a strié de sang et troué de plaies leurs pauvres corps nus ; et leur fuite s'enlise parmi les ronces, feuillues d'un tachètement joli et fauve. Voici encore *Le Christ reviendra*, une sanguine éblouissante marquant le retour général contemporain au Christ, sinon par le geste, du moins par l'admiration. Et enfin les deux dernières œuvres : *Tout est mort*, exposé à Paris l'an dernier et à La Libre Esthétique hier à peine, et *La Nature*, actuellement au Champ de Mars.

Tout est mort, que tous connaissent et ont admiré, ne conservera pas sa désolante morale anarchiste. Quatre panneaux complémentaires en élaboration l'ensoleilleront d'espoir. Et d'ailleurs *La Nature*, œuvre toute de printemps, de fleurissement et de joie, lui sert de réponse et de complément, avec la marche sereine, immuablement renouvelée des

saisons (*Le Printemps*, exposé jadis au Triennal, y a été intercalé), et la splendeur de la Nature, Génitrice universelle, qui la couronne.

Comme paysagiste, Frédéric est également un maître. Il est le seul qui ait su rendre les Ardenes, avec leurs monts, leurs vallonnements, leurs prés et champs aux alliages harmoniques de teintes, leurs rivières, ruisseaux, ruisselets et rivulettes merveilleux. Il y a saisi la Ligne très belle, d'une courbe douce, caressant la vue, et qui est le résumé de la nature ardennaise.

Il a été également le premier des pastellistes paysagistes belges. Et c'est notre plus beau peintre de fleurs. A son actif aussi quelques tableaux religieux parmi lesquels : *L'Annonciation*, un anachronisme lumineux, discuté.

Telle est son Œuvre avec ses qualités indiscutables : son dessin net, parfois rude, sa couleur ardente, sa poésie primitive mais intense, sa ligne surtout, les plus belles impressions de ses tableaux résident souvent en effet dans le mariage parfait d'une courbe de dos, et d'une courbe concordante de paysage.

Nul n'a su comme lui, par des chemins aux mille méandres, par des ruisseaux, des courbes, des suites superposées de champs ou des torsions de ciel d'orage, infiniser les horizons.

Et donc, en face de l'Œuvre, voici en quelques mots l'artiste.

Un très simple et très naturel, un assoiffé de jeunesse dont les yeux clairs gardent pourtant, semble-t-il, le secret d'une noire mélancolie intime. Mais avant tout un instinctif (comme la plupart des peintres d'ailleurs), instinctif au point de ne pas « savoir » mais de seulement « sentir » l'idée qui émanera du tableau en gestation.

Frédéric est tout entier semblable dans sa vie, ses goûts et ses admirations. Tout le temps qu'il peut voler à la ville, il le passe en Ardenne, à Fraiture, un petit village perdu et archaïque, où il partage la vie des paysans, ses amis, et dont il a déjà rapporté des chefs-d'œuvre : *Le Lin*, *Le Blé* et *L'Age du Paysan*, ainsi qu'un grand nombre de portraits et de scènes de mœurs campagnardes.

Son rêve même, que je dévoile avec la vague crainte d'être indiscret, serait d'y conler une vie paisible, simple et naturelle, comme celle du paysan, et, puisqu'il ne saurait se priver de son art, au point de mener leur existence totalement, presque dans le labeur, d'y peindre la nature et les êtres, cette fois sans plus aucune mesquine préoccupation de vente, d'exposition ou de critique. Il se consacrerait à orner leurs maisons. Un musée qui serait tout un village ! Fraiture-Frédéric, quoi ! Il a déjà d'ailleurs fait don à l'église de son refuge de dilection d'une *Sainte Face*

saisissante portée par des anges couronnés d'épines, et dont les traces se fleurissent de roses.

A Bruxelles, son atelier est large, inondé de lumière, et agrandi et éclairé encore par l'immense jardin qui l'entoure. Dans cette salle : des oiseaux, de vieilles petites vierges populaires, des rouets, des horloges, et un établi — il connaît le métier — des blouses, des drapeaux, mille choses d'un artistique réel, très loin du chic bohème et moyen-âge de tant d'ateliers. Comme note typique, une pendaison de squelette, cheveluré de filasse, à une traverse du toit.

Dans ses admirations, il est ardent mais resserré.

Le premier nom qui lui vient aux lèvres est Breughel, et, aussitôt après, Phidias, Memlinc, Michel-Ange, Vinci, Rembrandt. Sagement, il préfère Jordaens à Rubens.

Parmi les écrivains, un nombre très minime l'enthousiasme. Il lit d'ailleurs peu ses contemporains. Ses préférés sont Homère, Dante — que l'on sent dans *Tout est mort* — le Balzac des *Paysans*, le Zola de *La Conquête des Plassans* surtout. Il chérit Decoster et avoue Conscience. De nos prosateurs actuels, c'est Georges Eekhouf qu'il préfère, et de nos poètes, Emile Verhaeren.

Fréquemment, on a cité à sa charge qu'il ne comprenait pas les vers. Cela est vrai et triste. Mais combien il est excusable d'avoir été rebuté en sa toute sincérité par la forme trop réglée, souvent forcée du vers « esclave », lui qui en revanche aime les vers libres.

Pour ne pas le flatter, je ne cacherai pas ses deux défauts : il fait des calembours, et est décoré.

Comme historique de sa vie : l'Académie, l'atelier Portaels, l'*Essor*, la liberté.

Et le voilà tel qu'il est, nullement exagéré, jugé selon l'œuvre considérable que sa jeunesse a déjà créée ; le voilà, très jeune, très sincère, très beau, mais aussi — naturellement, puisqu'il est artiste et belge — très méconnu.

D'ailleurs qu'importe ! Frédéric n'en est pas moins le Premier des peintres belges, Artistes.

HENRI VANDEPUTTE

La Pluie

*La pluie, la pluie aux doigts verts
Mouille les feuilles jaunes des hêtres,
Et vient glisser sur les fenêtres,
Et dégoutte des toits moussus !*

*La pluie, la pluie aux lèvres roses
Tombe et fait bouillonner l'eau
De l'étang, où le roseau
Frissonne à ses baisers étranges !*

*La pluie, la pluie aux cheveux d'or
Rit au grand soleil qui décline
Et caresse, lente et fine
Les cimes de la forêt.*

ANNE THIERENS

Les Douces

Elise

*Votre rire, penché parmi vos cheveux noirs,
vos mains tièdes dormant en mes mains, — et la danse !
o brune en lilas rose, — et le doux de la danse !
votre main en ma main, parmi vos cheveux noirs !...*

*C'était un rire en moi, par le piano rêveur :
le tremblis de vos yeux avait des chansons pâles ;
et j'allais à plaisir, en le lui des opales
de votre voix, rêveuse en le piano rêveur !*

*Votre nom, sur mon cœur est gravé dans l'attente
d'un désir de vos doigts, parmi mes doigts posés...
Et le piano dira, dans ces gorges rosées,
le rire des désirs en les chemins d'attente.*

Alice

*Des yeux noirs en mon âme! — et votre voix de rose! —
et votre nom pâli, d'une sainte en des larmes!...
oh! je suis caressé dans le lui de mes larmes,
par la chanson rosée de votre voix de rose.*

*Vous êtes le matin, et le désir d'azur
aux paradis mi-clos, — et la cendre de nous,
supplieurs d'angelus en l'église, à genoux
parmi les soirs absents de nos rêves d'azur.*

*Votre nom a des voiles et des reflets clos :
il est si doux à dire, en les étoiles d'ombre!.,.
Et j'ai fermé mon sein, parmi le doux de l'ombre,
aux chansons des amours terrestres et mi-clos!*

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Histoires lunatiques

PAR HUBERT KRAINS (Lacomblez, Bruxelles.)

« Si ses lèvres se fussent penchées sur moi pour toucher mes lèvres et que ses mains, au même moment, se fussent nouées autour de mon cou pour m'étrangler, je serais mort avec le ciel dans mon cœur! »

Nous détachons cette phrase paroxysée de *Madeleine*, la pièce initiale et de plus longue haleine où se déroule le récit d'un drame si fol et puissamment étrange, que nous essaierions en vain, tant à la fois il est complexe et de contexture simple, solide, d'en donner un parfait résumé.

Les autres contes : *Un réveillon*, *Le vagabond*, *Dernière lutte*, *Les saltimbanques* et *l'Asile* ne nous semblent pas moins remarquables. Et particulièrement *l'Asile*, qui clot énigmatiquement ce volume, dont l'intérêt subtile mais superbe fait frémir l'effroi dans notre âme, et fait germer l'illuminante fleur de pitié pour la misère indicible, lamentable, palpitante ou morne.

Le style d'Hubert Krains s'est, nous semble-t-il, vivifié. Il a en effet

disciple d'Eekhoud de par nature, style, goûts et tendances, capté dans son œuvre, aux tons très ternes d'ordinaire, un peu de la vitalité puissante, intensément suggestive, de notre maître procureur.

En somme livre largement humain, bien selon nos âmes révoltées mais fraternelles, qui peint, avec vigueur, quelques côtés de la vie des gueux, des criminels et des souffrants, et fait espérer bien des choses d'Hubert Krains, ce si excellent critique de la *Société Nouvelle*.

—O—

Par les chemins

(PAUL ARDEN, chez Lacomblez)

—

Au cours de ses villégiatures, M. Arden a recueilli de petites histoires très simples, et il nous les narre avec la sincérité la plus entière. De l'intérêt? Il n'y en a pas ou presque, dans ce livre, et le talent de l'auteur n'est pas assez développé encore pour nous en faire oublier l'absence. Trois contes : *Les adieux de la saint-Pierre; la Roulotte et le Déserteur*, surtout celui-ci, sont de loin supérieurs aux autres. Mais, d'une façon générale, on peut dire qu'il y a, dans *Par les chemins*, des inhabiletés et des naïvetés étonnantes. La langue n'en est rien moins que parfaite. Quant à la Psychologie, elle n'existe pas : à peine trouve-t-on quelques légères indications de caractères. L'Unité ne s'affirme en aucune manière, de quelque côté que l'on veuille prendre l'œuvre pour l'en faire jaillir.

—O—

Vers l'âme

par VICTOR REMOUCHAMPS (collection du Réveil. Deman, Bruxelles)

—

Est-ce qu'il est, dites, un exprimé plus concret de toute notre génération accédante que ce titre « Vers l'âme » ? dites, et n'est pas « vers l'âme » que va la vie intime de tous les artistes d'aujourd'hui... — aussi bien que leur vie altruiste et intense va vers le bonheur universel et compaternel vers l'âme!.. Cela fait rêver, espérer, et craindre devant la tâche énorme qu'assuma le poète en tâchant de l'exprimer. A cette tâche, vraiment, M. Remouchamps a manqué.

Certes, il nous a dit des choses pures et ingénues. Il a résumé en des phrases, — certaines — dont la mélodie fait parfois croire à une énigmatique versification, la toute pureté des vérités qui seulement

aujourd'hui, si simples mais si difficiles à saisir, se dévoient à nos pensées rajeunies.

Certes voici des phrases qui chantent selon le vrai : *Nous pourrions écrire un chef-d'œuvre rien qu'à dire une rose; un chef-d'œuvre immense, immense comme tout, car l'âme qui saurait savoir une rose vaut un monde...* ou bien : *Je sens que toute vie est grave ... Et je marche comme en tremblant, pour ne rien anéantir*

ou encor : *Pour comprendre, il faudrait être l'objet même. L'identification — cet impossible rêve — est la seule conscience possible.* enfin : *Splendeur! Splendeur! Être enfant avec des sagesse de vieillard!* Certes tout ? cela est vrai, et il y a du vrai tout au long du livre, comme des paillements de soleil sur un marais mélancolique.

Mais — le mais est énorme — le livre me semble faux, ou, pour le moins lamentablement dubitatif. L'auteur est un affolé. Sa marche titube vers la clarté qu'il veut atteindre pour la faire rayonner sur nous. Il doute! Il doute! Et c'est effrayamment! Il doute! Au point de ne plus rien savoir, au point de vanter la vie vraie, comme le seul bien, après nous avoir louangé le Mensonge et l'Illusion comme les seules réalités. Tout son livre n'est qu'un doute, presque une obscurité, si j'étais méchant je dirais même parfois que l'âme de M. Remouchamps (il est vrai que : « *Son âme s'exaspère de n'être pas son âme!* ») bredouille en s'exprimant.

Ah ! au lieu de la route, largement montrée, tracée claire, en plein soleil (ou en pleines ténèbres, peu importe, puisque aux yeux de l'âme elles sont parfois plus lumineuses que les midis), ah ! au lieu du chemin direct et beau que montrerait un croyant de sa propre idée, c'est un méandre infini que M. Remouchamps veut nous faire suivre, par des ombres, des terreurs, des désespoirs, du soleil aussi, mais pour aboutir en somme à la stagnation pitoyable du Doute !

Ah ! encore, que l'auteur se méfie des allures prophétiques, et des paysages évoqués conventionnellement, mais surtout qu'il se souvienne de ses propres verbes : *Et ta Route sera divine, si ta candeur le sait vouloir.*

—O—

Au Royaume d'Eve

(Par EUGÈNE SOUBEYRE, chez EDMOND GIRARD, Paris.)

En vers, parfois parnassiens à l'excès, parfois trop libres, mais généralement beaux, sonores, très essorés, toute une jeunesse amoureuse se propose en ce livre.

L'Enfance est timide, rêveuse; on y parle de fée, de communiants et d'aïeules. Ces dernières sont évoquées dans la Psyché antique où elles se sont mirées jadis, et cette pièce, dédiée — évidemment ! — à Henri de Regnier, me semble la meilleure du volume.

Puis vient Hélène, la première amante, celle qui lui paraît personnifier l'amour. Il la chante triomphalement, tout à la joie de la sentir près de lui, et, le matin, alors que

Des parfums de lilas montent de sa chemise,

il s'enivre doucement d'elle, comme d'un rêve. Mais l'adieu arrive et il souffre. Il relit des lettres, il respire de vieux mimosas.

Voici qu'apparaît la reine Stupra, la nouvelle amoureuse. L'Idylle recommence, plus grave, plus mélancolique. Il se laisse aller, maintenant :

Je sentais dériver l'esquif lent de mon âme.

Il demande pardon pour des offenses imaginaires, il a le spleen, il est abattu. Et puis la séparation se fait encore, et il se résout à oublier.

Je reviens des sources d'amour et vais aux mers d'oubli !

Désormais, le jardin de son âme est dévasté : Il le parcourt, et n'y découvre que des aubes cruelles, des mensonges, des fleurs malades, des mirages et des mirages encore. Il va donc le quitter et marche derechef :

Vers l'idéal palais de la grande nuit noire.

Et il fait ses adieux :

Partons, partons mon cœur.

Ne nous attardons pas aux baisers près des ports,

C'est assez de tristesse et d'espérances morts,

Partons, partons mon cœur.

Enfin, comme synthèse de l'œuvre, vient un poème : la Tristesse de Roger.

Le chevalier, après la conviction acquise de l'infidélité d'Angélique, supporte d'horribles jours de combats, d'étonnement, naïf devant la cruauté du sort, et, finalement, se cloître dans l'orgueil, croyant :

..... connaître son cœur, la vie et l'amertume.

J'espère que M. Soubeyre va l'imiter, et que, dans son prochain livre, nous trouverons plus joyeux, plus jeune et plus personnel.

L'ART JEUNE.

CHOSSES

Fable à la *Vieille Belgique*.

Il était une fois un grand poète et une petite Direction. Or, la petite Direction voulut faire croire à tous qu'elle était grande et que le grand poète était petit.

Mais on rit d'elle.

Morale : Elle n'est pas contente la petite Direction.

Pour M. Ivan Gilkin.

Mille mercis pour votre avertissement — nostalgique? — La pièce est très bien, très bien quoiqu'elle ne vaille pas l'ode à Albert Chapeaux, mais enfin, je ne suis pas jaloux. J'avais commencé une réponse en vers :

Méfiez-vous, Ivan, du ramollissement

Votre vers flatulent et fade

et qui sue, à plein pied, un vaste embêtement

N'est que bouillie et marmelade.

Mais en donnant la copie à l'imprimeur, j'ai pensé soudain que ce ne serait pas gentil pour vous qui vous êtes toujours montré si aimable envers moi. Aussi bien me suis-je ravisé. J'ajoutais encore que vous me sembliez quelque peu fatigué, qu'il vous fallait prendre du repos et que votre excès de zèle à remplir les pages de la *Jeune Belgique* allait compromettre votre santé, etc., etc. Eh! vrai! Je crois que j'ai bien fait en gardant pour moi toutes ces petites choses pénibles à dire et même à s'entendre dire.

Votre tout dévoué,

ANDRÉ RUIJTERS

Le Salon annuel des BEAUX-ARTS est, comme toujours, la réunion académique de tous les *peintres*, vieux, nuls ou admis, et nous ne comprenons pas comment viennent s'y fourvoyer de purs artistes, tels que Giovanni Segantini (d'une vérité très originale et belle), Frédéric, Klinger, Heymans, Stevenson et Dillens, dont la *Tête d'enfant* est vraiment délicieuse.

Il paraît que c'est Monsieur José Hennebicq l'imbécile auquel nous avons fait allusion, le mois dernier, dans une note de nos *Choses*. En effet, il l'annonce très fièrement dans le récent numéro des *Pages d'Art et de Science*, en même temps qu'il réclame la paternité de sa « have ». Eh! oui! Nous traitons d'imbéciles, non ceux qui attaquent la Libre Esthétique, mais ceux qui, à la Française, démolissent une exposition, c'est-à-dire le labeur d'une centaine d'hommes suant pendant un an de leur âme et de leurs doigts, par une seule, légère et quelconque plaisanterie; sans même tenir compte des artistes réels qui la résument et synthétisent sa tendance. Imbécile avec Mirbeau! Soit! et de grand cœur. Mirbeau vient, ces jours-ci, de se prouver cuistre colossal et bêtement envieux. Imbécile avec Levêque! Ah! Non! Ce dernier protestera. Car s'il est, en effet, honorable pour M. Hennebicq d'être de l'avis de Levêque (or ils ne sont pas du même avis) il n'est pas du tout glorieux pour Levêque d'être de l'avis de M. Hennebicq. Il y a là une nuance très appréciable.

L'*Art Jeune* rachèterait au prix fort son n° 3 (mars) épuisé.

A LIRE : au *Réveil* du Sérasquier, du Vanlerberghe et du Verhaeren ; à l'*Ermitage*, du Kaln ; à la *Plume*, 1^{er} numéro d'avril : un article de Vielé Griffin, juste appréciation de l'Art belge actuel, et l'un des plus beaux poèmes d'Emile Verhaeren : *La Mort de la Plaine* ; 2^e numéro d'avril : *Oscar Wilde*, page originale et largement pensée de Louis Lormel ; à l'*Art Moderne* : sur les *nouvelles acquisitions* du musée, des vérités éinglantes, subtilement dites, et qui devraient être lues par tous ; au *Rêve et l'Idée* : Le *Sphynx*, prose splendide et débordante de poésie — comme toujours — de Saint George le Bouhelier ; enfin à la *Libre Critique* conte très délicieux de Blanche Rousseau ; à la *Lutte* (foetus récent), une page sincère et émue de Robert Halloys, et au *Cornélien Moderne*, les annonces —

Pour la *Vieille Belgique*, notre prédiction s'est réalisée. Il n'y a plus personne. Nous voyons en effet au sommaire : des *Odelettes gâtennes* (!?) d'Ivan Gilkin, un article d'Ivan Gilkin, un second article d'Ivan Gilkin, un 3^e article, signé : la jeune Belgique (d'Ivan Gilkin sans doute), et un memento (d'Ivan Gilkin probablement). Gilkin, Gilkin, Gilkin, Gilkin, Gilkin... Voilà au moins un directeur actif et dévoué... — A propos nous serions curieux de connaître l'opinion de M. Gilkin (qui s'occupe tant de générescence) sur M. Wilde — (Il est bien entendu que nous ne nous permettons pas de personnalités).

GRANDE MAISON DE BLANC

La plus importante de l'Europe

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

—o) BRUXELLES (o—

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre et de l'État indépendant du Congo

TOILES — MOUCHOIRS Linge de Table	Lingerie, Trousseaux, Layettes BRODBRIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTÉ	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys
Calicots, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flan. lle, Caleçons sur mesure	FOULARDS, GANTERIE
Cretonne pour Ameublement	Faux-cols, Manchettes et Cravates en tous genres	SPÉCIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatism.

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre **Catalogue Général**, qui est envoyé **gratuitement**.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de Belgique. --- Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. L'Entrée des Magasins est toujours libre,
on peut toujours se renseigner sans acheter.

CONTINUATION DE L'EXPOSITION ET DE LA GRANDE MISE EN VENTE DES NOMBREUSES OCCASIONS

Les Dames qui n'auraient pas reçu le CATALOGUE sont priées de bien vouloir en faire la demande.

Comptoir spécial d'articles pour la 1^{re} communion, pour jeunes filles et jeunes gens.

L'art Jeune

(STELLA)

SOMMAIRE

Vers.	HENRI DE REGNIER
Le rivage enchanté	EUGÈNE DE MOLDER
En aimant.	GEORGES RENCY
La vie est belle de bel espoir	ANDRÉ RUYTERS
Au port	JEAN DELVILLE
Dans le noir.	BLANCHE ROUSSEAU
Selon ma prière	ARTHUR TOISOUL
Le soir beau.	HENRI VAN DE PUTTE
Les livres : L'ÂME EN EXIL, de Georges Marlow; UN CHANT DANS L'OMBRE, de Fernand Severin; DIALOGUE ENTRE NOUS, de Jean Delville	L'ART JEUNE

Ce numéro, fr. 0.60.

15 juin 1895.

1^{re} ANNÉE, N^o 6.

L'Art Jeune est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, exposer ou défendre des idées.
L'Art Jeune est aux artistes.

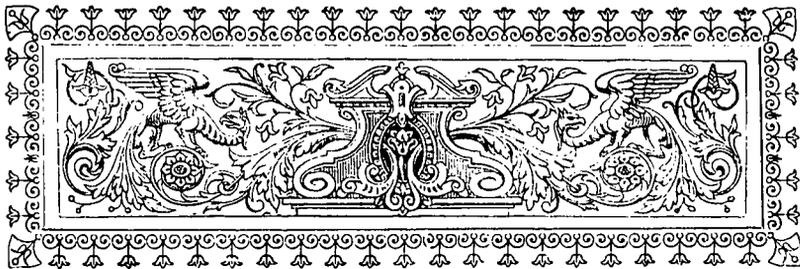
Adresser manuscrits à *l'Art Jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles; revues et livres à ARTHUR TOISOUL, 37, rue Vauthier.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

ABONNEMENTS :

Belgique, 5 francs. Le numéro, 60 centimes. Etranger, 6 francs.

31, RUE DES PAROISSIENS, BRUXELLES



VERS

Ta vie est vieille de toutes ses heures !

*L'heure d'enfance avec son rire clair
A travers les branches des jardins et l'aurore,
Celle d'après, avec sa voix haute et sonore,
Et ses mains tièdes sur ta chair,
Celle d'ensuite, grave et belle encore,
Et l'autre, avec à ton oreille et triste son rire amer
Qui dit l'heure enfantine et l'autre rire clair
Elle folle et lui lointain et mort.*

Toutes les heures sont vieilles de ta vie !

*Ta vie avec l'aurore et toutes deux passées,
Ta vie avec le jour ardente et radieuse,
Le soir pâle aux souriantes lèvres encore et déjà lassées
Et la nuit morne et son sursaut d'anxieuse
Aux tristes pensées
Qui s'éveillent et disent que les heures sont passées.*

HENRI DE RÉGNIER.

Le rivage enchanté.



PENDANT ce récit, la barque n'avait cessé de voguer, et l'île de granit rouge avait disparu aux yeux des voyageurs.

La mer laissait la lumière pénétrer dans son sein où l'on apercevait, caressées par un très lent remous, des végétations argentées, entre les rameaux desquelles les poissons se jouaient. Par places, ces plantes marines déroulaient, à la surface azurée des flots, des banderolles et des lianes, comme pour témoigner sans doute des fêtes qui se donnent aux fonds des ondes, entre sirènes, dans la clarté pâle et lunaire du jour descendu dans la mer.

A d'autres endroits la barque glissait au-dessus de bancs de corail, dont les reflets rouges mettaient comme des gouttes de sang dans la vague, ou bien c'était, dressé des profondeurs, quelque banc de sable jaunissant mollement le tapis bleu des flots.

Il régnait aussi une grande variété d'aspects dans cet océan divin. Son infini se vêtait de splendeurs multicolores. Décor à la fois suave et resplendissant ! On eût dit qu'il y avait de la soie jetée au loin dans la plaine liquide. Le charme d'un beau jour d'avril s'était fondu dans ces ondes chatoyantes, où les écumes paraissaient être des aubépines volées aux haies de beaux jardins.

Tout à coup l'ange, qui tenait toujours le gouvernail, se pencha et, avec un sourire, s'écria :

— Terre ! Terre !

Saint Nicolas regarda attentivement l'horizon. Saint Fridolin, de son doigt maigre, lui désigna une ligne plus sombre, sous le ciel, et qui paraissait un nuage prêt à se lever.

— Monsieur, c'est votre empire, dit-il.

La barque, à une manœuvre de l'ange, redoubla de vitesse. Son sillage laissait derrière elle comme de mouvants jeux de grandes plumes nacrées qui s'élargissaient en vastes éventails avant de se dissoudre dans l'eau.

(1) Fragment d'un volume en préparation : *Le Royaume authentique du grand Saint Nicolas décrit pour les petits enfants.*

Mais peu à peu le nuage qu'indiquait Fridolin prit des teintes plus vives et se dessina plus nettement. Avec beaucoup d'attention on pouvait y distinguer des tours et des clochers. La terre émergeait lentement de l'océan d'azur. Des oiseaux de paradis vinrent plus nombreux voler autour de l'embarcation, très affairés, étourdis dans le ciel, qu'ils enjollaient des mille traits de leurs caprices.

Devant le continent promis à Saint Nicolas, quelques voiles cinglaient en sens divers, très blanches. Elles glissaient, rapides, s'entrecroisaient, se penchaient, gonflées, sur l'eau, s'élevaient ou s'affaissaient au gré de pilotes invisibles.

La brise apportait par instants des sons de barcarolles, mêlés à des parfums de roses ou d'amandiers.

Les voyageurs parvinrent bientôt aux premières barques, qui avaient des proues et des poupes dorées. Elles étaient montées par des anges qui y faisaient de la musique.

Et, derrière elles, la côte parut dans toute sa splendeur.

Le printemps, l'été et l'automne se mêlaient dans les bois et les bosquets qui se miraient dans l'eau, car à côté de grands ormes ou de hêtres aux tons de cuivre et de bronze, des cerisiers et des pommiers étaient couverts de bouquets blancs, tandis que des orangers arboraient plus loin toutes les richesses de leurs fruits vermeils. C'était comme un grand parc d'or, fleuri de roses.

Toutes ces saisons réunies sur la côte étonnèrent Saint Nicolas, qui parla de l'étrange beauté d'une rive pareille.

— Monsieur, dit Saint Fridolin, ici, comme il fait toujours doux et chaud, les arbres, aussitôt leurs fruits cueillis, se reprennent à fleurir, et, comme tout est éternel, ils ne meurent jamais. On ne sait donc pas quand ils ont poussé, ni quand leur magnifique verdure a jailli pour la première fois. Toujours vous trouverez des feuilles fraîches, des tulipes épanouies, des fraises en pleine saveur. C'est un paysage de perpétuelle jeunesse, dans lequel nous entrerons bientôt.

Mais ils voguaient déjà au beau milieu de la flottille aux voiles blanches.

Les anges musiciens qui s'y trouvaient, souriants comme des fils de l'Aurore, jouaient sur des flûtes d'ivoire, dont ils tiraient des sons riches et doux comme la matière de leur instrument. D'autres faisaient vibrer des cordes de violons sous des archets câlins. Et ils paraissaient, pour leur art, s'inspirer de la seule féerie du ciel et du pays.

— Bonjour, gentils musiciens! murmurait Saint Nicolas.

Et il bénissait les voiles, les ailes blanches et les figures roses qui glissaient sur des barques d'or.

Mais le rivage se découvrait de plus en plus. Au-dessus des massifs d'arbres on apercevait des tours, des clochetons, des toits de maisons. Quelques sons de carillons venaient, par instants, se noyer dans la mer. Une légère frange d'écume ourlait l'herbe du bord.

Bientôt les voyageurs entrèrent dans un chenal, bordé de berges semées de marguerites. Des mouettes, ces éternelles et bonnes compagnes des traversées maritimes, y venaient picorer, en décrivant de larges envolées.

Tout au fond du chenal, on découvrait une petite ville, avec un fouillis de pignons rouges, des tourelles d'hôtels, une grosse tour de cathédrale. Cette mignonne cité brillait comme une proue de bateau bien goudronnée et clinquante de belles cuivrieres. Les maisons étaient de toutes sortes de couleurs; souriantes et propres, elles paraissaient être les servantes aux clairs tabliers du haut beffroi qui portait, comme des colliers d'aigrettes, mille piquantes gargouilles.

Sur le quai du port était rassemblée une foule étrange et bariolée, comme on n'en voit pas sur la terre.

— Monsieur, ce sont vos sujets qui vous attendent, dit Fridolin à Saint Nicolas.

Toutes les embarcations montées par les anges qui faisaient de la musique avaient suivi le grand saint et continuaient leur concert. Cela mettait une gaie flottille entre les berges et bientôt on put voir qu'on avait arboré des drapeaux sur les tours de la ville et à toutes les façades.

EUGÈNE DEMOLDER.



EN AIMANT

A MAX ELSKAMP.

I

*Les amants sont venus se conter des histoires
au bord des bois verdis en renouveau d'espoir,
et le parfum très doux des baisers s'est enclos*

*au murmure des vents dans les blés, sur les eaux.
Ah! payenne, et payenne, et toujours belle joie,
payenne joie d'aimer, de se sentir vivant!
Voici la suite lente, en écheveau de soie,
des magiques rayons que l'on croirait enfants,
tant leur lumière est vaste, éternelle et profonde,
d'un immense rayon qui cerclerait le monde!*

II

*Des chants de lentes voix s'éparpillent dans l'air :
c'est l'heure attendrissante et chantante du soir.
Autour de nous, la terre est noire :
regardons là-haut : le ciel est clair.*

*Des chants de lentes voix éperdûment perlés
disent la joie du crépuscule incendié,
incendié de sang, incendié d'amour,
avec la toute-ardeur, en coup d'apothéose,
d'un soleil grandiose,
qui rougit, et rougit, et rougit toujours.*

*Plus haut, le ciel est clair, le ciel est pur
comme un regard d'enfant qui le regarderait.
Plus haut, le ciel est pur et tout d'azur,
et d'un azur si pâle et si muet,
qu'un rêve très lointain nous vient en les prunelles.*

Et baise-moi, aime-moi, Belle!...

III

*Ce soir est d'amertume un peu trop contenue.
Il faudrait voir à rire, ou, par très longs sanglots,
dire sa peur de l'heure, pourtant bien venue,
de ces baisers qui font courir des frissons dans le dos.*

*Il est, dans ce jardin autour de nous çpars,
une fleur, je ne sais laquelle et comment faite,
qui, de sa voix puissante autant qu'elle est muette,
ferait plus doux nos cœurs et plus doux nos regards.*

*Et la chercher serait l'impossible accalmie
dans l'ardeur éperdue et folle de nos joies.
Peut-être serions-nous plus purs, ô mon amie,
à sentir sous nos doigts ses pétales de soie ?*

*Voudrais-tu te lever et venir à mon bras,
vers le pan de ciel bleu tombant dans cette allée?
Ne sens-tu pas la fleur ? Oh ! dis, elle est là-bas,
dans cette ombre violette, un peu gauche et tremblée...*

*Et c'est le Paradou qui murmure autour d'elle
l'appel à l'harmonie, à la douceur, à la langueur :
mais nous sommes trop las pour aller jusqu'à elle :
mourons donc de sentir battre trop fort nos cœurs...*

GEORGES RENCY.



La vie est belle de bel espoir. ⁽¹⁾

Journée finie, après écritures faites et numérations pénibles élaborées au long des livres mornes, tâche terminée après " au revoir „ dit aux amis, après avoir déglué ses doigts de la poisseuse sueur de son travail, Georges quittait le bureau et s'en allait vers la rue, vers le tumulte et la bruyance de la rue, s'en allait, pieds sonnants, de la joie aux lèvres, vers le petit coin choisi où, Elle, l'aimée, le rêve amoureux de son âme l'attendait. Autour de lui des gens pressés couraient et se bousculaient; des fiacres passaient lourds et tapageurs. Toute une men-

(1) Fragment de *Un mois*, roman à paraître prochainement.

songère et factice animation faisait, entre les maisons, mousser son écume de bruit. Georges n'entendait rien et ne voulait voir, et même la jeune beauté des femmes n'allumait rien dans son regard. A l'heure précise du rendez-vous, délicieuse et charmante, il la voyait venir.

Oh! délicieuse et charmante dans le manteau mi-long, qui serrant sa taille s'évasait au gré courbe de ses hanches. Oh! délicieuse et charmante avec ses jupes molles, modelant les formes de la jambe et du genou, avec son petit chapeau soyeux et ailé qui reposait, légèrement, sur son front, au-dessus des boucles, que virginalemeut elle écrasait en bandeaux et onduait vers les tempes. Oh! délicieuse et charmante avec sa voilette noire, dont, au hasard, les mouches épaisses lui signaient les joues. Oh! l'aimée! Et le sourire ineffable qui plissait ses lèvres! Oh! l'aimée! l'aimée! et le salut gracieux de sa bouche. — " Bonjour! mon Mien! „ — Lui, toujours ébloui, comme si c'était le premier rendez-vous qu'elle accordait, répondait : — " Bonjour, Mienne! „ — Et alors, côte à côte, harmonisant leur marche, rythmant leurs pas d'un souple et identique mouvement, côte à côte, épaule contre bras, tout entiers au bonheur de se revoir, de se sentir et de se toucher, ils s'en allaient, repartaient parmi la foule, par les rues vastes, obstruées, traversées en tous sens de vaines galopades et de hâtes futiles.

Et c'était des — " Tu m'aimes, dis? „ — des — " Qu'as-tu fait de neuf depuis hier? „ — des — " Comment vas-tu? „ — Et des " cher „ et des " mienne „ et toutes les caresses des mots, et toute la tendresse des phrases et toute l'exubérance heureuse et gaie de leurs printemps.

Isolés dans leur affection, ils passaient au travers de la multitude, et désintéressés, ils franchissaient les rues et les trottoirs sans que rien d'extérieur les touchât, sans que rien pût distraire un peu de leur jalouse attention. Ce jour, comme câline et riieuse elle l'interrogeait, Hélène remarqua qu'un souci se tapissait dans les yeux de Georges. Etonnée, elle voulut savoir. — Dis, Mien, à quoi penses-tu? Qu'as-tu donc? Tu n'es plus si à moi! aujourd'hui?

— C'est vrai, Hélène... C'est vrai... Oh! Tiens. Ecoute... Hier... J'ai rêvé...

— Un rêve!... Un rêve fait tant que ça sur toi?...

— Oh! Ecoute... moi... Mienne... C'est un rêve... avec du désordre et sans équilibre comme tous les rêves. Mais il m'a tellement ému que je me sens tout autre... Je sens en moi... quelque chose de neuf... qui est bon... oh! si bon... Tiens! cette nuit... donc j'ai rêvé. D'abord des choses vagues dont je ne me souviens plus même... et puis voici que brusquement je me suis trouvé avec un petit enfant sur les bras. Et je savais

que c'était mon fils et que c'était toi, Hélène, qui me l'avait donné. Et j'étais tellement heureux que follement, en le regardant, je riais ! Était-il beau ? Était-il laid ? Je n'en sais rien... Et d'ailleurs qu'est-ce que cela fait ça ?... Il était à moi... n'est-ce pas ? Et alors ! Et je le portai à Mère et triomphalement je criai : — “ Vous voyez bien que c'est mon enfant, il n'a rien dit encor, il n'a pas pleuré ! „ (Oh ! c'est naïf, n'est-ce pas, Hélène). En effet, il n'avait pas encore geint... ni ouvert la bouche... Ce qu'on me répondit... Je ne sais pas !... J'ai alors couché mon fils dans un lit, je l'ai emmailloté dans des couvertures et je l'ai contemplé qui s'endormait.

— Et c'est tout. Mais je ne vois rien d'extraordinaire à ça !

— Eh non ! Il n'y a rien d'extraordinaire. Mais dans mon cœur il y a quelque chose de neuf. Je t'assure, Mienne, j'ai eu, cette nuit, comme par une révélation, le sentiment profond de la paternité... Auparavant, je t'aimais d'un amour passionné et aveugle... Je ne voyais rien au delà de ton corps. Je ne voyais que toi, ma Mienne, mon Hélène... Je n'étais qu'amant... Tes lèvres ne savaient que baiser... Ta poitrine, oh ! Je ne concevais pas ! Je ne concevais pas tout cela... Il y a dans ton être un usage autre... Tu n'es pas qu'un instrument de jouissance... Oh ! si tu savais quel respect religieux j'éprouve pour toi... Dis, dis ? Tu me comprends ?...

Elle sourit un peu. — Mais non ! Pas beaucoup ! Tu es si drôle... Si tu pouvais te voir... Tu es tellement exalté !...

En effet, ses yeux ardaient, semblaient flotter dans une lumière surnaturelle, sa voix vibrante martelait étrangement les mots. Et ses joues se rosissaient d'émotion. Il reprit. — “ Et bien, Mienne ? Cette nuit, j'ai compris ce que c'était... être père ! Oh ! quand j'avais cet enfant près de moi... Mais rien au monde ne m'inquiétait plus... Toi-même... tu étais tout entière résorbée en cette petite existence... Oh ! cet enfant ! Il était à moi... à moi seul... et j'avais un orgueil incroyable à me dire que nul ne pouvait élever de droit sur lui ! J'avais pour lui un amour immense et profondément calme... Tiens... ne ris pas, comprends moi bien... L'amour que j'avais pour lui... c'était comme l'atmosphère religieuse et parfumée d'une grande église... vers le soir... „

Juvénilement, elle éclata de rire.

— Mais, pauvre, qu'est-ce que tu as donc ?

— Non, Hélène, ne ris pas. Ne ne te moque pas... Oh ! avoir un enfant... un enfant à soi... que ce doit être bon !... Voir un petit être devant soi et pouvoir se dire... Ça, c'est ma chair... c'est mon sang... et sa voix, c'est la mienne et son âme c'est moi qui l'ai faite... Oh !

Hélène... Un enfant de toi... Un enfant où tu te prolongerais... qui serait l'incarnation vivante de notre amour. Oh! Hélène, as-tu déjà pensé à cela...

Elle ne répondit pas. Ses yeux réfléchissaient.

— Hélène... Un enfant! Mais cette idée me fait vibrer jusqu'au plus profond de mon être! Oh! Je me sens autre! Il y a dans moi quelque chose de neuf... Je me sens plus homme... il y a une idée nouvelle dans mon cœur... Oh! être père! Et tu ne saurais croire quel respect j'ai pour toi... pour toi qui, un jour, me donneras cet enfant de mon rêve... Et as-tu jamais pensé! Quel miracle! Quel superbe miracle! Faire un être... Créer un homme! Oh! que c'est étrange! que c'est étrange! Non, l'on ne comprend pas ça... Et puis, en une fois, brusquement, cela vous vient... cela vous inonde... cela vous pénètre... Si tu savais combien je suis bouleversé! Un enfant... Hélène... Un enfant qui serait l'âme même de notre amour...

— Tais-toi! Tais-toi, fit-elle. Laisse-moi penser... Tu dis des mots!

— Des mots! Des mots! Mais les mots ont leur âme aussi... Oh! nous autres artistes, parce que nous écrivons, on croit que nous ne sommes plus sincères... on nous prend pour des virtuoses... Non... Non... Mienne, je ne déclame pas... Non, les mots ne mentent pas... Ils disent vrai. Ils vivent aussi... eux... Tout vit!... Oh! je vois de la vie tout autour de moi... Il fait printemps dans ma tête... Je comprends... à présent, des choses dont jamais même je n'avais soupçonné l'existence... Oh! la vie... que c'est beau avec toutes ces avenues d'espoir vers l'avenir... Oh! la vie! Et l'amour! Et toi... ma Mienne... Et toi... mon Hélène aimée...

Un silence s'approfondit, austère.

Mais soudain, d'un brusque éclat, il recommença :

— Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir comment je t'aime maintenant... Il y a quelque chose de sacré dans ce que je sens pour toi... Hélène!... Toi! mère!... Oh! mère, Hélène! Que c'est beau... Que c'est beau faire de la vie... de la vie qu'on aime et qui vous aime... Oh! Et de l'amour dans tout! Et quelle force l'on se devine pour marcher en avant, pour bondir, pour lutter... pour vaincre... Et quelle jeunesse! Oh! nous sommes jeunes, extraordinairement jeunes... Sens-tu, dis?...

Le regard à terre, elle ne répondit pas.

Et lui, la dévisagea ardemment longtemps. Une intuition irrésistible et douce lui soufflait au cœur qu'elle *comprenait* et qu'en elle, comme en lui, s'éveillait la chose si belle et inconnue, le mystère révélé et nouveau. Et il était heureux, sereinement, infiniment heu-

reux, et comme, levant le front, elle allait parler, il lui prit le bras et extasié, avec la douceur d'un soupir, il murmura : " Oh! Tais-toi! Tais-toi! Je t'en prie... „

ANDRÉ RUIJTERS.

—*—

AU PORT

A HENRI VANDEPUTTE.

*Depuis longtemps l'aurore a vu la flotte épique
partir comme un adieu jeté sur le passé;
vers les mondes nouveaux le fleuve a dispersé
le souffle aventureux de sa houle héroïque.*

*Depuis longtemps la nuit a vu d'un œil lassé
revenir dans le port en nouant leurs amarres,
sous les miroitements sinistres des vieux phares,
les navires muets comme un orgueil blessé.*

*Mais, toujours exaltés de mirage et de lutte,
les marins orgueilleux, dans leurs rêves de brute,
lançant vers l'inconnu les lourds vaisseaux de fer,*

*gardent l'illusion éblouie et profonde
de naviguer, un soir, très loin de notre monde,
au fond des grands soleils féériques de la mer!*

JEAN DELVILLE.



DANS LE NOIR

Quelques coups tintèrent à la pendule et moururent dans le silence de la chambre. Une des deux femmes leva la tête. Déjà l'ombre emplissait les angles et dans le coin, où une statue de plâtre étendait un bras impérieux, rien ne se laissait distinguer des choses sinon ce bras et, plus indécise, la forme du corps svelte. La femme se pencha avec un geste d'étonnement :

— Déjà neuf heures ? mais il est grand temps que je parte !

— Laisse donc ! dit l'autre, c'est huit heures et non neuf. Vois comme il fait clair encore.

— Non. La nuit entre.

Le dernier mot les mit mal à l'aise sans qu'elles sussent pourquoi. La nuit entrait vraiment, par toutes les ouvertures. Il y en avait de venue par la porte, et d'autre attendait dehors, au seuil qui s'effaçait, et d'autre derrière les vitres des fenêtres. Mais celle de l'intérieur était plus noire et plus sinistre, aussi plus silencieuse et plus implacable. La seconde femme eut un léger frisson.

— Pourquoi nous taisons-nous ? dit-elle ; causons : Il me semble que nous avons peur.

— Peur ? Et de quoi ?

Elles s'efforcèrent de rire, mais le bras immobile arrêta leur feinte. Il désignait quelque chose, derrière elles... quelque chose derrière le canapé où elles étaient assises !... Elles songeaient à cela sans oser bouger. Mais des charbons bruissèrent et une longue flamme jaune jaillit du foyer. Cela leur donna de l'audace.

— Du feu ! dit la première, tu n'as pas honte de faire du feu en juin ?

— Le jour était froid.

— Oui, froid.

Encore elles furent gênées ; toutes leurs paroles prenaient, dans le noir, un caractère mystérieux et profond. La nuit, la peur, le froid, et, maintenant, quel était le sujet terrible où elles allaient marcher ? Elles attendaient, dans une muette appréhension ; sur leurs genoux, leurs mains étaient comme des mains mortes.

Alors, sentant s'éveiller en elle le souvenir de nuits lugubres, la première fut contrainte à parler, sachant bien que, de ses paroles, elles auraient de la terreur et de la tristesse plus encore.

— J'ai parfois, dit-elle, des songes bien étranges.

— Quels songes?

L'autre s'était rapprochée — leurs têtes se frôlaient — elle avait peur, mais elle voulait savoir, et elle voulait savoir à dessein, pour avoir plus peur ; elle regarda tout autour d'elle : les lourdes portières semblaient cacher quelqu'un.

— Quels songes?

— Des songes ainsi :

“ J'ai passé la soirée chez une amie ; maintenant il fait noir, complètement noir et je m'en retourne. Je suis dans la rue — la rue toute noire. — Personne n'a offert de me reconduire ; je suis seule ; mais je pense : Je connais le chemin ; il y a encore du monde dans les rues... Que peut-il m'arriver ? Je pense ainsi, mais je suis mal à l'aise, et je m'en vais en marchant vite. „

Elle s'arrêta un instant. L'autre lui serrait le bras. Toutes deux frémirent.

“ Je m'en vais donc en marchant vite, et je vais ainsi pendant longtemps, je ne sais pas combien de temps, mais c'est très long ! Je vais, sans regarder à droite ni à gauche ; je ne rencontre personne : Je suis toute seule dans la nuit noire.

„ Tout à coup, je vois que je me suis perdue, et j'ai peur. Tu connais la peur de rêve ! une main qui vous serre la gorge et le cœur. Mes yeux dansent, ils ne savent pas regarder... A la fin, je vois devant moi. Toute la ville est devant moi, dans une lueur jaune, pourtant il n'y a pas de lune, il n'y a pas d'étoiles ; le chemin où je marche est dans la nuit. Et ce n'est pas une rue, ce n'est pas non plus dans la campagne : on dirait un chemin suspendu, ou bien dans une plaine qui ne finirait pas. Je vois donc la ville devant moi : Elle dort, je sais et je sens que tout dort dans la ville, tout, tout, tout ; cela m'angoisse. Soudain, j'aperçois près de moi la porte ouverte d'une grange. „

Une seconde pause survint... Peut-être la femme cherchait dans ses souvenirs : elle avait, maintenant, l'allure bizarre d'une somnambule. L'autre sentait son cœur battre à coups sourds. L'ombre étant plus épaisse, elles ne distinguaient plus leurs visages.

— Seulement la porte ouverte ?

“ Non. Sur le seuil il y a un homme : C'est un paysan, il est déjà vieux. Il a un bonnet blanc et une chemise de flanelle blanche. Il ne me regarde pas. Je me dis : Voilà le danger : c'est cet homme que je dois éviter ; et, pensant ainsi, je vais droit à lui, et je lui demande de me loger dans sa grange. „

— Pourquoi ?

“ — Est-ce que je sais ! C'est un rêve. „ — La voix de la femme s'endormit. — “ Je lui demande donc cela et alors il me regarde : il a des yeux gris brillants, et si méchants que je tombe à genoux. Il me regarde à genoux, et il y a autour de nous une solitude effroyable; il ne me parle pas; il me regarde toujours, puis il rentre dans la grange et ferme la porte.

„ Il est rentré, il a fermé la porte, pourtant j'ai plus peur que jamais, et de lui. Je veux crier : je ne sais pas. Je sens que je dois fuir, et je me couche à la porte de la grange : j'attends qu'il revienne. „

La femme se tut. Une plénitude d'angoisse emplît la chambre. La statue avait sombré dans les ténèbres, mais son bras tendu — à présent gris et vapoureux — implacablement désignait derrière elles quelque chose de caché. Et tous les songes des nuits mauvaises, avec l'horreur des jours mauvais, roulaient par la salle en vagues silencieuses. Les femmes se prirent les mains et les rejetèrent, n'étant pas sûres que ce fut leurs mains, s'épouvantant de les sentir si froides...

Tout à coup, au milieu des ténèbres énormes, un cri strident :

— J'ai peur!

— Chérie, tais-toi. Des doigts glacés se saisirent en tremblant. C'est fini! Je me suis éveillée : ce n'était qu'un rêve, un rêve!

— Oh! les rêves! Moi aussi j'en ai, des rêves!

Elle se rapproche encore, et celle qui avait raconté la sentait comme une barre de fer...

— Oui, j'en ai aussi! — Dis-moi, as-tu jamais aimé quelqu'un? Quelqu'un de mort maintenant?

— De mort?

Leurs dents claquaient...

— Oui, oui, oui, mort!

La nuit, parfois, je me trouve au chevet de *son* lit; *Il* est bien malade; je sais qu'*Il* est déjà mort une fois et qu'*Il* mourra encore dans quelques instants. Je crie : — “ Chéri! Chéri! m'aimes-tu! me pardonnes-tu? „ *Il* ouvre lentement les yeux, des yeux inexorables, des yeux qui ne pardonneront jamais. Je me roule, je me tords, mon cœur bat contre le bois du lit... *Il* me regarde, *Il* ne dit rien.

L'autre râla :

— Et les enfants!... As-tu jamais rêvé que tu coupais un enfant par morceaux : les bras, les jambes, avec du sang qui bouillonne sur tes mains?

— Non! non!... C'est trop horrible! tais-toi!

— Et se perdre dans des chambres immenses, des chambres qui

communiquent, et sans fin... On ne voit ni la première ni la dernière. Dans l'une d'elles, une vieille femme file en branlant la tête : Elle s'élançe sur vous et vous mord l'épaule... Quand j'étais petite, j'ai rêvé cela.

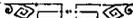
— Donne-moi la main! J'ai peur!

— Non! ne me touche pas!

— Pourquoi? C'est bien toi! tu es bien là? Ah! Allons-nous en, allons-nous-en!!

Mais elles ne bougeaient pas, elles écoutaient leurs cœurs battre éperdûment, et une sueur froide les inondait à voir leurs rêves dans les ténèbres, à n'entendre que le silence. Et dans les ténèbres et le silence, le bras de la statue et les lourdes draperies où la Peur errait.

BLANCHE ROUSSEAU.



Selon ma prière.

*L'aurore te regarde, en joie, par la fenêtre,
Et ton beau corps me semble heureux
Comme une ville en fête.*

*Et ton âme a quitté la rive de ses rêves;
La voici humble et belle
Qui se lève
Comme une étoile pâle, en le ciel
De ta lèvre.*

*Or, agenouille-toi, de grâce.
En cet instant, je veux te voir agenouillée
Et paupière baissée.*

*Or, joins bien doucement tes mains déjà si lasses
De s'être souvent jointes,
Et fais à l'amour-dieu ton ave du matin.*

*Des moineaux
Gazouillent déjà,
Là-bas,
Dans le feuillage en fête du jardin,
Et des colombes tournoient,
Là-haut,
Dans l'air en joie.*

*Et, dans le gazon clair que caresse la brise,
La madonale marguerite à petite âme
A dénoué gaiement ses beaux pétales,
Telle une belle fiancée, un jour d'été,
Dont les cheveux d'or se défrisent
Sous la fraîcheur voluptueuse du baiser.*

* * *

*O merveille !
Tu t'es agenouillée et tu as joint tes mains,
Et bien,
Selon ma prière.*

*O merveille !
Sur ton doux visage de sainte
Et le ruissellement de tes cheveux, qui pleure
L'amour de nos mortes étreintes,
Une aile de lumière
S'est tendrement posée,
Et d'un peu d'ombre en fleurs
Ta gorge s'est parée.*

*O merveille !
Tes yeux se sont tournés vers moi
Et m'envertigent,
Et puis a frissonné de joie ta voix.
— “ Je vais cueillir la madonale marguerite. „*

*Las,
Ne cueille point la fleur, laisse-la sur sa tige,
Car elle vit comme ton cœur,
Et rit aussi et pleure,
Et sa vie est si frêle et de vertige!*

ARTHUR TOISOUL.

LE SOIR BEAU

A HENRY MAUBEL

Et ils marchaient.

La nuit était tombée très lumineuse. La mer glacée luisait sous un ciel blanc. Les écumes bouillonnaient en lillialités extraordinaires, au ras, et déferlaient sans cesse, éployées, plates et pures, vers ces deux qui marchaient.

Ils s'étaient pris le bras. Ils se serraient l'un contre l'autre, ils se taisaient.

Dans le lointain, avec des cornements sonores, des oiseaux de mer passèrent.

Parfois ils prononçaient un mot admiratif, très simple, très vrai.

Et le silence rechantait.

Le sable sous leurs pas criait des musiques.

Pas de lune. Mais un ciel lacté où vaguement palpitaient des rondeurs de nuages.

Un vent frais s'était levé. Les herbes des dunes en frissonnaient soyeusement. Pourtant l'air était lourd. L'eau semblait haleter. Et, dans un clapotis jusqu'à l'horizon, dans un élanement crêpelé jusqu'à leurs pieds, elle chantait des plaintes douces.

Le ronflement sourd, éternel, de la mer, leur faisait une basse.

André parlait maintenant.

C'était une évocation de choses mystérieuses, sans raison ici. Il parlait d'au-delà, d'affinités, de suggestions à distance, et de l'âme des choses, et de métempsychoses raffinées. Elle, l'écoutant, en avait de petits tremblements délicieux.

Le soir était évangéliquement beau.

De la vie semblait pleuvoir, avec les imperceptibles atomes noirs qui tissaient peu à peu l'atmosphère nocturne.

Ils marchaient dans le calme souverain. Ils s'aimaient.

Or, en même temps, ils se sentaient partie intégrante, inhérente, indissoluble de ces choses. Ils avaient certes la même âme solennelle et bonne et très belle que la mer, que le ciel blanc, que les atomes, que le vent frissant... Ils se taisaient. Ils s'écoutaient vivre.

Oh! dans la nuit, toutes ces choses blanches qui planaient ou déferlaient!

Ils marchaient. Ils marchaient! Des horizons semblaient s'ouvrir devant eux. Ils se remémoraient des rêves de leur enfance, des cauchemars jouisseurs, des larmes d'amour en le sommeil — oh! — des bains d'enfantelets nus dans des pays de mirage...

Toutes sortes de choses étaient autour d'eux. Il leur semblait prononcer leur aveu d'amour, et que c'était la mer et toute la nature belle, unique, qui l'énonçait pour eux. Leurs pas glissaient avec des bruissements. Nana se serrait contre l'aimé. Il se sentait fier et fort de l'avoir ainsi à son bras dans la nuit. Ils se comprenaient. La nature leur apprenait la plénitude de l'amour. Ils murmurèrent leurs noms. Vraiment ne les découvraient-ils pas? Quelles symphonies insoupçonnées ils renfermaient ces noms! André!... Nana!... Ils se dirent: " Je t'aime „. Et la mer clapotait.

Les nuages plus bombés tumultuaient en le ciel blanc. Le vent frissonnait par les herbes des dunes, qui — oh! — étranges, grosses, accroupies et difformes, les ombres de leurs flancs y creusant des gouffres, crénelaient le ciel à droite, et, par moments, semblaient s'ébranler comme pour les accabler, ou se poursuivre en un galopement, ou encore, à d'autres moments, demeurer dormantes immuablement, depuis des siècles.

Et ils marchaient. L'eau déferlait. Et ils s'aimaient.

Bientôt le vent s'accrut. Les prenant en dos, les cinglant de sables et de débris de coquillages, il les poussait irrésistiblement en leur marche. Et gais, alertes, comme enlevés de terre par ce vent éthéré, ils allaient, ils allaient, vite!

Alors la ténèbre tomba. Brusquement une nuée colossale avait domé la mer. Elle gonflait, semblait-il, au point de bientôt la heurter. Et peut-être qu'alors elle crèverait, au contact, et que ce serait le choc formidable de la mer et du ciel.

La nuit tomba.

A part une scintillation rare sur les flots, rien ne décelait plus la mer. Tout était noir. Que le sable est étrange ainsi, sous nos pas, dans les ténèbres...

Les vagues claquaient au bord. Et parfois des terreurs les prenaient, lorsque devant eux des luisances semblaient s'énoncer; et parfois inconscients, ils marchaient vers la mer, ils marchaient dans la mer...

Et cette joie alors de se serrer plus fort — ce sont les cœurs qui s'attachent l'un à l'autre — dans l'angoisse merveilleuse de l'obscurité!

Ils allaient devant eux. Leurs pas s'alourdissaient; mais, toujours soulevés par le vent, soutenus, eussent-ils dit, par toutes les choses, ils allaient quand même, sans défaillance.

Enfin la nuée se fendit, et la pluie tomba.

Quelques gouttes d'abord, inaperçues, les fouettèrent dans le cou avec le sable et les coquillages brisés.

Bientôt, accentuée, elle les piqua de petits coups froids. Le sable en fut criblé. Chanson d'abord, la pluie devint un vacarme, un mugissement, vite confondu avec les tapages des flots qui, secoués, s'ameutaient.

Et la pluie tomba, torrentielle.

Infiniment, pendant des heures, — car leur marche fut longue — elle les accabla. Ils avaient relevé leur collet, s'étaient enroulés plus fort, et se hâtaient; mais, vite, le sable les retint. Empâté par la pluie, il collait des mottes à leurs souliers, à chaque pas. Ils enfonçaient. Et le plomb des fatigues énormes durcissait leurs jarrets.

La pluie tombait. La pluie tombait.

Sonore, formidable et vacarmante, elle les assomma pendant la marche infinie. Et pourtant ils allaient, joyeux quand même, l'âme grandioisement exubérée de se sentir ainsi mêlés comme de simples vies de choses aux forces de la nature colossale — à la mer, à la pluie, au vent.

Et ils marchaient ainsi par la pluie, infiniment infiniment, au long de la mer tempétueuse, dans la nuit.

Or, tard, le vent ayant tourné, ils ne savaient vers où, et s'étant éloignés de la mer, ils s'arrêtèrent soudain, ayant perdu la direction, cerné de ténèbres, les yeux quêteurs éperdument remplis d'infini et de nuit.

Nana chut à genoux, et lui près d'elle.

La pluie ruisselait. Ils ne savaient plus rien. Joyeux, ils se baisaient sur les yeux comme pour les féconder de visions, emplis de tout l'amour de la grande nature communiée.

HENRI VANDEPUTTE.

LES LIVRES

L'Âme en exil

par GEORGES MARLOW (collection du *Réveil*, chez Edmond Deman).

Ce n'est pas la ville morte et silencieuse d'un Rodenbach, ce n'est pas la ville de joie claire et de vie confiante d'un Elskamp, ce n'est pas la ville de rêve enjaillé et lumineux d'un Demolder! Non, c'est une ville d'apaisement et de calme, assoupie à la chanson des étangs, pacifiée sous la léthargie des ambiances mystiques, c'est une ville mélancolique et vieillotte, florée de lys, de grâce et de déclin... C'est la Ville-qui-meurt. Ses tours et ses tourelles et leurs souvenirs et leurs vagues princesses s'endorment dans une langueur agoniale, sans regret et sans révolte, délicieusement, au long de la longueur des soirs et des arbres mièvres...

Cajoler..... brocatelle..... chuchoter..... frileux..... s'émerveiller... frôler..... ariette..... Oh! la douce voix pâle du poète enfant qui erre et qui pense parmi les sites et les paysages! Que basses et puérides! les chansons! Combien menus et frères... les gestes! Le Pauvre, *l'âme en exil*, dans la douceur des choses de Rêve candide redit timidement le charme de la ville aimée et de la petite existence qu'y trament les heures. L'instant est proche où tout s'effacera... Il est triste et las. Son cœur s'effeuille en songeries. Il aime et il admire et il regrette, toujours lilialement virginal et crédule, un peu fol parfois de par sa chair troublée. Mais humble ensuite, d'un catholicisme verlainien, et se promenant, repentant, au bord des étangs mornes qui, sous le ciel pâli, lissent le deuil de leurs eaux verdâtres, au bord des étangs mornes dont bruissent les arbres de soudaines fuites d'archanges... repentant et attendant l'assomption espérée vers l'aurore et quelque chimérique amour où l'âme recueillie élèvera vers son âme

le calice d'espoir que sa gloire réclame.



Un chant dans l'ombre

par FERNAND SEVERIN (Paul Lacomblez, Bruxelles).

Dans un pays gracile et délicat où les échos se souviennent d'anciennes musiques, où les vents ont baisé des fleurs jadis, dont les arbres gonflés de murmures étendent sur les sols frileux une obscurité douce, où l'air a des saveurs de philtre léthéen; loin — oh! si loin! — de la vie, sous l'ombre et le silence du rêve. Il écoute son âme, son âme lasse de n'avoir rien tenté et de souffrir pourtant. Il écoute son âme et son âme chante la douceur des illusions contemplatives, loin des vaines équipées brutales, elle chante le charme des solitudes silvestres, l'amertume ineffable des exils volontaires. Elle a renoncé à l'action. Elle s'est résorbée en le rêve. Et sous l'ombre d'elle-même, son âme ne fait plus

que se dire en une langue fluide et voilée tendrement sonnante en tonalités mineures et toute tintante de mélancolique fatigue au long des vers souples d'une régularité charmeresse, son âme ne fait plus que se dire et aimer d'amour discret et dolent : de l'amour calin d'un enfant qui demande à reposer, à fermer les yeux dans l'oubli et le calme...

Parfois, cependant, sur cette langue un souffle du large passe. C'est le souffle du dehors qui apporte une vague et troublante odeur de gloire et d'aventure. Alors le poète s'éveille. Une honte naît en lui. Il chasse la douce, il repousse l'aimée et veut s'en aller d'elle, vers l'action, sous l'assentiment des grands vents héroïques. Mais non ! non ! L'action est vaine. La vie est triste ! Il retombe, las et découragé, regrettant des absents, le cœur endolori de nostalgies inconscientes, déçu et faible, si faible qu'il implore la dame d'autrefois, afin qu'elle lui soit tutélaire et ombre gardienne, si faible qu'il demande à son Dieu de considérer tout l'amour de son être, toute la charité de ses gestes et de prendre pitié... un peu !



Dialogue entre nous

Argumentation kabbalistique, occultiste, idéaliste

par JEAN DELVILLE (Daveluy frères, éditeurs, Bruges).

Je n'enseigne pas ; j'éveille, nul n'est initié que par lui-même. Ce fragment de Villiers est bien la plus aisée et la plus juste appréciation du volume qu'il épigraphe. Car ceci en effet est plutôt un aperçu tentateur qu'une démonstration documentaire.

Le temple mystérieux de l'occultisme est devant nous. L'auteur nous en a montré le seuil, en nous disant : " Entrez et connaissez, initiez vous vous-mêmes, si vous en avez la volonté et la foi „

Entrerons-nous ? Il est permis d'en douter. Mais cela ne diminue en rien l'œuvre philosophique (plus philosophique que littéraire) que Jean Delville édifia.

Sommairement, en un questionnaire de forme simple, et claire autant que faire se peut, il dévoile sa foi en la magie, et combat, point par point, objection par objection, le positivisme moderne.

L'auteur est d'une extraordinaire sincérité, et, par là, il plaît et s'affirme. Aussi le *Dialogue entre nous* fera-t-il suite dignement, quoique modestement, aux meilleures œuvres ésotériques de Papus, Stanislas de Guaita et Joséphin Péladan.

Certains le tourneront en ridicule comme ses prédécesseurs, maîtres et amis. Cela est inévitable. Mais peu importe ! Sans discuter s'il est puéril ou génial de guérir les hommes actuels avec des onguents d'il y a des décades de siècles, tout artiste, tout penseur, tout jeune homme qui se confie vraiment en n'importe quelle foi, s'inclinera ici devant la probe splendeur d'une œuvre sincère.

L'ART JEUNE.

AU PROCHAIN : *Paroles intimes* par Léon Pascal. — *Novalis*, traduction de Maeterlinck. *Du beau formel et du beau moral*, par A. Germain.

CHOSSES

Selon les différents littéraires successivement advenus en Belgique, la création s'imposait d'une revue rassemblant à la fois les écrivains de demain et ceux d'aujourd'hui et recréant enfin cette belle réalité morte depuis longtemps : une revue qui synthétisât toute notre littérature belge d'expression française.

Or, dès longtemps nécessaire, annoncé il y a peu par *l'Art Jeune*, et accueilli avec joie par tous les artistes, voici *le Coq Rouge*.

Son programme est large, sain et belliqueux, uniquement d'Art. Ses buts ? Réunir les efforts épars, et faire donner à la littérature belge — il en est temps ! — une place digne dans l'État. Dès les premières lignes, il s'annonce, en outre, ce qui est superbe, l'ennemi acharné de tout snobisme littéraire.

Au sommaire du n° 1 : un virulent *Programme*, des vers d'Henri de Régnier, admirable poète quoique faunomane; un conte — un des plus délicieux qui soient — de Louis Delattre; *La Ville*, vers aux belles ondulances et au souffle large d'Emile Verhaeren; une étude fouillée d'Eekhoud sur Krains, des poèmes en prose de Verhaeren, et un fragment du *Saint Nicolas*, de Demolder, comme toujours d'une lumière extraordinaire.

En outre, d'après la conception large de son programme, *le Coq Rouge* publiera chaque fois deux ou trois écrivains de la génération naissante. C'est à ce titre que nous y lisons les noms de Georges Marlow, Sander Pierron et André Ruyters.

Et va ! heureux envol, *Coq Rouge* !

* * *

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la mort du *Cornélien Moderne*.

* * *

Que MM. Sand et Wiener, jeunes gommeux, dont la prétention giraudesque n'a d'égale que la nullité gilkinienne, attaquent *l'Art Jeune* dans la *Nouvelle Revue Européenne*, sorte d'hospice de noblions gagas, soit ! Ils restent dans leur rôle d'êtres inartistiques; mais nous les prions de ne pas assimiler *l'Art Jeune* aux sonores néants que sont *la Lutte*, *la Nervie* et *Durendal*.

* * *

Remarqué, le 17 mai, rue des Paroissiens, Iwan Gilkin dévorant *le Coq Rouge*.

* * *

A ne pas lire dans *le Soir* du 4 juin un article sur *le Coq Rouge* d'une si ahurissante imbécillité, qu'il ne peut manquer d'être de Lucien Solvay.

* * *

Monsieur Albert Giraud, le jeune et intéressant poète de *Hors du Siècle*, dont on appréhendait la mort littéraire, vient de sortir d'un silence de cinq mois, et pousse, dans la *Vieille Belgique*, au long d'un article tonitruant des hurlements de rage et de dépit, n'interrompant ses engueulades que pour conter avec une mauvaise foi candide et raffinée de petites anecdotes déloyales. *Il y a là un certain revenant qui ne fait pas le mort ! Vertuchou !* Heureusement... ça viendra... ça vient...

* * *

A LIRE : Au *Magazine international*, qui nous offre à chaque fascicule un choix d'artistes puissants, tous distincts, et pourtant unis par je ne sais quelle large beauté vitale de leur œuvre : *Toi seul*, d'Ada Negri; de Berthe de Suttner, *Amour*, une des plus terribles et vraies études écrites sur l'amour moderne; de Rheinhold von Stern, *Mon Amour*; *Sur un Mort*, d'Iavitch Nikitine, réaliste rude et profond; un fragment de poème biblique de Pol Demont, un poète flamand trop inconnu; des *Aphorismes*; de Nietzsche, et *l'Essence de la musique*, de Gothelf.

Au *Réveil* d'Avril : *Un peu d'archéologie*, article d'Emile Verhaeren, à méditer par tous les snobs pseudo-littéraires, revuistes ou dilettanti, et des vers exquis de Charles Van Lerberghe.

Au *Réveil* de mai : des vers d'Albert Guéquier, Charles Guérin et Henri Vandeputte. Aux *Essais de Jeunes* : de très simples et beaux vers d'Henri de Régnier.

* * *

Au prochain numéro : *Chansons*, par Max Elskamp, et poème d'Emile Verhaeren.

GRANDE MAISON DE BLANC

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

— † BRUXELLES † —

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre et de l'Etat indépendant du Congo.

TOILES — MOUCHOIRS Linge de table	Lingerie, Trousseaux, Layettes BRODERIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTE	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys FOULARD, GANTERIE
Calicots, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	SPECIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatism.
Cretonne pour Ameublement	Faux-Cols, Manchettes et Cravates en tous genres	

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre Catalogue Général, qui est envoyé gratuitement.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de la Belgique. — Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. — L'Entrée des Magasins est toujours libre, on peut toujours se renseigner sans acheter.

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS EXPOSITION ET MISE EN VENTE DES NOUVEAUTÉS POUR ROBES, BLOUSES ET PEIGNOIRS

NOUS SIGNALONS COMME BON MARCHÉ :

Crépon des Indes, 50 centimes le mètre.

Satin Amazone, 85 centimes le mètre.

Colombienne, toutes nuances, 85 centimes le mètre.

Jaconas imprimé, grand teint, 40 et 55 centimes.

Bruxelles. — Imprimerie A. LEFÈVRE, rue Saint-Pierre, 9.

L'art Jeune

(STELLA)

SOMMAIRE

Chansons	MAX ELSKAMP
La Rencontre	ANDRÉ RUYTERS
Ce matin de soleil.	ARTHUR TOISOUL
Millie au jardin.	BLANCHE ROUSSEAU
Chanson des Anémones	} HENRI VAN DE PUTTE
Chanson des Marronniers	
Mystique	MARIE MERTENS
Vers.	MARIE CLOSSET
Le voyage de la vie :	CHARLES DICKENS
	(Traduction Sander Pierron)
Un soir.	GEORGES RENCY
Chrysanthème	ANNE THIERENS
Minuit	BERTHA MERTENS
Novalis.	HENRY MAUBEL
Livres	L'ART JEUNE

Ce numéro, fr. 0.60.

15 juillet 1895.

1^{re} ANNÉE

7

L'Art Jeune est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, exposer ou défendre des idées. *L'Art Jeune* est aux artistes.

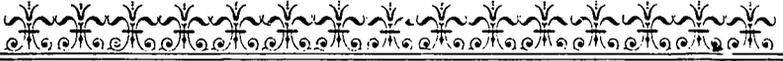
Adresser manuscrits à *l'Art Jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles; revues et livres à ARTHUR TOISOUL, rue Goffart.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

ABONNEMENTS :

Belgique, 5 francs. Le numéro, 60 centimes. Étranger, 6 francs.

31, RUE DES PAROISSIENS, BRUXELLES



CHANSONS^(*)

I

*Un pauvre homme est entré chez moi
pour des chansons qu'il venait vendre,
comme Pâques chantait en Flandre
et mille oiseaux doux à entendre,
un pauvre homme a chanté chez moi,*

*si humblement que c'était moi
pour les refrains et les paroles
à tous et toutes bénévoles,
si humblement que c'était moi
selon mon cœur comme ma foi.*

*Or, pour ces chansons, les voici,
comme mon âme la voilà,
Sainte Cécile entre vos bras ;
or, ces chansons bien les voici
comme voilà bien mon pays*

*où les cloches chantent aussi
entre les arbres qui s'embrassent
devant les gens heureux qui passent,
où les cloches chantent aussi
des Dimanches aux Samedis,*

(*) De : SIX CHANSONS DE PAUVRE HOMME, pour célébrer la semaine de Flandre. Sous presse.

*et c'est pour toute une semaine
qu'ici mon cœur sur tous les tons,
chante les joies de la saison,
et c'est dans toute une semaine
où chaque jour a sa chanson.*

II

CELLE DU LUNDI

*Or, bonnes gens, voici lundi
à la façon de mon pays :*

*messes sonnant, cloches en tête,
avec leurs voix qui disent fête,*

*et le soleil après, et puis
ceux des outils tout beaux d'habits.*

*Mais lors, chôment les établis,
et suivant la mode d'ici*

*avec les vœux qu'on se souhaite
les apprentis chantent la quête,*

*puis préparez comme aux dimanches
pour tous les saints leurs robes blanches*

*car dès aube, tout en sueur,
voici saint Arnold des brasseurs*

*cherchant saint Jude avec ses hommes
pour s'aller jouer à la paume.*

*Or place alors, sur le marché,
maraîchères et maraîchers,*

*car aujourd'hui ceux de Saint-Blaise
pour le palet veulent leurs aises*

*tandis qu'ayant perdu leur roi
s'en vont, les bras longs, ceux d'Eloi*

*montrer à tous, faute de gloire,
comment forgerons savent boire*

*et garder pour eux le bon droit
aussi bien au jacquet qu'à l'oie.*

*Mais lors c'est votre heure, aubergistes,
et que saint Riquier vous assiste,*

*et soif aidant lundi de mai,
s'accomplissent tous vos souhaits;*

*puis mendiants que Job patronne
salut ! et plaies pansées d'aumônes,*

*quant à nous, ceux de Sébastien
nous partons au joyeux jardin*

*tirer, puisqu'aujourd'hui c'est fête,
le papegai à l'arbalète,*

*laissant boudier à mauvais vin,
ceux de Crépin seuls en leur coin.*

III

CELLE DU MARDI

*Et mardi, voici les batistes
et les linges dans tous les coins
des maisons comme des jardins,
et mardi voici les batistes,*

*et les vieilles gens égoïstes,
faisant taire à chaque refrain
les servantes le cœur au loin
dans les chansons qui les assistent.*

*Mais paix et joies aux rouges mains,
c'est mardi blanc comme les anges,
et dans les toiles et les langes
lors paix et joies aux rouges mains,*

*puis gloire à vous, sainte Blandine
descendue chez les serviteurs,
puis gloire à vous, sainte Blandine,
en aide douce à leur labeur,*

*car mardi c'est votre conquête
aux fenêtres, blancs les rideaux
comme aussi les armoires nettes
et fleurant bon les draps nouveaux.*

MAX ELSKAMP.



LA RENCONTRE

Leur baiser! On l'avait décollé en deux
bouches tristes l'une de l'autre.



L entra dans la petite salle de l'hôtel et comme il s'approchait de la fenêtre, voici que dans l'embrasure, assise, il la reconnut. — " Oh! „ fit-il, interdit et il se porta les deux mains à plat sur la poitrine. Elle avait relevé la tête et troublée, intensément troublée, ne trouvant ni un mot, ni un geste, elle le regardait. Il s'avança, les prunelles immobiles d'extase.

— C'est toi? Hélène?... Oh! Est-ce bien possible!... Je te vois... là devant moi, belle comme jadis, au temps où tu m'aimais... Je peux te voir enfin... après avoir été si longtemps privé de toi! Je peux voir tes yeux... et ta taille et ta bouche et toute toi!... Ah, tu n'es pas changée... Tu es toujours aussi belle... Hélène!...

Il s'arrêta comme ébloui.

Elle baissait la tête, confuse peut-être, étonnée aussi de le voir troubler sa solitude en ce village éloigné. Et elle ne trouvait rien à dire, se sentant triste.

“ ... Oh! Hélène, comment se peut-il que le cœur varie alors que le reste du corps demeure identique à lui-même!... Comment donc a-t-il pu se faire que tu ne m'aimas plus... alors que moi je t'aime si follement, si infiniment?... Vois-tu, Hélène, depuis le jour où tu m'as écrit cette lettre insensée, cette lettre qui m'éloignait de toi, pour jamais... J'ai été si misérable... si misérable que si tu m'avais vu... oh! bien sûr... tu aurais eu pitié... malgré toi... Mais maintenant, je ne sens plus rien... plus rien! Je te vois! Je n'ai pas de reproches à te faire... Et je suis à toi, moi! toujours... et encor... et tout ce que tu fais est bien... ”

Hélène, tête basse, ne répondait pas. Par contenance, elle avait croisé les mains sur ses genoux. Elle semblait toujours confuse.

Par delà la fenêtre, un paysage crépusculaire s'accusait dans des brumes violacées : des pelouses et des prés d'un vert sombre et doux, des haies et des arbres et enfin, au long de l'horizon le déroulement immense et continu d'une forêt.

Un couchant mauve s'assoupissait dans le ciel endeuilli : Les lointains, peu à peu, se voilaient de vapeurs céruléennes. De l'ombre infiniment se dissolvait et tombait dans la petite salle de l'hôtel, tombait sur Hélène assise, tombait sur l'autre debout, dans l'obscurité pâle.

Et sa voix, encore, parla — “ Hélène ”.

Oh! la caresse respectueuse et ardente qu'il faisait passer sur ce nom... Hélène! Il y vibrât un aveu d'inviolable et constante tendresse avec, peut-être aussi, lointainement, un frisson d'espoir... Hélène!... Ce mot s'affaissait dans le silence comme un baiser et la jeune femme, pour être ainsi invoquée, se sentait envahie d'une tristesse de plus en plus intense... Il lui semblait que cette supplique désespérée s'élevait du fond du passé, forte de toute la force des souvenirs résurgis... Hélène... Oh! tout le désir et toute l'imploration de ces simples syllabes!

“ ... Chère... Comment as-tu fait pour ne plus m'aimer?... dis?... Tu ne

me réponds pas... Tu sais, n'est-ce pas, que moi je t'aime toujours... peut-être même un peu plus... Oh! ce que j'ai souffert pendant tout ce temps de séparation! ce que j'ai souffert avant de te rencontrer ici... en un hasard de rencontre!... Eh bien! Je ne te le dirai pas... Que t'importe après tout... puisque toi, tu ne m'aimes plus... puisque toi, tu ne m'aimes plus... »

Il répéta la phrase, humblement, attendant avec angoisse que Héléne protestât, espérant qu'elle allait se lever, sortir de son mutisme désolé, se jeter à son cou, et, dans des larmes, balbutier un pardon, et, dans des baisers, demander à l'amour de son aimé le renouveau des ans révolus et des bonheurs passés. Mais non. Elle demeura immobile, les paupières baissées, presque impassible.

Et le pauvre la contempla. Il regarda son fin et pur profil, qui, de clarté sourde, se découpait sur l'éloignement du ciel mauve, du ciel mauve au-dessus des verdure, dans le soir solennel.

“ ... Quand je t'eus perdue... Héléne... je ne perçus pas tout d'abord... Je ne comprenais pas ce qui allait me manquer. Mais le temps m'a instruit. J'ai vu autour de moi et surtout, j'ai vu devant moi. Oh! je m'en vais maintenant si lamentable... Est-ce qu'il y a encore dans ma vie quelque chose qui vaille la peine d'un effort?... Tu t'en es allée de moi... Et je suis trop seul... Tout pour moi, Héléne, a la couleur de ton absence!... Je végète... Je vis dans mon chagrin... Certaines fois, je suis gai et fou comme un homme ivre de champagne, certaines fois, je suis terne et usé comme un moribond... Mais non! J'ai tort de te dire tout ça. J'ai l'air de te faire des reproches... Et tu sais que je ne t'en veux pas... Tu sais, Héléne, que je t'aime... Et tout ce que tu as fait est bien... J'oublie tout! Et même maintenant, je suis heureux de te voir encor... je suis heureux parce que tu ne me repousses pas... parce que tu ne me chasses pas de toi... Oh! tu es si bonne et si douce... mon Héléne!... »

Le soir violet et beau tombait toujours dans la chambre, élargissant incessamment des ténèbres et du silence autour des deux. Les couleurs s'étaient éteintes. Les aspect des choses s'étaient abolis. Seuls, dans l'obscurité agoniale, se tachaient, blanchement, les mains et les visages graves. Et par là-bas, au-delà de la fenêtre, le paysage s'endeuillissait. Les bouquets d'arbres, sur la langueur de l'horizon, se bosselaient en masses d'ébène. Les prés s'allongeaient, comme vieillies, dans l'assoupissement pacifique de leur sommeil. Et là-bas encor, le couchant s'anémiait, défaillait dans l'occident violet, sous la tombée majestueuse et presque rythmique des ténèbres. Un calme profond s'affirmait divinement dans l'air; et la petite maison était pleine d'un recueillement méditatif.

“...Hélène... Dis-moi, n’as-tu jamais regretté de m’avoir éloigné de toi? Oh! Hélène, est-ce que les autres lèvres ont le même goût que les miennes? Non, n’est-ce pas?... Et as-tu jamais trouvé un amour plus humble, plus caressant, plus vaste que le mien? Non! non! C’est impossible! Tu ne t’es jamais sentie veuve et seule et triste? Tu m’aimais pourtant. Oh! Peut-être crois-tu avoir oublié tout ça, mais songe, Hélène, je suis le passé, moi, avec ses joies et ses douceurs et ton passé, un jour, revivra et alors tu sentiras combien tu es mienne! Je t’ai formée... J’ai fait ton âme de ma propre substance... J’ai comme sculpté ton cœur! Et quoi que tu fasses, tout autre que moi te sera toujours un étranger... As-tu déjà pensé à tout cela... dis... pauvre aimée?...”

Et en parlant, il s’était lui-même reporté très loin et navré, il regardait au hasard devant lui.

Le soleil s’en était allé. Il s’était abîmé dans une nuit mauve et nostalgique. Et il songea que leur amour, aussi, avait eu son coucher alangui et triste, que leur amour, aussi, s’était enlinceulé dans la mélancolie d’un soir et il songea encor à d’autres choses, oubliées de la présence d’Hélène, intimement trempé dans sa douleur. Et les ténèbres, consolamment, les enlaçaient. Les paysages avaient abdiqué leurs dessins et leurs contours dans l’universelle noirceur de l’air. Et voici que, tout à coup, comme il baissait la tête, il vit Hélène qui, silencieuse et la poitrine houlante, pleurait à grosses larmes lourdes.

Alors, il se sentit un soudain coup de joie au cœur et de voix émue il continua :

— ... Ah! Chère! Je savais bien que, lorsque je pourrais te parler, tu me comprendrais... et je savais bien que tu étais bonne et qu’il me suffirait de me montrer pour que tu aies pitié. Ah! Hélène! Tu pleures... Je savais bien que cela devait finir! Vois-tu! Je n’aurais pu continuer à vivre ainsi, sans toi... Tu étais partie de moi si lointainement! C’était fou... Tu le comprends enfin et tu es triste, mon aimée, et tu pleures!

— ... Oui... je pleure... mais qu’y faire?...

— Qu’y faire? Ah! m’aimer! Hélène... Reprendre notre amour où nous l’avons laissé!... Ah! moi, je t’aime, si éperdument, si passionnément! Est-ce que tu ne sens pas quelque chose de chaud passer sur toi quand je te regarde... dis?... est-ce que tu ne sens pas quelque chose qui t’entoure et te pénètre... Hélène?

Il s’était rapproché d’elle. Il s’était agenouillé et avait posé la tête sur les mains lasses de la jeune femme.

— ... Oh! Puisque tu pleures, je sais que je vais te reconquérir... je vaist’avoir encor... Tu m’aimeras! Je le veux. Peut-être m’aimes-tu déjà!

Oh! comme ce serait beau être de nouveau aimé de toi... de toi... mon Hélène! Oh! jamais auparavant, vois-tu, je n'avais assez apprécié ce bonheur! Mais maintenant, ô chère, tu sentiras comme je suis changé, comme je suis devenu meilleur... J'aurai toujours peur de te froisser... je te demanderai pardon à tout instant... puisque ton cœur est si fragile... Je serai doux et humble et soumis!... Mais dis-moi seulement que tu me permets de t'aimer... dis-moi que tu pourras encore m'aimer?...

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle avait la gorge pleine de pleurs. Enfin, elle eût un haussement découragé des épaules et, très bas, comme confuse, elle murmura :

— ... Je suis triste... oh! triste parce que je ne peux plus t'aimer!...

— Tais-toi! Tais-toi! fit-il avec véhémence, oh! ne dis pas ça! ne dis pas que tu ne peux plus m'aimer. Ne dis pas ça quand, moi, je t'aime si fougueusement... Oh! comment peux-tu?...

Il sentit une immense désolation lui refluer au cœur. Mais il se révolta. Il voulait Hélène malgré tout. Il comprenait que l'heure était décisive. Il la voyait excédée d'isolement, il la reconnaissait dolente et fatiguée de tout. Eh oui! Il l'aurait s'il pouvait trouver les mots péremptoirs et triomphaux pour vaincre, pour dissiper ces dernières résistances et s'imposer, impérieux, au cœur d'Hélène! Et la frénésie de son désir l'emporta encor.

— Eh, certes! Tu m'aimeras! Ne sens-tu donc pas combien tu es triste et seule? Qu'est-ce que c'est que ta vie? Sans doute parfois, tu crois t'étourdir et t'aveugler. Mais tu portes ta tristesse avec toi. Et c'est pourquoi tu m'aimeras... parce que tu sais que moi seul peux te consoler... Et tu m'aimeras... enfin... parce que moi je t'aime! Il lui prit les mains et ardemment, il les baisa.

“ ... Chère! chère! „ balbutiait-il.

Elle ne résista point. Elle se sentait lâche devant sa volonté. Elle se sentait céder et elle n'avait pas le courage de se retirer et elle accordait ses mains. Elle s'abandonnait toute par son silence même à l'espoir exaspéré de son aimant. Lui, enivré, lui, qui si longtemps avait dû vivre loin d'elle, reprit de ton frémissant :

“ ... Oh! Je t'ai... Je t'ai... Tu ne m'enlèveras plus tes mains... Je les tiens! Je te tiens tout entière! Jamais plus, je ne te laisserai aller. Mais dis-moi au moins que c'est vrai... dis-moi que je ne suis pas fou... que réellement nous sommes ici... seuls... et que je te reprends... Hélène? „

Elle eut un sourire muet. L'exaltation du pauvre la touchait. Elle ne s'avoua pas la force de le détromper. Elle le laissa se leurrer lui-même.

“ ... Ne le sentez-vous pas? „ Et elle fit le geste de dégager ses mains. Il

s'approcha d'elle, davantage, en un ravissement suprême. Il leva la tête et, timide, l'appuya sur le cœur d'Hélène. Un silence s'alourdit au-dessus d'eux. Un frémissement de ténèbres voilait leurs paupières. L'obscurité était opaque et dense. Et la fenêtre, là-bas, décelait un ciel de nuit si pur, si bleu qu'il semblait s'admirer lui-même. Le pauvre ne trouvait plus rien à dire. Il avait fermé les yeux et il écoutait battre le cœur d'Hélène, et ce lui était une jouissance si extrême qu'il n'aurait pu la manifester par un mot ou un geste. Il avait l'âme remplie à plein bord de bonheur. Il n'osait plus bouger de peur d'en épancher quelques gouttes. Et il se grisait de sa sensation. Il avait gardé dans les siennes les mains d'Hélène; de temps en temps d'une pression des doigts, il les serrait calmement. Toutes ses souffrances se fondaient à la dissolvante tiédeur de cette minute. Rapides et disparaissantes, elles s'en allaient à vau-l'eau de sa félicité. Hélène! Il avait retrouvé son Hélène! Il l'avait pleurée. Il s'était désespéré. Elle était perdue! Eh non! Elle était près de lui, immobile et docile et il pouvait l'aimer et s'il le voulait, il pouvait la prendre, sous la complicité délicieuse des ombres et du silence. Brusquement, un doute absurde et inquiet le prit. — *Était-ce bien vrai tout cela qui l'entourait?* — Il se redressa. Il vit que c'était vrai. Alors, il se leva doucement, enlaça Hélène... et tandis que doucement ses yeux et sa bouche disaient — " Je t'aime! „ — il lui prit les lèvres et les baisa ineffablement...

Oh! le pauvre! Il se croyait heureux. Il la croyait aimante de nouveau et pour jamais. Oh! le pauvre! Il ne savait donc pas qu'il est des mots auxquels une femme ne peut résister, quand, vibrants et sincères, elle les entend dans l'énervement d'une heure lourde, dans la tristesse languide d'un soir, dans la douceur d'une nuit belle... Il ne savait donc pas que la femme est bonne et compatissante par faiblesse — que ce n'est qu'un pauvre être irréflechi et sensuel... Il ne savait pas qu'Hélène lui cédait, sans l'aimer, vaincue par l'attendrissement de son deuil, vaincue par l'impression presque charnelle que certaines phrases, certaines exclamations lui avaient donnée, vaincue surtout par le frisson que le baiser plaqué sur ses lèvres lui avait fait descendre dans le dos et les reins. Il avait en lui des éblouissements de matin et il ne s'apercevait pas que la nuit était sur eux.

ANDRÉ RUIJTERS.

Ce matin de soleil

(FRAGMENT)

*Nous sommes étendus sur la jeune pelouse,
Ce matin de soleil, sur la pelouse douce,
Et ta beauté d'été rayonne de fraîcheur.*

*Et dans nos cheveux fous et sur nos pâles joues,
Tel un enfant heureux la brise rêve et joue.*

*Mais des moutons passent gaiement devant nos yeux :
Chère mienne, c'est un présage de bonheur.
Que nous envoie, dans du soleil d'or, l'amour-dieu ?*

* * *

*Ecoute donc chanter la vie en ce matin :
Cris délirants, là-bas, beaux rires argentins
Et gestes ingénus d'enfants, et de gaieté ;
Blancheurs, au ciel miraculeux, et ors, roulant
Leur orgueil radieux, mystérieusement ;
Gazouillis de la source et plainte du feuillage ;
Attouchements doux de ma main sur ton corsage
Et sauts de nos baisers vers nos cœurs enchantés !*

* * *

*Ah, soyons bien heureux, bien heureux, ma bien belle,
D'être jeunes et l'un à l'autre bien fidèles,
Et de savoir l'amour dont nos bons cœurs se parent,
Car vois jaillir, autour de nous, parmi les choses,
La vie en sa féerique joie et grandiose !*

— *Merveille ! Une hirondelle a coupé ton regard !*

ARTHUR TOISOUL.

Millie au jardin

Je me suis assise à la fenêtre ouverte et j'ai regardé Millie.

Le crépuscule venait; j'entendais la petite bonne parler wallon, dans la cuisine, et le rire frais de Jacques. — Autour de moi, c'était la douceur des prés verts; une grande nappe d'herbe coupée de haies, avec des arbres en fleurs, toute une rangée de bouleaux, comme des bouquets blancs au chemin d'une mariée. Et puis, faisant ceinture, des bois de sapins et de hêtres dominant tout le reste, avec des maisonnettes étagées et roses, dans les dernières réverbérations du soleil. Le chat dormait, couché en rond, sur le toit du poulailler, et un merle trillait au loin une mélancolique chanson de nuit... Rien autre ne troublait le silence.

Dans le jardin, sous moi, Millie trotta en parlant; sa petite figure mutine toute barbouillée de jus de réglisse. Elle allait, avec des grâces ingénues, sa toute petite robe blanche laissant nus les jambes rondes et les bras potelés. Et un attendrissement me prit à la voir si mignonne et si drôle dans le grand charme d'une nuit tombante, s'arrêtant pour parler aux fleurs, pour faire, sur toutes choses, des réflexions adorables. Elle allait, la bouche entr'ouverte, à petits pas précieux, ses cheveux blond-pâle et blond-d'or emmêlés sur ses joues. Une mèche plantée droite au milieu du front lui donnait l'air d'un délicieux petit clown...

O petite tête!... petite âme ignorée!

Millie trottait dans le jardin; elle avait une main vide et fermée, dans l'autre, du pain où elle mordait. — Elle parlait toute seule : " O la belle „ fleur!... Tiens! Minet qui dort... Millie est bien contente, Millie a pris „ la belle fleur pour bonne-maman! „ — Je regardais Millie cueillir délicatement la pensée, en caresser le velours, et puis, marcher avec mille précautions pour ne pas salir ses " zolies „ bottines; unir sa jupe entre le pouce et l'index — quel petit pouce et quel petit index! — élégamment, comme une vraie dame.

Millie marchait toute seule dans les allées, et tout autour de Millie le printemps mettait des choses vertes et douces... C'étaient des pommiers, des gazons neufs, des petites plantes que l'hiver avait engour-

dies et qui revêtaient leurs robes des beaux jours... Il semblait que le jardin était un royaume et que Millie en était la fée. Sa petite robe blanche apparaissait tantôt au commencement d'une allée, tantôt à la fin, ainsi qu'une colombe qui se serait à peine posée.

Fée-Millie s'en allait, pensive, par son petit royaume. Peut-être la paix du soir entraînait-elle en elle, car elle s'arrêtait en silence et songeuse sans qu'on pût savoir à quoi elle songeait... peut-être aussi la joie de vivre, car elle riait soudain, avec de grands éclats d'argent... Peut-être était-ce le bonheur, peut-être l'oubli? Fée-Millie négligeait son pain : elle ne mangeait plus; elle regardait en haut... Et fée-Millie soupirait parfois lourdement, comme une personne qui a bien des soucis.

Millie s'arrêta au bout du jardin : elle regarda les bois de l'horizon... elle regarda le grand ciel; l'immensité ne l'effrayait point. — Elle était toute petite devant l'immensité; elle lui souriait, la regardant en face. — Enfin elle s'arrêta, lasse sans doute, devant la porte basse; elle appuya la tête sur son bras, son bras sur le loquet, et elle demeura ainsi, rêveuse et les yeux demi-clos, et le soir doux tomba sur elle.

Oh! ce qu'elle fut ainsi jolie, jolie Millie, fée-Millie aux yeux clairs! Elle avait sur elle le charme de la nuit descendante et des premières étoiles. Elle fut si belle et ravissante que, pris d'amour, les poiriers frissonnèrent et qu'une pluie de pétales blancs, de pistils d'or, de choses tièdes et parfumées chut légèrement sur ses cheveux qu'elle embauma... Et fée-Millie se pencha sous la pluie d'avril, avec une mollesse de toute sa petite chair, rêvant, sans doute, aux caressantes blancheurs d'une aile de chérubin, et son rêve palpita dans ses prunelles troublées...

Passa le chérubin qui l'avait fait rêver, et du bout de son aile il baisa ses paupières... Et les paupières, alors, s'abaissèrent comme un voile. — Des oiseaux voletèrent autour de Milly... elle ne bougea pas; sa petite main s'ouvrit : le pain tomba et les oiseaux le vinrent becqueter. Un attendrissement plana.

Et sous les arbres protecteurs, tandis qu'on l'appelait au lointain d'une allée, fée-Millie demeura endormie, gardant accroché, au coin des paupières, un peu d'or et un peu d'azur.

BLANCHE ROUSSEAU.

La chanson des anémones

*Et tandis que le clair printemps — tel un été —
épanouit en gerbes de dorures
les crêtes d'arbres dans l'azur,
seyons-nous en l'intimité
de ce sous-bois délicieux,
de ce sous-bois qui, doux, s'en va
très infiniment vers là-bas
(vers de l'ombre et de la clarté),
avec sa multitude de troncs grêles,
ses mousses, ses gazons soyeux ou veloureux,
ses tombées tachetées de pur soleil,
et la beauté des anémones belles,
— les anémones!
ces chairs qui seraient tristes,
ces chairs d'automne.*

*Seyons-nous en l'intimité
de ce sous-bois délicieux,
et mêlons nos âmes d'artistes
à l'enfantine exquisité
de ce sous-bois délicieux.*

Il pleut sous la feuillée une pluie de douceur.

Regardons les petites fleurs...

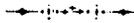
La chanson des marronniers

*Les marronniers en fleurs
dans le printemps
crépitent ainsi que mon cœur
de chants d'oiseaux chantants.*

*Pourquoi chanter lorsque tout chante?
Écoutons chanter les oiseaux —
dans les marronniers hauts,
au long des prés, au long des clos, au long des sentes,
écoutons chanter les oiseaux.*

*Les feuilles sont jeunes, les feuilles!
et les bouquets des fleurs épanouis vers le soleil...
Voici s'allumer du soleil
aux grands candélabres de feuilles...*

HENRI VAN DE PUTTE.



MYSTIQUE

Marguerite s'endormit, et de ses mains blanches elle pressait encore sur sa poitrine le crucifix blanc ébloui d'amour, qui avait entendu la parole de la foi et de la chasteté éternelles. Elle eut un rêve. C'était dans une plaine noire. Atmosphère troublante. Au milieu des gazons fauves, un suaire, sous une tonnelle de bronze. Marguerite était clouée par terre. Elle voulait absolument se lever pour marcher vers le suaire, mais elle ne pouvait pas bouger; quelque chose la retenait. Et elle demandait toujours : Qui donc dort sous ce suaire? Silence angoissé. Des lueurs terrifiantes s'immobilisaient en ses yeux. Elle sentait que quelque effrayant mystère s'accomplissait sous le suaire, que le mystère la concernait, que sa présence était nécessaire là-bas. Et toujours

davantage, la force fatale la clouait au sol. Ses doigts mêmes ne bougeaient plus. Serais-je morte? pensa-t-elle.

Tout à coup elle se sentit touchée. Devant elle, un homme. “ Viens, dit-il, je te conduirai vers le suaire. As-tu du courage? Le chemin est long : il dure dix ans. „ Marguerite répondit : “ Mais c’est tout près, il n’y a qu’un quart d’heure de marche. „ “ Ce chemin-là n’aboutit pas, dit l’homme. Il faut faire un détour. Viens. „ Et il marcha devant elle. Ils arrivèrent à un parlement. Ils entrèrent. Des hommes en habit noir faisaient de longs discours. Les autres dormaient. Les sanglots profonds qui venaient du dehors semblaient bercer leur sommeil. Marguerite vit soudain devant elle une écritoire, et en même temps une force irrésistiblement puissante la força d’écrire. Quand elle eut fini, ils sortirent. Marguerite se retourna brusquement pour voir le suaire. Il lui sembla qu’il s’était rapproché. De temps en temps elle demandait : “ Pourquoi n’allons-nous pas directement au suaire? Ce chemin est long et j’ai peur. „ L’homme ne répondait pas.

Ils arrivèrent à une école. Ils visitèrent les classes clouées de dogmatisme et rêveuses de soleil. L’école était immense. Pour ne point s’égarer, ils demandèrent plusieurs fois leur chemin. Mais cela ne les aida point, parce que tous les élèves et tous les maîtres mentaient. Marguerite revit l’écritoire et se remit à écrire. En sortant, elle chercha des yeux le suaire et le vit beaucoup plus près.

Après une route très longue et toute brisée d’efforts et de victoires pensives, ils virent devant eux un asile d’aliénés. “ Ici, il faut que tu entres seule, „ dit l’homme. Marguerite eut un grand frisson. Elle monta cinq étages. Elle ouvrit une porte et se trouva devant un homme. Il parla lentement : “ Ils m’ont enfermé. Je ne suis pas fou. Je suis la lumière. Sauve-moi. „ Et Marguerite répondit : “ Que faut-il faire pour te sauver „? “ Couper tes deux mains. „ Marguerite se tordit de douleur : “ Mais si je n’ai plus de mains, je ne pourrai plus écrire pour soulager les misères humaines „. Ce n’est rien, j’écrirai pour toi. Donne „, Marguerite tendit ses mains. Soudain, comme le fou levait sa hache, le mystérieux conducteur pénétra dans la chambre. Marguerite se sentit entraînée. En sortant de l’asile, l’homme lui mit une couronne au front, et elle vit tout près d’elle le suaire. Et Jésus en sortit, dans sa toute sublimité, comme au jour de la Résurrection. Ses yeux, remplis de la céleste pensivité, tombèrent dans les yeux de Marguerite. Et ce fut l’extase divine de l’amour où l’on ne se touche pas, et ce fut le remplissement suprême d’une âme rêveuse des puretés infinies...

MARIE MERTENS.

VERS

*Avez-vous pas vu passer l'Espérance ?
— Autour de moi l'ombre était trop intense.*

*— Inclinez mieux votre front vers le sol :
Elle marche d'un pas doux comme un vol.*

*— Mes yeux sont clos de nuit et l'oreille est troublée,
Je ne sais que le vide... Où donc, la bonne fée ?...*

*— Trop haut ! inclinez-vous, elle rase le sol
Avec son pas léger et doux comme un envol.*

*— Je tends les mains, craintivement j'appelle
Et peut-être elle est là tout près — Répondra-t-elle ?*

*— Tendez les mains en bas, tendez le cœur en haut
Courez virilement votre chemin nouveau.*

*— La nuit s'est dissipée et voici que j'espère !
Mes mains serrent des mains, l'âme étreint la Lumière.*

*C'était la nuit là-bas, et toute lâcheté,
Mais voici le soleil d'Amour et de Pitié,*

*Et voici que mon bras s'active, et que mon âme
Naît en libre splendeur ainsi qu'une aube en flamme.*

MARIE CLOSSET.



Le voyage de la vie

(THE CHILD'S STORY.)

Un jour, il y a de longues années déjà, un voyageur s'en alla au loin. Les premiers jours la route lui parut très étendue, mais bientôt le voyage fut si merveilleux que les heures s'écoulaient comme en un rêve.

Il suivait un chemin ombreux, silencieux, sans apercevoir un être. A la fin cependant il rencontra un joli et séduisant enfant. Il s'approcha de lui et demanda d'une voix douce : " Que fais-tu ici? „ Et l'enfant répondit : " Je joue toujours. Viens et jouons ensemble ! „

Tout le jour le voyageur joua avec son jeune ami, et tous deux étaient dans la joie. Le ciel était si bleu, le soleil si éblouissant, l'eau si miroitante, les feuilles étaient si vertes, les fleurs si charmantes, et ils perçurent des oiseaux chanter avec tant de mélodie et contemplèrent des papillons si splendides que toute la nature leur paraissait magique. Le temps était délicieux. Lorsqu'il pleuvait, ils aimaient épier les gouttes claires et ils aspiraient les fraîches senteurs. Lorsqu'il ventait il était agréable d'écouter la brise. Ils imaginaient ce que murmurait la voix du vent lorsqu'il se précipitait hors de sa mystérieuse demeure — demeure si mystérieuse qu'ils y songeaient bien souvent, étonnés et rêveurs — en sifflant et en hurlant, poussant devant lui les nuages, pliant les arbres, grondant dans les cheminées, secouant les maisons, et mettant la mer en fureur.

Mais lorsqu'il neigeait les deux amis goûtaient la plus grande joie ; rien n'était plus charmant que de contempler la chute des flocons blancs, épais et serrés comme les plumes de millions d'oiseaux d'hermine. Et ils fixaient leurs regards sur les monceaux de neige immenses et épais ; et sur les chemins déserts ils restaient muets dans le grand silence.

Ils possédaient en abondance les plus beaux jouets du monde, et les livres d'images les plus étonnants. Et partout des dessins étranges, des cimenterres, des babouches et des turbans ; et des géants et des nains, et des génies et des fées, et des Barbe-Bleue et des trésors et des cavernes et des forêts, et des Valentin et des Orson ; des choses innombrables qu'ils n'avaient jamais connues et devant lesquelles ils s'arrêtaient surpris et séduits.

Mais un jour, soudain, le voyageur perdit l'enfant. Il l'appela partout,

mais vainement, car il ne reçut point de réponse. Il se décida à continuer son voyage et marcha durant quelques heures dans la plus complète solitude. A la fin il rencontra un gracieux et bel adolescent. “ Que fais-tu ici ? ” lui demanda-t-il, après s'être arrêté devant le jeune garçon. Et celui-ci répondit : “ J'apprends sans cesse. Viens et apprend avec moi. ”

Et près de son compagnon le voyageur apprit à connaître Jupiter et Junon, et ils étudièrent l'histoire des Grecs et des Romains. Et le cerveau de l'étranger s'emplit d'une science extraordinaire, de choses qu'il me serait presque impossible de vous dire — ainsi que lui aussi, car il en oublia bientôt une bien grande partie. Mais ils ne s'instruisaient pas toujours; ils avaient à leur disposition les jeux les plus gais qu'on vit jamais. Ils ramaient sur la rivière en été et patinaient sur la glace en hiver; ils faisaient de nombreuses excursions autant à pied qu'à cheval. Puis ils trouvaient des jouissances nouvelles au cricket, aux jeux de balles, à de nombreux jeux populaires et bizarres que connaissait l'adolescent et auxquels tous deux s'adonnaient avec ivresse.

Ils avaient des jours de fête aussi, et des veillées où ils dansaient jusqu'à minuit. Ils assistaient aux représentations de théâtres véritables; et ils y voyaient des palais d'or et d'argent surgir de la terre, et ils admiraient à la fois toutes les merveilles du monde. Ils avaient des amis dévoués et chers, en si grand nombre qu'il ne m'est point possible de les compter. Tous ils étaient jeunes, beaux et généreux comme l'adolescent et toujours ils vivaient dans la plus intime et cordiale affection.

Mais, certain jour, au milieu de ces plaisirs, le voyageur perdit le garçon ainsi qu'il avait perdu l'enfant, et après l'avoir appelé en vain, il se remit en route. Il allait de nouveau dans le silence de la nature sans rien voir. Soudain il se trouva devant un jeune homme. “ Que fais-tu ici ? ” lui dit-il. “ Je suis toujours amoureux. Viens et aime avec moi, ” lui fut-il répondu en souriant.

Ils s'en allèrent ensemble et bientôt ils arrivèrent près d'une des plus jolies filles qu'on vit jamais, — aussi belle que Fanny, là, dans le coin — et elle avait des yeux comme Fanny, et des cheveux comme Fanny, et des fossettes semblables à celles que vous voyez dans les joues de Fanny; et elle riait et rougissait exactement comme Fanny tandis que je parle d'elle. Immédiatement le jeune homme en devint amoureux, tout comme quelqu'un, que je ne citerai pas, le devint de Fanny la première fois qu'il vint ici. Eh bien! Il était taquiné parfois, — tout comme

quelqu'un a l'habitude de l'être par Fanny ; et ils se querellaient parfois tout comme quelqu'un et Fanny ont coutume de se quereller. Mais ils se réconciliaient et allaient s'asseoir dans l'ombre ; et chaque jour ils s'écrivaient des lettres, et ils n'étaient heureux qu'ensemble. Et chacun aspirait à la présence de l'autre sans oser se l'avouer. A la Noël ils furent fiancés et s'assirent tous deux devant l'âtre, l'un près de l'autre. Et ils devaient se marier bientôt, tout cela comme quelqu'un que je ne citerai pas épousera Fanny une de ces semaines.

Mais, un jour, le voyageur perdit les deux fiancés ainsi qu'il avait perdu ses autres amis. Et après les avoir appelés, dans l'espoir qu'ils reviendraient — ce qu'ils ne firent point — il continua son voyage. Il marcha longtemps sans observer la moindre chose. A la fin il rencontra un-homme entre les deux âges. " Que fais-tu ici ? „ lui demanda-t-il. Et la réponse fut : " Je suis toujours occupé. Viens et travaillons ensemble. „

Dès le début de leur connaissance les deux amis furent très occupés ; ils traversèrent une grande forêt. Ce qui paraissait étrange, c'est que le bois prenait des aspects différents à mesure qu'ils s'enfonçaient sous ses futaies ; d'abord il était vert et léger comme une forêt au printemps, à présent il devenait sombre et serré tel un bois paré de son estival manteau. L'écorce même de certains jeunes arbres perdait ses couleurs fraîches et s'assombrissait. L'inconnu n'était pas seul, il avait près de lui une femme d'environ son âge et qui était son épouse ; et des enfants les accompagnaient aussi. Ainsi ils traversaient la forêt tous ensemble, coupant les arbres et construisant un chemin au travers des branches et des feuilles mortes ; et ils se fatiguaient extraordinairement en portant des charges très lourdes.

De temps à autre le groupe d'amis débouchait sur une longue avenue verte qui s'enfonçait dans le bois. Alors ils entendaient une petite voix distante criant : " Père, père, je suis un autre enfant ! Arrête-toi pour moi ! „ Et presque aussitôt ils apercevaient une forme légère qui s'agrandissait en s'approchant d'eux en courant. Lorsque l'enfant se trouvait près d'eux, tous l'entouraient, l'embrassaient, lui souhaitaient la bienvenue ; et puis tous continuaient à marcher ensemble.

Parfois ils arrivaient à un carrefour d'où plusieurs avenues se dirigeaient dans la forêt silencieuse. Ils s'y arrêtaient sans se parler et une des voix d'enfant disait soudain : " Père, je vais vers la mer. „ Et une autre disait : " Père, je vais aux Indes, „ et une autre : " Père, je vais chercher ma fortune où je puis, „ et une dernière disait encore : " Père, je vais au ciel ! „ Et ainsi, après avoir versé maintes larmes au

moment de la séparation, chacun des enfants s'enfonçait dans une des avenues silencieuses et désertes, et celui qui avait dit qu'il allait au ciel s'élevait dans l'air d'or et s'évanouissait doucement.

Chaque fois, au moment de ces séparations, le voyageur regardait l'inconnu, qui contemplait, au-dessus du sommet des arbres, le ciel dans lequel le jour commençait son déclin, et que le soleil incendiait en descendant vers la terre. Il vit aussi que les cheveux de son compagnon devenaient gris. Mais ces moments de contemplation étaient très rares, car ils devaient accomplir leur travail et il était nécessaire pour eux de peiner sans cesse.

A la fin les séparations s'étaient tant multipliées que tous les enfants étaient partis; et le voyageur, l'inconnu et sa femme continuèrent le chemin ensemble. Maintenant la forêt était jaune, puis brune; et les feuilles des grands arbres seulement commencèrent à tomber.

Ils arrivèrent ainsi à une avenue très sombre. Ils allaient droit devant eux, sans s'arrêter ni regarder le sol, lorsque tout à coup l'épouse de l'inconnu cessa de marcher.

“ Mon époux, dit la femme, on m'appelle. ”

Ils écoutèrent et ils perçurent une voix qui semblait venir des voûtes sombres les plus distantes de l'avenue : “ Mère, mère! ”

C'était la voix du dernier enfant qui avait dit : “ Je vais au ciel! ” Et le père prononça en l'entendant : “ Je ne prie pas encore. Le soleil se couchera bientôt. Je ne prie pas encore! ”

Mais la voix criait toujours : “ Mère, mère! ” sans le rappeler au souvenir, quoique ses cheveux fussent maintenant tout à fait blancs et que des larmes lui coulaient sur le visage.

Alors la mère, qui s'était retirée déjà dans l'ombre de l'avenue sombre en entourant le cou de l'inconnu de ses bras tremblants, embrassa son époux et lui dit : “ Mon très cher, on me l'ordonne, je pars! ” Elle disparut et le voyageur et son compagnon restèrent seuls de nouveau.

Et ils marchèrent et marchèrent longtemps ensemble, jusqu'à ce qu'ils arrivassent enfin à la lisière de la forêt; et derrière les derniers arbres, ils voyaient devant eux rayonner le rouge soleil couchant.

En écartant les branches du chemin le voyageur perdit son ami. Il l'appela à plusieurs reprises, mais il n'obtint aucune réponse, et lorsqu'il sortit du bois en contemplant le soleil qui paraissait glisser sur un horizon de pourpre, il distingua un vieillard assis sur un arbre tombé. “ Que fais-tu ici? ” demanda-t-il à l'inconnu. Et le vieillard répondit avec un calme sourire : “ Mes jours s'écoulent à me ressouvenir. Viens et ressouvenons-nous ensemble! ”

Le voyageur s'assit au côté de cet homme très vieux, en face du serein et merveilleux couchant; et, doucement, tous ses amis s'approchèrent de lui et l'entourèrent. Le séduisant enfant, le gracieux adolescent, le jeune homme amoureux, le père, la mère et leurs enfants; chacun se trouvait là comme par enchantement et il n'en avait perdu aucun. Et désormais il les aima tous, et il fut bon et clément envers tous, et il était charmé de pouvoir veiller sur chacun, et tous l'honoraient et l'aimaient follement. Et je songe que le voyageur ce devait être vous-même, cher grand-père, car ainsi vous êtes envers nous et ainsi aussi tous nous vous aimons.

CHARLES DICKENS.

(Traduit par Sander Pierron.)



CHRYSANTHÈME

*J'ai trouvé ce matin dans un vieux bréviaire,
Oublié là, jadis, un chrysanthème blanc;
Peut-être marquait-il quelque ardente prière
Qu'aimait à répéter une femme d'antan.*

*J'ai rêvé qu'autrefois, elle l'avait reçue
Cette automnale fleur, de quelque doux passant
Et que chaque matin, dans sa prière émue
Elle disait à Dieu de protéger l'absent!*

*Puis, après l'oraison, très chastement, peut-être,
Elle baisait la fleur, relique de l'amour,
Et s'asseyait, filant, auprès de la fenêtre,
Dans l'espoir incertain qu'il reviendrait un jour.*

ANNE THIERENS.

UN SOIR

POÈME EN PROSE

Le soir, le rougeoiment du ciel à l'infini, la douce nuit prochaine et qui s'annonce, et le velours des mousses, et le soupir des feuilles, et le moelleux du sol sous les reins qui s'affalent, le soir...

Et baisers, et paroles, et silences...

Je t'avais prise entre mes bras, et de très près je regardais tes yeux. Sais-tu, te l'a-t-on dit, qu'ils sont plus beaux que des étoiles? Sais-tu que l'émotion de notre étreinte y jette des reflets, mouillés, très doux? Je regardais aussi les chères petites roses de tes joues, les chères, tendres, bien-aimées petites roses de tes joues, et je voyais ton sang les teinter calmement, par veines ténues, comme les fils de la vierge. Je voyais, ah! tous les petits grains de ta peau vivre chacun d'une palpitation, rose ici, blanche là, et partout si tiède et si bonne, si bonne que j'appuyai mon front contre ta joue et l'y frottai longuement... si bonne, si bonne, la palpitation de ta peau!...

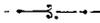
Il y a encore, sais-tu, d'autres choses en toi, que j'aime. Parfois, je te regarde respirer. Cela me semble très drôle que tu respires comme tout le monde : tes seins se soulèvent comme s'ils se tendaient vers mon baiser. Et ce soir là, t'en souviens-tu, j'avais glissé ma main dans ton corsage, — à quoi donc pensais-tu, que tu m'as laissé faire? — et je la tenais pressée contre ton cœur. Et ma main se mit à respirer avec toi, comme toi, par petits bonds et retombées, toujours les mêmes, très instinctifs et très doux, ainsi que d'une vieille, très vieille habitude qu'on souffrirait de perdre;... si douce, si douce, ta peau sous la palpitation de ma main!

Et puis, car je sentais qu'il fallait faire cela, je te baisai dans le cou, sous le col de ta robe. N'as-tu jamais écouté le bruit d'un baiser? Il n'y a rien, vois-tu, rien du tout, qui se puisse comparer à cela. C'est d'abord un appel de lèvres, qui s'unissent à demi. L'haleine, en y passant, susurre très musicalement. Les lèvres s'approchent de la peau, il se fait un silence immense, et brusquement, oh! les violes d'amour des

antiques ballades, que sont-elles à côté, et brusquement surgit en son triomphe, le Bruit, oh! l'ineffable Bruit, plus doux qu'un chuchottis de cristal... Quelques sonorités vagues, et tout s'apaise, et tout se tait. C'est le baiser, cela, chérie, c'est le baiser, moins la joie sacrée de nos cœurs...

Voilà, c'était un soir : je t'avais prise entre mes bras.

GEORGES RENCY.



NOVALIS

Un poème dédié à Tieck par Novalis raconte l'histoire spirituelle d'un enfant égaré dans un pays étranger. L'enfant arrivé dans un beau jardin désert, y trouve sur un banc en ruines un livre ancien à fermoir d'or.

Il lit dans ce livre des paroles qu'il n'avait jamais entendues et un sens intérieur semble éclore en lui comme éclosent les bourgeons au printemps et tandis qu'il tombe à genoux, un vieillard à la figure sereine et pensive se lève vers lui, un souffle aussi frais que celui qui caresse les berceaux des petits enfants, joue avec ses cheveux blancs et toute la jeunesse de la vie est dans ses yeux. L'enfant avec des mots de reconnaissance qui tremblent sur ses lèvres saisit les mains du vieillard, car c'est le génie du livre qui vient de lui enseigner sa destinée et de lui montrer la demeure de son père. Et le vieillard lui dit : " Toi qui pries sur ma tombe abandonnée, tu seras l'héritier de mon avoir. Que la science du divin te soit révélée, demeure fidèle au livre et à ma cendre, tu seras le messager de la paix, l'annonciateur de l'aurore; car les temps sont venus de déceler le mystère. „

Ces temps viennent chaque fois qu'un homme prend conscience de l'esprit des choses et de leur harmonie et la fable que nous venons d'évoquer représente l'histoire de toutes les âmes qui ont découvert la réalité infinie.

Or parmi les âmes où la féerie douloureuse et voluptueuse de la vie s'est mirée, en est-il une plus vibrante, une plus musicale que celle de Novalis ?

La flamme de cette âme était délicate; elle s'est éteinte bien vite; mais elle avait brûlé d'un feu merveilleux pour la révélation de l'être.

Le poète Louis Tieck dit avec raison l'occasion de vie que fut pour Novalis sa petite fiancée morte, et Maeterlinck, bien qu'il semble vouloir contredire cette assertion, s'arrête indécis devant le mystère d'aimer dont cette enfant fut la si frêle incarnation bientôt évaguée dans la nuit.

Le poète n'eut point le temps d'éprouver positivement son amour pour Sophie Von Kühn. Après sa mort il aime encore, il aime autrement; mais elle demeura pour lui le cœur palpitant de la nuit de songe où il abordait, entraîné par un charme vers le mystérieux absolu. Au moment le plus subtil de la sensibilité du poète elle avait passé auprès de lui et c'est ainsi qu'elle était devenue la reine de son être, sa Béatrice au centre d'un paradis intellectuel : le cœur rayonnant de sa pensée.

“ Ce sont les mères qui créent l'âme des êtres. „ Maeterlinck nous le rappelle. N'oublions pas les nostalgies de tendresse que l'âme en garde? Ce n'est pas inutilement qu'elle cherche au long du chemin d'exil l'ombre portée de cette tendresse originelle qui lui inculquait le sentiment de la vie.

Le poète ne s'était pas dépris du charme sensuel et sentimental qui émanait de l'adorable image lorsqu'elle vint à se dénouer pour mieux s'épandre en son rêve naissant et cette mort de l'*apparente* devient pour nous le symbole de l'union de la nature à son âme.

Sa douleur fut vive et romanesque. Il en sortit de splendides clartés.

Ces hymnes à la nuit qui ont l'inflexion fataliste et la couleur de l'invocation à la mort de Tristan et d'Yseult sont le cantique d'un être pour qui la vie vient de se transfigurer.

“ Les yeux infinis que la nuit a ouverts en lui ne sont-ils pas plus célestes que les étoiles étincelantes et ne voient-ils pas bien plus loin que les plus pâles d'entre elles? „

Il est né à l'esprit; il y vivra selon ce dieu qui est “ la nature subjective „ contemplant le monde et le rêve échanger et combiner leurs aspects pour l'harmonie de l'être.

Les Disciples à Saïs et des *Fragments* composent le volume que Maeterlinck vient de traduire (1). Maeterlinck nous met en communi-

(1) Un volume in-18 jésus, chez Paul Lacomblez, à Bruxelles.

cation directe avec le poète. Son écriture garde, sous la littéralité française, la pulpe du savoureux fruit qu'est le langage germanique. Les mots allemands complexes et spontanés sont plus près de l'origine imaginale et musicale du langage. Ils absorbent mieux que les nôtres tout l'intime de l'être. Par une affinité de son génie, Maeterlinck a su laisser à la pensée de Novalis ses inflexions naturelles et verser d'une forme dans l'autre les richesses spirituelles dont la lumineuse préface nous indique la source.

Voici les beaux fruits mûrs du génie de Novalis. Les paroles qu'il y a là ont à peu près un siècle et elles sont encore trop jeunes pour notre temps. Elles expriment la synthèse de vie avec une pureté somptueuse et dans chacun de ces fragments, qu'il s'y agisse d'éthique, de morale, d'esthétique, de physique, une polyphonie harmonieuse nous révèle sa conception intégrale du monde. Ce n'est pas une suite de pensées. Ce sont des organismes de pensée qui s'impliquent et se motivent l'un l'autre de telle façon que d'un seul on pourrait reconstituer tout le livre.

Il y a entre tous ces fragments les rapports musicaux qui semblaient à Novalis " être vraiment les rapports fonciers de la nature. „

HENRY MAUBEL.



MINUIT

*Minuit aux mains longues qui glanent
les lumières des tristes cabanes,
Minuit en son suaire
solitaire.*

*Au long des maisons basses
avec des lucarnes infiniment lasses,
Minuit aux doigts gourds
penche son front lourd.*

*Aux venelles
d'éternelles langueurs,
Minuit aux grands yeux d'airain
a mis ses mains.*

*Avec ses bouches
terrifiantes et farouches
de pâles baisers
qui râlent
aux maisons*

*comme une puissante cloison.
Minuit en les plaines fanées
à pleines mains verse ses ombres
qui sombrent
aux vastes années.*

*Dans les ténèbres à genoux,
Minuit aux glaives longs et doux
avec ses bras obstinément
verse les dolours des soirs noirs.*

BERTHA MERTENS.



LES LIVRES

Du beau moral et du beau formel

par ALPHONSE GERMAIN (EDM. GIRARD, Paris.)

M. Germain commence par nous déclarer que “ *c'est une opinion trop répandue que celle qui prête à l'œuvre d'art une action moralisatrice* „. Le beau formel ne peut avoir aucune influence sur la perfection morale de notre âme. M. Germain nous affirme ensuite que les préraphaélites ont eu tort de se consacrer à peindre des axiomes et des philosophèmes. M. Germain termine en nous disant que l'œuvre d'art n'absout pas l'artiste de ses péchés (!) — qu'il doit faire pénitence, mener une vie chrétienne, tendre au beau moral et que celui qui imitera le plus parfaitement la vie de Jésus-Christ sera ariste entre tous les aristes.

Livre étroit et dogmatique — avec des opinions absolues — révoltantes pour qui ne les admet pas — avec des naïvetés ahurissantes, dignes d'un curé de campagne discutant esthétique. Que diable! Puisque M. Germain aime tant les docteurs de l'Eglise, les Psaumes et autres œuvres aussi bellement morales qu'édifiantes, pourquoi ne profitait-il pas de ce texte du nommé Salomon : *Vanitas vanitatum...* Il n'eût pas écrit sa vaine brochure et eût sans doute réalisé quelques économies.



Paroles intimes

par LÉON PASCHAL. (DEMAN, éditeur, Bruxelles).

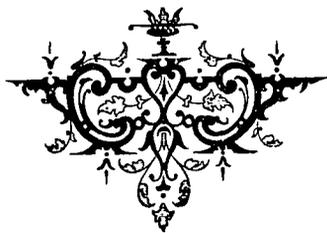
Sous la lumière très affectueuse de la lampe et qui résume en le rayon de sa lumière ardente toute la personnalité et toute la solitude du poète, voici s'ébaucher les rêveries; les voici se former peu à peu,

et se dérouler, et s'en aller en une débandade douce vers les ombres environnantes, où elles se perdent — les chères rêveries. Parfois, là, quelqu'une des figures ou des idées évoquées se dresse plus nettement en une revision brève, et, aussitôt évanouie, ne laisse derrière elle qu'un vague remous mélancolique de pensées remuées. Et c'est la Femme, la Gloire, le Rêve et d'autres qui apparaissent l'un après l'autre, font parfois miroiter en brusque clarté, une ressouvenance particulière de joie — vieille ville flamande, lecture intense, bords de la mer — et puis s'en vont très-doucement et vite, comme en les douces ineffables songeries des soirs d'hiver...

Livre atténué, pensif, voilé, un peu navré. Philosophie imprécise trop imprécise, sans nulle affirmative neuve et virile. Œuvre à peine énoncée aussi, vite faite sans doute, mais qui a le charme de sa prime-pensée notée avec justesse.

La naissance des héros, dernière pièce du recueil, développant cette thèse que le héros d'un livre est l'incarnation du type idéal vers lequel tend la vie de l'auteur même, charme par le précis de la notation, malgré l'archi-usé de la forme.

L'ART JEUNE.



CHOSSES

A paraître prochainement une nouvelle œuvre de Max Elskamp : *Six chansons de pauvre homme pour célébrer la Semaine en Flandre*, avec dessins de l'auteur gravés par Vande Velde

* * *

M. Paul Bourget vient de dignement célébrer son entrée à l'Académie Française par des malpropretés littéraires. Devant faire l'éloge de Maxime Ducamp, il n'a rien trouvé mieux que de le comparer à Flaubert. Maxime Ducamp, ce phantomatique et cuistral impuissant à Flaubert, le colossal et suprême prosateur du siècle! Nous souhaitons à M. Paul Bourget qu'on établisse un jour un parallèle entre Ohnet (Georges) et lui. — Ce sera bien fait!

* * *

Décidément les foudres excommunicatoires de M. Ivan Gilkin ne sont que de vulgaires fusées qui font long feu. Sa pyrotechnie est diarrhéuse. On peut lire de lui, au *Journal de Bruxelles* (Gilkin, mis à pied il y a quelque temps, vient d'y rentrer, paraît-il), un épatant article contre les artistes du mouvement jeune où il trouve cet argument extraordinaire : que leurs noms ne sont pas assez français! Sacrebleu! Est-ce qu'en France il n'y a pas eu des Dierx et des Heredia! Est-ce qu'ici dans le « *Rump* » du Parnasse il n'y a pas des Kayenbergh!

* * *

Nous inaugurerons au numéro prochain, conformément à notre programme qui ouvre l'*Art Jeune* à toutes les catégories d'artistes, un portrait de peintre ou de musicien, n'importe quel, pourvu qu'il soit : Inconnu, Jeune et Artiste.

* * *

Nouvelles revues : *La Coupe*, un délicieux recueil, substantiel et coquet où l'on peut lire du Vielé-Griffin, du de Regnier, du Gide — exquis comme toujours — et du Massebiau.

Pan. (Supplément français) : du de Regnier où la plus haute des pensées philosophiques étale sa splendeur, et la reproduction de la terrifiante *Crucifixion* de Mathæus Grünewald.

La *Revue Littéraire Indépendante* — bric-à-brac où de beaux vers de O. Justice, des fautes de français dont du Gilkin (1) et jusqu'à des réclames à l'*Art Jeune*.

* * *

A LIRE : MERCURE DE FRANCE : *Mintje Laan* de Joseph Van Sluijters, et *Les Spectacles* de Verhaeren; REVUE BLANCHE : *Inédits* de Laforgue; A L'ERMITAGE : *Notes sur Corot*, de Raymond Bouyer; SOCIÉTÉ NOUVELLE : *L'âme de la Ville, les Usines* de Verhaeren; LA PLUME : une pièce délicieuse de Verlaine (Elles se font rares!); COQ ROUGE : conte intense d'un Eekhoud très psychique, du Vielé-Griffin, du Van Lerberghe et du Van de Putte; RÉVEIL : *Le Jardin d'acclimatation* (alias l'arrière-boutique du Parnasse), de Maubel, des *Ballades* de Paul Fort; et de Tristan Klingsor des *Chansons d'hiver* qui sont d'un musicien d'âme exquisement original; LIBRE JOURNAL : *Le Jardin de vie* de Georges Rency.

* * *

Au prochain : Œuvres d'Eekhoud, André Gide, Emile Verhaeren, Fernand Roussel, etc.; compte-rendus de *Paludes* par André Gide, et *Les Evocations* par Albert Fleury.

(1) Il nous semble inutile de déclarer que le Gilkin que nous tarabustons continuellement n'est pas le puissant délirant artiste de *Ténèbres* mais bien le clown funambule et banvillesque des *Odelettes païennes*.

GRANDE MAISON DE BLANC

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

—◆— BRUXELLES —◆—

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale
Madame la Comtesse de Flandre et de l'Etat indépendant du Congo.

TOILES — MOUCHOIRS Linge de table	Lingerie, Trousseaux, Layettes BRODERIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTE	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys FOULARD, GANTERIE
Calicots, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	SPECIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatism.
Cretonne pour Ameublement	Faux-Cols, Manchettes et Cravates en tous genres	

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre Catalogue Général, qui est envoyé gratuitement.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de la Belgique. — Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. — L'Entrée des Magasins est toujours libre,
on peut toujours se renseigner sans acheter.

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS EXPOSITION ET MISE EN VENTE DES NOUVEAUTÉS POUR ROBES, BLOUSES ET PEIGNOIRS

NOUS SIGNALONS COMME BON MARCHÉ :

Crépon des Indes, 50 centimes le mètre.
Satin Amazone, 85 centimes le mètre.
Colombienne, toutes nuances, 85 centimes le mètre.
Jaconas imprimé, grand teint, 40 et 55 centimes.

Bruxelles. — Imprimerie A. LEFÈVRE, rue Saint-Pierre, 9.

L'art Jeune

(STELLA)

SOMMAIRE

Le Tribunal au chauffoir	Georges EEKHOUD
Fragments.	André GIDE
Une statue.	Emile VERHAEREN
Le Jardin — les Remembrances	JOSEPH LOUBET
Le Papillon	BLANCHE ROUSSEAU
En aimant	GEORGES RENCY
La Joconde; — la Victime nécessaire.	FERNAND ROUSSEL
Jeune Fille	CHARLES-LOUIS PHILIPPE
Présages	EMMANUEL DELBOUSQUET
Homme jeune	HENRI VAN DE PUTTE
Ce matin de soleil	ARTHUR TOISOUL
Le soir où tu compris	ANDRÉ RUIJTERS
Jules Merckaert.	L'ART JEUNE
Livres	L'ART JEUNE

Ce numéro triple, 1 fr.

15 septembre 1895.

1^{re} ANNÉE

8-9

L'Art Jeune est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, exposer ou défendre des idées.
L'Art Jeune est aux artistes.

Adresser manuscrits à *l'Art Jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles; revues et livres à ARTHUR TOISOUL, 38, rue Vautier, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

ABONNEMENTS :

Belgique, 5 francs. Le numéro, 60 centimes. Etranger, 6 francs



FRAGMENTS

MARS 1895.



BLIDAH! Fleur du Sahel! dans l'hiver sans grâce et fanée, au printemps tu m'as paru belle. Ce fut un matin pluvieux; un ciel indolent, doux et triste; et les parfums de tes arbres en fleurs erraient dans tes longues allées. Jet d'eau de ton calme bassin; — au loin les clairons des casernes. — Voici l'autre jardin, bois délaissé, où luit faiblement sous les oliviers la mosquée blanche. Bois sacré! ce matin vient s'y reposer ma pensée infiniment lasse, et ma chair épuisée d'inquiétude d'amour. De vous avoir vues cet hiver, je n'avais pas idée, lianes, de vos floraisons amassées. Glycines violettes entre les branches balancées, grappes comme des encensoirs penchées, et pétales tombés sur l'or du sable de l'allée. Bruits de l'eau; bruits mouillés, clapotis au bord du bassin; oliviers géants, spirées blanches, bosquets de lilas, touffes d'épines, buissons de roses; y venir seul et s'y souvenir de l'hiver, et s'y sentir si las que le printemps, hélas! même ne vous étonne; et même désirer plus de sévérité, car tant de grâce, hélas, invite et rit au solitaire, et ne se peuple que de désirs, cortège obséquieux dans les vides allées. Et malgré les bruits d'eau dans ce bassin trop calme, autour le silence attentif indique par trop les absences.

II

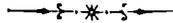
*Je sais la source où j'irai rafraîchir mes paupières,
Le bois sacré; je connais le chemin.
Les feuilles, la fraîcheur de cette clairière,*

*J'irai le soir quand tout saura s'y taire
Et que déjà la caresse de l'air
Nous invitera plus au sommeil qu'à l'amour*

*Source froide où toute la nuit va descendre
Eau de glace où le matin transparaitra
Grelottant de blancheur. Source de pureté.
N'est-ce pas que je vais retrouver dans l'aurore
Lorsqu'elle paraîtra,
La saveur qu'elle avait quand j'y voyais encore
Avec étonnement, les clartés et les choses*

Quand j'y viendrai laver mes paupières brûlées.

ANDRÉ GIDE.



Le Tribunal au Chauffoir

A Monsieur OSCAR WILDE,
au Poète et au Martyr Païen,
torturé au nom de la
Justice et de la Vertu Protestantes.

Jacques la Veine, le loyal bougre, pensionnaire périodique du Pénitencier, venait d'y reprendre ses quartiers d'hiver. Pour la cinquantième fois les portes du Dépôt s'étaient refermées sur lui. A cette occasion les camarades, vieux chevaux de retour ou vagabonds en fleur et novices, lui donnaient une petite fête au chauffoir, à l'heure de la récréation, oui une vraie fête d'anniversaire, intime et attendrie comme des noces d'or. Quand j'appelle vieux chevaux de retour une partie des pensionnaires de cet asile, ce n'est qu'une manière de parler, car beaucoup de récidivistes, comptant comme ce jubilaire de l'écrou une série de flétrissures juridiques, dépassaient à peine la trentième année. S'il y en avait d'aussi avariés et débiles que des fêtards de la haute, par contre

il s'en campait d'autres attestant la salubrité de cette vie de rentiers sans rentes et de travailleurs des besognes fallacieuses, des métiers chimériques. Ils l'emportaient même en nombre dans cette assemblée sur les marmiteux et les valétudinaires, ces vigoureux et florissants garçons de génie, amis de la sainte paresse ou des passe-temps inutiles mais ingénieux; goulus ou friands mangeurs de fruits défendus, pour la plupart très respectueux, toutefois, des faiblesses et des canceurs, incapables de flétrir une fleur, de ravir un nid ou d'abuser d'un enfant; poètes en action, humanité de luxe ne prenant conseil que de leur conscience et se résignant pour l'amour des beaux gestes et des affirmations catégoriques aux traques, aux ligottages, aux mises à l'ombre, parfois aux lents supplices.

Toutes les irrégularités voisinaient et fraternisaient cette après-midi dans le morne chauffoir, l'ancienne chapelle du château féodal. Les fenêtres murées jusqu'à hauteur de l'ogive y entretenaient à peine une avare lumière de crypte. Il n'était que quatre heures et les clairons des soldats n'avaient pas encore annoncé l'approche du dernier convoi quotidien de pieds poudreux; mais novembre consommait son œuvre tuberculaire, il bruinait et les aiguilles d'une pluie froide arrachaient comme des gouttelettes de sang roux, au jour prêt à défaillir.

Toutefois il faisait encore plus gris et plus humide au dedans malgré le rougeoiement d'un poêle de fonte qui parodiait au milieu des halenées lourdes, des évaporations de sueur et des nuages d'âcre fumée, le morose coucher du soleil sanguinolant derrière les squelettes de la futaie, parmi les brouillards et les frimas.

A la faveur de ce clair-obscur et pour peu que le spectateur se fût habitué à cette atmosphère aussi irritante pour sa gorge que pour ses yeux, il aurait, peu à peu, démêlé une trentaine de silhouettes humaines, uniformément vêtues d'une livrée dont la couleur s'assortissait à la gamme fauve et grisâtre de la saison et du milieu.

Jacques la Veine avait pris place avec ses pairs, sur un des quatre bancs disposés autour du poêle. Depuis quelques temps ces anciens faisaient assaut de cynisme et lançaient, entre deux bouffées ou deux jets de salive quelque aphorisme subversif ou quelque énorme grave-lure. Derrière, en plusieurs cercles concentriques, se pressaient les derniers venus et les novices, les béjaunes de cette université de la joie et du libre vouloir, gamins à l'âme puérile quoique de chair perverse, espiègles comme des chats et parfois irritables et torves comme des boule-dogues. Les uns, insidieux et câlins, passaient le bras autour du cou d'un camarade ou, sous prétexte de se rapprocher de leurs maîtres et

de ne rien perdre de la bonne parole, ils reposaient le menton sur son épaule, et des joues à peine duvetées se frôlaient et des chuchotements, des trémoussades, des risettes, aggravaient encore d'un commentaire chatouilleur les maximes flattant ces oreilles tendues avec trop de complaisance. La plupart de ces mauvais garçons avaient la pipe aux dents. Lorsqu'ils aspiraient la fumée, le tabac embrasé illuminait ces visages glabres et ambigus d'une rougeur fugace, grâce à laquelle le profane introduit dans ce repaire légal, dans cette caverne de tolérance, aurait été frappé par la beauté navrante de ces yeux, le pli philosophique de ces bouches, le peu de stigmates affligeant ces figures dites patibulaires.

Sans doute même en cette chagrine vesprée d'automne il devait faire plus sain, plus normal au dehors, mais quiconque eût eu l'âme amertumée ou aveuïe par l'existence symétrique et la platitude des gestes de la vie permise se fût complu quelques instants en cette réunion de tempéraments effrénés et d'originaux sans vergogne et eût savouré à part lui et en cachette les rites de cette franc-maçonnerie un peu en dehors, mais si spontanée et si cordiale. Le bourgeois pétri de préjugés et de scrupules eût même été déconcerté sinon converti par la solidarité régnant dans ce camp retranché des irréductibles réfractaires. Il eût vibré malgré lui à cette cruelle harmonie assortissant toutes ces disparates de la vie codifiée, une harmonie corrosive, chromatique à outrance, autrement émouvante que les orthodoxes unissons psalmodiés par la société, où tous les éléments du chœur soutiennent la même note d'ordre, quoique dans différents registres, d'octave à octave, ou grêle ou austère, ronflante et prud'hommeque chez le richard, bonnasse et pleurnicheuse chez le débonnaire ilote. En ce lazareth des démonteurs de la patraque sociale, cette pactisation des plaies eût troublé le plus égoïste partisan du règne des repus et peut-être eût-il perçu quelque présage de l'amour suprême, en voyant toutes ces blessures se baiser mutuellement comme des lèvres !

C'était donc fête au chauffoir. Avec les méreaux du supplément de salaire obtenu en turbinant sur les rais du moulin-horloge, les camarades avaient trinqué l'après-midi à la santé du héros, en buvant la tisane vaguement houblonnée, la diurétique cervoise débitée à la cantine. Puis ils avaient présenté au jubilaire une pipe décorative, fleurie comme la casquette d'un " tireur au sort », que tous se disputaient l'honneur de bourrer et de rallumer chaque fois que le donataire attendri en secouait le culot.

Comme l'assaut des énormités, qui avait longtemps diverti la gale-

rie, commençait à languir. “ Quel dommage, proféra l'un des argoulets, assis au banc d'honneur près du feu, que Schrabadans soit précisément en liberté, il nous aurait improvisé quelques couplets en l'honneur de Jacques la Veine : „

Et il fredonna, en commençant à bâiller :

Et la neige est si noire
Que les corbeaux sont blancs !..

— Il y a mieux, dit un autre en appliquant familièrement la main sur la bouche du bâilleur. Employons encore les deux heures qui nous restent avant le coucher à raconter chacun la mésaventure qui nous a brouillés pour toujours avec les familiaux, les patriotards et les cagots...

— Oui, oui, ratifia le premier motionnaire, jouons au tribunal et c'est toi qui nous jugeras, toi, la Veine !

Il va sans dire que ce sobriquet de la Veine avait été donné par ironie au sieffé traîneur de routes. Son histoire était celle d'un déclassé et d'un réfractaire par principe et par conviction. Avantagé à sa naissance sous tous les rapports matériels, au spectacle du misérable lot réservé à tant d'êtres qui les valaient bien, lui et sa famille, il avait pris en dégoût sa situation privilégiée et éprouvé comme une nostalgie de déchéance. Intelligent, après avoir appris toutes choses qui sont dans les livres et pratiqué tour à tour comme avocat, ingénieur et médecin, il s'avisa de devenir universel par l'altruisme, de vivre plus encore par le cœur que par la science et l'esprit. Et, coup sur coup, en possession de sa fortune, il l'employa à doter des hospices, à rendre des pêcheurs propriétaires de leurs barques, à adopter et à choyer des enfants ramassés dans les rues. Naturellement ses héritiers qu'il n'aurait frustré pourtant que d'un superflu minime, conçurent d'après inquiétudes devant ces dispendieuses charités. Sa famille lui imposa d'abord un conseil judiciaire, puis, pour plus de sûreté, elle l'enferma dans une maison de fous. Pendant sa collocation ces dignes consanguins gèrent si prodigalement sa fortune qu'il ne lui resta bientôt plus un sou. N'ayant plus aucun intérêt à le séquestrer et le sachant trop indulgent pour leur demander des comptes, les voleurs le firent relâcher. Loin de leur en vouloir, le bonhomme se réjouit presque de l'occasion qu'ils lui ménageaient de descendre, en égal, auprès de ceux qu'ils ne pouvait plus aider et protéger désormais que de son amour.

Depuis, il vagabonda, apostolique, prêchant l'amour, la vie libre, la

tolérance, la compréhension. Et il prédisait des temps nouveaux, sans lois, sans gendarmes, sans soldats et sans prêtres, sans tous ces obstacles impies apportés à l'expansion naturelle et particulière de chaque être.

La foule riait aux discours de ce maniaque. Les sages hochaient la tête, les enfants lui jetaient des pierres, même les humbles avec lesquels il s'humiliait en se faisant plus dénué qu'eux-mêmes, doutaient de sa parole évangélique et souriaient avec compassion; et ce n'était vraiment que tout au bas, chez la populace, chez les prétendus vauriens qu'il se faisait comprendre et qu'il recrutait des prosélytes. Ceux-là lui avaient appris à vivre de peu et souvent de rien, à se loger dans les fours à briques, sous les arches des ponts, et, à défaut de tout autre asile, à leur suite il échouait au seuil du pénitencier.

Tous les truands savaient son histoire, aussi le dispensèrent-ils de la redire aujourd'hui, et l'avaient-ils appelé à écouter et à juger les autres.

Le premier qui parla était un forgeron solide et noueux, mais couturé de noires cicatrices et de traces d'eschares à la façon de ces chênes impérissables qui ont plusieurs fois tenté et affronté la foudre :

— Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, dit-il, je pris au sérieux leurs histoires de code et de catéchisme, je croyais en la justice divine et j'observais la loi prétendument humaine; en toute occasion j'implorais le bon Dieu, j'espérais en son paradis, et arrosant mon pain de sueur et parfois de larmes, je martelais en conscience... La nuit très civique et souvent ivre, avec ma femme je travaillais pour la population de la patrie; insensé en une seconde de plaisir, je créais des parias et des misérables; sans perspective d'un avenir meilleur j'infligeais à d'autres une vie qui serait peut-être encore plus précaire que la mienne. Les bons apôtres m'y encourageaient en me faisant entrevoir que mon septième garçon serait le filleul d'un Roi... En attendant tous les ans je ne gagnai que le même salaire : la multiplication des pains n'accompagnait pas celle des enfants. Parfois le chômage et la maladie s'alliaient pour me punir de mon imprévoyance. Les jours où la faim me taquinait, je tapais encore plus fort sur l'enclume. Mais s'il n'y avait eu que moi à devoir jeûner ! Au cœur d'un de ces hivers plus froids et plus implacables que l'âme du mauvais riche, la ménagère exténuée de privations tomba malade, les enfants s'alitèrent à leur tour : je me roidissais et battis plus rageusement encore du marteau pour ne pas entendre leurs gémissements, puis leur râle... Et en effet bientôt il se fit un silence complet dans mon galetas et dans la forge... J'étais seul... Alors

je passai mon outil à travers la vitrine d'un changeur et j'en assommai une sébille ruisselante de pièces d'or. Les juges ne m'infligèrent que cinq mois de prison... Des lecteurs de journaux pleurèrent au récit de mes épreuves. Cela n'empêche que lorsque je fus élargi personne n'osa faire accueil et donner du travail au repris de justice... Les honnêtes ouvriers, ceux de ma caste, se détournaient de moi, et l'esprit de concurrence se greffant sur leur stupide sentiment d'honneur, d'aucuns dénoncèrent même ma prétendue tare à celui qui m'employait et le sommèrent de me congédier... Ce qu'il fit... Du travail, je n'en trouve plus que dans les prisons... Au dehors je vis seul, je rôde, je mendie, et si cela ne suffit pas pour me permettre de subsister, je vole... Je me réjouis de la disparition des miens; ils ne souffrent plus; la mort a défait mon œuvre mauvaise : mes filles ne deviendront point des prostituées, ni mes fils des soldats!

Un grondement approbateur courut dans l'assemblée.

— Tu tiras une sage conclusion de ton ilotisme, lui dit le juge. Avant les temps meilleurs, les misérables devraient s'abstenir de créer de la chair à canons et de la viande à lupanars... A ton tour, hé, toi, le maçon?

Celui-ci, un blondin mafflu et râblé, préluda à son récit par ce professionnel hochement d'épaules de l'homme qui a longtemps charrié sur les omoplastes le panier aux briques et l'oiseau surchargé de mortier.

— Voici... En me dandinant, souvent une fleur ou une chanson à la bouche, je gâchais gaîment le plâtre au village natal, me réjouissant des blanches vapeurs de la chaux presque autant que l'enfant de chœur des nuages parfumés qu'il arrache aux encensoirs. Puis d'apprenti, je passai compagnon... Je me rappelle certaine réfection du clocher. A califourchon sur le coq et narguant les vertiges, je regardai sous mes pieds les toits rouges et les chaumes, les drèves et les champs. Et je sifflais de si bon cœur que l'essaim des corneilles venait tourner autour de moi, ou bien je tirais de ma truelle des sons argentins comme ceux de l'angelus... Oh! que l'on respirait aisément là-haut! Le dimanche qui suivit l'achèvement de ce travail, avec le pourboire qui nous avait été octroyé par les fabriciens, en compagnie de quelques gars du même chantier, je lampai copieusement et même plus que de coutume, si bien que par extraordinaire le houblon guilleret et réconfortant m'alourdit le sang et la fantaisie. Vers le soir, nous allions même nous retirer moroses et comme oppressés par le calme trop grand de cette soirée de paresse, embarrassés de nos membres oisifs et de notre chair, et de nos humeurs, quand un couple d'amoureux de la ville entra dans le

cabaret où nous étions attablés. La donzelle fit la coquette et nous provoqua des yeux; tandis que son cavalier nous narguait par son langage pincé, sa jactance, ses fatidiques et tous ses grands airs de calicot endimanché. Lorsqu'ils sortirent, nous quatre de les rattraper sur la route, à l'écart du village, et là, sommation à la belle de choisir l'un de nous. Elle prétendit n'avoir voulu que rire, mais nous ne l'entendions pas ainsi... Nous jouions franc jeu, nous autres; ou bien elle se donnerait sous nos yeux à son galant, ce qui nous prouverait la sincérité de ses préférences, ou bien elle choisirait l'un de nous. A cette proposition raisonnable, son prétendu coq s'enfuit. Elle cria, mordit, et ma foi, nous enragea si bien qu'au lieu d'un seul mâle, tous lui passèrent dessus, moi le premier; puis, j'aidai à la maintenir pour faciliter la besogne aux autres. La belle, instiguée plus tard par son lymphatique faquin, eut l'injustice et le mauvais goût de se plaindre. Conséquence, tout le beau temps de ma jeunesse en prison; et plus tard, comme pour mon camarade le forgeron, la vie du paria et du suspect, la vie du traîne-les-routes et du batteur de pavé!

— Hourrah! fit la galerie, en se trémoussant, les polissons affriolés claquant des lèvres et s'allongeant de grands coups de coudes dans les reins ou de sonores claques sur les fesses. Hourrah!

— Oui, ratifia le juge, quoique je déplore la violence, l'abus de la force, ta faute fut certes vénielle. La femelle vous avait provoqués; en jouant avec le feu, elle se brûla, voilà tout! La mijaurée eut en somme mauvaise grâce à vous livrer aux tribunaux. Au fond elle ne dut pas vous en vouloir de l'avoir servie un peu plus copieusement que les autres jours!

Et toi, l'aiguilleur, conte-nous ton premier écart; comment as-tu fait pour dérailler jusq'ici?

— L'amour me perdit... A dix-neuf ans j'étais un mélancolique et administratif garde-barrière, posté des heures durant, aux confins de la ville, et voyant passer et repasser les trains; condamné à l'isolement, à la vigilance et à l'exactitude. J'étais jeune et j'enviais les couples prenant leur vol vers la campagne, et s'en revenant, pâmés et langoureux de la promenade, de la danse et du reste... D'intervalle en intervalle j'embouchai ma corne pour signaler l'approche des trains. Il y avait des soirs où j'étais saisi moi-même par l'accent de détresse qui passait dans mon instrument; j'avais l'air parfois d'appeler au secours, ou d'autres fois, deme râler d'amour comme les cerfs qui brâment à la vesprée dans les forêts de mon pays des Ardennes. J'aurais voulu fuir, m'en aller, loin de ce morne paysage faubourien, auquel, sous les tons cuivreux et

enfumés des méchants ciels d'équinoxe, ma fanfare semblait prêter un deuil et un sinistre de plus. Et chaque soir je cornais plus lamentable. Qui vint à mon secours ? Une soubrette trop compatissante qui rôdait souvent par là. Mes yeux bruns et pailletés de cristal quand elle m'eût dévisagé quelques fois, lui continuèrent-ils la sorcellerie de ma musique ? Une nuit sur deux mots échangés, elle se rendit dans ma logette et ses lèvres ne se détachant plus des miennes, remplacèrent à celles-ci la saveur vert de grisée du cuivre par les baumes et les framboises des baisers. Et comme je défailtais, un coup de clairon m'avertit du passage à niveau voisin ; je n'eus pas le temps d'emboucher l'instrument et de courir fermer la claire-voie : le train passa écrabouillant un vieux couple lamentable... Les chefs ne se contentèrent pas de me chasser, je subis encore la prison. Au sortir de ma captivité, durant laquelle je ne cessai de chérir la cause de mon malheur, je courus à la recherche de la belle ; mais je ne la revis plus jamais ; elle disparut sans retour... Puis, pour la rappeler je ne possédais plus la fanfare si dolente dans la nuit ; cette fanfare presque si triste que celle qui vient de nous avertir de l'arrivée de nos nouveaux compagnons... »

Ils sont nombreux encore les récits : tous accidents, méprises, faux départs ; malchances et maladresses, impulsions, foucades, équipées de mauvaises têtes, bévues commises par des adolescents, des bayeurs et des effarés, des criminels candides et débonnaire, coupables sans le savoir, viciés mais non vicieux, ne comprenant rien au code et à la morale et voulant vivre ingénument à leur guise, dans un monde tel qu'ils le sentent et le comprennent. Pauvres mouchérons butineurs folâtrant dans les rais du soleil et se débattant l'instant d'après dans les filets des araignées !

Et lorsque le narrateur a fini de parler, court un frisson de commisération, un remous de solidarité. Il faudrait les voir se rengorger tous, altérés de prouesses, avec du défi et de la révolte plein les yeux. Parfois, pour mieux manifester leur enthousiasme, ils nouent une sarabande furieuse, les mains se cherchent et se broient, les pieds trépigment, tandis que le juge absout et félicite le prétendu pestiféré.

— Et toi, l'aristo, comment débuta ton casier judiciaire ?

En ces termes Jacques la Veine interpelle un grand trentenaire aux mains blanches de gratte-papier, qui se cache derrière une colonne, et qui se flatte d'échapper à cette mise sur la sellette. Au surplus, absorbé dans une méditation exclusive, c'est à peine s'il a entendu les confidences des autres. Pour l'avertir que son tour est arrivé il faut que ses voisins le secouent. Il balbutie effaré, comme un dormeur qui se

réveille. Ensuite, apprenant ce qu'on veut de lui, il se recueille. "Eh bien, soit... Vous comprendrez peut-être... Et sinon, tant pis!,"

Sa voix rauque s'éclaircit, son émotion tourne en éloquence, il s'exalte à mesure qu'il lève les vannes de son cœur :

— ... O moi, je suis l'amoureux maudit, né sous le signe d'Uranie. Si l'amant de la femme passe souvent par des alternatives d'espoir et de découragement, de communion et de méconnaissance, de torture et de volupté, que dire des affres indicibles que je ne cessai de traverser, comment vous représenter ce vide offert à l'infini de mes postulations, ce fiel versé à mes lèvres altérées? Car moi je n'eus pas ou du moins longtemps je ne me crus point le droit de me plaindre devant la généralité des hommes!

Enfant, au collège, mes camaraderies contractèrent toute la vivacité et la mélancolie du plus tendre des sentiments. Aux baignades la nudité frileuse de mes compagnons m'induisait en de troublantes extases. En dessinant d'après l'antique je goûtai les nobles académies masculines; païen je ne découvrais pas de vertu sans la revêtir des harmonieuses formes d'un athlète, d'un héros adolescent ou d'un jeune dieu, et j'accordai voluptueusement les rêves et les aspirations de mon âme à l'hymne de la chair gymnique. En même temps je trouvai coqs et faisans plus beaux que leurs poules, tigres et lions plus prestigieux que lionnes et tigresses!... Comme mes maîtres inquiets devant mes naïves professions de goût me prémunissaient paternellement contre les écarts de ma sincérité, je consentis à taire et à dissimuler mes prédilections dérégées, je tentai même d'en imposer à mes yeux et à mes autres sens, je me broyai le cœur et la chair à les persuader de leurs méprises et de l'aberration de leurs sympathies, mais rien n'y fit, ils regimbaient à la raison de tout le monde, et, lorsque j'entraï dans la vie sociale, malgré l'approbre pesant sur ceux de ma race, malgré la tyrannie du préjugé, malgré la presque unanimité des moralistes fulminant l'interdit contre quiconque blasphème la suprématie esthétique de la femme, je m'opiniâtrai, fanatique et farouche, à n'accepter que le témoignage de ma propre conscience. Mon génie me donnait raison contre toutes les consignes et tous les mots d'ordre moraux. Honni, ulcéré dans mes opinions intimes, sans cesse mis au défi, fort d'ailleurs de mon honnêteté absolue, j'en vins non seulement à mépriser leurs anathèmes, mais encore à m'en enorgueillir! Puis je savais par mes lectures, — ces lectures qui étaient ma consolation mais souvent aussi un achoppement, — que des sages, des artistes, des héros, des rois, des papes, voire des dieux justifiaient et exaltaient même par leur exemple le culte de la beauté mâle.

Toutefois j'aurais insisté aux impulsions de mes instincts physiques et me serais renfermé peut-être jusqu'à la mort dans une stoïque admiration pour les parangons de beauté virile, si un jour néfaste et béni, toutes mes forces affectives, tendresses morales et voluptueux désirs ne s'étaient fondus en un amour exclusif et absolu, unique et fatal comme une possession, pour un jeune homme que des fiertés et des admirations communes et surtout l'espoir de s'initier aux arts dans lesquels j'excellais, avaient amené sur le seuil de ma porte. Ah, je n'oublierai jamais les progrès rapides et les épanchements de notre liaison, ses caressantes paroles d'affectueuse ferveur tandis que nous nous promenions, son bras passé sous le mien et ses grands yeux cherchant mes yeux pour y boire mes intimes pensées! Notre communion devint tellement étroite que son absence me navrait comme un adieu, et que toute journée passée sans lui me durait une semaine de regrets et d'humeur chagrine. Sa présence m'était même devenue indispensable à ce degré que, farouche, endolori, toujours tenaillé par des angoisses et des pressentiments, je n'osais jamais croire à la stabilité et à la durée de cette conjonction de nos deux tendresses et que chaque fois qu'il me quittait je me sentais atrocement déprimé et abattu, comme si je ne devais jamais plus le revoir! Il était le but et le foyer de ma vie, la chaleur de mon corps et la lumière de mon âme! Touché par mes attentions, mon dévouement, ma fidélité, mon exclusif souci de lui être agréable, ma vigilance à écarter toute épine de son chemin, il me répondit par une fraternelle et filiale amitié. Longtemps je me contentai de son affection plausible et me résignai en songeant que du moins il n'aimait d'amour aucune créature terrestre. Mais hélas, il me détrompa. Depuis son enfance il s'était fiancé à une gentille et rieuse voisine. Avec la confiance de son amour, il m'apportait aussi la nouvelle de son prochain mariage!

Pourquoi ne m'a-t-il pas aussi bien troué le cœur d'un coup de couteau, ou, que ne me suis-je tué à ses pieds! Alors seulement, en une scène terrible qui le mit en fuite et l'arracha pour jamais à ma sollicitude, je lui découvris les abîmes et les vertiges de ma passion pour toute sa personne; je lui dis de ces mots qui tirent le sang et qui affoleraient des marbres, je le conjurai de se donner à moi, de rompre son mariage ou du moins de se partager entre nous, je lui parlai comme un patient qui demande grâce, comme un supplicié qui crie miséricorde. Je me traînai sur les genoux, je pressai ses mains en les arrosant de larmes. Rien n'y fit! Ah cette femme, fût-elle la plus aimante de son sexe ne pourra jamais l'adorer au paroxysme où je l'adorais!

Dieu, Dieu! Dire qu'il est possible d'aimer, de se consumer à ce point, sans que ce feu gagne et embrase celui vers qui tendent et s'allongent désespérément, affamées, altérées comme des âmes de damnés au fond de la gehenne, toutes ces flammes, toutes ces voluptueuses et sinistres flammes d'amour! Dire que jamais il ne se rendit à la prière, à l'implo-ration muette de tout mon être, qu'il ne se sentit point frémir tout au moins de pitié amoureuse en cette explication suprême qui m'amputa de tout ce qui m'attachait à la terre! Et qui viendra parler après cela de fluide, de magnétisme et de télépathie!

Il ne se figura jamais ce que j'avais lutté pour ne pas l'effaroucher ou l'obséder, ce que je m'étais contenu et flagellé pour me conduire selon le gré de la masse contemporaine et ne pas le compromettre aux yeux des vertueux médisants! Depuis mon enfance je réfrénaï mon tempé-rament, je déguisai ma pensée, je donnai le change à ma famille et à mon entourage sur mes véritables inclinations. Jugez de la fatigue, de l'é-ccœurement et du dégoût que me causait cette comédie, cette perpé-tuelle dissimulation! Mais c'est seulement le jour où j'aimai pour de bon, que je sondai toute l'étendue de ma détresse et de mon désespoir. Les cinq années que durèrent mes relations lancinantes et balsamiques avec l'être élu, je fus le plus torturé des martyrs. Ah! je voudrais voir combien de mes juges étant à ma place eussent résisté à cette projec-tion de leur être vers la chair défendue, eussent repoussé loin de leurs lèvres la coupe que la nature offrait à leur soif exceptionnelle, eussent eu la force d'étouffer le cri de délivrance, de paralyser ce geste de sou-lagement, de salut et de secours suprême! Eh bien, tant qu'il fut auprès de moi, tant que, de loin en loin, nos lèvres se rapprochèrent en un baiser que j'eusse voulu perpétuer suave et ineffable et étendre jus-qu'à la possession complète, je chérissais cette tentation, cette torture, je prenais goût à ce supplice comme à une épouvantable gageure, je me roidissais fièrement, presque radieux sous l'implacable acharnement des conventions et des règles générales. Désespérément chaste mal-gré mes désirs éperdus, je me trouvai légitime et je n'aurais pas échangé mes postulations contre tous les appétits de ce monde con-forme. Je préférerais à leurs conjugaux embarquements pour Cythère, à leurs langoureuses idylles au pays du Tendre, ma passion rouge et noire, mon ascension du volcan sulfureux, mes périples en exaspérés sur les lacs asphaltides..... J'exultai au milieu des fournaises, j'attisai mes incendies.....

Souvent je lui écrivis des lettres brûlantes que je ne lui envoyai pas, mais que je conservai pour qu'il les lût seulement après ma mort, car

j'estimais alors qu'il est de ces déclarations que les trépassés, les expiants seuls ont le droit de formuler par delà les limites du tombeau... Il pourra lire à présent ces lettres puisque je n'appartiens déjà plus à la même terre que lui... Et qui sait? Peut-être serviront-elles à l'instruction, voire à l'amusement de son amante, et n'y attacheront-ils, partagés entre la curiosité et le dégoût, que la valeur d'un phénomène pathologique? »

A cette supposition atroce, il fit entendre un cri qui donna l'idée d'un vaisseau se rampant dans sa poitrine; puis il fut quelques secondes avant de recouvrer la parole, et lorsqu'il reprit, à chaque phrase il semblait se porter un coup de poignard :

“ A peine eut-il fui ma présence, que je voulus m'élancer à sa poursuite. Pour le revoir je lui eusse demandé pardon de ma trop exigeante tendresse; j'eusse abjuré et rétracté, du moins en paroles, ma seule, ma suprême religion. Je songeai aussi à l'assassiner avec sa maîtresse, quitte à me suicider ensuite. Mais non, je l'aimais jusqu'à tous les sacrifices, jusqu'à tolérer son bonheur auprès d'une autre créature, jusqu'à survivre à son abandon, jusqu'à accepter une existence privée désormais de toute effusion et durant laquelle il ne me resterait plus qu'à repaître douloureusement mon cœur des mirages et des leurres de notre intimité défunte! Aussi, au moment où je m'emparais du revolver, je me représentai une larme, un regard de ses beaux yeux, un de ses cajoleurs et mutins sourires d'autrefois, et cette évocation me navra à tel point que laissant choir l'instrument homicide, je m'effondrai dans un fauteuil d'où je m'abattis sur le plancher en proie à une crise de nerfs voisine de l'épilepsie, et ne cessant d'appeler l'absent avec des râles exaspérés par l'horrible certitude de l'irréparable.....

Pour oublier je recourus aux voyages; je parcourus des Océans, j'accompagnai nos rudes marins du Nord jusqu'aux pêcheries boréales. Le plus souvent, vauté au fond de la barque, l'idée fixe me rongea et au plus fort des tempêtes, le fracas des éléments et les blasphèmes ou les prières de mes compagnons ne parvenaient à étouffer le timbre de la voix aimée, de la voix lointaine qui ne cessait de vibrer à mes oreilles, de me chanter les serments et les confidences de jadis!

Pour oublier aussi je me mis à boire, j'ivrognai avec la crapule; vain remède: miroir maléfique, l'alcool ne me refléchissait que plus désespérément adorables les grâces et les perfections de l'absent!...

Alors je songeai à satisfaire brutalement ma chair. Ma passion rebutée se dédommagerait en immédiates débauches. Il me fallait calmer à toute force ce sang orageux, ce sang de lave, cette sève leurrée et

toujours trahie, hélas, à laquelle je ne pourrais offrir d'assouvissement sans attenter aux mœurs de mes dissemblables... Ah ! de cet amour pur entre tous, de ce sacrifice de mon être à un autre être, de cette immolation perpétuelle de ma conscience et de mon caractère, à cet enfant de dilection, je sortais réprouvé, ivre de terribles revanches, friand de reprèsailles érotiques... Ah je me moquai bien des sages et des justes ! Crime contre nature, diraient-ils ! Contre quelle nature ? Ma vie entière n'avait-elle pas été un crime contre ma nature à moi ?

Un matin de mardi-gras, anniversaire de notre première rencontre, je me réveillai en m'écriant avec une rage sardonique " Ah, c'est carnaval ! Si je me déguisais en homme normal, si je faisais la cour aux femmes, puisque c'est aujourd'hui carnaval ! Je ne me reconnaitrais peut-être plus moi-même ! „ Ce que je ris à cette pensée ! Jamais je ne ris autant de ma vie. Ah ce fou-rire me reprend !... Ma gaité fut même telle que mon courage et ma résolution grandirent jusqu'à m'entraîner vers un acte téméraire. J'étais décidé à en finir, j'obéirais à ma vocation.

Le soir même j'avisai dans un bal à deux sous, un jeune éreinté de barrière de jolie mine, bien découpé, vêtu de velours fauve. Un de ces pauvres diables de voyous, defloré depuis longtemps par les promiscuités des coucheries en commun, un de ces vicieux candides qui ne songent pas à mal en gredinant dans les galetas, sur les pelouses et les bancs des parcs suburbains et au seuil noir des impasses borgnes !

A l'écart guidé par ce pilotin sans vergogne j'abordai enfin au havre défendu ; je goûtai pour la première fois auprès de ce samaritain d'amour le cuisant et questionnaire bonheur, la détresse béatifiante des majeurs naufrages. Au reveil de cette crise, je n'étais plus qu'une épave....

Et à présent jetez-moi la pierre, accablez-moi de crachats... Votre haine provient peut-être d'une inconsciente envie. Et surtout n'allez pas me plaindre. Faites-moi grâce de votre pitié, car je vis le monde mâle en sa puissante splendeur ; j'appréciai plus profondément ses prestiges que ne pourraient le faire vos femelles ; je scrutai mon sexe par les meilleurs des yeux, les yeux pathétiques des Grecs et des Renaissants, les yeux de Platon, de Michel-Ange et de Shakespeare ! Ah la publique nature eut pour moi des charmes secrets, des frissons nouveaux, des coups de foudre que la masse de ses tributaires ne connaîtra jamais !

Et qu'importe même mon amour malheureux, puisque c'est à la profondeur de la vallée des larmes que se mesurent les altitudes de l'amour ! Oui, je m'enorgueillis à présent de mon supplice, car celui que

j'aimais, jamais il n'aimera, jamais il ne sera aimé ainsi, je le jure ! Oui, mon amour fut plus sublime que toutes les passions consacrées ! Ah aimer au sein des pires opprobres, aimer presque seul et pour ainsi dire contre tous ! „

Il se tut. Sa voix déchirait les cœurs et énervait les écoutants ainsi que des bouffées d'orage tour à tour rafraîchissantes et délétères, humides de vapeur électrique ou ensoleillées de blafard crépuscule, et à la fin elle s'était élevée, les cordes tendues à se briser, comme pour dénoncer au trône du créateur les erreurs de sa providence.

Le silence communiant et apitoyé de tous ces transgresseurs se résolut en un murmure de compassion, spécieux et discret à l'égal d'une caresse des branches aux nids qu'elles abritent, avances chatouilleuses des feuilles balsamiques aux plumages douillets : on eût entendu sourdre des larmes, et même se contracter les gorges avalant la salive reprise aux lèvres altérées de baisers ! Vaincu par ces ambiances rédemptrices, le plus misérable d'entre ces exceptionnels se détendit et donna cours à son émotion. Presque hiératique, transfiguré, Jacques la Veine, prenant au sérieux son rôle d'interprète des consciences, lui prodiguait l'onction de ces paroles : “ Tu aimas et fus digne d'amour... En obéissant aux impulsions de ta nature, tu ne barras pourtant point le chemin au courant passionnel de ton proche. Tu n'abusas de personne ; c'est plutôt le monde et la fatalité qui ont pesé sur ta bonne volonté : tu fus loyal, généreux et droit, n'usant pour te faire aimer en toute plénitude que de la magie et des sortilèges de la bonté absolue et de l'esprit sans malice. Oui, il a le droit d'aimer qui bon lui semble celui qui se livre avec cette sublime ardeur... Donc sois des nôtres, demeure sans crainte au milieu de nous, et peut-être rencontreras-tu un jour dans nos refuges cet amour réciproque qui t'aura été refusé toute la vie !... „

Tous s'empressaient autour de l'uraniste, quand un des derniers venus, le seul qui n'eut pas encore parlé, s'écria :

— Ah non, par exemple ! Non jamais je ne pousserai l'esprit de tolérance jusqu'à frayer avec ce saligaud... Pouah ! Il me dégoûte ! Et cependant je ne suis pas prude... et ce ne sont point les préjugés qui m'étouffent. Il n'est même point de luxure que je n'ai pratiquée ! J'ai usé et même abusé de toutes choses ! Par la nature de mon industrie, je disposais sans cesse des plus hautes intelligences, des meilleurs caractères et des plus friandes beautés. J'ai fait profit et litière de tout ce que respectent les imbéciles. Ah ! je ne suis pas homme de sentiment, moi ; je ne me forge point de chimères et ne construis point de romans, comme ce piteux et lamentable fou.

Ce que je voulais, je le réalisais par l'argent; avec l'or tout puissant, j'achetais les consciences, les talents et les pudeurs. Je pratiquais l'usure en cachette... Des débiteurs réduits à quia se tuèrent, je fis mettre le grappin, et rondement, sur les deniers qu'ils laissaient à leurs veuves et à leurs orphelins. J'aurais fait vendre jusqu'à leur suaire, jusqu'aux clous de leur cercueil... Ce que l'on devient philosophe! ce que l'on apprend à mépriser les mortels. Jouir, tout est là! A tout prix, coûte que coûte! Pour sauver leur mari, leur frère, leur amant, les femmes, les sœurs, les fiancées, se donnaient à moi; menacés de faillite et de déshonneur public, des parents s'affolèrent jusqu'à me céder leurs fillettes. Je leur mettais le marché à la main et jamais je ne reculai. Lorsque j'avais jeté mon dévolu sur une proie, je la forçais dans ses derniers retranchements. Je jouais serré. Je mettais aux prises la pudeur et la faim, l'honneur intime et le scandale public. Avez-vous vu dans les ménageries les pigeons livrés aux serpents? Ainsi la faim croquait et affolait la pitoyable pudeur. Ou mieux, c'est moi qui représentais la Faim, le Fléau, l'inéluctable Voracité, et je dévorais les timides oiselles; je croquai, je souillais les vierges éplorées... Sans l'indiscrétion d'un employé, sans une maladresse, la seule que je commis dans mon existence, je recommencerais une nouvelle série de vols et de viols clandestins... Figurez-vous que c'est pour un faux, un simple petit faux, une peccadille comparé à tout le reste, que je me fis pincer et que la justice interrompit mes profitables expériences du caractère humain.: Ah, ah, admirez-moi, dites, ne suis-je pas votre maître à tous? De l'amour, il n'en faut jamais... de l'amitié encore moins... Soyez riche, soyez fort; haïssez les hommes et méprisez les femmes! „

Et en parlant il se rengorgeait, il se frappait la poitrine de ses poings velus, il riait d'un rire diabolique, faisait rouler ses paroles avec la forfanterie et la jactance d'un cabotin fanfaron, convaincu de conquérir le prestige et la popularité des lâches et des vils qui composent la majorité des hommes.

Mais il ne se doutait point, tant il se grisait et s'émoustillait au souvenir de ses turpitudes, de la honteuse réprobation qui montait, montait, contre lui dans cette assemblée de scélérats et en cette pouillerie de malchanceux.

Ceux qui étaient assis autour du poêle s'étaient redressés et reculés instinctivement; le cercle s'élargissait de plus en plus autour du péroreur, comme s'élargiraient les mailles d'un filet dans lequel on tenterait d'emprisonner l'effroi. Le feu s'était éteint, les pipes ne grésil-

laient plus ; et si on avait pu discerner les visages, on aurait constaté que vieux ou jeunes accusaient invariablement une répugnance, une aversion, une horreur grandissante.

Cette odeur de geôle, cette odeur de bouc et de miséreux, ce fleur des bosquets infestés de hannetons, saturait depuis longtemps ce chauffoir au point d'avoir enduit les plâtres des miasmes et des virus de toutes les effluences humaines, mais c'est à présent que ces grouilleux, que cette noire cuvée s'apercevait pour la première fois de la trop grande fermentation et aurait voulu s'échapper du pressoir. Pour la première fois, et à mesure que le faussaire s'étendait sur son ignominie, ils avaient soif d'air respirable et ils se bouchaient les narines, ils suffoquaient et dans leurs gorges un seul mot sifflait : l'Infâme.

Eux, remplis d'indulgence pour tous les écarts, pour les violences sanguinaires, les trouées et les incendies des crimes passionnels puisant leur origine dans la générosité, les fluides affectifs, les nostalgies des communions, eux qui avaient absous et qui, bien plus, se déclaraient prêts à partager les rapprochements illicites comme cette vierge chrétienne qui, passive, se donna un jour à un désespéré en se fermant les cieux pour lui en entr'ouvrir les portes, se détournèrent avec horreur de ce lâche vicieux, de ce pressureur de la chair infantine et timide, de ce minotaure sournois. Il leur incarnait l'affreuse omnipotence de l'argent ; les maléfices et les envoûtements du métal maudit drainé et manipulé par la bourgeoisie.

Tout à coup il s'arrêta de pérorer... Dans l'assemblée venait de se produire un mouvement qui l'édifiait enfin sur la vertu de son prêché. La consternation de ces malheureux, criminels ingénus ou émotionnels, devant les frigides scélératesses de ce happe-chair avait-elle dégénéré en panique ? Oublieux de leur captivité, ne songeant pas que les gardiens ne pouvaient ni ne voulaient les entendre, plongés qu'ils étaient, ceux-ci, assez loin du chauffoir, dans des libations et des parties de cartes à la cantine, ils se ruèrent en masse vers la porte qu'ils ébranlaient à coups de pied, s'arrachant les ongles à vouloir écarter les battants, comme si l'incendie s'était allumé subitement dans la salle et que les flammes courussent à leurs trousses. Cette véhémence lave humaine allait-elle crevasser et faire sauter le cratère qui l'emprisonnait ?

Leur illusion ne dura point. Ne pouvant gagner le large, mettre de l'air respirable entre cet empoisonneur et leur pauvre troupeau de brebis galeuses, ils se retournèrent contre l'exécrable, résolus à l'exécuter sur-le-champ, à l'empêcher de respirer plus longtemps dans leur milieu.

Ce conenticule de flétris et de piloriés fut secoué comme dans une

trombe de représailles. Ils le cherchaient en poussant des cris de mort.

Mains en avant, tâtant les parois, se reconnaissant les uns les autres, rampant sur les genoux, se traînant sur le ventre, ils s'évertuaient à le rejoindre et à le dénicher pour le broyer sous leurs talons, le pétrir sous leurs poings, pour le lacérer à coups de dents et de griffes, pour le noyer sous les crachats et l'ordure. On aurait dit les Colins maillards de la mort.

Seul Jacques la Veine tentait de les calmer et prêchait la clémence :
" Assez de juge et de justice, disait-il... Je ne condamnerais même pas celui-ci... Et surtout point de bourreaux !... Ne touchons à la vie de personne !... La vie est sacrée ! N'en privez point le plus misérable... Le mal n'est que l'apparence ; le crime, le résultat des lois... Cet homme est son propre juge, son propre bourreau... Sa conscience, son destin même le punit... Où ne régna jamais l'amour sévit le pire des froids et des vides. La glace, les ténèbres de son cœur composent son capital supplice et ne tarderont pas à le supprimer, à l'ensevelir dans l'oubli... „

Le médiateur exhortait vainement cette meute exaspérée et sans doute eût-elle fini par atteindre le misérable, lorsque des clefs tournèrent dans les portes : la chiourme accourait enfin pour s'enquérir de la cause de cette tourmente et pour conduire le troupeau du chauffoir à la chambrée. A l'aspect des gardiens, cette chasse plus sinistre que celles qui tempètent dans les ballades de Burger, s'arrêta net. Ce fut l'effet d'un chant de coq ou d'un rayon d'aurore dans un sabbat ou une danse macabre. En un instant les hommes se trouvèrent sur leurs pieds, se mirent en rang et prirent la pose d'ordonnance.

On les compta, il en manquait un ; on fit l'appel, l'usurier ne répondit pas. Alors les gardiens dirigèrent le faisceau lumineux de leurs lanternes dans les divers recoins du chauffoir, avisèrent derrière un pilier un corps gisant pelotonné ou plutôt contracté dans une attitude simiesque. Les porte-clefs s'approchèrent de cette masse, reconnurent l'usurier, le n° 7260, et comme il ne bougeait plus, ils le portèrent au dehors. Les autres prisonniers s'effaçaient contre la paroi ne se souciant pas de toucher à ce cadavre. Le corps ne portait aucune trace de violence. Ni contusion, ni plaie. Et quand les gardiens parvinrent à écarter les doigts crispés comme ceux d'un chiragre, qu'il avait appliqués contre ses yeux, ils reculèrent devant l'indicible expression de terreur épardue sur le visage déjà violâtre, expression ajoutant au caractère significatif du recroquevillage désespéré du tronc et des membres. L'épouvante l'avait tué. Ou peut-être avait-il été foudroyé par le premier éclair du remords ?

GEORGES EEKHOUD.

UNE STATUE

*Au carrefour des abattoirs et des casernes
Il apparaît foudroyant et vermeil,
Le sabre en bel éclair sous le soleil.*

*Masque d'airain, casque et panaches d'or ;
Et l'horizon, là-bas, où le combat se tord
Devant ses yeux hallucinés de gloire !*

*Un élan fou, un bond brutal,
Pousse en avant son geste et son cheval
Vers la victoire.*

*Il est volant comme une flamme : . . .
Ici, plus loin, au bout du monde
Qui le redoute et qui l'acclame.*

*Il entraîne pour qu'en son rêve ils se confondent
Dieu, son peuple, ses soldats ivres ;
Les astres mêmes semblent suivre,
Si bien que ceux
Qui se liguent pour le maudire
Restent béants : et son vertige passe en leurs yeux.*

*Il est de calcul froid, mais de force soudaine ;
Des fers de volonté barricadent le seuil
Immobile de son orgueil.*

*Il croit en lui — et qu'importe le reste :
Pleurs, cris, affres et noire et formidable fête
Avec lesquels l'histoire est faite.*

*Il est la mort fastueuse et lyrique
Montrée ainsi qu'une conquête
Au bout d'une existence en or et en tempête.*

*Il ne regrette rien de ce qu'il accomplit
Sinon que les ans brefs aillent trop vite
Et que ta terre soit petite.*

*Il est l'idole et le fléau
Le vent qui souffle autour de son front clair
Toucha celui des Dieux, armés d'éclairs.*

*Et l'histoire lui dit qu'un jour sa destinée
Est de tomber en brusque écroulement,
Quand son étoile étrange et effrénée
Cristal rouge, se cassera au firmament.*

EMILE VERHAEREN.



LE JARDIN

*Destin que je chéris, ô Toi qui nous lias,
Je t'évoque avec joie et bénis ton dictame,
Et sous le clair soleil de messidor mon Ame
Fleurit en la splendeur des blancs magnolias.*

*Ce parterre d'été tiendra notre légende
Belles roses royales et glaïeuls et lys
Et les petits bleuets, aux cols fins et jolis,
Et ces œillets desquels on fit ample provende!...*

*Jardin de notre amour, il me complait d'errer
En pensant à l'Absent par les chères allées
Où les jaunes iris couvrent les azalées,*

*Et bien que je ne sache plus désespérer,
Une larme me vient dont mon Ame s'étonne...
Las! l'Été va mourir, voici que vient l'Automne!*

Les Remembrances

*Je me tais et j'écoute, éveillant le Passé,
Les souvenirs jaser, cantique des cantiques,
Qui dit tout notre amour et l'amour amassé.
Nous avons ranimé les affections antiques.*

*Nous avons partagé notre pain sans levain ;
Souffert les maux des temps de légende et de fable,
Et nos torts réciproques œuvrèrent en vain
La rupture de notre tendresse ineffable.*

*Frère, Amant, — je ne sais, — mon cœur vole vers toi.
Je n'ai plus de douleurs, je ne sais plus d'alarmes.
Nous avons bu tantôt l'âpre vin de nos larmes*

*Et nous sommes les hôtes sûrs d'un même toit.
J'ignore l'amertume des malignes fièvres,
Ma bouche garde encor la saveur de tes lèvres.*

JOSEPH LOUBET.

De *P. Absence.*



LE PAPILLON

— Le voilà !

Le papillon entra comme chez lui et se mit à voler dans du soleil... deux petites mouches bourdonnaient en sourdine... Il cligna des antennes en tournoyant follement, puis il s'arrêta, étourdi, au milieu du rayon, avec ses ailes languissantes étendues...

— La valse du papillon !

Gab s'avança dans le chemin d'or tracé sur le plancher : sa tête fut d'or aussi... Le papillon la regardait. Elle s'arrêta devant lui, riant :

— Eh bien, beau galant, nous prenons notre petit bain ?

Il la regarda de son regard de papillon où on ne sait rien lire... sembla glisser vers elle, et... frrou, s'élança traitreusement par la fenêtre. Il fila en ligne droite jusque sur un champ de blé, s'abattit un instant — deux mots aux épis — repartit plus lentement, coquet, secouant du bout de ses ailes, une poussière de lumière... Une grosse vache blanche leva la tête : il lui passa sous le nez avec un petit rire effronté : je ne suis à personne, je suis libre !

... Un vrai papillon.

— Gab ! dit une voix, en bas.

Elle se pencha vers le jardin :

— L'avez-vous vu ?

— Qui cela ?

— Mais lui, le papillon... vous ne l'avez pas vu passer ?

— Quel papillon ?

...Tenez, il file là-bas, là-bas, loin, nous ne le rattraperons plus... il est beau ; il a des taches de lune sur les ailes, et des antennes en bronze... Il m'a regardée comme un amoureux...

— Ah ! bien, et moi alors ?

Elle mit un doigt sur ses lèvres, en mystère :

— Chut !... c'est votre âme, je l'ai reconnue mais elle ne veut pas qu'on le sache. Pourquoi est-elle partie ?

— Elle n'est pas partie, dit-il sérieusement.

— Si.

— Regardez bien, elle est là près de vous... cherchez... un papillon ! un rien le cache ! Elle secoua la tête :

— J'ai bien regardé, j'ai cherché partout... Du reste je l'ai vu partir, vite, sans se retourner... vite ! les yeux levés... il avait disparu.

— Oui, je crois... il avait trop de soleil sur lui ; il a eu peur... alors il est allé vers l'ombre : il ne faut pas toujours de la lumière, Gab, cela finit par blesser les yeux... un peu de nuit, un peu de tristesse... le maronnier, là-bas... Il reviendra.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Merci.

Un baiser descendit de la chambre dans le jardin où quelqu'un le prit et l'emporta ; les allées furent seules... Des raies de soleil s'éten-

daient au long d'une vierge de plâtre... Gab ferma la fenêtre. Il fit plus gris.

— Reviendra-t-il ?



..... Et tandis que j'étais ainsi, pensant à vous dans cette belle tombée de nuit, quelque chose me frôle les cheveux : je lève la tête et le papillon était là ! Il volait doucement devant la fenêtre, en balançant ; il semblait se demander : vais-je rester ? Vais-je partir ? — Reste, va ! — Je ne sais s'il m'entendit ; mais il alla se blottir dans les rideaux, comme un papillon frileux, et toute la nuit je le sentis là... Il faisait un beau clair de lune, et en regardant bien fort, je pouvais le voir, ses petites ailes sombres... ses antennes de bronze... Il ne dormait pas ; ses yeux luisaient, il me baisait de loin... connaissez-vous des baisers de papillon ? C'est doux, léger... une poussière, une toute petite poussière de baiser... cela tombe sur les lèvres comme un brin d'ouate, cela glisse, cela vole dans les cheveux, les oreilles, le cou, cela se niche partout et cela sent bon ! Je me suis éveillée, ce matin, avec deux grains d'or au bout du nez... drôle de papillonnet ! — Il était encore là, dans les rideaux ; je lui ai ouvert la fenêtre et il a filé droit comme l'autre jour, quelqu'un qui sait son chemin. — Le gentil, c'est que le soir, même heure, un peu de nuit glissante dans les arbres, je vois une petite ombre sautiller dans mes papiers : lui encore ! Il est resté devant moi, à battre des ailes, tout le temps que je suis restée moi-même à ma table et quand j'ai fermé ma fenêtre il a repris sa place, dans le rideau. — Et maintenant, il vient chaque soir ; j'ai toute la nuit ma petite poussière de baiser ; je songe un page lilliputien qui viendrait veiller le sommeil de sa dame et, sans l'approcher, secouerait des fleurs sur son lit... Mais, avec cela, je ne suis jamais tranquille, un papillon ! Sait-on sa vie ? La petite chose qu'un cœur de papillon ! Une petite âme de papillon, cela se cache sous un cil ; un brin d'herbe suffit à la suspendre, une goutte de rosée la noierait ! Mon amoureux voit sur sa route mainte fleurette jolie qui lui tend ses pétales ; il va, il les frôle, le soleil chauffe leur parfum... Il a soif d'un baiser de violette ou d'une caresse de myosotis... Il m'est fidèle peut-être par habitude, par bizarrerie d'insecte... mais la fidélité d'un si tout petit cœur, peut-on bien s'y fier ? Un beau soir j'attendrai en vain ; la nuit glissante glissera dans les arbres sans plus rien m'apporter : une tigette de mousse m'aura pris mon galant !

— Toc, toc, toc.

— Qui ça ?

— ... Papillon.

Oh ! qu'il était frêle et petit ! Petit, avec de petites ailes battantes... toc, toc, toc... au barreau fermé... Il revenait de loin où il avait souffert, toc, toc, toc... souffert beaucoup... il venait, le page fidèle, à la fenêtre close, toc, toc, toc... ses petites ailes agonisaient : Ouvrez vite ! ouvrez vite !

— Toi ! va-t'en ! je te déteste !

Elle ouvrit, néanmoins, et le voici entré. Malade, traînant les pattes, il est un papillonnet tout près de l'autre monde ; ses yeux sont étranges ; il veut voler mais l'air alourdi pèse, pèse sur sa toute menue force... Il s'arrête : c'est un jouet, un papillon suspendu au bout d'un fil invisible : ses ailes fripées laissent pendre de l'or...

— Mon galant, où donc avez-vous porté vos baisers.

Effrayé de sa voix il s'envola maladroitement ; elle le poursuivit... Tout haletant, il se réfugia dans le rideau, à la place habituelle. Il sentait venir le danger, le danger qui s'agitait autour de ces doigts fins, il ne redoutait pas le danger et le fuyait sans savoir pourquoi. — Faiblesse de petit papillon ! Il le regardait avec effarement ; cette course l'oppressait... il s'en était déshabitué, depuis trois jours qu'il attendait, blotti dans un coin de la fenêtre, qu'on lui permit d'entrer... Dans le jardin les allées seules portaient des empreintes de pas, à demi-effacées. Les blés avaient jauni, la roue d'un moulin battait l'eau en chantant.

— Allons ! va-t'en, dépêche-toi !

Elle s'était avancée, menaçante, et secouait les rideaux... Le pauvre mignonnet blessé se cramponnait avec un air de dire : — Pourquoi donc me faire tant de mal ?

Il ballottait d'un mouvement convulsif et toute la jonchée de baisers s'épandait autour de lui, fine et douce, et s'affaissait sur le plancher, et, foulée aux pieds, s'éteignait comme des yeux... Une course folle à travers la chambre. Essoufflée, elle courait, lui jetant des objets d'une main nerveuse, avide de lui faire du mal à cet intrus qui l'aimait malgré elle... cela pleuvait autour de lui. Il tournoyait, aveuglé ; semant sa vie aux grains de la poudre qui flottait de ses ailes... Il semblait à la fin le petit pétale d'une fleur fanée qu'un peu de vent soulève et rejette. — La chasse du papillon.

Elle riait, méchante, excitée... Lui ne comprenant plus, volait péniblement... une sonnerie de cloches éclata au dehors... Il volait avec le

son des cloches sur lui, qui l'écrasait... Ding, ding, ding... Oh ! les roses ! toutes les petites roses du jardin ! Elle le pourchassait, ébranlant les meubles où il se posait... Les cloches sonnaient, sourdes et lourdes — un soleil fou se mit à danser sur eux... Elle lui jeta un livre ; alors, une de ses ailes brisée, vint tomber à terre comme une paillette d'étoile morte... Il s'appesantit, chut sur la vierge — il fut une tache triste au front de la vierge — glissa, tenta de se rattrapper aux mains de plâtre mais ne sut, glissa et tomba dans ses doigts tendres.

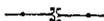
— Je te tiens !

Féroce, elle écouta son agonie... son pauvre petit cœur palpitait... Il avait grand peur, il était heureux... Elle le laissa ainsi un moment, pantelant au rythme des cloches lourdes... puis traitreusement, lui enfonça une épingle au travers du corps.

Alors il la regarda de ses yeux amoureux. Il tourna comme ceux que frappe une balle ; dans ses pauvres yeux morts, des choses, des choses passèrent. Il vit tous les oiseaux de la tapisserie qui le fixaient en étendant les ailes... et puis cette pluie, cette pluie qui commençait sa mort, pendant les trois jours d'attente... Il s'allongea un peu, songeant à la petite violette qui se mourait d'amour pour lui... et vite, vite, il rongea ainsi en minuscules images rapides, un coin du jardin, un trou de ciel et du vert, son père, le papillon au dos d'argent... Et Gab qui le regardait mourir, avec ses yeux d'or froids... Puis, soudain, sa petite âme libre s'élança.

Et, là-bas, là-bas, s'enfuit sa petite âme libre, très loin, plus loin encore, si loin que nos rêves n'y atteindront jamais...

BLANCHE ROUSSEAU.



EN AIMANT

I

*La fontaine où nos pieds se baisent en tremblant
chante dans le soir gai tombé sur la forêt :
son ruisselis captif murmure des secrets,*

et nous les écoutons délicieusement.

*Les feuilles sont, au jour qui meurt, toutes pâlies :
quelque chose de doux s'accuse dans l'éther ;
nos yeux se sont mouillés sans chagrin, ma très chère
la fontaine s'est tue et croit qu'elle est tarie.*

*Tout est joyeux et tout est beau dans l'ombre amie :
veux-tu, devant mes yeux, épanouir ta vie,
et la déployer grande, ainsi qu'un drapeau clair ?*

*— Mais, non, ne me dis rien : le silence est un voile
pour les mots trop vivants qui se perdraient dans l'air.
Parlons-nous, sans parler, sous la paix des étoiles !*

II

*Le silence chantait, de ses voix cristallines,
l'hymne des voluptés éparses dans le soir.
Les étoiles, points d'or plus clair sur le ciel noir,
palpitaient jusqu'à nous, très douces et câlines.*

*Et la sécurité des nuits extasiées
tombait sur nos fronts lourds de vie et de bonheur
et nos mains se cherchaient, et notre unique cœur
s'aimait du grand amour des choses enivrées !*

*La paix était immense, et la Mort immortelle
tissait autour de nous les heures à venir,
et je pensais, en te baisant, à ton " mourir ",
à la dispersion de tes atomes, Belle !...*

*Que sais-tu de ta vie ? Où vas-tu ? D'où viens-tu ?
Le problème est profond pour les choses passées :
mais cap sur l'avenir des formes transmuées,
ô toi, futur amour d'un futur inconnu !*

*Pense, dans quelques ans, quand tu seras sous terre,
à ta chair se fondant et se liquéfiant,
et de sa pourriture infinie émergeant
les forces qui seront tes seules héritières !*

*Ton effort restera dans la vie éternelle,
et ce n'est point mourir que de ressusciter !
et si je puis, un soir, dignement te chanter,
mon effort sera fait, et la mort viendra belle !*

III

*Quand je me fus assis près d'elle, au coin du bois,
j'ouïs des voix
parlant d'amour, de champs et de moissons :
et je lui dis, à elle,
tandis qu'un songe lent chantait dans ses prunelles :
" C'est la bonne chanson,
C'est la chanson d'amour enfin fidèle,
que disent là, basses, ces voix,
paraissant lasses d'être humaines,
et, donc, si vaines. „*

*Lors des baisers vibrèrent,
ainsi qu'en ondes d'or froissé par l'atmosphère ;
et je lui dis :
" Les entends-tu baiser leurs lèvres
devant les champs qu'ils ont ensemencés,
et les moissons qu'ils vont faucher ?
Elle dit : " Oui „ et puis se tut.*

*Un bruit de pas frappa au loin le sol battu,
puis très lointainement décrut et s'éteignit ;
et je lui dis :
" Ils se sont arrêtés, sans doute, dans les blés,
parmi le rêve bleu du soir tombant,
et sous le rire blanc des étoiles frissantes :
Ils vont peut-être là passer la nuit ? „
Elle dit " Oui „ encore, et regardant
très au-delà du soir,
elle dit de voix pieuse et craintive et tremblante :
" La foi, l'Amour et l'Espoir ! „
puis se leva, et nous partimes...*

IV

*Mon humble amour chantait parmi tous les amours
dans la forêt profonde où j'avais rêvé d'elle,
et mon âme trouvait, en ce gai soir de jour,
l'harmonieux secret de la vie immortelle!*

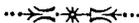
*Les sources se riaient de pente en pente douce,
les arbres se disaient des choses d'avenir,
et le ciel était beau comme un tapis de mousse,
et mon âme chantait que rien ne peut mourir!*

*Les fleurs et leurs robes multiples et changeantes,
les insectes volant dans l'air vibrant et pur,
les arbres, les herbes et les sources qu'argente
un nocturne rayon descendu de l'azur :*

*Ces grands Touts de l'Amour, ces grands Touts de la Vie,
ces seuls vrais, ces seuls beaux, ces seuls Miroirs du soi :
dites, elle n'est point, cette mort ennemie,
cette mort qui ferait que je ne sois plus moi!*

*Dites, quand je serai couché sous vos ramures,
mes arbres, vous saurez que je vous ai aimés,
et vous me reprendrez dans vos tendresses sûres,
et vous ferez de moi un beau fruit parfumé!*

GEORGES RENCY.



LA JOCONDE

A MAX ELSKAMP.

*Le bonheur fut pour moi semblable à la Joconde,
La fine et tendre vierge aux yeux mystérieux;*

*Leur étrange sourire englobe tout un monde,
Le doute avec la foi, l'enfer avec les cieux.*

*J'exhausse ma souffrance à ses lèvres de vierge
En chantant le tourment de mes plus beaux espoirs
Et j'allume à ses yeux mon rêve ainsi qu'un cierge
— Une chaude clarté dans l'ombre de mes soirs.*

*J'étaie devant elle, en humble et souple esclave,
La pourpre sensuelle et chaude de mon cœur
Et j'attends anxieux, amoureuxment grave,*

*Que la vierge ait voulu comprendre ma rancœur.
Mais hélas ! le bonheur, sans qu'il daignât m'élire
Passe et conserve le secret de son sourire !*



La victime nécessaire

A HENRY MAUBEL.

*J'observe ta candeur du fond de ma science
Et j'effraie à plaisir avec un rire ardent
La divine bonté de ta belle ignorance :
J'ai besoin de connaître en toi la pure enfant.*

*Le Destin t'a promise à mes calculs savants.
Je pétrirai ta chair selon ma fantaisie
Et tu vivras toujours malgré ton cœur sanglant,
Car de ton sang vibrant vivra ma poésie :*

*Sous mon rude scalpel je saurai faire naître
Du songe de ta chair, du rêve de tes yeux
Le poème espéré qu'ont attendu les dieux.*

*Car lors j'aurai trouve tout au fond de ton être
Ce que j'ai vainement cherché dans mes pensers
— L'Idéale candeur des suprêmes beautés !*

FERNAND ROUSSEL.



JEUNE FILLE

POÈME EN PROSE

Voici l'ombre à s'émouvoir, — et c'est le vent dans les marronniers !

Le marronnier d'ombrage : Il s'alentit en gris où tout un effroi de feuilles fuit et claque et rompt le silence de son mystère d'être. Tout un effroi ! Et il plie de l'être au songe gardé, et long (ah ! mourir !...) du vent, griseur, d'un ciel sans l'azur.

Or, la salle est sombre, et Odette lit à sa fenêtre. Et la rue est lente et nul bruit ne s'offre... Il est une vacance lointaine de tout (et c'est le vent dans les marronniers !)

Passez, rires de savoir des velours à deux, et la joie d'amour à l'ombre de touffeurs ! Il vente d'un grand geste, et vers un manteau de vent plonge la place sans voix, — et des maisons sont le silence indistinct de languir. Car les marronniers s'effarent en un dormir de souffrance : ah ! le froid en leur âme ! Règne du clos en ce sombre, — et de la chambre, aux marronniers, tout veut n'être que langueur dolente en des glissées de glaive par l'âme qui fuit et baisse, comme d'un heurt.

Et les rideaux blancs d'Odette choient d'un seul geste, linceulant une candeur d'être en blanchissement de peur.

Son avoir d'enfance passa en des soirs gris, — et plus un soleil ne larmoie en les marronniers sous le vent d'outrage. Le ciel est seul, et tout son gris voulut descendre d'un impalpé mourir sur le voile des vies. — Oh ! l'ennui des vierges au sol d'amertume !

— Etre seule, mon âme ! et pourquoi vers du beau rêver, longue et montée d'un jet de luire aux jadis ! Etre loin ! Nous vieillissons en nous le désir de vie, et mes yeux qui s'offrirent ne savent atterrir en le vent.

Longuement, en un recul, Elle s'affaisse et fuit, et recroqueville tout son présent (mais ses yeux sont noirs, et toute une matité l'intimide et la vêt d'un songe de foyer parmi des douceurs de mains en les mains).

— Les choses! Elles sont tristes feuille à feuille, et le vent s'empare de tant de morts! Et je vais seule en la détresse plue, fine de fêler Toi, mon âme, qui ne sais. En du silence et de la paix le vent m'outrage, comme de pleurer... Ah! l'homme! l'homme qui me saura longuement, des soirs de vent, pliée en lui de toutes mes ailes, et lente en son avoir, et palpée de fraîcheur effleurante de plume.

„ Jamais, mon âme, l'homme en moi, me vêtira de la montée de mon être!... Je meurs en le vent, moindre, et tout l'éternel de mon passé goutte en des roches fermées, et j'ai des rides en mon âme. „

Voici l'ombre à s'émouvoir, — et c'est le vent dans les marronniers!

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.



PRÉSAGES

I

*Le triste hiver figé aux flaques du chemin
dans la forêt où reste l'or des feuilles sèches
parmi le bronze clair et nu des sveltes flèches
de halliers morts pleurant la neige sous nos mains;*

*nos mains cueillant en la douceur égale et vive
au vol du galop sourd de nos chevaux légers
les feuilles d'or givré dont la conque s'avive
du flocon qu'un matin a lentement neige;*

*et dans la halte bonne, au seuil de la cabane —
ô solitaire abri d'amour et de sommeil!
les grands yeux ont suivi les palombes qui planent
des givres scintillants aux ors froids du soleil.*

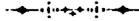
II

*J'interrogeais le vol des oiseaux solitaires
un temps posé sur les grands pins de la forêt,
fuyant l'effroi du Nord et des rives austères
vers l'azur éclatant où le soleil paraît;*

*nos chevaux entravés paissaient dans la clairière
la brande rase bordant l'arche du hallier
et sous le porche fait de tresses de bruyères
notre amour se sentait aux choses si lié*

*que tu n'osais baisser les yeux du vol oblique
à l'horizon depuis longtemps muet et noir —
vers ma tristesse d'avoir vu, mélancolique,
un grand corbeau perdu voyager sur le soir !*

EMMANUËL DELBOUSQUET.



HOMME JEUNE

A GEORGES EEKHOUD.

Or, lorsqu'il rentra de ce sanglotant enterrement, il était fort las et chaudement triste. Son père! ah! ah! le seul déséquilibre que cette idée encore non comprise mettait en lui. Son père! son père mort! et ah! hélas! et à toujours... Et, inconscient, oubliant même peut-être quel convoi il suivait ainsi, il s'était laissé faire, pleurant, effondrément pleurant...

C'avait été la chose banale : les chants d'Eglise magnifiant la douleur, le long cahotement des voitures de deuil par la route traversant la campagne froide, derrière les dunes, jusqu'au petit cimetière pullulant et

qui dormait infiniment... Il avait fait toutes les grimaces qu'on exigeait de lui et accompli les plus menus détails de la simagrée sociale, sur le mort. — Et las! et triste! et que triste! et pleurant et inconsolable après cela.

Un déchirement avait distordu son ventre quand sur les lanières avait glissé le corps. — Son père! son père! — et son âme avait été tapée à coups précipités des lourds marteaux d'Angoisse, quand sur l'être même, le visage tant baisé, les mains câlines, les yeux d'amour, la terre! la claquante terre était tombée!

Mielleusement compatissants, les deux parents corrects l'entraînèrent. Et fouette! vacarmant sur les pavés bossus, la voiture galopa, par la bise flûtée et glaciale!

Il rentra; et aussitôt dans l'arrière-boutique déjà usuelle à nouveau, il s'affaissa dans les bras de sa mère, avec des "maman! maman! maman! „ d'un laisser-aller enfantin, absolu. Sa mère! pauvre très simple femme d'automne! elle pleurait comme on pieure dans le peuple, en lamentations et pleureries infinies, sans relâche, comme pour lasser la douleur et user les souvenirs.

Mais, Dieu! qu'il se raccrochait à elle, comme à une moitié du tout aimé, que son ardente et désespérée douleur voulait exhausser et grandir comme pour en faire désormais son tout.

Elle dit simplement, le mouchoir aux yeux: " Mon Dieu! André, notre petit cercle s'est fort rétréci, — nous sommes tout seuls! tout seuls!

— Ça ne fait rien, maman, si nous sommes plus unis que jamais...

Et il la baisa. Et ils se serrèrent.

Alors on s'assit. Les gens qui se trouvaient là, embêtés de la trop longue contrainte compassée de leur douleur, firent semblant qu'il était de leur devoir de les consoler — et on causa de choses et d'autres.

André retrouva là tante Henriette, grosse femme à prétentions bourgeoises, qui habitait Bruxelles, en pleine rue Haute, et s'enorgueillissait beaucoup de sa maison rentière — son mari bureaucratissait — tachant de toute sa paresse sur l'activité populaire du quartier; et aussi l'oncle, un très bon homme, qui l'aimait et le gâtait, exalté dans tous ses sentiments, ce qu'exprimaient, avec une acuité énervante, ses yeux blancs mouvants et les cheveux fuyants et crépelés qui étagaient son front; et aussi des voisines clabaudantes, le pâtissier d'à côté, homme bête, et une demoiselle, maigre et petite, le chignon enroulé à la vieille fille, le teint brun, et qui rongait ses ongles.

Tous maintenant condoléançaient banalement. — N'est-ce pas, ma

dame, un si brave homme? — Et charitable! — Oh! oui! — Et qui est-ce qui aurait dit ça de lui, fort et vert comme il était? — Moi, je l'ai encore rencontré avant-hier; il m'a dit bonjour; il était comme vous et moi. — Etc., etc.

— Och! oui! — c'est la vieille servante à bonnet qui veut avoir sa part des geignardises — och! oui! toute la nuit, je l'ai entendu se remuer dans son lit, et, au matin, quand j'ai frappé, il n'a pas répondu. — Alors j'ai appelé monsieur André...

Oui! la scène s'évoquait : les draps lâches, épanchés... la bougie qui s'essoufflait, épuisée dans le godet du bougeoir... et, la tête heurtant la table de nuit, son père frappé d'apoplexie, le corps cassé, les yeux virés, mi-nu... Oh! et la chambre conservait son calme de cellule, béatifiée de prière, — l'horloge tictaquait imperturbablement. Et un rayon de soleil choyait au travers des rideaux...

Certes! elle fut lasse et chaudement triste, cette rentrée au foyer diminué!

Et toutes ces sacrées gens qui bavardaient! vautreées dans une réelle jouissance de commérages sur ce mort, ce cher mort!

Seul, pensif et instinctivement pleurante devant la mort, Nana s'accoudait à l'angle du piano. Et il sentait qu'elle pensait à lui.

C'est là une impression étrange : la pensée aimée mais énervante filtre en nous, dans tous nos pores, comme si, complices, les atomes de notre chair s'espaçaient, frayant passage à la pensée et l'âme compréhensives, jusqu'à notre cœur même, jusqu'à nos frémissantes entailles.

Pauvre! il se songeait sur son cœur, sanglotant chèrement. Et c'était déjà le rêve du renouveau de sa vie...

Au soir, tôt, il dit : — " Maman, je monte, tu sais, je suis très las. Ça ne te fait rien? — Non, va. „ — Et elle le baisa palpitamment, l'âme éperdue de l'idée qu'il pourrait mourir aussi, aussi...

Et il dit bonsoir et monta.

La nuit vibrait d'étoiles.

Il s'assit dans un immense besoin de paix, là, sur le rebord de sa fenêtre, les pieds pendant au dehors, effleurant presque la plate-forme. Car sa chambre, vis-à-vis de celle de Nana, se nivelait au toit de zinc, dont la séparait uniquement l'enjambée de la fenêtre. Et là tout s'éclairait diffusément des lumières allumées en l'arrière-boutique, et dont les lueurs s'échappaient par un toit vitré minuscule, en forme de cône, formant le centre de la plate-forme.

Le toit se vieillardait maintenant comme quelque lingot à facettes

incandescentes. Et autour, fuyaient les trois façades et un mur bas — impressionnants. Des stridences de sirènes clamaient au loin. Et la nuit vibrait d'étoiles.

Oh! songer ainsi longtemps, toujours, dans les ténèbres pures; suivre un rayon informe sur un pan de mur, écouter la chanson claquante de la goutte d'eau qui tombe, régulière, et parfois entendre veuleusement chantereller la plainte de son âme.

Il songeait à son père et à des rêves. Des bontés surgies devant sa rêverie l'attendrissaient; et des aspects de la physionomie en allée; et des baisers voulant jouir de lui, l'aimé qu'il présageait peut-être devoir bientôt quitter, des baisers âpres qui croquaient et faisaient mal, et mouraient parfois en soupir; des gaités juvéniles en escalade de dunes, et des marches harrassantes par la pluie torrentielle et les vents les plus puissants, au long de la mer, l'éternellement chantante... et... ah! quel désespoir!

Surtout un soir se remémorait, où tous deux, enlacés sur quelque brise-lames, n'ayant autour d'eux que la nuit noire et la mer invisible, s'embrassèrent soudain fougueusement avec une intensité d'affection jamais retrouvée, tandis que soupiraient et haletaient de troublantes plantes marines invisibles.

Il pleurait lentement, dans un désespoir insupportable de ne plus jamais, plus jamais! plus jamais! posséder le plus aimé de son cœur, son père! son père! son père!

Et la nuit vibrait d'étoiles.

— Il eut un soudain heurt intime lorsque Nana monta. Ses pas craquaient sur le zinc gonflé du toit. Elle ne le vit pas, enleva le tonnelet où s'égouttait l'eau du toit supérieur, et descendit.

Etrange émotion! Voici que, rien que de la voir, le chagrin bourdonnait en râle dans son cœur, ou plutôt prenait l'aspect d'une chose très vieille, très lamentable, mais douce comme un souvenir, et qu'il se prenait à songer à elle seule, sa Nana!

Idylle divine d'inconscience, que la leur! Leurs mains s'étaient à peine touchées. Ils n'avaient jamais proféré un mot d'amour. Et ils savaient pourtant leur tendresse mutuelle et palpitante, au point de n'oser se regarder en face.

Un sein qui bat, nuits constellées, rayons de soleil, chimères, teintes lilas et pervenches, petites fleurs jolies, clapotis de vagues, musiques lointaines et frissons doux sur l'eau clairdelunée...

Et leurs mains s'étaient à peine touchées. Ils n'avaient jamais proféré un mot d'amour. Et ils savaient pourtant leur tendresse mutuelle et palpitante, au point de n'oser se regarder en face.

L'un devant l'autre, ils se taisaient, bêtes. Et ils s'aimaient.

— Nana! Nana! pourquoi ne vient-elle pas?

Il désirait la voir, voluptueusement la regarder vivre, sans être vu.

Nana! Nana! comme ce nom était beau, doux, et sans résonnance dans sa brièveté, et lorsqu'il le prononçait avec une voix de crépuscule.

Nana! Nana! comme ce nom claironnait par dessus les demeures larmoyantes et le sommeil des villes!

Nana! Nana! Nana! comme il simulait sa tendresse oppressée, ce doublement de syllabes; comme il se graduait en prière, vers elle Nana! et vers sa jeunesse! et vers son rire! Nana! Nana! et vers l'amour! oh! vers l'amour en éclosion sur les tombes, en reflet dans les larmes.

Et brusquement, les pleurs, ruisselants, chauds et bons — si bons! — défluèrent de ses yeux.

Humble pauvre père qu'écrasait déjà l'oubli des sols, et que bloquaient les vers dont il serait la vie et les fleurs dont il serait l'engrais, et que surtout broyait, annihilait et rongeaient l'amour, seul ensevelisseur des morts! son père! ah!...

Hélas! déjà! déjà! ses sanglots hoquetaient d'amour! Il s'en jugea ingrat, criminel, mais surtout faible et misérable, dans son angoisse enténébrée.

Et il pleurait, et il sanglotait, et il frissonnait de jouisseuse douleur satisfaite dans la nuit, la nuit qui vibrait d'innombrables étoiles...

Les larmes coulaient intervallées maintenant et pleines d'aigreur. Lui, demeurait là, anéanti, sans pensée.

Puis la nuit se fit plus dense, tandis que, vivaces, ardaient les étoiles, criblant le ciel entier, partout, comme une atmosphère de soleils prête à s'écrouler sur la terre, retenue seulement par le ciel d'un velours opalin et de ci de là le crevant d'astres.

Il devait être tard; car la ville dormait, chuchotante. En bas, un bruit de pas traînait.

Sa songerie s'élaguait aussi vers l'avenir; il y voyait de la nuit noire, ou des amoncellements d'éblouissantes lumières. Que ferait-il? Toute la vie était devant lui, rude mais immense. Et quoiqu'il se sentit fort — à ces heures-là la force de la nature descend en ceux qui la comprennent et communient — il avait peur de l'avenir inconnu, sentant peser sur ses épaules jeunes, peser effrayamment toute la ville endormie et bête.

Et tant de choses, tant, tant! vraiment, l'enlaçaient et le retiendraient

toujours! convenances et chagrins! mesquineries d'argent, timidité! et par dessus tout, l'Ostende crétin qui lui cadennassait la volonté de ses cancans et de ses conventions! Déjà, toute sa jeunesse criarde clamait ses désirs, ses fougues et ses ambitions généreuses, et surtout son énergie ardente, sous le clair soleil qui nimbe partout toute vraie jeunesse! Ah! révoltes et rages! l'homme jeune et neuf qui bousculerait le château de cartes des vieux s'érigeait devant la vie à déblayer et fouler fougueusement. Et il la déblaierait! oui! sûr! et la foulerait!

— Et douce et mystique, tombait la nuit, — la nuit!

Et crépitant de clarté, le ciel vibrat d'étoiles.

Bah! ce n'était pas l'heure. Il fallait non bouleverser, mais pleurer et consoler, et aimer... peut-être.

Alors, dans sa songerie, chère, Nana s'assit à côté de lui dans les ténèbres.

Oh! Nana!

— Ils se trouvaient dans une chambre basse, où le poêle de fonte arrondissait sa bedaine d'écarlate, et où les tapis gros, la lampe amie et les rideaux clos mettaient une douceur familiale. Et Nana se penchait vers lui; assise sur le bras de son fauteuil, elle épanchait ses cheveux autour des siens, son bras nu frôlait sa barbe, et sa joue chaude serrait câlinement sa joue.

Et oh! elle parlait lentement, et elle lui disait que c'était bon s'aimer ainsi au coin du feu, loin de tous, dans l'oubli. Et elle s'assoupissait peu à peu, très chaude, dans ses bras.

— Non... le foyer s'effaçait; et il la voyait encore, mais hardie, la mine futée et joviale, cheveux flottant au vent, qui galopait et se crottait par la pluie criblante, claquante, joyeuse, vivante, hallali! par la pluie! Et, à son bras, lui, courait aussi, en un cliquetis de jeunesse folle, par la pluie! hallali! par la pluie!

— Non... des ténèbres, des ténèbres.

Elle s'était assise, nue, devant lui, allongeant en aurore sa chair dans l'obscurité dense. Oh! il la regardait.

Des ténèbres, des ténèbres, toujours plus.

Elle lui prenait la main. Et ses yeux rayonnaient soudain comme des phares.

Des ténèbres. Et dans la nuit absolue où plus rien ne se voyait, il regardait vers elle, vers l'amour.

— Non...

Nana! très douce, s'était approchée de lui, sans qu'il la vit. Et toute réelle cette fois, elle se tenait muette à son côté, à genoux, sur le toit-

Et ils s'aimaient.

Quand il s'aperçut de sa présence, André ne dit rien, non certes! bien longtemps. Il songeait à elle, savourant cette tendresse proche, et il oubliait de parler et de dire un " je t'aime „ inutile.

Longtemps, longtemps...

La maison sommeillait. Les murs gris et falots soupiraient sous l'haleine du vent. Et la nuit vibrait d'étoiles.

Pourquoi ne pas rester ainsi toujours, dans une nuit éternelle, inertes, à se sentir s'aimer? Est-ce qu'aux vraies heures d'amour nous disons quelque chose? Alors, c'est bon pleurer, rêver et se taire, et écouter son cœur... Pourquoi ne pas rester ainsi toujours? Mais non, les mots s'imposent, le cœur crie malgré nous.

— Tu es triste, dis?

— Nana, je t'aime!

Et cela avait été spontané et flammé, comme si, au lieu de la phrase inquiète quelconque, elle avait dit : " je suis à toi. "

— Et je t'aime! et je t'aime! Nana! Nana!

Il la saisit.

Elle disait : " Oh! oh! „ et rien que " oh! „, extasiée. Et lui, en répétant : " Nana! je t'aime! ma Nana! l'enserra et l'assit sur l'appui de la fenêtre, contre lui.

Et " Chérie! chérie! „ et " Nana! Nana! Nana! „ éperdument!

Oh! oh! tout l'être de l'aimée se fondait en son être. Toute elle en tout lui! Et son âme et la sienne unies! et sa chair et la sienne... car les bras se moulaient aux cous, et les lèvres aux lèvres.

— Nana! Oh! que je t'aime! ma Nana!

Et la nuit vibrait d'étoiles.

Alors, dans l'ennouement divin, elle s'arrêta soudain, la poitrine battante; elle se leva, lui prit les mains de toute son âme, et comme on prie, dit doucement : " André, je t'aime! „

Et la nuit! oh! la nuit vibrait d'étoiles!

Le Désir

André s'assit seul en sa chambre, au pied de son lit. Il n'avait pas allumé, chérissant l'obscurité par un goût de garçon pensif, et il voyait, en face de sa fenêtre, se détacher sur le store baissé et doré de clartés, l'ombre déformée de Nana qui vaguait par la chambre.

Oh! qu'il est doux, après l'épanchement velouté des cœurs en l'aveu vivace, qu'il est doux de savourer cette tendresse exquise, et de la laisser exquisément défluer en soi. Oh! dans quelles eaux fraîches et qui palpitent, nage alors notre cœur.

Et le calme, et le calme des ténèbres alors!

Et voilà. — Tout s'intensive. Le corps est plus doux, les lèvres plus musicales; les clartés fébriles des yeux trouent vos yeux et votre âme graduellement. Il y a autour de la Douce une atmosphère veloureuse faite de caresse et d'amour inexprimé... Et comme les étoiles sont plus belles! et le silence plus immense! Comme chante le vent! le vent! et les baisers qu'il vous sussurre!...

Une âme vivante s'assied en vous, et vous enlace mille fois, et vous aime, et vous aime! ô claironnances folles d'amour en le silence! Et ces cris stridents qu'on pousse en soi, pour jeter à tous les atomes des ténèbres la lumineuse nouvelle: J'aime et je suis aimé! Je suis aimé et j'aime!

Alors aussi des scènes rêvées se remémorent, désormais possibles.

— Dans la chambre close et basse, près du poêle qui arrondit sa bedaine d'écarlate, Nana s'assied sur le bras du fauteuil. Et ses cheveux mêlés aux siens, la joue contre sa joue, et le bras nu frôlant la barbe, et délicieusement surtout, le peignoir et la chemisette fleurie d'un signet pourpre étant lâches — car Nana est en négligé — oh! le coup d'œil gourmand qui rit à la petite poitrine dénudée...

— Non... la mine futée et joviale, cheveux au vent, Nana! par la pluie! claquante et vivante! Nana qui se trousse et galope, hallali! par la pluie!

— Non... Des ténèbres et des ténèbres. Nana nue s'est assise devant lui et le regarde. Des ténèbres toujours plus. Et ses yeux rayonnent soudain comme des phares!

Nana! Nana! Voici qu'il l'aime et la désire! et se tord, éperdu, devant cette chair qu'illuminent ces yeux!

Nana!

Haletant, il glisse peu à peu du fauteuil, les cuisses serrées, les mains priantes, la langue râpée, et ivre, et certes un autre que lui-même, balbutiant: " Nana! Nana!... „ Il glisse encore, sa chair se tend très douloureusement; il tousse, et d'une voix changée, il parle confusément: " Ta chair! oh! ta chair! Cette chair pour moi tout seul! et cette gorge! et ce ventre! et ce sein! Dis! Nana! oh! Nana! vers ta chair... Dis? donne-moi! veux-tu? Je t'aime! Nana... Nana...

Et oh! au moment seulement où ses genoux cognent le sol, son être

égaré sursaute et se souvient. Oh! et l'infamie d'avoir sali son idée! et la sale chose que c'était d'avoir dénudé cette chair vierge de Nana, rien que par sa pensée; et cette ignominieuse bêtise de saccager l'autel où, très pure et plus-belle, des tas de délicieuses fleurs d'illusion en main, il l'érigéait en Sainte-Marie!

Et aussi, et aussi — car les puérides scrupulosités de congrégation l'angoissaient encore à cette époque — et aussi, et aussi, bien sûr, un veule et navré désespoir d'avoir péché, d'avoir péché!

Désormais même, c'était irréparable. La chasteté du rêve, partie, ne se retrouvait plus. On le lui avait dit. Il le sentait très bien lui-même. Et il était triste immensément, et plein de remords à l'idée de Nana.

Oh! ces moments gris et humides de la jeunesse, où la vie semble ne plus avoir de but!

Il ferma ses yeux afin de ne plus regarder, là-bas, déjeta ses vêtements n'importe où, et, très las, se mit au lit.

Douceur liliale des draps frais qui sont déjà un renouveau! A peine couché, il se sentit tout accalmi et comme pardonné. Alors il regarda. Oh! oh! quel coup au cœur! et quel soufflet sur les yeux! Nana se dressait devant lui, là-bas, sur le store. Et il vit que, haussée sans doute par la traverse du lit, Nana moulait une ombre mi-voilée sur les rideaux. Du visage il distinguait à peine le nez petit et quelques mèches volantes sur le front; le bas du corps aussi était caché, projetant une ombre trop basse; mais le torse entier apparaissait comme une sculpture en l'irréel; la poitrine bombait, le corps penché et tordu semblait offert à quelque convoitise goulue, là, devant elle. Et c'était tout elle qui se mettait à nu.

La chair! sa chair!

Les yeux comme attirés hors des orbites, André appuyait effrayamment sa gorge à la tête du lit. Ses mains poignaient ses propres chairs, ses pieds glacés et son ventre. Et il haletait et vibrait! des lèvres aux genoux... Oh! il vibrait éperdument, dans le fou désir de Nana et de la chair, tandis que de petits frissons escaladaient son dos, convulsivement et sans cesse.

Un brusque clignement de lumière. Le corps là-bas s'est abattu dans le lit.

Tout est noir en la chambre de Nana.

Ah! ah! divine et printanière, c'est en lui qu'elle s'étend et se moule! Il a la sensation palpitante qu'il est le drap frais et l'épaisseur moelleuse des couvertures où se coulent son corps et sa chair, l'oreiller mol que baignent ses lèvres et où se déroule sa chevelure. Et ce bras

qui se contournerait sur son visage à lui, ce bras soutenant sa tête! et ainsi, oh! ses lèvres qui dormiraient sur les siennes!

Obscène? eh! non! son imagination est si pure! L'idéalité mystique de ses lectures, toutes de poètes, vêt de blanc son désir.

Et voilà! elle se couche sur lui, elle s'insinue en lui, avec les frissons satinés de sa peau; et il lui palpe amoureusement les genoux et les cuisses, il caresse ses reins mous, et entoure et baigne de ses baisers et de ses désirs impalpables ses petits seins enfantinement pendants.

Exquisément, comme elle a chaud, lorsqu'elle dort!

Or, il se laissait bercer par son rêve. C'était comme des effluves d'amour dont le baisait cette imaginaire présence. Il se sentait heureux et en oubliait tout. Ah! catéchismes et scrupules étaient loin! La joie infinie ruisselait en lui. Et il pleura.

Le sommeil le prit. La nuit s'assombrissait. Un silence total s'était fait. Et les gouttes d'eau claquaient et chantaient en tombant sur le toit.

HENRI VAN DE PUTTE.



Ce matin de soleil

(FRAGMENT)

*Or, te voici distraite et toujours douce et belle
Sous ta bleu-rose ombrelle ingénue en sa moire.*

*Ton beau regard que j'aime allait, paré d'espoir,
Tel qu'en un ciel de soir les signes des étoiles,
En la sonore vie à jamais triomphale,
Quand, fol, il fut coupé soudain par l'hirondelle.*

*Tu es distraite! Et ta paupière s'est baissée
Si doucement, chute d'ombre sur du soleil.
Tu es distraite : est-ce de joie et de bonheur?
Une chimère emporte-t-elle ta pensée*

*Loin de ma voix pourtant chère à ton cœur de fée,
Vers les plages du rêve où sont douces les heures?
Mais non! Je vois aller ton beau regard, encore,
En la vie de bonheur, si fraîche en ses aurores.
Et, mon aimée, autour de nous chantent nos âmes
En les cris des enfants et dans leurs jeunes rires,
En ce que dit la brise aux cœurs tremblants des feuilles,
Et dans le chant de la source, doux à ravir,
Là-bas en la forêt sacrée et qui se pâme.*

*Chérie? Oh, maintenant, bouche close et front calme,
Contemples-tu la marguerite à petite âme
Laver ingénument sa tête au grand soleil,
Et la pelouse-enfant sa robe qui s'éveille?*



Capricieusement j'ai dénoué tes tresses.

*Tes yeux, en songe vers mes yeux, sont de tendresse,
Mienne, et se tait toujours d'amour taèvre-fleur.
Mais son féérique et doux silence de statue
— Souvenir d'une voix de harpe, qui s'est tue
En les heures glacées d'un bien lointain hiver —
M'effleure bien le cœur, ainsi qu'une aile blanche,
— Ainsi que, pour nos yeux, l'azur gai de la mer —
O ma chaste Aphrodite aux cheveux de langueur
Et qui s'épanchent bien sur tes bras et tes hanches!*

*Elle attend mon baiser, ta lèvre d'élégance :
Son silence est fait d'ombre et de marbre sa pose;
Elle attend mon baiser dont la chair est de rose,
Et ton haleine tiède y passe et s'y effeuille.*

*Délicieux instants, ceux qui sont de silence!
Quand la lèvre se tait le geste parle, ou l'œil,
Et son charme est divin comme une belle en deuil.*



Mets ta main dans la mienne et lève-toi bien vite.

*N'entends-tu pas les hymnes clairs de la forêt?
Le vent, sur les cimes, fait pleurer son archet,
L'oiseau flaneur volette entre les claires branches,
Et sa parole est douce ainsi qu'une ombre en fuite.*

*La source, aussi, chante toujours de sa voix d'ange,
Et du soleil heureux s'y baigne en rire étrange.
D'ici, la vois-tu pas couler en étincelles?
D'ici, n'entends-tu pas aussi sa voix d'abeille?*

*Mets ta main dans la mienne et lève-toi bien vite ;
Car la forêt, du haut des cimes, nous invite
A marcher vers son cœur où du matin s'agite.*



*Sonore et fol, ainsi que la voix d'une conque,
Un rire puéril a bondi sur ta bouche.*

*Et, mignonne, comme l'onde berce une jonque,
Je berce bien ta main dans ma blanche main douce.*

*Et regarde donc comme nos mains sont heureuses,
Et mes regards, aussi, de voir nos mains heureuses!*

*Et un, donc, et deux, et trois : te voici debout
Dans de la belle vie lumineuse et qui bout!*



*Qu'il est donc gai d'aller ainsi dans du soleil,
D'aller, bras enlacés, sous ta coquette ombrelle.*

*Tantôt la brise est froide, et tantôt chaude ou tiède,
Selon son vol, rapide ou calme, ou bien nerveux ;
Tantôt notre ombre suit nos pas capricieux
Et si légers d'amour, et tantôt les précède.
Notre marche est paisible et de grâce naïve,
Elle est pareille au faible flot qui mord la rive,
Et son frou-frou d'amour s'agite sous l'ombrelle
Et rit et songe, et puis à nos gestes se mêle.*

*La pelouse nous semble un solennel décor
D'où jailliraient, en jets d'eau d'or, de vastes glaives ;
Et l'on dirait que nous allons dans un haut rêve,
Au son attendrissant de chalumeaux sonores,
Et que nos chairs d'enfant se meurent de lumière
Et de baisers craintifs comme une humble prière.*



*Nous voici sur la rive en joie de la forêt.
Le vent, sur les cimes, fait pleurer son archet :
Disons à la pelouse heureuse un triste adieu,
Et saluons l'oiseau flaneur aux yeux peureux,
Et la fraîcheur que nous buvons, ici captive,
Et puis la source à voix d'oiseau craintive.*

*La source à voix de brise, et douce éperdument :
Un peu de notre vie s'écoule avec son chant.*



*Et nous allons parmi les vifs parfums des arbres :
Ton ombrelle est fermée, corolle au crépuscule,
Et ton visage, où des ombres vertes ondulent,
A la fraîche beauté de diaphanes marbres.
Et mes bras, en couronne, enlacent l'élégance
Ineffable et d'amour de ton sein de bonheur,*

*Et ma lèvre qui dit ce que pense mon cœur,
Tressaille en son corail, en murmurant ces stances.*

*Vois donc la source, ici : joie! Nos âmes, encore,
Chantent dans sa chanson de fraîcheur et sonore.
Mais ne te mire pas en sa clarté naïve :
Car je crains que ton ombre y demeure captive.
Suivons la fuite en fête et claire de ses eaux,
Ainsi, sous le feuillage ami des branches fraîches,
Et baissions-nous souvent, dis, pour cueillir l'airelle?*

*Oh prestige de ta lèvre qui ne dit mot!
Et ton souffle sacré d'enfant, comme empli d'ails,
Et notre marche lente et qui semble éternelle
Sous ce peu de soleil autour de nous en flèches!*

ARTHUR TOISOUL.



Le soir où tu compris

... nature où tout s'absorbe en un.
HUGO.

*Voici la sente herbue où, furtifs, les chevreuils,
le soir,
s'en viennent deux à deux et lents parmi les feuilles,
les oreilles tendues vers tous les bruits des choses
et si craintifs qu'ils n'osent
marcher sur les morceaux épars de clair de lune
par terre,
enmi les mousses...
Voici la sente douce*

*où, furtifs et légers, s'en viennent les chevreuils,
le soir,
pour aller boire
là-bas — aux sources claires...*

*Chère, la nuit est large au-dessus de nos têtes
et le ciel est profond sur les crêtes
des arbres assoupis.
Un immense silence émane de l'espace
et la bonté du soir évolue et frémit;
paisible, au vent qui passe
et balance — calin — les branches chuchottantes.*

*O chère!
Entendez-vous ici
comme tout vibre et vit?
Venez, venez-vous-en... L'herbe est tendre à nos pas
et des oiseaux là-bas,
très loin, très bas.
s'interrogent et parlent
de leurs voix musicales.*

*Venez vite... venez! L'herbe est lisse à nos pas
et l'heure est si frileuse où la pensée étonne!
Ces arbres endormis, ces arbres — n'est-ce pas
que l'on jugerait morts, les sentez-vous frémir?
Et ces feuilles d'automne
qui bruissent sous nos pieds, les sentez-vous souffrir
quand nous les écrasons?
Vous ne me dites rien
et le silence chante ardemment sa chanson.*

*Voici la sente douce :
L'herbe est molle à nos pas.
Ces branches que repousse
le geste de vos bras*

*oscillent
d'un air las
puis, tranquilles
soudain,
derrière vous, derrière moi,
recommencent leur rêve en leur repos serein.*

*Tiens ! Vous voilà tremblante !
Peut-être avez-vous peur de l'ombre et de la nuit.
Peut-être...
Mais pourquoi ?
C'est si bon le silence et si cruel le bruit
Chère : entendez plutôt,
en l'absolu de votre âme,
comme tout vibre et vit !
Des millions d'êtres
exhalent leur sommeil et reposent ici,
tout à l'entour de nous,
depuis les chênes et les hêtres
jusqu'aux bêtes qui dorment
depuis le sol et ses gazons
jusqu'au feuillage et ses frissons,
jusqu'à l'immensité pure du ciel énorme !*

*Sentez-vous palpiter et vivre la nature !
Pourquoi vos yeux
— vos yeux de chair spirituelle —
sont-ils peureux ?
Et pourquoi tremblez-vous
dans la nuit belle
où le vent est si doux ?
La ténèbre n'est pas de marbre dur,
regardez hardiment. — L'azur est lumineux...
Pourtant...*

*Ah donc ! Ces frôlements mystérieux et lents
vous ont fait soupçonner quelque chose d'étrange ?*

*Ces branches
qui bougent sous vos mains,
pieuses cependant,
le calme, le silence et l'ambiance épeurée
vous ont fait réfléchir et vous ont inquiétée ?*

*L'herbe est sourde à nos pas;
et de penser votre cœur bat.
L'âme de la forêt est descendue en vous,
colossale et féconde.
Chère! Je vous comprends et vous me comprenez
et vous sentez, enfin,
combien la vie est vaste et combien dans le monde
peu et petits nous sommes!
Ah! Vous sentez enfin que tout vibre et tout vit
sous le ciel!*

*Et puisque vous voyez que les choses sont libres
libres de nous, libres de tout,
et croissent pour elles
vous vous avouez seule
et vous venez à moi sans au cœur un orgueil,
délicieusement
chercher l'amour consolateur de votre amant.*

*Eh oui! Je suis à vous! Et baise donc mes lèvres!
Ici, sous les bois denses
dont le sommeil est lourd de fièvre,
ici, sous les bois graves
qui palpitent et pensent
et qui, par leurs tressails, leur trouble et leur silence,
font vraiment supposer qu'eux aussi ont conscience...
ici, sous les bois grands,
ô chère, aux yeux fondants,
ô chère, aux yeux lilas,
notre baiser sera
l'écho ardent et fort de la vie infinie.*

ANDRÉ RUIJTERS.

NOS ARTISTES

Jules Merckaert

Portraits en quelques traits de plume; artistes silhouettés de manière brève, mais autant que possible synthétique et suggestive — c'est ce que nous nous proposons de faire. Et qu'ils viennent à nous! Nous ne demandons qu'à les produire; connus ou non, peu importe, qu'ils se réclament de l'accueil large que nous avons toujours promis à tous les Jeunes.

Un peintre. Un paysagiste. " Pour la première fois... ", Jules Merckaert. 24 ans. Pas trop bohème mais rien de pédant ni de chic poseur; l'œil petit, vif, pétillant; la barbiche pointue; lorgnon; et dans toute sa menue personne active, une fébrilité amusante et vivace. Présente ses tableaux sans emphase ni phrases grandiloquentes, mais avec la simplicité de leurs titres : *Aube vespérale. Soir de neige. Pluie. Soleil. Nuit. Printemps. La rue descendante. Lever de lune...* Car il y en a beaucoup, quoique la vente lui en ait déjà enlevé pas mal.

Aube vespérale! Paysage simple, notant bien la gravité inexprimable de tous les soirs estivaux, mais avec cette particularité qu'il n'a pas de teinte dominante et unique, baignant la scène d'ineffable et attendrissante impression, si aisément, mais souvent aussi si artificiellement. Non, le ciel est blanc, avec du rose doux en nuages. Maisons basses déjà closes de nuit. Une lune vraiment comme un très pâle soleil d'aurore. Mais surtout, au centre de la toile, une route avec une de ces courbes multiples rayées d'ornières qui semblent presque de lamentables courbes d'âme. Des paysans, petits dans l'éloignement se perdent vers les loins.

La rue descendante! Enorme vallonnement bleu velouté et opale fondant jusqu'à un horizon où, en extase de teintes jeunement vieilles, le soleil est mort. Des réverbères piquent des lumières qui scintillent au long des demeures; et là aussi, parfois, une clarté jaune or, un peu triste, mystérieuse. Et des gens qui vont, noircis de soir, et comme vêtus de mélancolie.

Enfin *Effet de neige*, c'est un coin de rue faubourienne aux boutiques brun-jaune-blafard. Et sur toutes choses, la clarté morne de la neige assoupie — très bleue. Car c'est là une véritable trouvaille que ce

bleuté intense de la neige chue. Qui d'entre nous en effet, sans qu'on puisse l'accuser de daltonisme, n'a vu et vécu l'étonnant azur de la neige à certains crépuscules ?

Et voici : en trois tableaux, pris au hasard parmi les beaux, se révèle assez bien, me semble-t-il, la couleur d'âme de cette petite œuvre consciencieuse. — Note très sincère, point cherchée, sentie, vivante : de la vie de faubourg à toutes heures du jour et sous tous les ciels — et des ciels parfois d'une grandeur admirable ! nuages crevés de soleil et qui en éclaboussent les choses, ciels fluides, ciels voyageurs ; — des champs aussi, aux abords de la ville, avec l'aspect particulier qu'ils ont, avec leurs coloris gras et ardents, ou très sobrement tristes selon les infiniment changeants ciels de Brabant ; et enfin la ville en sa vie étonnamment belle et capiteuse pour qui sait la comprendre.

Les impressions de soir du jeune peintre sont à remarquer entre toutes pour leur sentiment pénétrant. Et en cela, il tient certes encore un peu, et non désavantageusement, de son maître éducateur, Victor Gilsoul.

L'ART JEUNE.



LES LIVRES

Les Evocations

par ALBERT FLEURY (Bibliothèque de la Renaissance idéaliste).

D'une génération que dans notre recherche simple, pourtant complexe, de la beauté, nous croyions morte, Albert Fleury, le poète de ce livre — car c'est un vrai poète — a, dans son âme comme dans son œuvre, de belles spontanéités, et à la fois des tas de sentimentalités conventionnelles. Heureusement il est probable que la note faussement jeune qui résonne particulièrement et fréquemment dans ce volume ne fait que couvrir le son splendide et pur d'une âme en réalité très sincère. Ce sont des vers vraiment musicaux (surtout ceux qui chantent selon la régularité classique) que ceux de ces Evocations d'une pure poésie, et sanglotantes et douces et humaines. Mais il y a

là-dessus un fatras de lamartinisme, une abondance de vierges et de larmes, et un grandissement de grands mots qui étonnent — et attristent. Attristent ? — Oui, car sous ce conventionnel idéaliste, tournant à l'irréel de pacotille, on perçoit se lamenter et admirer et aimer et espérer, un cœur vrai, jeune, humain.

Voyez-vous, dans tout cela, c'est beaucoup l'ésotérisme, trop cher hélas à M. Fleury, qui nous gêne ; ce qui est un tort, nous savons bien, puisque toutes les opinions, toutes les fois doivent être égales devant le critique impartial. Et l'on peut affirmer que lues sans répugnance aprioriste pour la couleur d'âme du livre, ces pages seront aimées dans leur réelle beauté. Néanmoins, pour être juste il faut convenir que, si tout l'attirail péladanesque nous gêne tant, il doit bien y avoir à cela une toute petite raison d'être justificative ? Il est vrai que nous vénérons toutes les belles choses réelles, et que M. Albert Fleury vole à pleines ailes ésotériques dans les sphères abstraites et irréelles de ses idées. Ce qui ne veut pas dire que nous dédaignons les idées. Mais nous avons peur que ces idées-là ne soient que des mots.



Maubel a donné dans la *Société Nouvelle* de juillet un premier fragment de sa *Psychologie de la musique*, qui est vraiment si beau, si parfait que nous ne pouvons résister au plaisir d'en donner une courte analyse. Il y a dans ces quelques pages un remuement intense d'idées hautes et troublantes. Maubel s'est placé au point de vue de l'ABSOLU. Il n'a fait qu'exprimer des choses pressenties ; il s'est borné à formuler de l'instinct, mais il l'a fait si puissamment, si profondément, qu'il semble que nos yeux — réellement — s'ouvrent à du nouveau et à de l'inconnu.

L'idée primordiale la voici : " La musique exprime immédiatement et infiniment la vie. „ Le rythme la domine et la régit et le rythme est en nous. Pour bien comprendre nous devrions toujours nous écouter nous-mêmes. De toute âme incessamment émane de la musique, que nos sentiments, tristes ou gais, diversifient et colorent : ainsi chanter est la façon la plus simple de nous manifester, nous et nos passions. " Les battements du cœur de la vie retentissent au cœur de tout homme. „ Le rythme est vivant en nous. Il ne faudrait pas parler de la musique, il faudrait l'entendre, la vivre en soi, car, par la musique encore " nous

avons l'illusion d'entrer en communication avec le mystère. „ La région où elle se sensibilise confine au connu et à l'inconnu. La musique plane au-dessus des races et les exprime et est comme aimantée d'avenir. Si la musique des peuples primitifs était captive sous un ciel trop bas, si celle des Grecs s'humanisait d'attente, la nôtre évolue au désir fervent. Ainsi toujours, elle a manifesté notre âme et notre vie (individuelle ou collective) en ses orientations suprêmes. Le rythme est vivant en nous. Il y a aussi des rythmes synthétiques qui vivent au sein des peuples et ainsi puisque "le théorème de la vie n'est qu'un théorème d'harmonie, ceux qui entendront intimement la musique entendront les accords de l'être. „

Résumer cette conférence, déjà si essentielle, est chose folle et mutilante. Il semble que chaque phrase soit capitale. Une idée bat au cœur de chaque mot. De telles œuvres aussi ne peuvent être entendues et vécues — qu'en soi.



CHOSSES

Sous presse, une plaquette de vers de André Ruijters : *Douze petits nocturnes*. On souscrit chez Paul Lacomblez, éditeur, 31, rue des Paroissiens.

M. Coppée a fait paraître dans *La Lecture* ses *Œuvres posthumes*. M. Coppée étant de l'Académie, a enfin compris la situation qu'il occupe dans la littérature.

Bruxelles vient de s'enrichir de deux nouvelles cochonneries. Le mois passé, ç'a été le nègre de M. Samyn : traduction congolo-académique du Milon de Crotonne ; ce mois-ci, ç'a été les très gros reliefs (ce qui ne les empêche pas d'être très plats) de M. Degreef. Et dire qu'avec la spontanéité propre à son génie, M. Degreef n'a mis que dix ans à les produire !

Un M. A. Van Loock publie dans le numéro de juillet du *Coq Rouge* un compte rendu des plus inintelligent sur les *Ames de couleur*, qu'il termine après avoir débité un tas de naïvetés, par cette phrase étonnante : « L'auteur peut être assuré que son prochain volume sera le bienvenu. »
Ce que Maubel doit être heureux !

Depuis quelque temps, *l'Echo de Paris* publie alternativement chaque semaine des poèmes de MM. Viélé Griffin et de Regnier. Or, celui-ci y cache son splendide talent à grand renfort de fontaines, de faunes et de roseaux, dans des vers dont le parnassisme pue le mauvais Hérédia ; alors que Viélé Griffin, lui, s'y continue le beau poète qu'il est. Récemment encore il nous a donné une pièce suprême : *Etoiles filantes* !

Cette innovation, jointe à la publication en feuilleton de l'œuvre magistrale de Paul Adam : *la Force du mal*, fait de *l'Echo de Paris* le plus intelligent des journaux français.

M. Hennebicq (José) que nous aimons tant, inonde *Pages d'art et de science*, revue évangélico-cuistrale, de tas de pleuteries magistes, prêchant la dépersonnalisation. Est-ce que par hasard M. Hennebicq (José) s'imaginerait qu'il a jamais eu une personnalité quelconque ?

Dans *le Soir*, cet estimable torche-fesses-bourgeoises, après M. Lucien Solvay, porte-voix complaisant de M. Gilkin (Iwan), ex-poète, M. Camille Roussel, jeune homme des mieux doués, se charge de pontifier *ex asino* sur la littérature belge. En même temps il publie un épatant roman-feuilleton, où l'on voit, entre autres curiosités, des jeunes officiers à noms chics et dont la fine moustache décèle l'aristocratie, des jeunes demi-mondaines qui sont les belles-mères des fils de leurs amants, où l'on voit des serviteurs aussi fidèles que vieux, des braconniers amoureux, des chevaux emportés, des châteaux qui ont une grille à laquelle on sonne, où l'on voit des jeunes filles belles comme le jour et pures comme des lys, sacrifier leur amour aux rhumatismes d'un vieux père, ancien soldat et décoré, etc., etc.. etc. (Ça ne coûte que 2 centimes le numéro).

A lire : *Magazine Internationale*, un superbe fragment de *l'Empereur et Galilée*, d'Ibsen ; *Mercure de France*, défense d'Oscar Wilde, par Hugues Rebell ; un acte de l'extraordinaire drame de M. Jarry, et du Louys ; *Ermitage*, du Saint Pol Roux et *En marge*, d'Ivanhoé Rambosson ; *Société Nouvelle*, admirable étude d'Edward Carpenter. *Le sexe et l'amour*, une pièce de très vitale envolée de Verhaeren ; *Les Etals*, et délicieux conte de Delattre ; *Coq Rouge*, du Saint Pol Roux éblouissant, huit petites eaux-fortes merveilleuses de Demolder ; *Ballade*, de Paul Fort, et remarquable étude de Remy de Gourmont sur Bekhoud ; *Essais de Jeunes*, article très vrai de Maurice Leblond sur *La littérature artificielle*, et de beaux vers d'un tas de poètes ; *Réveil*, *Le cheval*, par Cyriel Buijsse, et de délicates *Proses* d'Henri Mazel ; *La vieille Belgique* et le *Journal des gens de lettres belges* (!), ces vétérans, alliés de la dernière heure, rivalisent de nullité ; et l'on peut, sans partialité, comparer les sillons radotages anti-clavagistes de ce croulard de Valentin, aux vers de Valère Gille, mauvaises copies de Leconte de Lisle, pour lecteurs qui ont envie de s'embêter.

Aux prochains : *Ballades*, de Paul Fort, prose de Maurice Beaubourg, vers de Fernand Severin et Charles Vanlerberghe ; compte-rendu de *La faute de Madame Charvet*, de Camille Lemonnier.

Nouvelles revues : *L'Épreuve littéraire*, *la Mêlée sociale* et *l'Art wallon* où de remarquables proses de Paul Gerardy.

GRANDE MAISON DE BLANC

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

-----§ BRUXELLES §-----

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre et de l'Etat indépendant du Congo.

TOILES — MOUCHOIRS Linge de table	Lingerie, Troussesaux, Layettes BRODERIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTE	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys
Calicots, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	FOULARD, GANTERIE
Cretonne pour Ameublement	Faux-Cols, Manchettes et Cravates en tous genres	SPÉCIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatism.

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre Catalogue Général, qui est envoyé gratuitement.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de la Belgique. — Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. — L'Entrée des Magasins est toujours libre,
on peut toujours se renseigner sans acheter.

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS EXPOSITION ET MISE EN VENTE DES NOUVEAUTÉS POUR ROBES, BLOUSES ET PEIGNOIRS

NOUS SIGNALONS COMME BON MARCHÉ :

Crépon des Indes, 50 centimes le mètre.

Satin Amazone, 85 centimes le mètre.

Colombienne, toutes nuances, 85 centimes le mètre.

Jaconas imprimé, grand teint, 40 et 55 centimes.

L'art Jeune

(STELLA)

SOMMAIRE

Les Étapes	GEORGES RENCY
Entrevision	CHARLES VAN LERBERGHE
Ballade	PAUL FORT
Instant de douce tristesse	ARTHUR TOISOUL
Prose	HENRI VAN DE PUTTE
Épouse	CHARLES-LOUIS PHILIPPE
Vesper — Le bon moine	HENRI DE CLASSANT
Livres : <i>La faute de Madame Charvet</i> — <i>Douze petits nocturnes.</i>	L'ART JEUNE

Ce numéro, fr. 0,60.

15 octobre 1895.

1^{re} ANNÉE

10

L'Art Jeune est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, exposer ou défendre des idées. *L'Art Jeune* est aux artistes.

Adresser manuscrits à *L'Art Jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles; revues et livres à ARTHUR TOISOUL, 38, rue Vautier, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

ABONNEMENTS :

Belgique, 5 francs. Le numéro, 60 centimes. Etranger, 6 francs.



LES ETAPES

A PAUL ADAM.



ELISANT des vers qu'il venait d'écrire, des vers qu'il avait faits selon la Vie, il se prit à songer.

*Penser que la nuit vient du jour et que l'aurore
N'est que la nuit changée, et claire, et plus sereine,
Et qu'ainsi la mort même est de la Vie encore.....*

C'était une pâle, très pâle heure de crépuscule. Dans la chambre, par la fenêtre ouverte, entraient des ombres, toujours plus denses, toujours plus noires, et des ombres et des ombres. Elles entraient comme chez elles, traversaient en bruissant la gaze soyeuse des rideaux, se conformaient gentiment aux contours multiformes des murs, se nichaient derrière les cadres, au-dessus des armoires, dans les coins, derrière les tables, et de là, en sourdine, rayonnaient, se dispersaient jusqu'à remplir tout enfin. Il faisait, maintenant, par tout le petit tabernacle d'Art, une ténèbre joyeuse qui chantait doucement. Au dehors, un ciel bleu, miraculeux, d'un bleu pâle, transparent, infini, se cloutait çà et là d'une étoile, timide encore. Dans le jardin, l'orgueil conscient des arbres se dressait en un beau geste de panthéisme. Des voix, qui n'étaient pas humaines, mais qu'on sentait sœurs jumelles de la musique divine et des vers triomphaux, s'alanguissaient crépusculairement dans les branches harmoniques, tendues comme des bras vers le ciel. Et des voix, toutes les petites voix charmantes des soirs d'été, des voix d'aimés qui sont morts, des voix d'ancêtres gardiens, des voix qui disent et répètent, et s'échotent au fond du cœur de l'homme : " Souviens-toi de Vivre! „

Lui, pour mieux les entendre, quitta son fauteuil et vint s'accouder à la fenêtre.

Et qu'ainsi la mort même est de la Vie encore.....

Il songea : il aimait la nature comme une mère lointaine, qu'il aurait perdue en naissant, et qui serait revenue à lui au moment où il atteignait l'âge des consciences totales. Il ne la connaissait pas tout à fait. Bien des choses d'elle lui étaient encore voilées. Par moments, un sourire plus affectueux, une parole plus attendrie, le rapprochaient subitement d'elle en une étreinte divine. C'est alors que les vers jaillissaient de son cœur comme le sang mûr jaillit des treilles, et qu'il se sentait vraiment le Dieu Vivant. Et d'autres fois — peut-être était-ce quand involontairement il lui avait désobéi? — quelque chose se brisait, subitement, dans la sympathie. Et il souffrait de cette inharmonie. Ses vers ne vibraient plus sous la caresse de sa voix. Il trouvait la Vie triste, et triste de tous ses désespoirs. Alors il partait, quittant les livres et l'intimité des choses focales. Pour quelques heures, il oubliait la Ville et se plongeait aux délices des Champs, des Bois, du Soleil... Il aurait voulu aussi, à certaines heures, une communion plus intime, plus fraternelle avec les hommes, et le désir le prenait de rassembler une foule et de lui crier : “ Ça, c'est beau, et ça, c'est beau, et encore ça, et ça encore ! ” et de dénuder devant elle ses admirations, de lui montrer des brins d'herbe, des moineaux s'ébrouant dans un rayon lustral ; d'imiter devant elle le bruit du vent, de l'eau et du feuillage ; et de lui lire des vers, tantôt d'une voix vague et voyellée, toute verlainienne, et tantôt avec tonitruance large, évocatrice de l'âme hugotique.....

Le soir se faisait plus profond de toute son ombre claire. Le repos immense des choses commençait..... Il voyageait vers ses idées et ses sensations.

..... S'analyser au rythme berceur de la vie, rythme perçu, lointain, extérieur d'abord, et puis, en l'écoutant mieux, se faisant si intime, si soi-même, qu'il n'est plus qu'en soi, vibrant et infini... Il s'étalait, se charcutait devant lui-même, ne voulant plus garder, dans l'idée qu'il se faisait de sa personnalité, que les éléments vraiment lui, élaborés par lui.....

Des réminiscences le hantaient de vies antérieures, que lui-même n'aurait pas vécues, mais dont il retrouvait en lui, dans sa chair, dans son cerveau, comme un souvenir, comme un miroir qui en aurait conservé une image fidèle, quoique ternie... Tel soir de mai, vibrant de par-

fums et de sèves, n'avait-il pas eu la sensation de s'être promené jadis au même endroit, avec une maîtresse chérie? Il retrouvait, en les sites parcourus, en les arbres du chemin, en les mousses, les herbes, les fleurettes qui étoilaient vaguement la campagne, des témoins d'un amour mort, depuis quel temps? Et pourtant ce n'était pas lui qui avait fait cette promenade. Ce n'était pas son père non plus, il en était sûr. C'était un ancêtre donc qui avait joui dans ce paysage et qui s'était harmonisé un instant, entre les bras d'une femme, avec le vaste rut de la Nature printanière. C'était de cet ancêtre, sans nul doute, qu'il tenait le frisson voluptueux lui labourant les reins, et le jetant, trop souvent pour son art, tout défailli d'amour, aux lèvres et au ventre des femmes. La chose était claire. Lui-même ne se plaignait-il pas, après chaque désir ainsi satisfait, de se sentir autre, et transformé, et rapetissé en ces instants. Ce n'était donc pas lui qui agissait dans ces chutes. C'était l'ancêtre, l'ancêtre voluptueux qui se survivait en lui.

O ses ancêtres! galerie pieuse et patriale, qu'il dressait sur des colonnes de chair, tout au fond de son rêve. Succession de lui-même, vu à travers tous les âges du monde, depuis l'homme des cavernes jusqu'à celui qui se chérissait artiste dans la Vie. Il les voyait, peinant, aimant. Et des tableaux s'évoquaient, biffant de leur prestige l'ombre amassée en le jardin de soir, et dans la chambre du songeur. Des tableaux s'évoquaient, se précisaient en un décor familier de champs, de bois, de routes blanches, sous un soleil blanc, là-bas, au village wallon, oasis de verdure et de nature parmi l'industrie noire.

Derrière la maison fruste, s'écroulant tous les jours un peu plus, sous l'intensité écrasante du ciel, une bande immense de terrain, découpée dans le cœur de la terre, couverte de blé mûr. Et dans le sentier zigzaguant vers l'horizon, sortant au clair soleil des récoltes prochaines son corps paysan et vieilli, un homme, avec sa casquette roussie et sa pipe amicale aux lèvres suceuses, riant au ciel et à l'espoir... Eh quoi! pas d'appréhension de mort, pas de tristesse pour la Vie finie, pas de regard vers l'au-delà mensonger de la tombe! Un homme, en face de la Nature, en face de son labeur réalisé, riant purement, et naturellement, et simplement au Ciel et à l'espoir.

Et puis, variant le songe, il voyait une ville énorme, touffue, myriadaire, avec, entre les murs hauts des maisons, des pans de ciel malade, qui pleuraient de la lumière, — la belle lumière, plus belle dans l'ombre sale des villes... Parmi les maisons, il y en avait une où peinait un homme, avec la même conviction, devant son bureau d'acajou et ses paperasses vaines, que l'ancêtre paysan, là-bas, jadis, devant son

champ d'or roux sous le soleil. Et c'était son père qu'il voyait là, son père qui n'aimait point l'Art. Il fallait donc, pour que lui, le faible et le presque enfant encore, eût cette grande flamme intérieure du Beau, qu'un autre, dormant depuis longtemps, depuis si longtemps qu'on l'ignorait, la lui eût donnée. Il avait du sang et de la chair d'artiste dans son âme — sa belle âme! — et cela le rendait fier de lui, et d'eux, d'eux tous, ses frères, et de lui, lui l'Artiste, son véritable père selon la Vie...

Alors, il comprit le but de cette Vie, et que ce n'est pas, comme certains disent, pour gagner un Ciel, qu'elle nous est donnée. Toute personnalité meurt bien à la tombe, mais non pas toute Vie, non pas toute Ame! oh! l'Ame de la Race, âme pure au début, contaminée successivement par les vices des ascendants, remise en bon état, çà et là, dans le cours des siècles, par un sang nouveau, il sentait maintenant que c'est d'elle qu'on veut parler quand on dit : " L'important sur la terre est de sauver son âme. „ Il comprenait que, pour cela, il fallait vivre toujours selon la nature, et pratiquer en tout la splendide modération du chêne et du roseau, de l'éléphant et de la mouche. Chaque acte de la Vie doit avoir pour objet de perfectionner l'être, et l'on ne doit rechercher et chérir l'Amour, que parce qu'il donne le moyen de perpétuer sa Race. Le plaisir n'étant qu'un accessoire, destiné à rendre aimable ce qui est fatal, il faut créer des enfants et les aimer plus que soi-même, puisqu'ils sont avant tout soi-même, et que l'avenir doit, en toute fatalité, si le sang qui les nourrit est pur, les faire plus parfaits que leur père.

Et lui, cherchait dans la Vie, des points de contact, des silex de sensations, qui lui rendissent compte du degré de sa perfection. Est-ce qu'il admirait bien tout ce qui doit être admiré? Aimait-il bien tout ce qui est aimable? A certaines heures, oui, il le croyait, quand il se sentait vibrer devant des choses qui laissaient d'autres indifférents.

Hier encore, se trouvant dans une gare, n'avait-il pas eu un spectacle épique, un spectacle qui lui avait fait courir un peu de fièvre altruiste au long du dos?

— A cette heure de soir, dans l'embrumement progressif des voies, le train stoppait, immense, se prolongeant à droite et à gauche jusqu'aux deux courbes qui le dérobaient. Sur la longue bande noire des wagons, striés çà et là d'éclairs brefs d'acier, se découpait la régulière monotonie des portières ouvertes. Le fond des compartiments ne se découvrait pas, à cause du soir tombant, chaque ouverture ainsi semblait celle d'un couloir mystérieux s'enfonçant dans l'avenir. La vie future se morcelait symboliquement en destinées voisines et frater-

nelles, voisines mais si lointaines, lointaines de tout sentiment différent qu'on a de la Vie.

— Et le train va, et le train va! Cliquetis de ferrailles, glissements de roues, heurts de buttoirs et de chaînes, coups de sifflets, arrêts, départs, cris de gardes, gestes d'adieux, embrassades à l'arrivée; et pleurs, et rires, et journaux lus jetés en oiseaux blancs par la portière; chansons, ennuis, sommeils; vie tumultueuse et morcelée, grande, petite, et Vie tout de même! Et toujours le train va, va le train! Chocs, heurts, renouveau de bruit, sous le grand ciel nuagé de fumée, jusqu'à la gare finale, la Mort...

— " Petit moi, dit-il. Petit moi, sourit-il pitieusement. Et le grand train, là-bas! le grand train qui fait délicieusement peur, vers l'Avenir! „

Il regarda autour de lui. Sous l'éblouissement des fanaux électriques, une foule se tassait, silencieuse presque, expectante. Rangés au bord du trottoir débarquant, se pressant en murs compacts, des ouvriers: cinq cents au moins, gris de travail et de fatigue: faces de bêtes campagnardes, avec des yeux bons de bœufs lassés, les vêtements lâches autour d'eux et comme trop lourds pour leur puissante nudité, des poils de barbe hérissant les lèvres et le menton, floraison forte et animale, gestes lourds et décidés, paroles brèves: des sauvages attendant le retour à la Nature.

— Et le grand train, là-bas! le grand train tout noir, qui fait délicieusement peur vers l'Avenir! pour tous, ah! vers la Nature!

Les voies étant libres, un garde corna longuement: appel de bœufs, appel d'hommes, deux appels peu différents dans la Vie. C'était le signal attendu: galoppade monstrueuse de bêtes lâchées, lourds souliers cloutés de fer semant du bruit criard aux dalles, aux cendres, aux rails, jusqu'aux portières; poursuite sauvage, exaspérée, casquettes rejetées, perdues, ramassées, vêtements ouverts et serrés des deux mains, pantalons de velours, s'écaillant de plâtre et poussierant de l'ombre blanche. Et tout à coup, choc de la cavalcade sur le bois du train, choc répercuté à l'intérieur des wagons. Et escalade, gravissements comme vers un but fatal, toute chair batailleuse et violente; rage des mains, des pieds, des torses se heurtant, se repoussant. Rires ici, jurements là-bas, et ahan vigoureux des poitrines. Assaut, assaut! Vie en fièvre, souvenir d'assauts lointains aux rochers titanesques! — O ces escalades du ciel!...

.... Et ses yeux les suivaient, les précédaient aux gares d'arrivée, de petites gares très seules, et rendues plus noires du peu de leur luminaire, des gares campagnardes, au milieu de la nuit amie des

champs. Et là, des groupes se détachèrent du train, rempliraient pendant quelques instants la station de tumulte, et puis se disperseraient vers leurs demeures, petites demeures au fond du soir, petites lumières perçant la nuit. Et il les suivait encore, les voyait entrer au cabaret, y rire largement en buvant, allumer leur pipe de terre, cracher vigoureusement sur le sable, et puis partir par les routes plus sombres, avec des enfants partout qui leur crient des bonsoirs...

Pourquoi ce spectacle, pourquoi ces pensées, ces imaginations le rendaient-ils heureux comme devant un chef-d'œuvre? Quelle sympathie existait donc entre lui et ces hommes de travail, de liberté et de nature, lui dont l'existence, en somme, n'était qu'un tissu de conventions, de paresse et de retenues? Devant cette lâchée d'instincts, il s'était senti partir, tout entier, vers quelque chose qui serait au bout de la course du train, qui serait au milieu de la nuit amie des campagnes, dans les demeures ouvrières, petites demeures au fond du soir, petites lumières perçant la nuit. Oh! rêve de rêver à celui, vague ombre à peine évoquée, à celui de ses ancêtres dont le sang revivait en lui pour une admiration telle devant un peu, un très peu de Vie! Et tout se coordina à présent, tout s'éclaircissait miraculeusement. Le beau geste d'épopée, sorti de ces masses inconscientes, devait avoir été vécu jadis, en une conquête de mondes, par un lui-même épique disparu dans la matière. L'affinité évidente de son âme et de l'âme ouvrière, il en trouvait la source dans l'origine populaire de sa Race. Rien ne se perd, rien ne se crée, et rien non plus ne se renie. La plus humble pensée, la plus vile action, la tentative la plus avortée, comme l'ampleur tragique d'un Art ou d'une Bonté, subsistent pour des floraisons futures. Et va la Race, la Race fatale quoique volontaire, au long de ses jours, vers la perfection totale, et de là vers sa chute. Cela l'éblouissait, le songeur étoilé, qu'il y eût, au fond de sa personnalité, toutes les personnalités d'autres lui, qui avaient vécu, aimé, souffert, lutté, pendant des ans et puis des ans, et qui ne l'avaient fait que pour lui.

Le souvenir lui revenait d'une promenade, avec son amie, au long d'un étang ridé de brises, sous le soleil. Selon le caprice de sa marche, tantôt sinuée, et molle, et tardive, tantôt vive, accélérée, une bande, dans l'eau chantante, de petites flammes blanches, le suivait. C'était inouï de beauté divine! Au choc insoupçonné d'un rayon tombant sur la vaguelette, un peu d'eau s'allumait, et flambait, et miroitait, blanche éblouissamment; et, à côté, une autre flamme, et à côté une autre, et dix, et vingt, et mille; et tout l'étang soudain, jusqu'à la rive adverse où

elles venaient mourir, s'argentait de petites flammes, brûlant pour il ne savait quelle adoration....

Et des gens passaient, guindés en leurs habits de dimanches, raides de toute une bourgeoise importance : des pères solennels, des mères idiotes sous des chapeaux à fleurs, et des enfants criards, geïgnards, de beaux enfants pourtant, de la graine à bonheur altruïste, qui ne germerait pas sans doute, ayant eu de tels semeurs... Et ces gens passaient incompréhensifs, ne regardant pas le bel étang qui brûlait, tandis que lui, hilare de toute la joie de l'eau qu'il résorbait en la sienne, serrait plus fort le bras de l'aimée, et lui disait : " O chère, que c'est beau, dis, que c'est donc beau! „ et qu'elle souriait. lointaine, sans rien répondre... Oh! maintenant qu'il y songeait, combien n'avait-il pas fallu, dans sa famille, d'ancêtres, indifférents d'abord, puis étonnés, puis ravis devant des choses semblables, pour l'amener, lui, le dernier, à cette colossale jouissance, à cette jouissance si énorme, devant l'eau brûlante, qu'elle le faisait sangloter en lui-même, délicieusement!...

Et c'était si bon, pour sa reconnaissance, de communier un peu, à travers le passé, avec ses chers disparus, qu'il ne s'apercevait pas que la Nuit s'avavançait, et qu'une lune largement épanouie rapprochait de ses yeux tout le ciel. Soudain, devant l'infinie Immensité, il se trouva pitoyablement petit, malgré sa prétention à comprendre le Tout. Il sut très clairement qu'il n'était point le plus parfait de sa Race, et que bien des choses lui manquaient encore pour qu'il pût se dire : l'Homme. Une orientation nouvelle, confuse mais exaspérée de bel espoir, émanait pour lui de sa songerie et de la nuit qu'il contemplait. Les choses ayant été, pour sa marche en avant, ce qu'elles devaient être, toujours : des adjuvants de toutes les heures, il eut le torturant remords d'en avoir trop souvent vulgarisé l'emploi, et d'avoir ainsi perdu, peut-être, dans le Paradis de la Vie la place qu'il aurait pu occuper de Son génie. Il faudrait donc que d'autres vinsent pour tirer, du travail obscur de tant de siècles, le radieux fruit d'or des bonnes réussites. Or, il eut un bonheur divin à penser à ceux-là qui devaient naître de lui, soit par génération, soit par transformation de sa chair consciente, et qui, nouveau groupe d'Étapes, continueraient, vers l'éternelle Aurore, la Tâche....

... Et qu'ainsi la mort même est de la Vie encore...

Il referma la fenêtre sur la féminité étoilée du Ciel.....

GEORGES RENCY.

ENTREVISION

*Par la plaine verte, où s'étend
Le calme des forêts prochaines,
En de blanches robes qui traînent,
Des vierges très lasses et lentes,
Cheminant, à mi-voix chantant
Des mots de songe et de mystère.
Elles marchent dans la lumière
Légère, d'or et fraîchissante,
Qui tombe d'entre les nuées,
En un muet ruissellement.
Et puis, d'un pas à l'autre pas,
Que leurs robes atténuées
D'un crépuscule de lilas,
Posent parmi des fleurs plus pâles ;
Sans le savoir, d'une âme égale,
Toutes ainsi, célestes sœurs,
Elles pénètrent dans les ombres
Qui tombent jusques en leurs cœurs.
Mais la paix n'a point fui leurs âmes,
Ni les rires leurs lèvres sombres ;
Sans doute, elles chantent toujours,
De voix lointaine vers le jour.
Si les cieux ont perdu leurs flammes,
Leurs yeux ne se sont pas éteints ;
Elles regardent devant elles :
Là-bas, sur les gazons lointains
Reposent des clartés nouvelles.
Elles marchent toutes tranquilles.
Si les ombres, comme des ailes
Passent, Elles sont éternelles.*

CHARLES VAN LERBERGHE.

BALLADE

A CHARLES VAN LERBERGHE.

Nuit. Du ciel au ciel, la neige sur la plaine. Une chaumière, un rais d'or sous l'huis.

Coups de heurtoir.

- Je suis là.
- Je suis là, petit père !
- Hé ?
- Je suis là.
- Qui a dit petit père ?
- Moi ! Ton œil à la serrure, petit père.
- Je ne vous connais pas.
- Mais si, mais si, c'est la Noël, vous savez bien, on m'a envoyé.
- Oh, oh, vous dites ça. Je ne vous reconnais pas.
- Mais si. On m'a envoyé... du bourg, vous savez bien. Vous voulez rire, petit père. Allons, ouvrez, j'ai froid.

Coups du heurtoir.

- Je n'ai pas à ouvrir, je ne vous reconnais pas.
- Allez, vous savez bien mon nom, petit père, et moi, je sais bien que vous m'attendez.
- Ton nom !
- Je... j'ai froid.
- Il faut ouvrir, Marc.
- Couchez-vous, femme.
- Hein ? ton nom !
- J'ai froid.
- Ouvrez, petit père.
- A la couche, enfants. — Jean qui ?
- Je n'ai pas dit Jean. J'ai froid.
- Ah ça !
- Ouvrez, vous verrez...
- Ma foi non, mon bonhomme, je crains les loups.

— Ouvrez, ils ne sont pas encore là, et je sais mieux que vous ce qu'il faut leur faire.

— Eh bien non, je crains le froid.

— Ha, ha, vous aimez rire... le froid! Vous vous moquerez de moi, après, à cause de mes cheveux rouges tout brouillés de neige. Et puis, et puis c'est la Noël, ouvrez donc! j'ai de beaux livres.

— Marchand! glisses-en un sous la porte.

— Elle est trop grosse pour glisser sous la porte.

— Qui!

— Ma tête, petit père.

— Quel fou, ah quel fou! Je ne veux pas rire à cause du froid.

Va-t-en!

— Ouvrez!

— Va-t-en! où je te jette une braise dans les yeux.

— Alors, ouvrez.

— Non! non! non!

— Eh bien, moi, petit père, je vais vous dire quelque chose, comme ça, en riant.

— Hein?

— Une chose qu'on ne dit pas toujours.

— Hé hé!

— J'aurais voulu mourir demain seulement.

— Quel fou! pourquoi?

— Rien, rien, c'est mon idée. Mais j'avais un beau livre à vous lire..•

— Non!

— ... Avant.

— Non!... Va-t-en! va-t-en!

Des pas semblent descendre. Le sol craque derrière la chaumière. Puis on entend tomber la neige sur la neige. L'or s'éteint sous l'humidité.

Coups sourds du heurtoir.

— Je suis là.

— Je suis là, petit père.

— Je suis là.

— Je suis...

Coups sourds du heurtoir.

— ... là! devant ta porte. Allons, père Marc, Allons! ton œil à la serrure. Tu vois bien... bien... un petit bonhomme de neige.

— Hé!

— C'est des simples, des simples qui m'ont fait ainsi, avec de la neige.

— Petit bonhomme de neige...

— Oui, j'ai l'air d'un joli petit mort, n'est-ce pas? Mais je vais grandir.

— Grandir?

— Je suis déjà bien plus grand... ha, ha, quand tes petits enfants...

— Quoi, mes petits enfants?

— Hi, hi, tu n'as rien vu... mais oui, tes enfants... alors, j'étais grand comme un pouce. Mais la neige, la neige... je suis grand maintenant comme ton plus petit enfant.

— Allons, tu n'as pas l'air de vivre! pourquoi pousses-tu la portes? comment parles-tu?

— Je vis plus que toi, je suis très jeune.

— Bah? Pourquoi est-tu là, vilain petit bonhomme.

— Ah voilà, je ne veux pas grandir. Je veux que tu me trouves joli, et que tu me gardes.

— Joli, non, joli!

— Tu ne veux donc pas comprendre que ce sont des simples qui m'ont fait!

— Mes enfants?

— Et puis d'autres, et puis d'autres. Mets-moi dans ta cave, pour que je ne meure pas... Regarde, toujours la neige, de la neige sur ma neige... je grandis trop, vois-tu, je souffre. Mets-moi dans ta cave, petit père.

— Non! j'ai refusé à un pauvre tout à l'heure.

— Eh bien, un pauvre...

— Oh, un pauvre! il avait des livres, des livres de Noël.

— Je suis joli.

— Il savait la manière de chasser les loups. Toi, que peux-tu savoir?

— Rien. Mais ie suis si joli. Ah! père Marc, je souffre de tant grandir. Ouvre. Ah! toujours la neige, de la neige sur ma neige, et cela tient! Ouvre! tu m'aimeras... regarde vite! je suis déjà presque aussi grand que toi. Je souffre bien, va, petit père. Ouvre! je suis plus grand que toi. Ouvre! si je grandis encore tu ne pourras plus m'aimer, tu ne verras plus que mes jambes. Allons, petit père Marc, ouvre-moi, je suis encore très joli, mets-moi dans ta cave.

— Non! non! tu salirais tout chez nous.

— Dans ta cave.

— Non! la cave n'est pas faite pour l'eau.

— Je ne suis plus de l'eau, je souffre, père Marc.

— Ni pour la neige.

— Je ne suis presque plus de la neige, je souffre, père Marc.

— Ni pour la glace.

— Je suis quelque chose qui grandit. Je souffre, je souffre, père Marc! Ouvre! je ne pourrais plus passer sous ta porte.

— Non!

— Ah, je me sens si faible, petit père — plus je deviens grand et plus je me sens faible! Ouvre-moi! ouvre-moi!

— Puisses-tu devenir assez faible pour te casser sous la neige comme une branche!

— Oui, oui, petit père, mais je serai forcé de m'appuyer... sur quelque chose, sur quelque chose... sur ta maison...

— Bah! elle est assez solide pour soutenir un petit bonhomme de neige, comme toi. Bonsoir!

— Reste, petit père. Ton œil à la serrure, petit père.

— Bonsoir.

— Regarde, je suis très grand!

— Hé, je ne te vois même pas sur ce mur de glace, tellement tu es menu.

— Ce n'est pas un mur de glace que tu vois là, petit père Marc, c'est ma cuisse, ma cuisse. Et toujours de la neige, n'est-ce pas, petit père, de la neige sur ma neige. Oh! je suis trop faible, je suis trop grand, il faut que je m'appuie sur ta maison.

— Va, va, bonsoir... Holà! qui a fait trembler mon toit?

— Mais c'est mon petit doigt, petit père, mon petit doigt que j'ai reposé dans la cheminée.

— Holà! qui a fait trembler mes murs?

— C'est mon genou, petit père, je suis si faible, je m'appuie...

— Holà, Holà! qui fait craquer le chaume?

— C'est mon genou... je m'appuie, oh je suis si faible.

— Ton genou? tout à l'heure...

— Oui, j'ai grandi. Je grandis, je grandis toujours.

— Ma chaumine! Holà, hé, mais tu écrases tout mon bien!

— Je m'appuie. Ecoute, ah c'est fini! je suis trop faible, trop faible,

— Arrête! attends, arrête! je vais ouvrir.

— Oh, petit père... un géant dans le gosier d'une perdrix. Trop tard. trop tard! Ah!

— Ma femme! mes fils! laisse-nous, laisse-moi sortir.

— Mon pied est trop lourd, petit père. C'est bien trop tard, bien trop tard. Mon pied est là, devant ta porte, comme un mur. Mon pied est plus haut que ta porte et plus large que ta chaumine. Pourquoi

creuses-tu mon pied, à travers la serrure? Mon pied est maintenant plus grand que la montagne. Ah! petit père, moi je grandis, je grandis toujours. Je suis si beau... je vais mourir. Ah! je suis si beau que tu ne pourrais plus me comprendre.

— Ha, ha, tout s'écrase! sur eux, sur moi...

— Oui, c'est mon cœur, petit père, mon cœur énorme qui vient mourir sur ton toit. Ah je suis grand et faible comme le monde. Je suis plus haut que la nuit, et maintenant le soleil me touche tout entier. Oui! c'est de mon cœur que roulent ces torrents... Mon cœur se fond! Oh! ta maison emportée, ta petite maison emportée... je vais mourir... adieu... petit père...

— Emportée! Le torrent! mon bien! Femme, enfants, vite, au toit! où allons-nous, où allons-nous...

— Ailleurs! ailleurs!

— Mon argent! Et Yolin, mon enfant, mon tout petit enfant! Ha! là-bas, en plein torrent, sur cette poutre couverte de neige. Yolin! regarde-moi... Le torrent... entraîne tout, moi, tout... mon argent. Un gouffre! Petit Yolin! il ne voit pas. Femme, crie! Le gouffre, nous descendons! non! nous passons, nous passons. Yolin! Derrière nous, là-bas, sur la poutre, vers le gouffre! Yolin, que fais-tu? regarde-nous! regarde-moi, ton petit père Marc... Mon Dieu! il joue encore? il joue avec de la neige... Ho! il a fait un petit bonhomme...

— Papa un beau petit bonhomme de neige!

— Dans le gouffre! deux petits enfants!

Le matin. Soleil blanc sur la plaine et dans la chaumière.

— Ce rêve! Le Seigneur me pardonne, je crois que quelqu'un de si bon a voulu nous aimer hier, — et je n'ai pas voulu! Qui rappelle du dehors? ah, déjà les enfants.

— Papa, papa, viens voir notre petit bonhomme de neige, comme il a grandi! Il est grand comme toi...

— Lui? — Femme, il nous était envoyé quelqu'un. Et j'ai cru... et j'ai ri! Maintenant c'est fini, mes fils seront moi.

— ... et le petit Jésus lui a fait de beaux yeux tout bleus!

PAUL FORT.



Instant de douce tristesse

*J'ai, bien des fois, chanté tes joies de belle enfant,
Ton clair visage où règne un songe triomphant,
Tes pâles mains de grâce ingénue et sereine,
Et ton corps d'onde et tes cheveux nerveux en traîne !
J'ai, des fois et des fois, jeté des fleurs, ô sœur,
Devant ta marche d'aile en la vie, et tes yeux,
Mais, las, ma voix est pauvre sous les cieus,
Et pauvre aussi la main qui te jeta des fleurs !
Et je n'ai pas pensé que tu n'es qu'une fleur
Dont la pure beauté n'aura qu'une heure brève,
Et que sera ta vie, en les lointaines aubes,
Peut-être de souffrance en pluie sur une grève,
Et sans printemps et sans étés à vertes robes ?
Et peut-être qu'aussi, devenue un épi,
Après l'être baignée en quelque doux Léthé,
Une fraîche rose, une feuille, à la même heure,
D'autres lèvres viendront vers toi, dans un doux bruit
De frêles mains amies chantant l'Amour, en chœur,
Et cueilleront la joie de tes nouveaux baisers ?*

ARTIUR TOISOUL.

PROSE

L'eau coule au creux sinué du val — l'eau plane, l'eau large et épandue sur les rives soyeuses et vertes. Il y a des pierres plates et polies au fond, parmi la douce courbure des herbes, sous l'écaillage noirement fluide des celluloidées vaguettes.

Et des nuages, en grandes ombres fuyantes, passent sur les prairies vertes et la blondeur des moissons mures, là-bas.

Il s'est couché dans le sous-bois.

Songer !

Il songe à des tristesses d'autrefois, à des tristesses sous les étoiles — les étoiles ! et les innombrables voies lactées, belles d'infini à en défaillir..., il songe à des tristesses d'autrefois, assis sous l'entrelacement des branches, feuillues mi de soleil, mi d'ombre, et brodées sur le ciel mouvant, le ciel passant, ou plutôt un ciel blanc de nuages, lentement mu mais éternellement, sur un autre, bleu d'azur qui semble inaltérable, — et derrière quoi, se dit-il, sont les étoiles — les étoiles ! — et les innombrables voies lactées, belles d'infini à en défaillir, belles de toutes les tristesses des autrefois...

Une béatitude compénètre les choses, et quelle douceur !

Le ruisseau cascade non loin, un peu, et la lumière, qui coule en même temps que l'eau — un alliage merveilleux ! — met à la chute d'eau un glaciis blanc, sur l'uniforme mordoré aux clartés tièdes, tamisées.

Songer !

Et se sentir assimilé à toutes les choses, et pris par elles, et elles en nous. Car n'est-ce pas la même chose, tout ? Tout n'est-il pas la seule grande vie ?

La terre est belle, ce jour, de toutes ses lignes — o ses courbes ! surtout celle, infinie, de l'horizon tout en clartés ; la terre est triste de ses arbres ; elle est aimante de toutes ses teintes — teintes de quel velours dans le crépuscule de pureté ! teintes dont elle vous absorbe l'âme.

Les ombres des nuages se suivent sur les champs.

Sa tête est lourde de pensées, tristes un peu, mais almes, comme le passé. Néanmoins, étant jeune, il a toutes les joies d'espoir irraisonné de la jeunesse. D'ailleurs ne sent-il pas revivre en lui, pour les œuvres futures, toute la belle grande nature qu'il absorba, mais dont en même temps, il se sent la chose très petite et humble. Même il se surprend à admirer, à envier la vie totale, la vie absolue, la vie véritable, des guêpes ivres de fleurs et d'essor dans du soleil, et des bousiers qui, acharnés, désinfectent la route avec toute l'ardeur de vivre leur vie pleine, avant que ce soir, un pas de hasard les écrase.

Et cependant, germées des choses, parmi les prés, les moissons, les ruisseaux, les nuages, comme de grandes fleurs insolites, mais naturellement harmonisées avec les choses dont elles naissent, les phrases jaillissent de la nature à travers son être et se rythment fatalement au rythme enjoliveur du ruisseau qui conduit sa marche sur les berges papillonnées d'ombelles.

Et ainsi il va. Et puis il monte, et c'est un effort rude vers les Hauteurs. Mais, aussitôt parvenu, qu'on se sent grandi sur les sommets, à vivre la vie âpre et exaspérée, et pure et large, du vent, à vivre la vie énorme du ciel!

Il s'en retourne ensuite.

Et la moisson étant faite, graves de joie, reviennent les moissonneurs.

HENRI VANDEPUTTE.

EPOUSE

Le jour banal et doux, parmi le ciel en sève, — et s'élève, et divague un soleil reconnu.

Voici : Votre rire ne s'adore, et les mains de rayons en vos cheveux ne sont plus tendres, comme venteuses.

Le loin banal des herbes et des feuillées, crépitantes au vent passeur! — et des bleus choient et se passent en rêve, longuement, d'assurer des fuites de sourire vers des bouquets banals.

Mystère de vos robes, qui se pare! — et l'élan de vos yeux fusait, terni, parmi le soin des choses. Quand des rondes fuyaient en le vent, vous fûtes seule, Clarisse!

— “ Passe tout mon sein vers l'espoir d'autres règnes! Ah! languir Etre l'Eve qui point, vieille, en des lis seigneurés d'aveu! — L'ordre de ce sol passe en silence parmi moi. Et les éveils sont clos, lointains, et là-bas où je voudrais, il n'est que des gloires seules en du vent maintenu hors tous aromes. — Des lèvres sont en moissonnées ineffables naguère.

“ Je suis l'épouse, et je sais! Longtemps mon âme monta, oragée de languirs en Lui. Je suis l'épouse, et je sais! Sa chair est en ma chair empreinte, et mon savoir implore du mystère. (Oh! rires de savoir des velours à deux, et la joie d'amour à l'ombre de touffeurs!) ”

Il est le soleil proche une aube, monté. Longs de bleuir, les airs, éplorent un peu leur mouvoir de vent, — en des glissées aux choses tendres de jets infimes avec un rire d'avoir.

Puis, Vous fûtes blanche au soleil, et des accords de vos yeux s'alliaient meurtrir en les glissées des choses.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

VESPER

A CAMILLE LEMONNIER

*Le couvent s'enlumine aux moires des vesprées
et dans les lapis-lazulis des eaux du soir,
des tanches d'or se meuvent avec nonchaloir
jusqu'à l'heure où mourront les pénombres pourprées.*

*Alors, on entendra gémir dans les merlées
l'oiseau de malenuit lucifuge, et se voir
seul à seul en cagoule saure en le dortoir
éveillera le bouquet de larmes perlées.*

*“ O tarabat criard ! crotale de mon rêve !
“ Ta crecelle a froidi les tisons de ma sève
“ vers les réalités de l'eau froide et du pain. ”*

*Et se signant, peiné, l'irascible naitaire
roule son lit de rustre aux tresses de sapin
tandis que l'angelus tintine au monastère.*

Le bon moine

*La lingarelle au vent sur son corps demi-nu,
et traînant à ses pieds turgides des sandales
il errait solitaire, aux heures féodales
chez les princes et les seigneurs bien avenu.*

*C'était le bon vieux temps, où, le nez biscornu,
mâle en rire, le saint Pansard dans les dédales*

*du péché très mignon chantait les bacchanales,
exaucé par l'offrande allant au tapecu.*

*Ah! centaines de fois dans les joncs épineux,
se laissa-t-il glisser aux songes venimeux
des angéliques saurs souriant à son aube,*

*Et pour quelque baiser reçu dans le chemin
prit la fuite et cachant sa face de carmin
dissimula des fleurs dans les plis de sa robe.*

HENRI DE CLASSANT.

LES LIVRES

La faute de Madame Charvet

par CAMILLE LEMONNIER. (Paris. Dentu, éditeur).

Il est temps, nous semble-t-il, d'admirer impartialement toutes les œuvres belles, et de ne plus produire, par exemple, à l'apparition d'un livre de Lemonnier, le cliché connu : plagiat... copié celui-ci... celui-là... Camille Lemonnier est aussi subtil et délicieux que puissant prosateur. *La faute de Madame Charvet* nous ruisselle en l'âme exquisément, d'un seul charme doux, las, et sanglotant, accru à chaque page... Et qu'importe le reste!

La manie de ce grief de plagiat se surannise d'ailleurs. Retté et Pilon — nos deux meilleurs critiques actuels sans doute (si tant est qu'il peut fleurir quelque chose de sain sur ce fumier pestilentiel qu'est la critique) — ont dès longtemps démontré, que si deux œuvres vivent dans la même atmosphère, ou se vêtent des mêmes coloris, il ne faut pas pour cela s'en prendre aux écrivains, mais bien à l'ambiance similaire qui fait que telle œuvre de là-bas et telle autre d'ici s'harmonisent au point de former les deux panneaux d'un même dyptique.

Et cette fois, il n'est rien de puéril, n'est-ce pas, comme d'évoquer *L'Autre Femme* des Rosny, à propos de ce livre, pour le seul motif, que là la maîtresse et ici l'amant, restent semblablement dans l'éloigne-

ment — inconnues du même problème. C'est en effet le seul rapprochement possible. La conception philosophique est très diverse (ici toute bonne et si humaine : la faute est entre eux et les sépare fatalement, mais Charvet pardonne, et ils s'aiment toujours, et ne se séparent que pour donner avec le temps à leur amour un presque virginal renouveau ; là-bas, elle est large et en révolte virile contre les conventions). Le style est autre aussi, et combien ! Celui des Rosny, plus fort, plus savant, et dépouillé de tout détail descriptif — à dessein certainement, pour faire saillir seul le drame humain ; celui de Lemonnier, doux et sanglotant, d'une émollience très navrée et bonne pourtant, qu'on sent baignée par la crépusculaire douceur de leurs quotidiennes réunions de famille sous la lampe.

Style d'une teinte d'anémone ! qui à première vue semble unique, et par là nous compénètre davantage, mais que, de près, l'on voit tissée de mille nuances graduées et menues et ravissantes...

Le livre a donc sa personnalité superbe. Et que la critique nous fiche la paix !

Nous disons ce nouveau bouquin merveilleux d'impression ; il a une intensité extraordinairement émouvante. Il n'est qu'un seul crescendo (sur lequel ondule la palpitation mélodieuse du style) — un seul crescendo d'angoisse psychique, jusqu'à l'effondré sanglotement final. Après cela, toutes les parentés avec d'autres œuvres sont détail.

Et nous ne savons rien de plus beau que ce drame, le plus normal et le plus poignant de la vie moderne qui se joue ainsi, aigu et terrible, sous la lampe paisible de chaque soir — qui est si bien le foyer, le foyer que l'adultère casse — tandis que Charvet fume en lisant et rêve, Fanfan assoupi sur ses genoux, tandis que M^{me} Charvet — pauvre petite âme de femme d'aujourd'hui, désorientée et affolée — agonise d'angoisse cachée, et qu'une large nuit pure s'épanouit à la fenêtre ouverte, par où montent les murmures chuchotés du jardin en fleurs.

Douze petits nocturnes

par ANDRÉ RUIJTERS (Paul Laçomblez, Bruxelles), collection de l'*Art Jeune*.

C'est, tout d'abord, en une prose qu'on pourrait titrer : " Eux et la Nuit „ une impression large d'éthérisation graduelle, d'ascension eurythmique vers la spiritualisation de leur être.

L'ondulation lente et calme et mauve des vers commence : En l'in-

décision violette des couchants, les aimés se sont identifiés à la paix et au silence. Ils ont " goûté la communion primordiale des êtres, des choses et des éléments „. Des sous-bois merveilleux; des clairières de pelouse infiniment charmante; des ciels surtout, oh! des ciels étoilés, énormes! des arbres vigoureux dressés contre le soir; des sources chantantes; des clairs de lune élyséens; toutes ces scènes, innombrablement unes, de Nature, ils les ont contemplées, les amants spirituels. Leur rêve a été de vouloir se penser autres que les choses, en ces crépuscules soyeux, et c'est pourquoi, d'elles à eux, ils ont cru souvent sentir comme une hostilité. Mais ce n'était que duperie sans doute, — le poète ne le dit pas — puisqu'ils finissent par juger la nuit assez intime et assez compréhensive pour qu'elle soit témoin de leur amour. Dès lors, tout se précise : les sensations deviennent plus nettes. C'est du bonheur infiniment qui choit avec les ombres. Des sources lointaines et du feuillage délicatement venteux, la musique grandit jusqu'à s'absorber en eux, pour n'être plus, très fluide, qu'eux-mêmes. Il s'opère, autour d'eux, une raréfaction de l'atmosphère humaine, et leur amour s'achève dans les étoiles...

Redescendus sur terre, la musique — du Glück, et du Glück divin : Orphée — les traduit un peu, en leur alanguissement très las et délicieux.

Vers vibrants et émotifs, style d'une pureté essentielle, si doux qu'on semble, en l'écoutant, éprouver une caresse d'eau : tel est ce petit livre, exquis et subtilement musical. L'absurde préjugé de camaraderie nous empêchera-t-il d'en dire tout le bien que nous en pensons ?

L'ART JEUNE.



CHOSSES

A paraître prochainement, dans la collection de l'*Art Jeune : le Beau Printemps*, vers, par Arthur Toisoul et l'*Homme Jeune*, proses et quelques vers, par Henri Vandeputte. On annonce également un volume de *Ballades*, de Paul Fort. Adresser les souscriptions à Paul Lacomblez, 31, rue des Paroissiens.

Les polémiques littéraires surgies entre, d'une part, tous nos écrivains belges, et d'autre, les deux poètes et le versificateur qui sont aujourd'hui à eux seuls — et avec quel odieux exclusivisme! — toute la *Jeune Belgique*, dégénèrent rapidement en attaques personnelles et très déloyales, dirigées contre « les anarchistes du *Coq Rouge* » et plus particulièrement contre Georges Eekhoud.

Le but patent des trois spillibout affolés de solitude, fut désormais de nuire aux scissionnaires, non plus seulement dans leurs réputations, mais dans leurs moyens d'existence mêmes.

Le dernier memento de la *Jeune Belgique* alla jusqu'à dénoncer Eekhoud au directeur de son journal comme un dangereux anarchiste. L'intention était manifeste. Georges Eekhoud, lésé de la sorte, n'hésita pas, et ainsi qu'il convenait pour une telle malhonnêteté, se rendit justice à lui-même, en torchant la face d'un de ses détracteurs, Albert Giraud, avec ses propres injures.

Le fait ne nous regarde plus guère que comme constatation de la bassesse d'âme des trois individus qui veulent régir notre littérature, et lui font en ce moment plus de tort que ne lui en ont jamais fait ensemble les Frédéric, les Valentin et les Solvay, et parce qu'il promet une presque gêne à un aussi probe et loyal que splendide artiste.

P. S. — Nous apprenons avec plaisir qu'à la suite de cet incident, et pour sévices rendus à la littérature, M. Albert Giraud a été nommé : Batonné de l'ordre des Parnassiens.

Un salon de vieux peintres (de 18 à 25 ans), retirés de l'art, et entrés dans les affaires, le *Sillon*, vient de s'inaugurer à Bruxelles avec le succès légitimement acquis à sa platitude. On y remarque, entre autres nullités, d'habiles copies de Verwée, Degreef, Lévêque, Kops, Ottevaere, mais surtout Burne, Jones et Rossetti. Pas une œuvre originale! Et, chose curieuse, pas un seul plein soleil. Remarqué aussi un siège en bois, mystérieusement acheté par M. Albert K... (K... K... Kavenberg?)

Cher autocrate de la *Jeune Belgique*, votre folie des grandeurs se préciserait-elle, et vous mettriez-vous à vous fournir de trônes (avec crachoirs perfectionnés?...)

Après avoir subi un tel salon, on n'a qu'un conseil à donner à ceux qui auraient l'intention de l'aller voir, c'est de se tromper de porte (à gauche), et d'aller plutôt au Musée moderne, s'ensoleiller l'âme un peu à l'éternelle jeunesse des Degroux, des Artan, des Von Lembach et des Debraeckèleer.

L'*Art Jeune* ne paraîtra plus cette année que le 10 décembre en numéro double de 32 pages, contenant des œuvres de Beaubourg, Krains, Fort, et le compte-rendu du poème de Ch.-H. Hirsch : *Priscilla*.

L'exiguité de ce numéro nous force à interrompre la série des portraits d'artistes. Aux prochains : Auguste Levêque, Firmin Baes, Adrien Geefs, Jean Delville, etc. A ce propos, Jules Merckaert, nous prie d'annoncer qu'il ouvre désormais à tous ceux qui voudront bien lui faire l'honneur de le visiter, son atelier de la rue Vanderlinden, 58. Nous comptons bien que chacun des artistes, portraiturés successivement, agira de même, puisque telle est la seule manière de les faire connaître complètement.

A lire : Au *Mercure de France : Cande-Côte*, vers d'une merveilleuse eurythmique ondulante de Robert de Souza, dont aussi à la *Société Nouvelle* une admirable étude sur *La Poésie populaire et les Poètes novateurs*; à *l'Idée moderne*, chanson délicieuse par Maurice Maeterlinck, vers superbes de Kahn, du Nietzsche, du Fort, du Maclair, et un petit poème d'Henri Vandeputte : *Mon Cœur! tu chantes la bémol*; au *Coq Rouge : la Recherche*, par Verhaeren; et aux *Pages de la Wallonie et des Flandres*, de l'*Indépendance belge*, l'exquisité d'une prosé de Blanche Rousseau : *Petit Gosse*.

H. V.

L'art Jeune

(STELLA)

SOMMAIRE

Les lutins d'amour	MAURICE BEAUBOURG
Chanson d'automne	ARTHUR TOISOUL
Le Sourire	ANDRÉ RUIJTERS
Deux images d'automne	CAMILLE MAUCLAIR
Soir de lune.	CHARLES-LOUIS-PHILIPPE
La chanson des oiseaux	HENRI VAN DE PUTTE
Dernière page	BLANCHE ROUSSEAU
En aimant.	GEORGES RENCY
Ballades	PAUL FORT
Rondelette des petites princesses	PAUL DUBOIS
Reflets	GEORGES RAMAEKERS
Fragment	PAUL MUSSCHE
Nos artistes : <i>Firmin Baes</i>	H. V.
Les livres : <i>La chambre blanche</i> — <i>Paroles vers Elle.</i> — <i>Priscilla</i>	L'ART JEUNE

Ce numéro, fr. 0,60.

15 décembre 1895.

1^{re} ANNÉE 11-12

L'Art Jeune est ouvert à tous. Ecrivains, Peintres, Musiciens, Sculpteurs peuvent, en pleine liberté, s'y produire, exposer ou défendre des idées
L'Art Jeune est aux artistes.

Adresser manuscrits à *l'Art Jeune*, rue de Brabant, 131, Bruxelles; revues et livres à ARTHUR TOISOUL, 38, rue Vautier, Bruxelles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage littéraire ou artistique que nous recevrons.

ABONNEMENTS :

Belgique, 5 francs. Le numéro, 60 centimes. Etranger, 6 francs.



Les lutins d'amour

A HENRY MAUBEL.



PAR les temps gris et froids, quand toute vie se dessèche dans l'âme, les lutins d'amour s'en viennent courir après moi et ne cessent de me faire des signes. Les pommiers aux trois-quarts morts détachaient leurs pommes rouges de sang sur le ciel triste, et dans la carriole nous allions par les routes avec Florentine et son père. J'étais assis tout près d'elle, et soudain, en une pression des bras, elle me déclara son amour. Alors je fus heureux comme je ne pensais jamais devoir l'être, et comme je le suis souvent, ce qui me déchire le cœur et me l'arrache par morceaux. Oui, tous les jours je perds une parcelle de ce cœur; tous les jours je me sens mourir d'amour. Cependant à cette petite fille je n'ai rien dit; malgré tout je ne l'ai pas regardée, et je l'ai quittée pour toujours, sans espérance de la revoir, sans me retourner. Le soir, je me suis promené dans un affreux grenier où séchait du linge blanc; je me suis promené comme une âme en peine, et je n'ai jamais revu ce lutin d'amour, Florentine, qui un instant m'a caressé le cœur, ainsi que vos lutins vous caressent les joues, vous tous les bien-aimés!

Plus tard, oh! bien des années plus tard, mon cœur n'était plus qu'une loque d'amour, ma bouche un éternel baiser, je rencontraï une nouvelle fille qui me sourit. Du ciel tombèrent des rayons, tout s'éclaira dans la forêt vide, et ses yeux malicieux jouèrent à cache-cache avec les miens, par du soleil, derrière des bouleaux. Celle-là m'aima aussi, et elle se donna. Je me pris à rire de son rire pervers, sous la clairière de bouleaux. Avez-vous connu la honte, la honte

délicieuse, versée goutte à goutte dans l'âme par un sourire enchanteur? Je l'ai connue, moi, et j'ai aimé le sourire honteux du lutin blond, du lutin jeune, frais, diaphane et pervers. Mais ne parvenant à y rester attaché, comme je désire rester attaché à ce que j'aime, j'ai laissé cette seconde et toute jeune fille rire dans les bois de son rire de stupre et de malice. Je l'ai laissée faire la risette à la cascade, la risette aux fleurs du ruisseau, la risette à sa chair moirée; elle rit encore de ses blanches dents, de ses lèvres éternellement jeunes, de ses cheveux éternellement d'or, de sa taille amoureuse, de son cœur juvénile et blasphémant.

Le dernier lutin effaça tous les autres, mais il ne m'aima pas, ne vit même pas que je l'aimais. C'était une petite vachère qui faisait paître ses vaches sur un haut plateau, par un ciel froid. Elle dansait sous ce ciel terrible, toute rose pour réchauffer ses mains roses; ses yeux brûlaient. Ils brûlaient l'espace et ils me brûlaient. Dès qu'elle me vit, elle s'en vint vers moi, me dit quelques paroles à voix basse, que je ne compris pas. Puis comme un démon, comme un lutin, elle me quitta, courant après ses vaches qui s'enfuyaient.

Elle revint, s'assit à mes côtés, me redisant d'autres paroles plus basses.

Les deux chiens du troupeau s'aimèrent tandis que nous étions là.

Elle me prit la main pour me conduire vers eux.

Alors nous nous livrâmes à l'impudeur!

Nous nous accroupîmes près des bêtes, suivant de lèvres ravies, des saccades, des mouvements. Nous restâmes silencieux, tranquilles.. vrais enfants sages, écoliers à la croix,... nous ruminant des idées de délices, nous caressant de suavités, d'angélicités d'yeux. Parlant aussi, des mains, en touchers bizarres, compliqués, en appuis, en agrafements insistants.

Soudain les chiens se séparèrent, et comme une petite folle, cette... oh oui!... folle... je le jure!... se dressa droite, riant d'un rire qui me glaça de même qu'une chute de cristal, se releva par dessus tête sa robe, tandis que sa chair gelée m'éblouissait. Son petit corps infiniment svelte et pur, son petit corps de Satan enfant, de Satan en diamant, en argent, de Satan en aubépines, en marguerites, en roses, en... que sais-je! gerbes de fleurs, pétales écloses,... passait et repassait devant moi d'un air de : Tu ne m'auras pas!

— Je t'aurai! — Je t'aurai! — petit corps! — criais-je les mains jointes.

Rien ne répondait. Le corps restait à m'éblouir.

— Je t'aurai! — je te dis! — Je t'aurai! Il s'éloignait, robe toujours envolée, ruisselant du gel inouï.

J'étouffais, je râlais, je me sentais mourir de bonheur!... Je me mettais à embrasser la terre, parce que je voyais ce petit corps tout nu et tout froid devant moi!

Il s'éloignait... Il s'éloignait...

Il n'était plus qu'une fine tige de chair, la fleur du visage déjà évanouie, qu'une légère ligne fragile, tremblante, au milieu des vaches furieuses qui beuglaient.

Ah!... mon Dieu. — il disparaissait, se perdait, la petite fille fuyait... la petite fille... la petite vachère,... ma petite vachère... ma petite fille... celle que j'aimais!

Et je pleurais...

Elle non plus, ne s'était pas arrêtée pour me consoler, pas plus que les autres!... Ainsi que les autres, elle m'abandonnait...

Et je pleurais...

C'est vrai que je pleurais! — Voyons, pourquoi pleurais-je? — Moi si téméraire souvent, ne consentirais-je donc à avoir de la bravoure, un jour? — Ne me débarrasserais-je, un jour, de celles qui prétendent qu'elles m'aiment et s'ingénient à me torturer?

Que ne décidais-je enfin de me mettre en route pour aller chercher au fond de leurs repaires les menteuses, les renégates, les démons, les Satans fins! — Que ne décidais-je de les saisir par les cheveux, Florentines de carrioles, rieuses de derrières les bouleaux, petites vachères gelées, de les pendre par le cou, de même les marionnettes du théâtre d'Arlequin! — Peut-être joindraient-elles les mains alors, voudraient-elles me prodiguer cette passion que je leur demandais, qu'elles me refusaient! — Leurs larmes couleraient sans doute, goutteraient en rosée, déborderaient en déluge, et moi, inexorable bourreau d'elles toutes, je tirerais la ficelle qui leur serrerait le cou, les étranglant!

Allons! — Allons! — Voici que je m'exalte! — Voici que je me repais de vengeance que je ne réaliserai jamais!

Mais oui, je sais bien que je n'irai pas — que je n'irai pas — que je n'étranglerai rien.

D'abord, où irai-je? — Où?

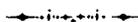
Car elles ne sont plus dans leurs carrioles les Florentines, dans leurs forêts de dentelles les rieuses perverses, sur leurs hauts plateaux les petites vachères divines et gelées...

Tenez, elles sont là, en moi, ouvrez ma poitrine, vous les trouverez,

elles y sont avec une foule d'autres, hélas! — elles y résident, m'y font des signes, n'en sortent plus.

Et... voulez-vous que je vous dise... c'est comme une bande d'enfants de chœur dans un vieux clocher, d'enfants de chœur qui tirent sans cesse les cordes et les cloches, jusqu'à ce que le clocher s'effondre de détresse!

MAURICE BEAUBOURG.



Chanson d'automne

*Frémissements souffrants de feuilles
jaunes et d'onde et d'or vieilles,
sous nos pas inquiets de vie
et qui disent la joie du seuil;
et du soleil souffrant, aussi!*

*Vois donc venir, là-bas, le pâle hiver
très simple et pur que les lèvres vénèrent!*

*Feuilles qui meurent, feuilles mortes
où s'arrête un regard, de-ci,
de-là, le long des tristes haies
et des sentiers et des allées;
et du soleil pâle qui flotte!*

*Cette fontaine blond-azur plaintive
et ces ombres molles parmi ses ondes,
qui vont de songe heureux et font des rondes
trois à trois, quatre à quatre, et puis s'esquivalent
en lumières en fête et coups de fronde!*

*Ce lierre où rit comme une joie
étincelante et de tendresse,*

*cette brise qui nous effleure
et dont la voix berce ma voix,
et ces cailloux qui crient et pleurent !*

*Ces légers bruits mystérieux et doux
en musique céleste, autour de nous,
ces haleines de feuilles, qui défont,
et d'arbres et de fleurs, et de la terre !
Ce rire effarouché d'oiseau, dans l'air !*

*Et ce grand ciel qu'immoie du soleil,
et nos regards qui peuvent seuls baiser
l'immensité de ses rêves d'automne
et sa douce tristesse qui sommeille
en silence vers quelque été sacré !*

*A pas si doux, silencieusement,
vois donc venir, là-bas, le pâle hiver
très simple et pur que les lèvres vénèrent,
vois donc venir le bel hiver craintif
que l'on accueille bien comme les ans !*

*Or tes gestes d'enfant frêles et clairs
et ta chevelure lourde et ta chair
jalouent la sveltesse de la mer
merveilleuse, et ses très lointaines voiles,
et tes yeux le jour d'or et les étoiles !*

*Et nous avons humblement joint nos mains
dont le bonheur tremble et brille en faucille,
et l'heure passe au long de notre vie,
silencieuse et pâle d'ironie,
sans écouter notre amour fou qui chante
avec nos pas, les oiseaux et les plantes !*

ARTHUR TOISOUL.

LE SOURIRE

Le clair sous-bois, où, depuis une heure, leur marche les entraînait, s'ouvrait devant eux — infiniment — avec ses bouquets gerbés de broussailles, avec ses interminées colonnades de troncs, avec ses tapis de feuilles rousses, épais et gluants où les pieds glissaient et s'enfonçaient.

Ils s'en allaient au gré d'un sentier que, joli, entre des fougères, ils avaient trouvé. C'était un doux matin d'automne, un peu frileux et dont le soleil luisait blanchement, comme de cristal.

Fraîcheur! Dans l'air mouillé les verdurees ont une vie active et saine. Les petites herbes saillent raides et les fleurs ont des épanouissements candides. Délicieuse fraîcheur! Ah! courir par le sous-bois au gré d'un sentier que, joli, entre des fougères, on a trouvé. Le sol craque. Des brindilles se cassent. Les feuilles mortes s'écrasent sous les pas. Il y en a tant et tant! tant d'étés sont là gisant en le deuil et la ruine de ce qui fut leur gloire éphémère et luxuriante! Des branches d'arbres sont tout ruisselantes de rosée. Certaines mousses par terre sont perlées d'eau. Ça leur donne un je ne sais quel aspect aquatique. Ce sont de petites algues trempées encore et moites de l'onde dont on vient de les tirer. Et l'on va... Pénétrante et délicieuse fraîcheur! tout l'air de la forêt vous entre dans les poumons, et l'on se sent emplir de la vie énorme et pensive des chênes et des hêtres. Au loin, très loin, dans l'horizon de verdurees tendres et de feuillages emmêlés, des brumes légères s'envolent et ondoyent. Et l'on devine derrière les fourrés, dans les taillis, des fuites furtives de chevreuils, des bondissements effarés de lapins. Des oiseaux chantent aux arbres. Il y a ainsi de la musique accrochée un peu partout. Et comme le clair soleil à l'éclat de cristal daigne de rayons fluides trouer la feuillée c'est de place en place emmi les herbes, emmi les fleurs de tremblantes flaques de lumière où viennent se rouler, quand nul ne peut les voir, les écureuils et les oiselets. Oh! toute la joie exquise du matin, et toute l'exubérance grave de la forêt qui se réveille et qui s'étire en grands frissons de chants et de parfums humides!

Et ils s'en allaient — tristes.

Ils regardaient à peine et se taisaient. Ils passaient à coté de fleu-

rettes menues qu'ils ne daignaient voir. Il y avait de charmantes mélodies de fauvettes et de mésanges et ils ne les entendaient pas...

Elle marchait à quelque distance devant lui!

Elle était allègre cependant et puérile; parfois elle se retournait, enjouée et prête à rire, mais à le voir toujours sombre et taciturne, toute sa gaieté tombait brusquement et elle refoulait les choses qu'elle allait dire... Et elle pensait. Elle s'interrogeait et ne comprenait pas ce mutisme. Mais elle ne s'inquiétait pas, elle le savait d'humeur capricieuse et bizarre et comme il n'aimait pas être questionné elle ne prononçait rien et ne tentait pas de lui deverrouiller le cœur.

Et ils allaient — presque tristement.

Joie exquise du matin! En jouissaient-ils? Il avait plu beaucoup pendant la nuit, il avait plu beaucoup vers l'aube. La terre de toutes ces ondées successives conservait une mollesse tendre et les feuilles mortes, les mousses du sol étaient si sensibles que les talons des deux qui s'avançaient y restaient gravés comme de petites morsures. Des fils de la vierge traînaient dans le vent, erraient argentés et fins. Et des oiseaux criaient: Ah! toute l'exubérance grave et robuste du matin!

... Il n'aimait plus.

Son amour avait été une longue prosternation. Durant de longs mois — si courts! — il s'était oublié, il s'était — tout vif — incarné dans une passion humble et servile, jamais esclave cependant, car elle, la jolie aux pieds alertes par le sentier, avait un grand cœur dans sa petite poitrine et elle s'était donnée à lui éperdument et toute. Leur amour, ç'avait été quelque chose de violent et de dérégulé. Tout son être avait flambé. Elle l'avait possédé si absolument qu'il n'était pas en lui un seul atome qu'elle n'eût imprégné d'un peu d'elle, d'un peu de la griserie qu'elle dégageait.

Mais, fleur débile dont le parfum, parce qu'on l'avait trop follement respiré, se fanait peu à peu, son ardeur s'était appauvrie et maintenant le charme subtil et fort qui l'excitait était cassé: il n'aimait plus. Ses lèvres étaient usées; sa chair était lasse; ses bras étaient fatigués d'êtreindre. Il n'aimait plus! Il se répétait ces mots. Il les laissait tomber pierre à pierre sur son cœur. Il les jetait à tous les échos de son âme espérant que peut-être il y aurait en lui — soudaine et souhaitée — une voix qui crierait: Si! tu aimes encore!... Car il était navré de ne plus aimer.

Longtemps, il avait refusé de s'avouer la vérité. Quand elle l'éblouissait trop àprement, il fermait les yeux avec rage et la voulait nier. Mais il fallut finir par la reconnaître. Ce fut un désespoir. Et la fidélité can-

dide et persistante de la jeune femme l'épouvanta. Comment jamais se dégager de ces bras qui si pieusement l'enlaçaient, comment briser cette amoureuse et douce étreinte. Dès lors il commença à lutter contre lui-même. Il s'imposa pour se leurrer de fallacieux renouveaux d'idylle. Il se faisait pendant des jours plus souple, plus caressant, plus aimant, il essayait de se tromper. Il pensait qu'à force de mimer de la passion il en renaîtrait un peu en lui. Mais vainement. Tout cela n'était qu'une stérile comédie dont la contrainte lui était bientôt pénible, impossible à porter et, en une seconde d'accablement, il se trouvait dépouillé de toute sa fougue factice et il retombait à son combat lamentable. Alors il voulait tenter d'autres moyens. Il s'ingéniait à trouver en la jeune femme des recoins de sentiments inconnus. Il s'évertuait à découvrir en elle, en son cœur, un peu de neuf, un peu d'imprévu, afin qu'il pût s'étonner et que dans le ravissement de la surprise renaquît une ombre de la tendresse d'antan. Il allait même jusqu'à la parer de vêtements étranges, à lui imposer des coiffures exotiques ou originales, espérant toujours que dans ces excitations passagères et artificielles leur amour râlant puiserait assez de force pour pouvoir s'envoler derechef et se prolonger!

Automne dans son cœur! Plus il torturait la pauvre fleur morte qu'il portait en lui, plus elle se fripait, plus elle se séchait. Il avait beau souffler sur ce qui avait été leur passion. Tout restait froid. Et son haleine tiède se gelait dans sa bouche. Et alors c'était la lassitude immense et la tristesse et le silence.

Car il appréhendait affreusement de donner l'éveil à la pauvre toujours aimante. Il craignait de lui révéler la faillite lamentable de son cœur. Il avait peur d'un mot maladroit, il avait peur d'un regard trop désolé. Et son effroi qui le trahirait l'acculait à ces mutismes prolongés qui intriguaient la jeune femme.

Et autour d'eux, c'était l'automne. Mais un bel et simple automne de nature. Les feuilles tombaient une à une et résignées, sous les coups réguliers du vent. Les arbres se dénudaient. Les branches peu à peu déshabillées, se balançaient dans l'éternelle jeunesse du ciel. Et c'était l'agonie aussi de toutes les petites fleurs de la forêt. Les tiges frêles comme veines, les racines délicates comme cheveux s'épuisaient et se crispaient. Les pétales roussis se pleuraient sur le sol. Végétation anémique! Il était sur elle une beauté brève et de mélancolie. On sentait que tout cela allait bientôt finir, qu'allaient fermer les yeux bientôt les petites fleurs de la forêt et que les feuilles rares et dernières allaient être arrachées et, sous un grand vent rageur et rauque, jetées en tas vers l'horizon aux quatre coins des routes.

Mais est-ce que ne s'affirmait pas la radieuse promesse du printemps prochain ? Est-ce que tout ne revivrait pas triomphalement ? Aussi le paysage mourait-il sans désespoir ! C'était une mue, une sorte de menstruation à vite passer, qui n'effrayait point quoiqu'elle attendrit un peu les plantes susceptibles et les petites fleurs féminines.

Et les deux, au hasard de leur promenade, arrivèrent en un coin exquis. Devant eux le terrain dévalait. Il se creusait un entonnoir aux pentes douces que prolongeait au loin, au travers de la futaie, une étroite vallée, une courbe gracieuse où se fondait, lumière par lumière, parmi les jonchées fauves, le pâle soleil de cristal. Les arbres étaient ici moins lourds et colossaux. Il faisait plus intime. Par place surgissaient des touffes de broussailles, des bottes de graminées ; cela faisait une verdure plus jeune et comme aquarellée. Par des trous de la voûte, le ciel se décelait d'un bleu dilué et timide. Et une atmosphère d'eau pure régnait en cet asile de rêverie et de douceur. Sous ce calme pénétrant, ils s'assirent.

Le silence autour d'eux était religieux. Silence du cœur de la forêt ! Il n'est plus un murmure de feuillage. Il n'est plus un craquement de tronc. Il n'est plus une courrière de bête. Et plus de voix surtout, et plus de pas ! Rien et penser pourtant que la vie est là autour de vous condensée et formidable ; qu'elle s'irruë, à pleins flots de sève, sous l'écorce des chênes, qu'elle bat en les artères des hêtres et qu'elle fait jaillir de terre merveilleusement les arbustes et les mousses frisées !

Ils s'étaient assis l'un près de l'autre sur une vieille souche. Et ils se taisaient. La solitude lui était — ce jour — accablante. Il faisait vide entre eux de tous les mots qu'il aurait dû prononcer et qu'il ne prononçait pas. Et il tremblait qu'elle ne remarquât son navrement et qu'elle ne soupçonnât.

Alors, pendant que distraite, elle s'amusait à voir là-bas, parmi des branchages la rouge joliesse d'un écureuil qui, assis et la queue éployée, se lissait le poil à coup de langue rose, il la regarda. Et un attendrissement fondit en lui, l'inonda d'une ineffable émotion. Ah ! joues jadis aimées ! Ah ! lèvres tendres, bouche aimante ! Ah ! le visage fin et intelligent ! Beauté fière et précieuse ! Corps de grâce et ces mains bonnes, ces mains caresseuses ! Et ces cheveux dont l'odeur naguère l'enivrait...

Et tout elle ! toute son âme dévouée et qui était à lui inexorablement !

Il n'aimait plus. Et voici néanmoins qu'une pantelante pitié s'éveillait en lui rien qu'à la contempler. Et il comprit que jamais il ne pourrait

dire qu'il n'aimait plus. Est-ce qu'elle n'était pas son cher passé ? Elle ! Est-ce que son âme à lui ne s'était pas toute entière résorbée en ces yeux bleus et profonds ? Et il sentit qu'il lui serait à jamais impossible d'y faire couler l'amertume des pleurs, il sentit que jamais il ne pourrait la voir triste, l'ancienne aimée, qu'il avait pour elle trop d'estime et de reconnaissance pour la jamais volontairement faire souffrir ! Elle était un morceau de sa vie. Il la sentait liée à sa chair par une habitude infrangible. Il était lâche devant elle de la lâcheté belle de l'homme qui, au travers de son bonheur même, se veut bon envers les autres.

Clair matin... comme un ruisseau candide à travers prés... Clair matin, avec tes fraîcheurs et tes brises et toute ta souplesse, comme tu étais doux, comme tu étais jeune autour d'eux ! Les brouillards opaques, peu à peu se dissipèrent et il semblait que c'était d'eux qu'arrivaient ces soyeux, ces imperceptibles fils de la vierge qui continuaient à flotter dans l'air et à s'accrocher aux arbres. Du soleil pleuvait. Et il y avait de l'enfance, de la belle et joyeuse enfance dans le vent qui se déployait comme une soie...

Alors donc, il fallait tromper. Il fallait commencer à jouer, pour dorénavant à toute heure de la vie, un rôle, un insoutenable, un écrasant rôle. Son amour était mort. Il devait en persévérer le simulacre. Il devait l'enterrer et s'enterrer avec lui. Alors il s'effraya et son égoïsme se révolta. Se sacrifier ! Assassiner son cœur ! Trainer ses jours dans une désolante et totale solitude... Laisser neiger les ans sur sa jeunesse... laisser geler son sang sans même avoir, comme la forêt, l'espoir confiant et certain qu'un printemps reviendrait et reflleurirait à nouveau. Ah ! non jamais il ne saurait ! jamais il ne pourrait plus farder ses lèvres froides de chaleur et de passion !

Il eut un soupir lamentable où quelque peu de sa douleur et de son anxiété se manifesta. Et elle se retourna vers lui, surprise. Dans son regard passa une inquiétude. Elle plongea les yeux dans les yeux du jeune homme — intensément, et à y voir tant de désarroi, tant de souffrance, elle fut tout à coup prise de peur et une angoisse se lut au fond de ses prunelles.

Alors il se troubla.... oh ! oui ! ne rien lui dire ! Il ne fallait pas qu'elle sût ! oui, oui ! Il devait se sacrifier, il devait s'immoler corps et âme pour elle ; il devait s'imposer d'être doux et dévoué afin qu'elle ne s'aperçût jamais combien durs sont les chemins de la vie et combien il est décevant de trop se confier en la clémence des êtres, de s'abandonner trop entièrement au bonheur. Ce fut un devoir

qui s'imposa à lui — irrémédiable. Quelque chose de fort et d'irrésistible dérida son cœur. Il fut faible de toute sa bonté et il céda pour toujours.

Emu de joie et de tristesse mêlées, il lui prit les mains lentement et comme un qui aime et qui est heureux, il lui fit un sourire.

ANDRÉ RUIJTERS.



Deux images d'automne

I

*Une mare avec des roseaux
— Les roseaux tristes sont tout droits,
L'eau reflète un petit ciel froid,
L'automne a tué les oiseaux.*

*C'est ma vie aujourd'hui,
Monotone et puis
Fébrile d'un grand espoir,
Et morte encore avec ce soir.*

*Rien n'arrive, rien n'arrive,
Tout est vraiment trop identique
A cette eau qui dort contre la rive,
Horizontale et apathique.*

*Au-dessus vont quelques images,
Sans savoir où ils s'en vont :
Et mes songes ont des visages
Que les roseaux signifieront.*

*Ce sont des fleurs de marécages,
Mes songes sont des fleurs d'ajoncs :
Mon Dieu, ces tristes paysages,
Ditès-nous quand ils mourront!*

II

*C'est un très-quelconque dimanche,
Jour de fête évidemment :
Et l'on s'ennuie immensément,
Ce que les gens trouvent étrange.*

*Ils s'en vont dans des banlieues,
Petites gares, petits sentiers,
Odeur de lilas fatigués,
Fusées dans les parcs de nuits bleues.*

*Les hauts signaux gesticulants,
Le retour noir entre des haies,
Refrains, sifflets et cris d'enfants,
C'est une joie peut-être vraie.*

*Ils croient à leur contentement,
Même un semblant d'amour s'épanche,
— C'est un très quelconque dimanche,
C'est jour de fête évidemment.*

*Notre tristesse s'est traînée
Pendant tant et tant de lieues,
Qu'elle ne s'est plus offensée
Des grosses gaietés des banlieues.*

*Mais la musique dérisoire
Pleure pour nous plus violemment
Dans ce dimanche et dans ce soir
Où c'est la fête, évidemment.*

*O complainte des orgues bêtes,
Notre âme a mal, notre âme a bien mal,
Tellement que ces jours de fête
Et tes sanglots, tout lui est égal*

Dans son spleen dominical.

CAMILLE MAUCLAIR.

SOIR DE LUNE

Et rumorons en nous, un peu, mon âme! la grâce d'une nuit de lune!

Quand monte la grève du ciel espaçant sa vie, et d'éclat chanté à travers les sens, — quand il est l'expansion de tout aux choses de l'air : voici la lune, en jet d'elle grande. Voici la gloire, soutenue, de sa vie.

Et des choses sont longues en toi, mon âme! et tout un épars s'étale, de présents intenses, grandis en un vivre de rien (une extase de jeunesse de toi, murmurées sans voix). Et la lune s'encadre dans des lieux de sacre.

Ah! le sol, parmi la lune parcourante!

Son nom d'ombre s'étire dans les bouquets d'obscur et passe, si lointain se perdre, — qu'il est un tout d'aveu clair savouré dans le noir.

Etalaison de bruits! Parmi la gloire de la lune, des bruits, — et l'histoire simple sans nom, d'un repos de partout.

Puis, en toi le repos s'émane, et plane à flotter aux angles de souvenirs. Des souvenirs!... En est-il encore?... Car leur monde ne se distingue, — mais il est, plutôt, toute la lune à l'interne de Toi, et si pure que des mots d'Antérieur y naissent.

Vois la nuit, mi-fanée sous la lune, elle éveille du monde, un peu, et décharge son clair dans des émois d'ombre : vois la nuit d'indécision — comme Toi!

Où aller, de Ton mouvoir, précieux à travers Tout? Où, Ta gloire! Où, l'amertume magnifique à s'épandre aux lieux! Où, le danger pressé d'attirer Ton corps, mon âme! Ha!... Cela n'est point.

Grandeurs de la lune : ces regrets de nuit montent à des décors d'immense, — et l'immense point, d'ombre ou de clair : on ne sait, mais il n'est plus en la vie que l'organe haut d'une lune traversant le monde.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.



La chanson des oiseaux

Nous écoutions les oiseaux chanteurs !

*Vers le printemps levant, ces oiseaux
chantaient selon la joie de nos cœurs
selon l'amour de nos cœurs en fleurs...
Leur âme en pluie jolie, ruisselée
sur la feuillée ensoleillée,
était chanteuse de notre liesse printannière.*

*Oiseaux chanteurs selon les fleurs !
de haie en haie, de cœur en fleur...
Petites âmes effeuillées en gaie et vivante lumière,
petites âmes de printemps et ruisselées
Sur la feuillée ensoleillée.
Nous écoutions les oiseaux chanteurs !*

*C'était un cri, puis un babil,
continu, sonore et subtil,
puis une mélodie toute en lumière fière et claire,
perpétuée à l'éperdue
en la vibration d'azur des nues...*

*Et puis retombe la mélodie,
et en pluie jolie elle éparpille
toute notre liesse printannière
sur la feuillée à l'infini ensoleillée...*

*Un autre cri répond alors, et puis un autre ;
et ces âmes d'oiseaux chanteurs
crépitent en cris avec les nôtres.*

Nous écoutions les oiseaux chanteurs !

*Ainsi parmi les fleurs et les fougères
dans l'ambiance joyeuse de la lumière,
nos âmes puériles et douces
ont vécu toute la nature illuminée
de ses bourgeons et de ses pousses,*

*en les joyeux tres-sauts,
— jeunesse! — et les sanglots des cris d'oiseaux
éparpillés sur cette ensoleillée feuillée...*

Et n'est ce pas qu'il est divin d'écouter les oiseaux chanteurs?

HENRI VAN DE PUTTE.



DERNIÈRE PAGE

Je me suis assis à ma fenêtre ouverte et j'ai écouté les tristes bêlements d'un mouton; en moi-même je les ai comparés aux plaintes de mon âme, inutiles et navrantes. Ils m'ont touché, ces bêlements; j'ai songé quelque malheureuse bête oubliée dans un champ sans herbe, et puis cette idée m'a traversé l'esprit : " Ne sommes-nous pas tous ainsi „ que des animaux dans un pâturage; nous paissions l'herbe de notre „ intelligence, les uns avidement, les autres avec sagesse et mesure. „ Quand nous n'avons plus rien, nous gémissons en vain. „ — C'était, naturellement, au crépuscule; la vapeur bleue montait des prés; les sapins de mon horizon avaient des profondeurs étranges. Le cou-cou a commencé son appel de chaque soir, et de ne pouvoir aller vers lui, j'ai senti de nouveau le ciel peser lourd sur mon front. C'était, comme chaque soir, les arbres immobiles d'un vert bête à force de tendresse; les hannetons silencieux passant et repassant dans l'air, les toits mystérieux aux minces fumées bleuâtres, et puis le violon, de là-bas, avec sa petite voix de souvenir éperdue et sanglotante.

Des hantises ont flotté vers mon front; des hantises qui seraient des regrets, n'était la mort de mon esprit. La folie de l'art a tout tué en moi : il ne me reste rien pour regretter. — J'ai regardé de petites choses qui

vaguent encore de par mon âme comme des fourmis sur un arbre à terre. Jadis je fus simple, puis je me suis compliqué, puis éteint ; sans ces petites choses ce serait le néant. Ces hantises me fatiguent : ce qui fut, ce qui aurait pu être, toujours les mêmes ! Et puis pas nettes, impalpables, une atmosphère d'inquiétude et de tourment...

Le violon s'est tu ; chaque soir de même...

C'est la nuit. Une lune pâle dans un coin du ciel, et les sapins-fantômes, les toits-fantômes, les routes-fantômes, et mon intelligence-fantôme qui erre en cherchant à rentrer en moi. — Va-t'en ! — Elle reste. — Eh bien ! soit. Viens que je voie tes yeux tristes ; j'ai plaisir à te regarder, car tu fus une belle intelligence ; si tu avais vécu, tu aurais étonné l'univers. Ah ! que n'as-tu poussé doucement, tu aurais été normale et plus forte ! Mais tu as jailli tout à coup, et tout de suite je t'ai tourmentée. Tu as connu trop de choses trop tôt, et puis tu t'es éteinte parce que la folie de l'art te martyrisait. Voilà ! et moi je meurs !

Il est étrange de regarder cette nuit venir et tout s'évanouir misérablement sous elle en pensant à la chose morte qui fut à vous, qui fut vous-même, et la sentir autour de soi comme une fumée invisible... C'est l'heure silencieuse et lente ; voilà que se sont endormis les hannetons — les arbres chuchotent entre eux et jette leurs paroles — c'est triste à dix-huit ans de comprendre les arbres ! — Devant moi, à gauche, un bois de sapins en tache d'encre — à droite, une rangée de bouleaux tremblants. Une brume noire rampe : c'est la nuit méchante ; et, sous ma fenêtre, la branche de poirier immobile, et ces deux moineaux tristes, sur la crête du mur, et, en bas, la pelouse sans frissons. Et pas un souffle de vie sur le ciel et la terre ! C'est à croire que je vais m'endormir aussi, me pétrifier, devenir une statue aux yeux de pierre qui regardent le vide.

C'est l'heure où, jadis, je sentais, j'écrivais, je vivais ; c'est l'heure où, maintenant, j'oublie, je laisse pendre mes bras, je m'éteins. Seule nette est la vision de mon intelligence morte, toute blanché et parée de fleurs, avec des rides à son jeune front, les yeux crevés, des blessures par tout le corps et des caillots de sang desséché. On voit qu'elle luttait vaillamment et rudement ; ses doigts crispés tiennent encore des lambeaux de mon cœur. Je voudrais l'êtreindre et la baiser, car je l'aime sauvagement, même morte, plus qu'au temps de sa vie. Que d'heures ! que d'heures mélancoliques où je m'accoude à son cercueil en la regardant ! Et je compte ses blessures, et je refais ma douleur de ses souffrances passées, et je m'accuse, et je suppose ce qu'elle eût pu vivre d'années, ce qu'elle eût pu produire sans mon ardeur brutale. Trop tôt

je l'ai mise aux prises avec la pensée et les sensations : Elle fut vaincue, mais tout mourut.

Depuis quelque temps ma grand'mère, dont je me souvenais à peine, s'est réveillée dans mon cerveau. J'entends des paroles qu'elle disait en croisant ses doigts blancs : " Et là, de bonnes mains font fleurir à nouveau les intelligences mortes. „ Si je pouvais le croire! Je ne crois plus rien, je ne vois plus rien, je n'espère rien. Le jour proche où je logerai dans mon cœur la balle qui l'immobilisera, je ne serai pas plus mort que maintenant. " Et là de bonnes mains font fleurir à nouveau les intelligences mortes... „ Là, c'est le ciel. Autrefois, je croyais au ciel.

Autrefois! Il me semble avoir des rides et des cheveux blancs, tant c'est loin! Autrefois j'avais dix-sept ans, un monde dans la tête. J'avais la force dominatrice qui devait incliner tous les fronts devant moi. Oh! dans les campagnes d'été ces courses fiévreuses avec le vent dans les cheveux et les pensées bondissantes et lumineuses, écrasées sous mon crâne! Je les sentais, encore confuses, battre mon front à coups précipités, et moi, je les pressais, je les harcelais sans repos jusqu'à ce qu'elles éclatassent soudain en gerbe de mots impétueux. Et c'était brisant, mais que j'étais heureux, et de quel bonheur superbe et grandiose! — Avoir en soi une page vivante, une page de lumière prête à jaillir. Avoir un soleil à soi seul dont on est libre de garder ou de donner les rayons... Voilà ce qui me faisait tomber à genoux sous le ciel immense! baiser l'herbe des champs, m'abreuver de silence et de solitude! Car je me sentais vraiment fils du ciel et de la terre, et que leur cœur battait en moi.

" Et là de bonnes mains font fleurir à nouveau... „ ces paroles me poursuivent. Est-il des doigts de miracle qui, en palpant le front, y ranimeront des cendres? Dire qu'il y a eu tant de choses là-dedans! Maintenant je frappe : cela sonne creux. Une chambre vide avec de la poussière; la Mort a passé par là... Et cette lente maladie! Ce mince soleil tombant, par des fentes, sur le lit d'agonie! Et les fleurs fanées dans les parterres! Ah! c'est à devenir fou! Et ce cadavre ballotté; et puis la chambre vide avec de la poussière.

Oh! c'est bizarre, la vie! On est un enfant dans les bras de sa mère... On est petit, joyeux; on court dans les prairies, on regarde le ciel; on joue, on rit, on dort. Ainsi passent des années. Et puis, soudain, le ciel devient pesant, les prairies trop vastes; on pense, on souffre, on meurt. — Pourquoi ces inévitables bouleversements? — L'enfant est simple, il emplit ses yeux d'azur et son âme de lumière. Nous voulons des

lumières artificielles auprès de celle des astres, et dans notre âme des bleus fantasques cherchés par delà le ciel bleu. Avons-nous tort? Si d'un seul être a jailli une flamme qui éclaire et scintille, il faut se prosterner : c'est un grand, c'est une intelligence. Mais si la flamme s'éteint!... Ah! je ne sais pas; mon âme est comme une pierre.

- Je porte cette pierre en moi depuis le jour que je ne sus plus écrire : elle est lourde. Je traîne ce fardeau inutile qui fut léger et lumineux. — Je voudrais perdre le souvenir, tout ce qui me reste encore! — oublier ce que je fus, oublier tout! mais je ne peux pas. Mes yeux à demi-éteints fouillent le passé proche. La nuit je m'éveille dans la terreur; je me cherche par la chambre, je m'appelle et je m'épie... A quoi bon? Chose inerte dans un lit, voilà ce que je suis encore. Et devant moi se dresse la vision lamentable du bourgeois grisonnant, nourrissant son corps, sans désirs, sans regrets, avec des yeux qui ne voient plus, des oreilles pour ne plus entendre, un crâne vide.

· Ah! je n'étais pas né pour cela!

Le calme surhumain est tombé. Je suis là, dans le calme. La lune pâle me regarde et les arbres parlent. Avez-vous jamais écouté les arbres? — Un train passe, emportant des hommes. A quoi bon? Le ciel n'est-il point partout ou nulle part? Je vois, dans une lueur étrange, les ormes longs, des prés, un chemin qui mène on ne sait où. Et je songe que voilà un moment propice pour briser la pierre qui m'étouffe. — “ Et „ là de bonnes mains font fleurir à nouveau les intelligences mortes. „ Pauvre grand'mère! je la vois croisant ses doigts blancs sur son tablier de soie — oh! cacher mon front dans son tablier de soie!

BLANCHE ROUSSEAU.



EN AIMANT

A GEORGES LEKHOUD.

I

*Tes lèvres bruissaient un satin de baisers.
Des parfums d'on ne sait quelle fleur éblouie
chantaient vers la beauté du soir extasié.*

*Se laire infiniment devant le ciel énorme,
s'aimer très calmement d'une joie inouïe,
se chercher dans les yeux l'harmonieuse forme
que doit être le type idéal de l'Amour;
et puis, en cet instant qui n'est pas la nuit pleine
et n'est plus le triomphe écrasant du grand jour,
penser que la nuit vient du jour, et que l'aurore
n'est que la nuit changée, et claire, et plus sereme,
qu'ainsi la mort même est de la vie encore.
C'était notre bonheur nuptial et splendide,
en ce beau soir d'été que tu me remémoires.
— Et nous avons, sais-tu, deux âmes bien candides!..*

II

*Ce pâlement bel automnal silence
qui se balançait aux feuilles rouge-ardemment flétries,
languissamment,
dis, mon doux amour, était d'une candeur amie,
d'une candeur et d'une tendresse infiniment amies,
pour nos sens enivrés de bruit intérieur.....
Le battement, rythmant la vie, et tictaquant du cœur,
était comme une suite — infinie — de sanglots d'extase
étouffés par des lèvres qui se baisent;
et ta présence, et ma présence, chanterellaient des phrases,
avec la volonté d'être comprises du silence,
le beau silence en or bruni des soirs d'automne...
— Et ta lèvre, et ma lèvre, si monotones,
en le toujours recommençant baiser de leurs aveux.
Ah! dis, mon doux amour, pour toujours, si tu veux,
prolongeons la monotonie exquisément en fleur de nous connaître,
et d'être l'un pour l'autre une fenêtre
sur l'azur ébloui!
— Exquise, exquise, ô ta lèvre qui meurt,
d'être baisée à mort par ma fièvre, et sa lèvre!....*

III

*Être assis, dans les bras l'un de l'autre, ce soir,
et regarder au loin, sans voir, l'âme éniivrée;
sentir autour de soi tomber la nuit sacrée,
avec ses rires clairs d'astres et son espoir;
ne penser à personne, et pas même à soi-même,
sachant que l'on est peu devant l'immensité;
comprendre l'Harmonie et savoir la Beauté,
et parfois murmurer un timide " Je t'aime „
Silences aux lointains; tout près de nous, murmures
de la petite vie énorme des buissons,
calme vertigineux d'un ciel tout en frissons,
et douceur, et douceur de lune en les verdure!....*

IV

*Petite Ève, petite aimée, aux yeux de rire infinisé,
et tenant une pomme à la main,
vous tendiez vers ma soif le fruit de vos baisers,
et le baiser du fruit que vous portiez en main.
Qu'allais-je prendre, en ce soir beau de rêve,
le baiser,
où la pomme et sa sève,
petite Ève?
Mon doute était-il clair,
sans qu'il fût de paroles,
quand se fermèrent, en frisselis de rides folles,
vos lèvres, petite Ève,
et vos yeux noirs, grands de lumière?
J'ai pris la pomme, vous savez, la pomme,
et j'ai mangé la pomme,
dans la rue parfois déserte, et parfois passante...
Il tombait des lueurs de lune de toutes les nues passantes,
et toutes les étoiles étaient merveilleusement éblouissantes.....*

V

*Eternel lever de lune au ciel! Lune en fleur,
en glissante magie, en dormante douceur!
Lune belle aux cieux bleus, lune tout en miracle,
et tout ce qui sommeille en votre tabernacle :
rêve de se rêver l'amant spirituel
de cette lune-fée exaspérant le ciel!
Et lune, lune aux pieds illuminés des arbres,
et lune sur les fleurs, et l'herbe, et sur les marbres,
lune sur les toits noirs en ombres de clarté,
lune incroyablement jusqu'en l'infinité!
Et rêver devant toi, lune resplendissante,
tandis qu'au fond du soir monte par une sente,
un bruit confus de pas, de voix et de baisers,
et qu'un oiseau chante des chants extasiés,
et s'éperlant, perle par perle : une par une,
excelsior! vers la beauté du clair de lune!*

VI

*A quoi sert de parler, pourquoi dire des mots
qui meurent sans écho
et qui n'amènent que tristesse vaine?
Toute une forêt d'ombre éclate et rit en trilles
au seul geste essoré de ta main vers la vie!
Mon amour, le sentier où nous rions de vivre
s'apâlit en un doute embrumé de chemins,
et le soir triomphal d'étoiles, vers demain!
La nuit, tu dis, la nuit tombe en peurs imprécises.
Dé trompe-toi, la nuit n'est pas :
Il n'est qu'un jour, énorme et multiforme,
et les étoiles sont là, pour que tu t'en grises!*

GEORGES RENCY.

BALLADES

I

“ Sors de l'enclos. Viens rire entre les saules clairs. Et qu'aux branches d'argent tes cheveux roux se mêlent. Viens rire. Mes coursiers reviennent de l'été. Sois folle, fais la gaie. Et que tes fins genoux fassent plier la haie.

* * *

„ Vienne, éclate l'hiver, je sais des joues plus blanches ! et que tentent ses nuits d'émouvoir ta beauté, les étoiles de tes tempes rayonneront dans l'ombre, et les neiges feront un ciel de tes clartés.

* * *

„ Que des cieux pleins d'étoiles attirent d'autres yeux. — Je te disais : caresse mes coursiers, viens rire. — Que des soleils croulants aveuglent d'autres cieux. — Je te disais : viens rire. Alors j'ai vu tes yeux, — les flammes de ton cœur s'essorer de tes yeux...

* * *

„ Viens. Nos galops au vent feront flamber tes joues, dans l'air des chevauchées que les crinières brûlent. Nos fronts échevelés rayonneront dans l'air. Et notre amour, rayant l'hiver, sera ce feu.

* * *

„ Jusqu'au jour éclatant de blancheur et de cloches, tout reluisant d'air bleu, d'hirondelles et de fleurs, où laissant nos coursiers paître le printemps clair, nos âmes confondues raviveront l'enfer. „

II

Une petite main pâle fleurit à la serrure et s'allonge et d'un doigt renverse ma tisane. Un petit pas discret. J'appelle. On se tait. Dans ma chambre tiède, n'est-ce pas qu'il neige? Dédaigneuse, la Mort s'assied à mon feu, — elle attend mon heure, — et sa tour d'osselets, rangée sur ma chaise, brille aux yeux des braises comme un plant de fraises. Sur ses genoux elle berce un vivant joujou qui reluit et cligne et lui fait des yeux doux. Drelin de grelots! N'est-ce pas les clowns? c'est la pantomime? Non, la Mort se lève : c'est la tour qui branle. Elle est blanche et rose comme un minaret... Non, la Mort se compte; fait craquer ses joints, sur une pierre de lune affute son jouet, — bien, la Mort se penche et tombe en arrêt. — “ Mon fils est-il prêt? „ — Sans le faire exprès, un petit coup discret du joyeux joujou me déloge la vie, et je sens que mon âme, en un rythme ravi, va blanchir son linge dans le clair de lune.

PAUL FORT.



Rondelette des petites princesses

*Elles sont venues, vêtues de blanc chantant,
Les douces princesses vers leurs galants.
Elles sont venues tout en chantant
Sur l'herbe, au clair de lune blanc.*

*Lors, se sont dévêtues, et nues
Elles ont dansé sur l'herbe drue;
Elles ont dansé ainsi toutes nues
Devant leurs galants pâmés à leur vue.*

*Le lendemain, au soleil gaiement levant,
Quand vers le pré s'en vinrent les paysans,
Ils virent un cercle brillant au soleil levant
Et s'en allèrent soucieux en se signant.*

PAUL DUBOIS.

Reflets

A LÉON RYCX.

*La lune s'est levée ineffablement pâle,
hors des bois roux, là-bas, que le brouillard recule,
et dans le glacis frais de l'étang minuscule,
la lune est descendue ineffablement pâle.*

*A l'autre bout du ciel, l'âme du jour s'exhale
en un jaillissement de sang vers l'azur clair,
et, là-bas, dans ce coin d'étang couleur de chair,
en une pluie de sang l'âme du jour s'exhale.*

*L'églisette du bourg devant cet incendie
s'élève, et dans le calme entonne un angelus,
et voici, dans l'étang qui ne miroite plus,
que plonge un clocher noir au fond d'un incendie.*

*L'une après l'autre, au ciel s'éveillent les étoiles,
et d'un œil intrigué les drôles canards blancs
regardent tous ces yeux qui s'ouvrent dans l'étang,
l'un après l'autre, ainsi qu'au ciel bleu les étoiles....*

*Ah! nos cœurs sont aussi des étangs, ô Poètes!
où la très pâle lune, et le jour qui s'exhale,
et le petit clocher, et les yeux des étoiles,
dans le repos du soir doucement se reflètent!*

GEORGES RAMAEKERS.



FRAGMENT

A M. HENRY MAUBEL.

Du crépuscule bruinait..

Les vieux arbres avaient abdiqué la netteté de leurs contours. Devant moi l'allée droite, dont les hautes branches, en se rejoignant, formaient abside, s'enténébrait du flux montant des ombres qui paraissaient sortir du sol noir, des ornières du chemin où le vent d'automne avait semé ses premières feuilles.

Le soir! l'Ombre! Mots magiques, mots qui sont une évocation de ce je ne sais quoi de vague, de fluide, de fatal aussi qui devance la Nuit...

— Tiens, voilà Mariette en robe de mousseline qui vient là-bas, sous les aulnaies...

— Mariette, mets vite ton châle, il fait frais.

— Cousin, je viens vous chercher pour faire un tour.

— Tu es bien gentille. Viens par la pelouse et donne moi le bras.

— Vous savez, ce soir, dit-elle, nous allons chercher où se trouve l'Ombre. Vous m'avez dit hier que c'était un minuscule bonhomme très vieux qui tissait des rais noirs avec... Elle songea. " Avec quoi? „ avec du silence, sur un métier d'ébène. — Oui, eh bien, petite? — Eh bien, nous l'allons chercher. — Où cela? — Dans le parc. — Le parc est grand — Qu'importe.

Elle était devenue très sérieuse pour faire sa battue, croyant certainement au petit bonhomme; elle allait sans peur — j'étais près d'elle — voir dans les taillis de noisetiers, dans l'entrebranchage des massifs de lilas et des touffes de rhododendrons aux grandes fleurs mauves. Elle ne trouvait rien; il faisait bien plus noir sous ces branches que dans le chemin, il y avait bien quelque sursaut effaré dans l'ombre mouvante à cause de la robe de mousseline blanche que portait Mariette, mais point de " petit nain „ dans les taillis où toujours l'ombre mystérieuse haletait près des vieilles souches centenaires.

Après recherches longues et vaines, nous fûmes au bout du parc devant un massif de buis touffu dont on enlevait pourtant chaque année les branchettes folles pour le dimanche des Rameaux, mais qui poussait on ne sait comme, avec un luxe ébouriffé de végétation luxuriante.

— Pour sûr, dit-elle, que le petit homme est là-dedans. Cousin, regardez donc.

La blonde enfant n'osait plus maintenant " aller voir „. J'étais très anxieux comme un homme qui allait faire un sacrilège.

— Eh bien, cousin?

J'écartai brusquement les branches et m'enfonçai dans l'ombre lourde de cet arbre aux tiges rampantes et multiples, grouillantes et échevelées; je ne voyais plus Mariette. Elle me dit du chemin : " Vous l'avez trouvé? „

Sa voix sonna comme le rire d'argent des clochettes de chèvres dans les pacages d'avril. " Non, je ne vois plus rien, rien. „

Et pour lui prouver que vraiment le petit bonhomme n'était pas là, je heurtai ma bottine contre le vieux tronc.

Nous entendîmes un je ne sais quel vague envol pressé d'ailes frêles parmi les feuillettes ombrées, puis un petit cri vif qui mourut dans un frisson.

Je sortis du fourré et la trouvai très pâle.

— Oh, c'est méchant, dit-elle, vous l'avez tué. — Sa main, que je baisais tremblait.

— Venez, dit-elle, voici la Nuit.

Par les chemins enténébrés, nous courûmes vers la maison dont les fenêtres étaient éclairées. Une voix criait : " Mariette... Cousin Léon... Venez!... „

L'âme envahie par la mélancolie du soir, je restai un moment encore sur le perron à regarder devant moi la chevauchée molle des ombres au fond du parc rêveur...

— Cousin, c'était pas le petit bonhomme, n'est-ce pas?

PAUL MUSSCHE.



NOS ARTISTES

Firmin Baes.

La campagne immense et belle s'étendait sous le soleil, jolie aussi de pittoresque, avec, là-bas, une blancheur gaie de village, un ruisseau, des bois, des montées fleuries et la diversité des champs nuancés de moissons. Je sortais avec lui de la demeure blanche où grimpaient des poiriers et dont s'exhalait — râle musical — un meuglement de vache. Nous prîmes à droite par la route qui coule jaune au long de maisons espacées et de prairies. Un bonjour s'essora, amical, de la forge ouverte, où sonnait clair le marteau laborieux. Une envolée d'oiseaux jaillit vers le bleu. Et nous allions.

Causerie amicale que la nôtre ! toute feuillue, fleurie et musiquée par ce pays de douceur simple d'alentour les Tombes qui y était dit tout entier...

Au coude de la route, un pont. Arrêt. Le ruisseau de rien, charme du pays, et qui a mille noms en langue wallonne, mille noms riants de bel adoré, coulait doucement sous des arbustes, avec, au fond, la luisance des pierres plates.

Plus loin, nouvel arrêt ; car des vaches paissaient là, tigrées de lumières, tigrant elles-mêmes le grand clos ensoleillé de l'Abbaye, aujourd'hui ferme, des diverses colorations ardentes de leurs robes. Ah ! et ce pré lui-même n'était-il une extase ? ainsi long, fleuri de marguerites et d'ombelles à foison, de marguerites et d'ombelles extraordinaires de petite jeunesse débordante, vous baisottant au passage les genoux, — arbu de batonnets minuscules, presque des jouets, entourés qu'ils étaient chacun d'une barrière en bois aussi grande qu'eux à peu près, mais qui donnaient au paysage une infinisation délicieuse, auguste, et puérile, — tout vivant enfin de ses bêtes en troupeaux opulents, de ses fleurs et de son soleil ?

Et nous montâmes... Prairies à droite avec la même multiple vie de fleurs. Champs à gauche, ras, foncés mais lumineux, le regain étant glané et tassé en grosses meules sur le ciel. Devant nous, Faux, une courbé jolie de maisons...

Un homme passa, la pipe aux dents, rieur, poussant sa brouettée de fumier fumant. Une grande fille, au visage mince, claire d'yeux, des

cheveux blonds pendants, passa aussi, avec une débordante botte de trèfles sur la tête. Et une vieille femme amusante, de binette fine, rata-tinée. Et des gosses — débandades d'éclats de rire... Et toujours des bonjours.

Maintenant Les Tombes apparaissait dans le creux de la vallée, clair-éparpillé en maisonnettes de tous côtés dans la campagne, l'éblouissante campagne douce sous le soleil.

Là-bas! des bosses de champs, plus belles encore que le reste, et qu'il me désignait avec amour. A droite, un bois, formidablement déferlé — bataille de Vie, fluctuations exaspérées de verdure et de soleil de colline en colline... A gauche des champs de seigle blond, à l'infini...

Et alors, suivre une route longue, parmi des moissons qu'assomma la pluie de la veille, et d'autres dont les gerbes faites et tassées s'en vont en belles courbes, et le bois de sapin, et des prés, et des prés exorbitamment fleuris... Enfin traverser Arville, domaine largement et harmoniquement conçu, digne d'être rêvé par Edgard Poë au lieu d'Arnheim, vu ses énormes pelouses au parfait gazon velouteux, son étang de calme étalé, ses bosquets de grands arbres — le tout de lignes idéales... Et sous de vieux très hauts sapins, une mare grande de mélancolie où le ciel apâli se réverbère...

Et nous revînmes alors. Les dernières lumières du soleil ruisselaient en toute ardeur sur la plaine; et je retrouvais un peu de cette vitalité intense du primitif pays de Namur, dans la voix de l'artiste qui me le disait de la manière émue d'un qui a amoureuxment absorbé et exprimé ces choses, et dans ses yeux clairs, et même en ses épaisses voluptueuses lèvres sanguines.

Le soir tombait doucement. Plus augustes à cette heure, les champs et leurs vallonnements; et d'impression plus compénétrante, les meules sombres sur le ciel, les bois veloutés de mystère, les lumières qui passent, les cris hâtifs d'oiseaux, et l'en allée des gerbes en belle courbe... Les multiples rangées des arbres-jouets de l'Abbaye avaient une infinie émotion.

La nuit advint. Des étoiles tremblèrent dans le bleu plus ineffable, tandis que se pâmaient le couchant splendide. Le ciel fut criblé d'étoiles, cette nuit-là. Le silence vêtait la campagne, tandis que seul çàntonnait le petit ruisseau, dans le noir...

Et, vous savez, il a peint tout cela, ou à peu près, ce Baes! Soleil nuits et vesprées, il nous a conservé, grâce à sa très jeune couleur beaucoup de ces émerveillements. Et si ce n'est pas là une œuvre, c'est la plus rayonnante des promesses.

Peu importe pour lui une analyse cataloguante de ses tableaux ! (Telle elle serait d'ailleurs impossible puisqu'ils n'ont pas même de titre.) Il a peint de cela — de la nature et du cœur. N'est-ce pas suffisant pour être bel et jeune artiste ?

Voici une grave figure de jeune fille, vous dis-je, devant le pré de l'Abbaye et l'infinisation de ses arbustes, voici deux jeunes filles en robes claires devant un ciel bleu-puissant, voici des champs, des bois, la courbe d'une route, une ronde de gosses nus, un enfant nu — grappe de chair — dans une vigne ensoleillée, de la lumière et de la pleine vie vivante. Dites ? qu'exiger en plus ?

Or, Baes est ignoré du public, parce qu'il n'a jamais exposé, cela par pure volonté personnelle, et non qu'il ne soit assez fort comme coloriste ou dessinateur. Il se juge en effet imparfait — dégagé d'hier (mais d'un définitif et personnel essor) de l'influence de Léon Frédéric, dont il fut d'ailleurs l'élève, — et il attend l'heure de maturité de son talent où il pourra donner en œuvres décisives, d'un coup, tout le magnifique pays aimé.

Ainsi, ce n'est pas seulement sa petite œuvre d'aujourd'hui et d'hier que je vous ai indiquée, mais aussi sa belle œuvre certaine de demain.

Celle de demain ? mais la voici peut-être inaugurée en son dernier tableau — certes le plus beau — qui nous donne une si magnifique synthèse du beau pays de là-bas... A droite, en délicieuse envolée de brise, une petite fille en robe rose, presque mauve d'ensoleillement. Au fond, le bois dont plus haut j'ai parlé (bataille de vie, fluctuations exaspérées de verdure...) mais tumultueusement vital ici de soleil et d'ombres bleutées... A terre une floraison jeune — éblouissante ! — de fougères rose-carmin — ensoleillées !

L'atmosphère de cette œuvre vit et vous compénètre, peu à peu mais extraordinairement, de la belle pensive et claire jeunesse de l'artiste.

H. V.



LES LIVRES

La chambre blanche.

Par HENRY BATAILLE. Préface de MARCEL SCHWOB. (Edition du *Mercury de France*.)

Oh! *Chambre blanche* délicieuse! Jeunesse douce et vaguement triste! Choses chères! lampes, miroirs, jolies, pluie, vieilles horloges et vieilles chambres minuscules

où s'ouvre, au fond des lits; l'œil tendre des poupées.

Choses chéries! Visages multiples à moue jolie d'une âme jeune et sincère!

On doit aimer ce livre, indubitablement, si l'on n'a pas le cœur vanné. Tout vous y ravit : les ciels, les meubles, les soirs, et les babioles de l'enfance qui en ce temps ont si grande importance.

On doit l'aimer, dis-je. Mais pourquoi? Ah! je ne sais... C'est un charme... Que voulez-vous? je n'en peux rien, mais je suis heureux de dire, et je ne puis faire autrement, que ce livre m'a ensorcelé tout ce qu'il y a de plus délicate jeunesse en moi. C'est sans doute que ce jeune homme s'aime très ineffablement en toutes les choses amies, et que ces choses elles-mêmes sont si aimables, avec leur joie mélancolique, et leur puérilité.

Du côté psychique, le livre est en ce vers :

En mélancolie de printemps.

Du côté moral, en ces autres :

*Je t'ai rêvé en la naïveté des choses
et j'ai parlé de toi aux plus vieilles d'entre elles.*

Et eh! oui! livre exquis et émotif! écrit sous la lampe! parmi la vie des choses d'antan ou printannières, *la fenêtre ouverte à demi*, livre dont le poète a aimé les mots et les gestes, les atmosphères, les robes fanées, les sanglots et les jouets, qui sont ses personnages ravissants...

Et tout un cœur s'y révèle, avec sa langue, son ambiance, sa vie, si intensément délicieusement personnels.

Le dire en absolu est difficile. Plusieurs vers en résument les faces diverses; nul n'en dit à lui seul l'âme unique.

Des vers en seraient à citer, mais sans doute tous...

Quelques-uns sont d'un relief et d'une évocation qui étonnent; tels ceux-ci :

*Le cri du coq est plein de gouttes de rosées...
Dans les chemins et sous les bien-aimées ramées...
Pourtant je sens en moi se fermer des paupières.*

Mais surtout ceux qui décrivent un *Soir* vraiment extatique d'émotion musicale, et parmi lesquels sont ceux-ci :

*Ecoute! oh! l'on défaille dans l'ombre...
Un rossignol de nuit est tombé dans les branches...
Vois nos lampes, là-bas, au fond du jardin sombre...
Elles s'éteignent comme se sont couchées toutes blanches
les robes cérémonieuses des jets d'eau.
Viens... ne fais pas de bruit, c'est l'heure des roseaux...*

Je ne sais pas de charme plus compénétrant. — C'est une mélodie très doucereusement chuchoteuse... triste parfois mais toujours si jeune...; des sanglots à musique...

Ah! oui, c'est un livre que l'on chérit, j'aime à le redire, un livre à placer en sa bibliothèque de cœur (sans pour cela faire de son auteur un cher maître) auprès des poètes bien-aimés : Laforgue et Heine, Swinburne, Viélé, et Verlaine...

Paroles vers Elle

par ALBERT FLEURY (Paris, librairie de l'*Art Indépendant*.)

Voici un délicieux petit livre, qu'on ne peut apprécier qu'en répétant ce qui a déjà été dit, dans l'*Art Jeune*, au sujet des *Evocations*. Parmi des naïvetés, des remplissages, de conventionnelles routines, il y a, dans les vers de M. Fleury, un souffle de sincérité qui séduit. Chantez donc d'après vous-même, poète, et ne vous préoccupez pas des marquises, des vierges et des chimères! Votre rythme est souvent insaisissable, parfois même n'est pas. Et pourtant, il est des pièces, comme celle-ci, par exemple!

Maintenant, plus de mots, ni de chants, ni de phrases...

qui sont tout simplement admirables. On les compte, mais il y en a; et c'est pourquoi nous vous disons merci tout plein.

Priscilla

par CHARLES-HENRY HIRSCH (édition du *Mercur de France.*)

Priscilla, la suave et délicate doctoresse, quitte les vieux Rois dont elle fut la reine souveraine, et, malgré leurs prières agenouillées, s'en part à la conquête de vérités nouvelles. Elle concède à ceux qui restent son pain de vie, et promet de venir relever, plus tard, leurs efforts abattus. Mais les Rois sont vieux de multiples années, leurs couronnes tombent, leurs sceptres tombent, leurs fois tombent, et de leur humiliation naît la première gloire des Serviteurs! Ce sont eux qui redressent, pour un instant, la chancelance de leurs maîtres. L'esprit de la Vie, Eikonia, est venue vers eux leur dire qu'elle est l'Image, qu'ils n'ont qu'à regarder en elle, qu'ils y reverront Priscilla et sa joie. Tout le Printemps chante en ses paroles :

*Et ma chanson, où passeront des frissons d'ailes,
Et des caresses d'eaux aux cailloux de leur lit,
Et d'ombre qui se frôle au blanc sable des plages,
Se lèvera sur le sommeil confus des âges
Où la voix pleure encor des songes abolis,
Irradiant sur vous sa jeunesse éternelle!*

Les vieux Rois ont beau tenter un sourire vers l'aube, l'aube pure tachetée de vols de colombes : l'ombre intérieure a clos leurs yeux.

*Et voici l'Heure
Où nous sommes parmi le silence et la nuit.*

Priscilla est revenue. La nouvelle s'en propage, et tout renaît sous le ciel clair! Son enseignement est vital et beau comme une rose de mai. Elle est bonne, elle est guérisseuse. Elle célèbre hautement l'âme des choses.

Cependant que les Rois dorment, dorment désespérément.

M. Charles-Henry Hirsch nous donne là un drame exquis et profond, une de ces œuvres où nous aimons à retrouver, sous le luxe éblouissant des mots, des parcelles de théories qui nous sont chères. Peut-être aurions-nous souhaité plus de simplicité parfois, moins de " *solemnel* ", mais, tel qu'il est, ce livre est beau, et, certes, des passages entiers sont d'une perfection infinie.

ART JEUNE.

CHOSSES

Le prix de Rome est échu à notre collaborateur et ami Jean Delville, qui est un des plus bellement artistes de nos peintres jeunes, et sans doute un maître de demain. Vu l'habitude qu'a le jury de ce concours de primer invariablement l'œuvre la plus mauvaise, on s'étonne de ce choix insolitement remarquable. Et l'on se demande de tous côtés si le remords existerait donc aussi pour les crétiens officiels, ou même, peut-être, si Delville se serait efforcé de mal peindre. — Mais à la vue de l'œuvre, ces suppositions tombent, car l'on comprend combien, inéluctablement, elle s'est imposée dans sa splendeur éblouissante.

Parmi ses prédécesseurs, nous remarquons le peintre d'enseignes Broerman, d'une part, et de l'autre, Xavier Mellery, l'admirable artiste.

A lire : Mercure de France : quelques vers exquis de Francis James sur *La Vie*; Ermitage : *Mamma*, par Arthur T'oisoul; Coq Rouge : conte charmant d'Eekhoud : *L'Aventure d'un buveur de bière, la Forêt mouillée*, par Georges Rency, *Le retour*, par Louis Delattre, et *Vision*, par Saint-Pol Roux, (à ne pas y lire : des masses de mauvais vers, parmi lesquels se distinguent, par l'impersonnalité et la médiocrité propres à la famille, ceux de M. Léon Hennebicq); Réveil : vers de Georges Marlow et Marie Closset; Supplément français de Pan : *Tancrène par Tancrède*, proses d'un style étonnamment suggestif, une divine chanson d'Elskamp : *Celle du dimanche*, et d'évocatives *Ballades* de Paul Fort; La Lutte : *Le Chant de la Tempête*, par Georges Ramaekers; L'Art Wallon : merveilleuse ! une *Chanson à l'Orée*, de Francis Viéle Griffin.

A lire de manière particulière : les deux contes de Blanche Rousseau : *Clair* et surtout *La Maisonnette*, parus au *Réveil* et au *Coq Rouge* du mois dernier, et où elle se montre de plus en plus charmeuse par son style et sa poésie très humaine et délicate.

Pages d'Art et de Science pousse un rôle à la fois ridicule et superbe. Ridicule, du côté de M. Hennebicq, qui revomit les séniles vomissements de feu la *Vieille Belgique* sur l'*Art Jeune*, y joint quelques expectorations personnelles (mais qui n'en sont pas plus personnelles pour cela), parle de tripes à la mode de Caen, de la rue de l'Étuve, de Soulouque 1^{er}, et de tas d'autres hennebicquailles aussi évidemment spirituelles et sans recherche, et enfin cite nos proses en les mutilant et nos vers libres sous forme de prose — ce qui est aussi évidemment neuf. Superbe, du côté de Léon Ryckx, dont l'étude sur *Les Villages illusionnaires* de Verhaeren est vraie, lumineuse et enthousiaste, et qui écrit en son article de tête : *Coup d'œil littéraire* (par opposition, un ami cruel dénommait celui de M. Hennebicq : l'article de queue...) des phrases où nous trouvons avec joie tout notre crédo d'artistes. Telles, celles-ci : « La poésie n'a pas besoin d'étiquettes; elle n'est ni réaliste, ni idéaliste... Et c'est là une des splendeurs de cette admirable libre-esthétique, qui reste, sans conteste, une de nos plus prestigieuses manifestations artistiques, — d'avoir mis côte à côte le *Tout est Mort* exaspéré de Frédéric et les paysans de Laermans. Pour moi, j'ai la folie d'aimer les œuvres vraies, spontanées, et de n'éprouver que le dégoût du factice et du convenu. La talent se joue des règles. Quand le cœur se gonfle, il fait éclater le réseau des conventions où on voulait l'emmanilloter. A quoi bon les règles? Comme si nous faisons nos œuvres! Mais c'est l'œuvre qui se fait en nous, à notre insu, sans que nous en sachions ou que nous y puissions rien. La vie, comme le dit Victor Hugo, en filtrant à travers les événements et les souffrances, la dépose lentement dans notre cœur... » Et plus loin : « Comparons aux classiques français l'œuvre de Shakespeare ou le *Faust* de Goethe, et nous serons surpris du grand frisson qui traverse ces drames où la vie, toute la vie tressaille. C'est là la seule règle, être vivant, être sincère! Qu'importe le reste? La satiété vient vite des prouesses de forme et de style, et comme on bénit alors le poète qui, simplement et sans emphase, nous chante l'éternelle et divine chanson! »

On annonce la mort prochaine et agréable à tous de la *Vieille Belgique*. Prière une fois de plus de ne pas la confondre avec la *Jeune Belgique* qui, elle, vivra longtemps encore, mais désormais sous le nom de *Coq Rouge*. — La *Vieille Belgique*, *Pages d'Art*, le *Cornélien moderne* et la *Revue indépendante* : voici quatre de nos détracteurs qui font le saut... Nous sommes heureux d'en faire la remarque.

Au prochain : Conte de Henry Maubel, comptes-rendus des *Contes chimériques* de Jehan Mailhart; *Poèmes* par Henri de Régnier; *Poèmes et Poésies* par Francis Viéle Griffin; et de l'*Homme Jeune* (qui ne paraîtra qu'à la fin de décembre.)

GRANDE MAISON DE BLANC

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

24, 26, 28, Rue du Marché-aux-Poulets, 30, 32 et 34

§ BRUXELLES §

Fournisseur breveté de Sa Majesté la Reine des Belges, de Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre et de l'Etat indépendant du Congo.

TOILES — MOUCHOIRS Linge de table	Lingerie, Troussesaux, Layettes BRODERIES, DENTELLES	BONNETERIE Anglaise, Française, Saxonne et Belge
Couvertures, Courtes-pointes FLANELLE DE SANTE	Corsets — Jupons, Fantaisie Chemises pour Hommes	BAS, CHAUSSETTES Caleçons, Gilets, Jerseys
Calicots, Mousselines, Plumetis COUTILS, DAMAS	Gilets de Flanelle, Caleçons sur mesure	FOULARD, GANTERIE
Cretonne pour Ameublement	Faux-Cols, Manchettes et Cravates en tous genres	SPECIALITÉ d'Articles en Pin Sylvestre contre les affections rhumatism.

La GRANDE MAISON DE BLANC est la seule autorisée pour la vente en Belgique du véritable linge et tissus en fils de lin entrelacés d'après le système du R. Curé KNEIPP.

Monopole pour la Belgique des tricots de laine irrétrécissable à la ouate de tourbe antiseptique d'après la méthode du docteur RASSUREL.

NOTA. — Nous prions les Dames qui auraient un achat à faire dans les articles de notre Spécialité, de vouloir bien nous demander notre Catalogue Général, qui est envoyé gratuitement.

COMMUNICATION IMPORTANTE

La Grande Maison de Blanc a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle, qu'elle ne possède ni agence ni succursale à Bruxelles, ni dans aucune ville de la Belgique. — Elle engage les Dames à se mettre en garde contre les marchands qui se servent du titre de GRANDE MAISON DE BLANC.

NOTA. — L'Entrée des Magasins est toujours libre, on peut toujours se renseigner sans acheter.

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS

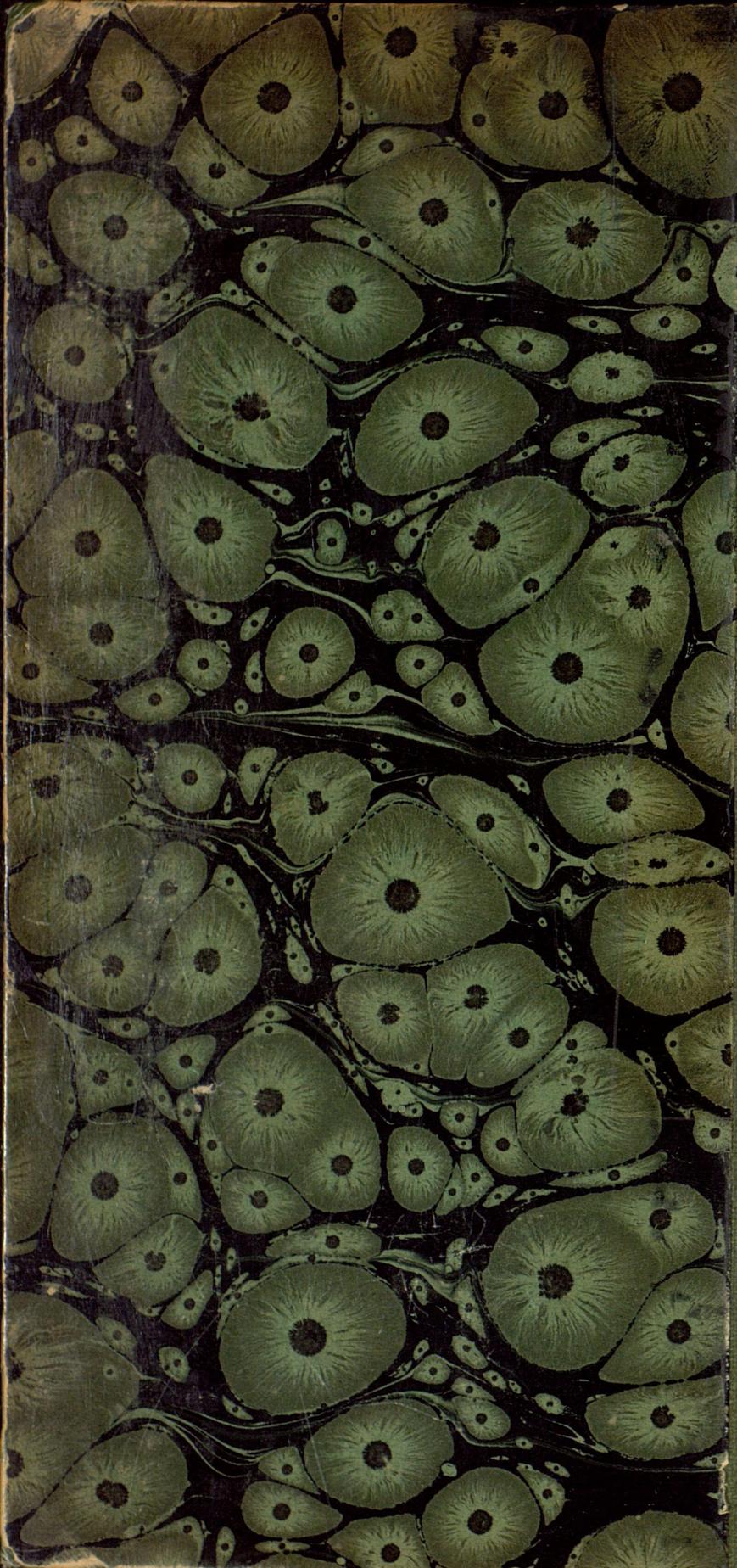
Exposition générale et grande mise en vente
DES ARTICLES D'HIVER

Une prime sera donnée pour tout achat à partir de 10 francs.

Occasion extraordinaire

Tapis des Flandres première qualité. Le mètre carré **16.75**

FOYER laine à franges, toutes teintes **6.90**



5
BRUXEL

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.